

ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ.

Du Dimanche 3 Janvier.

Suite du poëme de l'Ecole de Salerne.
S. XXXVII.

CESSAT *laus hepatis nisi gallinæ vel anatis.*

Du canard, du poulet, le foie est délicat;
Des autres on fait moins d'état.

Nous en étions à la section XXXVI de l'édition de Dufour; mais ayant promis de suivre celle de Moreau, qui a supprimé cette section ou comme vicieuse ou comme apocriphe, on ne doit pas être surpris si on ne la trouve pas au commencement de cette feuille. Les vers ne sont d'ailleurs ni de la même main, ni léonins. Cependant pour ne laisser aucun regret à ceux qui sont curieux de la traduction de M. Bruzen de la Martiniere, la voici :

Du cœur il faut que je proscrive
La chair indigeste & massive;
Le ventricule également
Se digère mal aisément.
La langue plus tendre & plus fine,
De l'aveu de la Médecine,
Est un assez bon aliment.
Le poulmon se digère & passe promptement.
Toute cervelle est nourrissante;
Celle de poule est excellente (1).

Récit des effets salutaires de l'aimant dans une maladie nerveuse, par M. FOUROT, *D. M. de l'Université de Besançon, &c.*

Madame C***, d'un tempérament vif & sanguin, d'une forte constitution, eut des migraines fréquentes à l'âge de 12 ans. Mariée à 22 & demi, elle eut successivement sept enfans qu'elle ne nourrit pas. A 38, étant encore enceinte, elle eut pendant sept mois des sueurs fort abondantes, accompagnées d'un mal de tête que les saignées répétées calmoient. L'enfant qu'elle mit au monde ne vécut que trois semaines. A l'âge de 40 ans, affligée de la perte de sa mere, elle éprouva tout-à-coup, dans un moment d'évacuation périodique, des mouvemens convulsifs dans les muscles du col qui lui faisoient secouer la tête à-peu-près comme celle d'un automate. Ces secousses se communiquerent rapidement aux bras & a l'estomac; ce qui dura quelques minutes. A ce premier accident, se joignirent des palpitations, des foiblesses; le tout fut suivi d'un accablement général. Cet état se renouvella les jours suivans, & les secousses nerveuses revenoient jusqu'à 80 fois par jour. Leur fréquence étoit relative à l'impression des objets qui frappoient plus ou moins sa sensibilité. Les nuits étoient agitées d'insomnie, & les secousses nerveuses du jour étoient suivies d'assoupissement.

On mit en usage les bains tiedes, l'eau de veau, le petit-lait, le régime, l'exercice & la dissipation, pendant dix mois; cet état ne fit qu'augmenter. Les accidens devinrent plus graves & plus fréquens. Les jambes fléchissoient sous elle, il falloit la soutenir pour empêcher sa chute, ainsi que le mouvement subit de la tête sur la poitrine. Dans les accès, ses yeux étoient fermés; elle conservoit la

(1) *Egeritur tardè cor, concoquitur quoque durè.*
Sic quoque ventriculus; tamen exteriora probantur.
Reddit lingua bonum nutrimentum medicinæ.
Concocti est facilis pulmo, citò labitur ipse.
Est melius cerebrum gallinæ quam reliquorum.

connoissance avec la faculté d'entendre, mais elle ne pouvoit proférer une seule parole. Après l'attaque, qui duroit environ un demi-quart-d'heure, elle éprouvoit des tensions & des roideurs dans les membres. Cet état dura encore six mois. Les bains des eaux de Luxeuil ne produisirent aucun bien. Elle reprit les bains domestiques qu'elle avoit quittés, soutenus d'une boisson antispasmodique faite avec le caille-lait jaune, la pivoine & la valériane.

Consulté au mois de Juillet sur cet état, je conseillai les bains froids pris par gradation, & fis continuer l'usage de sa boisson antispasmodique. Les bains froids furent pris pendant 2 heures au nombre de 25. Les étourdissemens se soutinrent les premiers jours, & l'état du pouls me parut indiquer la saignée. Dans l'intervalle de six heures, elle fut saignée du bras & du pied: ce qui la soulagea un peu, mais cela ne fut pas de durée. Les bains froids procurerent une diminution sensible dans les secousses nerveuses, surtout dans leur fréquence. Les regles reparurent deux fois. Elle demanda grace pour les bains froids, pour quelque tems, & les accidens ayant continué, je proposai les aimans.

Le 4 Septembre, au sortir d'un bain froid, Madame C*** fit la premiere application d'une toilette magnétique (1), & continua les jours suivans. Elle passa les huit premiers jours sans éprouver d'autre accident que des tensions peu marquées. L'aimant parut enchaîner, pour ainsi dire ses maux comme par enchantement; mais du 12 Septembre au 1er. Octobre, les secousses, quoique très-légeres & paroissant comme un éclair, reparurent deux ou trois fois par jour. Il y a eu fréquemment trois ou quatre jours d'intervalle pendant lesquels elle n'a éprouvé aucun ressentiment, & depuis l'emploi de l'aimant, elle a recouvert dans ses commotions l'usage de la parole.

Le 10 Octobre, les plaques aimantées commencerent à se rouiller. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, les accidens, quoiqu'infiniment plus légers, ont été un peu plus suivis; les commotions sont plus éloignées; elle passe quelquefois huit jours sans le moindre accident; elle peut annoncer même ses attaques lorsqu'elle est sur le point de les éprouver, & il y a en totalité un mieux très-sensible; mais l'aimant n'a paru apporter aucun changement aux agitations de la nuit.

J'ai eu occasion de faire prendre une fois à la malade 8 gouttes d'huile animale de Dippel dans une infusion de fleurs de tilleul, qui ont procuré de la moiteur, de la tranquillité & un peu de sommeil. Je crois ce remede trop négligé dans les maladies nerveuses. Je n'ai pas eu lieu d'être aussi satisfait de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, que j'ai éprouvé dans cette maladie, elle procuroit de la chaleur, de l'agitation & de l'inquiétude. Je ne l'ai pas été davantage du laudanum liquide soit seul soit combiné avec le quinquina. Les nuits étoient orageuses, l'ardeur plus considérable.

Le sel sédatif d'Homberg, la valériane & le gallium combinés avec un minoratif, ont produit une fois un effet des plus satisfaisans. Les commotions ont été plus éloignées. Le quinquina, dont la malade a fait usage immédiatement après, à la dose d'un demi-gros, trois fois par jour, & qu'elle a continué jusqu'au 8 Décembre, a excité l'appétit qui s'est toujours maintenu depuis; il a procuré de plus, quelquefois dans la nuit, un repos que la malade n'avoit pas goûté depuis 22 mois.

D'après cette observation & d'autres qui me sont particulieres, je fonde les plus grandes espérances sur l'aimant, secondé du choix des antispasmodiques appropriés. Je me propose d'en renouveller, d'en étendre l'application sur la même malade. Inviolablement attaché aux devoirs de mon état & à la vérité, j'aurai soin de tenir un compte exact des résultats & d'en faire part quelque jour au public.

Mémoire à consulter.

Une Dame née très-délicate & mere d'un fils unique qui lui est infiniment

(1) Cette toilette consiste en un collier, deux brasselets, deux jarretieres, & une plaque posée sur la région de l'estomac. Tous ces aimans sont formés de petites plaques détachées d'un pouce de long, de 4 lignes de largeur, & d'une ligne & demi d'épaisseur, chacune du poids d'un demi-gros. Les brasselets sont formés de cinq plaques, les jarretieres de onze, le collier de dix, & la plaque de l'estomac de six à huit. Le tout est recouvert d'une toile, d'un velours noir, & maintenu par des boucles & des rubans. C'est M. l'Abbé le Noble qui demeure rue S. Antoine vis-à-vis l'Hôtel Turgot, qui fournit tous ces aimans.

cher, reçut l'année derniere la fausse nouvelle de sa mort. Il étoit attaqué de la petite-vérole qu'elle n'avoit jamais eue. Cette nouvelle fit une telle impression sur elle, qu'elle en eut la fievre dès le lendemain. Cette fievre a duré trois mois, & a été jointe à l'insomnie qui subsiste encore. L'habitude de son corps est absolument changée & altérée. Cette Dame étoit ci-devant grande dormeuse, elle passe aujourd'hui les nuits entieres sans fermer les yeux; elle s'estime heureuse lorsqu'elle peut avoir une demi-heure d'assoupissement. Cette personne a 45 à 46 ans; c'est depuis ce moment qu'elle a cessé totalement d'être reglée. Il est vrai qu'elle s'appercevoit déja que ce moment critique ne pouvoit pas tarder, mais l'accident en question a décidé la cessation totale des regles. Cette Dame a consulté plusieurs personnes de l'Art & a fait quelques remedes, tout a été inutile; on demande de nouveaux avis par la voie de votre feuille.

EXTRAIT d'une consultation sur le Mémoire à consulter du N°. 49, par M. Hiriart, *D. M.*

On se rappelle qu'il est question dans ce mémoire d'un rhumatisme goutteux, dont une personne âgée de 60 ans est attaquée & sur le corps de laquelle il avoit paru une dartre.

M. Hiriart, qui a observé des états analogues & qui provenoient d'un vice scorbutique, exhorte le Médecin de la malade à faire des recherches pour découvrir si un pareil vice n'a pas existé & ne s'est pas compliqué avec le dartreux. Cette maladie lui paroît offrir les caracteres d'une cachexie générale & invétérée qu'il faut attaquer par une méthode propre à changer la constitution vicieuse des humeurs & par des remedes topiques. Il pense que l'âcreté en est le vice prédominant, & qu'il faut lui opposer des substances capables d'émousser son activité.

Il est d'avis que lorsque les douleurs des pieds & des mains seront les plus vives, on y applique les sangsues comme le moyen qui réussit le mieux & le plus promptement. Le cautere est, selon lui, un remede douteux, mais dont on peut faire l'essai sans risque. La diete blanche lui paroît la plus convenable à cet état; il y joindroit les bouillons faits au bain-marie, avec les viperes, la racine de bardane, celle d'althœa, la graine de lin, le cerfeuil, le bouillon-blanc, la cynoglosse, & les antiscorbutiques, en cas qu'on découvre la complication qu'il soupçonne. Il voudroit que pendant l'usage de ces remedes, la malade prît trois ou quatre fois par jour un bol fait avec le savon, les pilules de Starkei, la gomme arabique & le rob de sureau.

Procès-verbal de l'opération de la symphise du pubis, faite sur la femme Vepres, le 15 Novembre 1778 *

La femme Vepres étoit âgée de 29 ans. Elle avoit 30 pouces de haut, c'est-à-dire la taille ordinaire d'un enfant de 3 ans. Ses membres avoient été déformés par le Rachitis. Elle n'avoit jamais marché qu'avec des béquilles. La bénédiction nuptiale lui avoit été refusée a cause de sa difformité. Mariée, malgré tous les obstacles, elle devint grosse. Le terme de la gestation révolu le Samedi 14 Novembre, elle fit appeller M. Sigault qu'elle avoit déja vu dès le 5e. mois de sa grossesse. Celui-ci convoqua plusieurs Médecins La malade demanda M. Coutuli, Chirurgien, qu'elle connoissoit & qui se fit accompagner de M. Lauverjat.

On reconnut que le bassin étoit très-difforme; que sa cavité étoit très-resserrée par la rentrée d'une des branches du pubis; que la partie latérale droite étoit plus évasée que la gauche. Le diametre antérieur fut jugé de deux pouces & demi (1). L'enfant présentoit le flanc. L'opération pratiquée par M. Sigault le Dimanche 15 Novembre, l'extraction fut faite par les pieds. La tête détenue quelque tems au détroit supérieur, éprouva des difficultés pour sortir. Son grand diametre étoit de 4 pouces une ligne, le petit de 3 pouces 7 lignes. Cet enfant vécut plus d'une demi-heure, & fut ondoyé. La section présenta un pouce & demi d'écartement spontané entre les os pubis (2).

L'enfant mesuré avoit 20 pouces, c. à. d. dix de moins que sa mere. Celle-ci est morte le 5e. jour

---

* *Plusieurs erreurs, surtout de date, s'étant glissées dans le premier rapport qu'on nous avoit communiqué & qu'on a lu dans la derniere Gazette, nous nous hâtons de le rétablir, & d'avertir le lecteur de le regarder comme non avenu.*

(1) *Notez que M. Sigault l'avoit annoncé de 2 pouces.*

(2) *Tous les faits relatifs à l'état du bassin & à la taille de la femme Vepres, rapportés ici, sont tirés de deux procès-verbaux redigés & signés par MM. Des-Essartz, Doyen, Glanclas, Descemet, Thouret, Médecins, que M. Sigault avoit invités à cette opération, & par MM. Coutuli & Lauverjat, Chirurgiens.*

de l'opération (3). Le cadavre fut ouvert en présence de MM. de Lépine, Des-Essartz, *Doyens*; Descemet, Salin, Goubelly, Alphonse le Roy, Sigault, Thouret, *Médecins*; & de MM. Lassus, Dubertrand, Peirhile, Coutuli, Desault, Pelletan, Lheritier, Bodin, Trainel, & Lauverjat, *Chirurgiens*. Voici ce qu'on observa.

Procès-verbal de l'ouverture du cadavre de la femme Vepres.

A la premiere inspection de la plaie, sans avoir donné le moindre mouvement au cadavre, on a reconnu que le bord interne de chacun des bords extérieurs de la plaie étoit écarté l'un de l'autre d'un pouce juste, & d'un pouce & demi d'un bord externe de la plaie à l'autre. La plaie étant ovale, le grand diametre s'est trouvé de deux pouces.

En examinant, dans la profondeur de la plaie, la distance des os pubis séparés, elle s'est trouvée avoir un pouce; & l'on a observé que l'os pubis droit étoit plus saillant en avant, & le gauche comme retiré en arriere; suite de l'obliquité causée par la mauvaise conformation de tout le bassin.

La partie inférieure de la plaie en totalité a paru d'une couleur livide, blafarde & rembrunie, & dans la partie supérieure de couleur naturelle.

La partie de la vessie qui est sortie par l'ouverture de la plaie étoit blanche, ridée, & son milieu sans lésion. Avant de faire l'ouverture du bas ventre, les parties ont été rapprochées par le moyen d'une sangle portée dans toute la circonférence du bassin & arrêtée sur l'endroit de la section même.

La fourchette a été vue déchirée, & ce déchirement prolongé jusqu'à trois lignes de la marge de l'anus superficiellement; l'intérieur de la fourchette gangrené de la profondeur d'un pouce, & le reste d'un livide brun, excepté la marge de la levre gauche qui étoit d'un rouge vif, tandis que la levre droite étoit noire en totalité.

Le bas ventre ouvert, l'estomac a paru sain & peu distendu; le colon a l'extérieur très-distendu par de l'air, & l'épiploon fort mince & sans vestige de graisse ni d'inflammation; les intestins greles dilatés comme d'ordinaire; la partie postérieure du péritoine adhérente aux vertebres lombaires, de couleur livide dans l'étendue des trois dernieres de ces vertebres & suivant la descente du rectum, qui s'est trouvé distendu.

La matrice portoit dans sa partie la plus large quatre pouces trois lignes. On a trouvé les faces antérieure & postérieure blanches; le bord latéral externe gauche du fond un peu phlogosé; la face postérieure à sa partie latérale droite & gauche verdâtre; les deux ovaires dans l'état naturel; les ligamens larges & les trompes verdâtres & du côté droit d'un rouge brun. Un foyer de pus d'un gris foncé regnoit dans tout le tissu cellulaire voisin de la fosse iliaque gauche, (on en suivra ci-après l'étendue) la partie latérale gauche & la moitié supérieure du fond de la vessie altérées & verdâtres du côté du foyer dont on a parlé; le méat urinaire, le col de la vessie & la vessie entiere intactes ainsi qu'il a été prouvé par le succès de l'insufflation. Le corps de la matrice étoit très-sain, mais la membrane interne molle, se déchirant aisément, couverte d'un enduit sanguinolent, spécialement à l'endroit de l'adhérence du placenta. A la partie latérale gauche inférieure, proche le col de la matrice, il y avoit une destruction évidente de sa substance qui se prolongeoit jusqu'au col de la matrice, & le stilet introduit a démontré une communication avec le foyer dont on a parlé ci-dessus, qui s'étendoit jusqu'au haut du rein. Du côté droit de la matrice, le long du muscle psoas, on a observé une échimose considérable descendante jusques dans la fosse iliaque.

On a trouvé le vagin de couleur noire, gangrené, & plus en putréfaction que toute autre partie, & moins à la partie antérieure; l'intervalle réel de la symphise à la saillie du sacrum, (le cadavre non disséqué) d'un pouce dix lignes; les parties molles enlevées, d'un pouce onze lignes & demi. Les parties étant à nud, le diametre transversal avoit 4 pouces 4 lignes.

Nota. Que la cavité cotyloïde gauche formoit en dedans une protubérance qui ne laissoit qu'un pouce d'intervalle entre elle & la partie moyenne de la base du sacrum. Une corde, tirée de cette protubérance à l'extrémité droite du diametre transverse, a offert une longueur de trois pouces sept lignes.

La symphise postérieure gauche étoit un peu mobile, le périoste entier, & point détaché; la symphise postérieure droite recouverte de son périoste intact détaché seulement de la surface de l'os dans une longueur d'environ sept lignes. L'angle que formoient les pubis à la partie inférieure étoit de 84 dégrés; & les os pubis étant rapprochés, la distance entre les deux tubérosités des os ischion étoit de deux pouces sept lignes; celle de la symphise sacro-coccygienne à la symphise du pubis, de 3 pouces 9 lignes.

A un pouce & demi d'écartement des deux os pubis, on a eu depuis la partie antérieure & moyenne de la base du sacrum jusqu'au pubis gauche, 1 pouce 11 lignes.

(3) *M. Sigault promet de donner au public, dans un ouvrage qu'il annonce, le Journal de ce qui s'est passé depuis l'opération jusqu'à cette époque.*

Errata de la derniere Gazette.

Pag. 230, lig. 53, *Baborigmes*, lisez Borborigmes. *Ib.* 2e. col. lig. 18, *hémorrhagie du sang au cerveau*, lisez, transport du sang au cerveau.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 10 Janvier.

S. XXXVIII.

Si pisces molles sunt, magno corpore tolles,
Si pisces duri, parvi sunt plus valituri.

A l'égard des poissons, telle est nôtre doctine.
Des poissons durs ou mous, les choix sont différens.
Des mous préférez les plus grands,
Des durs les plus petits; la chair en est plus fine.

L'Ecole, comme on voit, en parlant de la préférence qu'on doit donner aux poissons, admet pour regle générale qu'à l'égard des poissons mous, tel que l'anguille par exemple, on doit préférer les plus grands, comme ceux dont la chair est la plus faite, la moins visqueuse, la moins indigeste, & qu'à l'égard des poissons durs, tels que le brochet, la perche &c, on doit préférer les plus petits. Ce principe paroît fondé sur l'idée où l'on est, que la substance la plus propre à fournir un aliment convenable à l'homme & à former un chyle de bonne qualité, doit avoir une consistence moyenne. L'expérience prouve que cette idée est fondée à l'égard de certains poissons. Mais il y en a beaucoup d'autres qui n'offrent pas une différence sensible dans leur consistence, dans leurs différens âges & dont la chair est également délicate & tendre, ou dure & visqueuse.

De Paris.

Il y a longtems que nous faisons des vœux pour la découverte d'un moyen qui puisse être employé généralement, & servir de pierre-de-touche pour, découvrir les fraudes dont on se sert pour préparer artificielement les vins, & en même tems de correctif pour les rendre potables & incapables de nuire. Nous avons déja exposé plusieurs fois les mauvais effets qui résultent de l'usage de ces sortes de vins; effets qui ne sont que trop prouvés par une expérience journaliere, surtout parmi le peuple, obligé d'acheter le vin en détail. Nous croyons qu'il est inutile de les rappeller encore ici.

Le moyen que nous désirions est trouvé jusqu'à un certain point, mais il n'est pas encore assez généralement connu ni répandu. Il existe une liqueur, de la composition du sieur *Heran*, qui est capable non-seulement de corriger certains vins âpres, aigres, amers, mais encore de découvrir quelques artifices dont on se sert pour les préparer. Cette liqueur qui a été soumise à l'examen de la Faculté de Médecine de Paris & à celui de l'Académie Royale des Sciences, ne contient rien, suivant le rapport de ces deux célebres Compagnies, de préjudiciable à la santé.

Il résulte de celui de la Faculté fait en 1766, pat MM. le Thieullier, *l'aîné, ancien Doyen*, Bernard, le Thieullier le jeune, Descemet, d'Arcet, Philip, Belle-Tête, *Doyen*, que le sieur *Heran* est parvenu à corriger au moyen de sa liqueur, les vins durs, austeres ou acerbes, & à leur enlever leurs qualités nuisibles ou désagréables; que les expériences tentées sur des vins de Cahors, d'Orléans & de Bourgogne ont également réussi; enfin que le moyen proposé par le sieur *Heran*

n'eſt point une fraude nouvelle plus ſavante que les anciennes, mais qu'il produit un bien réel en prévenant des maux graves, & corrige les vins de maniere à flatter le goût. Il résulte du rapport fait à l'Académie Royale des Sciences en 1767 par MM. Boutdelin, de Montigny & Cadet, après des expériences faites en petit & en grand, soit sur des vins de Dauphiné, de Bourgogne, soit sur des vins de Blois, de Bordeaux &c, que le sieur Heran est en état d'adoucir les vins trop durs, de détruire l'acidité de ceux qui commencent à s'aigrir, de corriger dans d'autres l'amertume qu'ils contractent en vieilliſſant, de reconnoître dans plusieurs cas si leur couleur est fausse ou produite par le mélange d'une partie colorante étrangere tel que le jus du fruit de l'hyéble, dont se servent les Vinaigriers; enfin de reconnoître s'ils sont altérés par le mélange de l'alun, de la chaux ou de la litharge.

D'après des témoignages aussi respectables, & vu l'avantage qui peut résulter pour le public de l'usage d'une semblable liqueur, pour corriger les vins, nous ne saurions trop l'inviter à y avoir recours toutes les fois qu'il y a lieu de les suspecter.

Le sieur Heran va lui-même arranger les vins à Paris & dans la banlieue.

Le prix de sa liqueur est de 6 liv. la pinte, mesure de Paris. Sa demeure est rue de Bourgogne, F. S. Germain.

Extrait de deux consultations sur le mémoire à consulter du N°. 49, MM. de Lacroix & R. D. M.

On se rappelle qu'il est question d'un rhumatisme goutteux dont une personne âgée de 60 ans est attaquée, & sur le corps de laquelle il avoit paru une dartre.

M. de Lacroix pense que la malade affectée depuis très-longtems d'un vice arthritique qui rouloit dans le sang sans se développer & sans produire d'accidens graves, n'a été affectée de douleurs vives & de tension aux parties aponevrotiques & aux ligamens des articulations, que par l'effet d'une goutte anomale compliquée de rhumatisme; que quelque remede interne qu'on employe, il faut commencer par appliquer un cautere à la jambe, afin de donner issue à l'humeur & de préférer les organes essentiels à la vie de ses attaques; que si le pouls étoit dur & embaraſſé, la respiration difficile, il faudroit faire la saignée du pied; qu'on doit avoir recours ensuite à l'usage des délayans & des nitreux pour passer à celui des purgatifs gommo résineux; que l'irritation & l'inflammation étant calmées par ce moyen, il faudra donner un remede capable de diviser & d'attenuer la lymphe épaisse & visqueuse; que celui qu'on prépare avec les cendres des tiges de féves de marais, à la dose d'une livre de cendres sur deux pintes de vin blanc qu'on met à digerer sur les cendres chaudes pendant six jours dans un matras à long col & dont on filtre après la liqueur, est très-propre à produire cet effet. Il conseille à la malade d'en boire trois onces par jour & de prendre par-dessus pendant deux mois du suc clarifié de bourrache, de cresson de fontaine, une heure après la dose du matin, au bout de ce tems un verre d'infusion de camomille tomaine avec la crême de tartre pour le soir, & de continuer l'usage de ce vin lixiviel jusqu'à ce qu'elle n'apperçoive plus aucun accident. Si pendant l'usage de ce remede il y avoit insomnie, & si la toux exiſtoit, les pilules de cynoglosse seroient bien indiquées.

M. R... pense que ce rhumatisme a pour cause l'humeur dartreuse dont on a parlé. Il conseille de la combattre, 1°. par la saignée si elle est jugée nécessaire; 2°. par un cautere établi à chaque jambe; 3°. par l'application d'un véficatoire sur les parties les plus douloureuses; 4°. par l'usage d'un bol fait avec le soufre, l'œthiops minéral & l'extrait de fumeterre, chacun à la dose de dix grains incorporés avec le syrop de fumeterre & pris à jeun pendant un mois consécutif, après avoir évacué les premieres voyes par un purgatif approprié. Il conseille de plus, conjointement avec les remedes ci-dessus, l'usage de 5 à 6 tasses par jour, à des heures convenables, d'une tisanne faite avec la racine de *lapathum acutum* & de bardane, chacune à la dose d'une once & demi, & des jeunes tiges de *solanum scandens*, à la dose de demi-once (1). Il

(1) Si des observations récentes n'avoient pas appris qu'on peut faire prendre sans danger à cette dose cette derniere plante, il y auroit lieu d'en apprehender des effets dangereux. Mais on sait de plus que la douce-amere est très-efficace dans plusieurs especes de dartres.

desire qu'on fasse succéder à ce remede ; après avoir purgé la malade, l'usage des sucs de cresson de fontaine & de feuilles de bourrache, à la dose de deux onces de chaque, mêlés à un gros de terre foliée de tartre & à une once de syrop de capillaire pour trois prises par jour, la premiere à 7 heures du matin, la 2e. à 10, & la 3e. à 5 heures du soir, & cela pendant un mois; que pendant l'usage de ces sucs, elle soit purgée, tous les six jours, avec des pilules faites avec huit grains de mercure doux, autant de jalap, & 3 grains de diagrede, incorporés avec le syrop rosat solutif, & dont on augmente ou diminue la dose du diagrede suivant l'effet purgatif; enfin que le bol & les sucs prescrits ci-dessus soient donnés alternativement, jusqu'à ce que la saison permette qu'on ait recours aux bains de vapeurs de Bagnols ou à d'autres plus à portée, mais dont le dégré n'excede pas le 32e. du thermometre de Réaumur.

L'Auteur annonce qu'on pourra employer encore le lait d'ânesse avec beaucoup de succès; il desire qu'on fasse connoître par la même voye l'effet des remedes qu'il propose & dont l'expérience lui a fait connoître l'efficacité.

Nous faisons le même vœu au sujet de tous les remedes qu'on conseille ici. Nous croyons devoir annoncer à cette occasion, que nous apprenons de la Ferté-Bernard, que la malade qui est sous la direction de M. de Lacroix & de M. Verdier, & qui avoit une fievre lente intermittente, avec un engorgement glanduleux au sein & un ulcere d'un mauvais caractere (voy. N°. 37.) est infiniment mieux. Nous n'attendons que le résultat de ce qu'on a observé pour le publier.

Mémoire à consulter.

Une fille agée de 7 ans, eut au mois de Juillet 1777, une tumeur indolente à la partie moyenne & supérieure du sternum, pour laquelle on employa des bouillons apéritifs, le petit lait & des fondants sans succès jusqu'au mois de Novembre de la même année où l'enfant fit une chute & se donna un coup sur cette partie, qui fut suivi d'une légere inflammation à la tumeur. Elle devint très volumineuse & s'abscéda. On en fit l'ouverture; il en sortit beaucoup de pus; l'os n'étoit point carié. Les pensemens furent faits suivant les règles de l'art, pendant l'espace de trois semaines, au bout duquel tems il se forma un clapiet à la partie droite & supérieure de l'abcès pour lequel on employa les compresses expulsives, qui en effet procurerent l'aglutination des parties. Mais il reste toujours une portion de deux lignes de longueur & d'une de profondeur, qui n'a pu se cicatriser; il s'y fait toujours un léger suintement suivi d'une croute qui tombe & qui se trouve remplacée par une autre.

Il faut observer qu'à mesure que la suppuration diminue dans cette partie, il se forma d'autres engorgemens ailleurs; de façon que presque toutes les glandes jugulaires se tuméfierent, deux entre autres, qui vinrent à suppuration. Indépendament de cela, il se forma à la partie moyenne du bord supérieur de la clavicule droite, un chapelet de glandes qui suppurerent. Dès lors on remit l'enfant à l'usage des bouillons apéritifs & des fondants internes, ce qui procura la fonte de toutes ces glandes. L'enfant s'est bien remis de l'état d'amaigrissement auquel l'avoit réduit une suppuration abondante & une diarrhée qui dura tout le mois d'Avril & qui céda enfin à l'usage des purgatifs & des astringents. Il ne manquoit plus pour la guérison, que d'obtenir une cicatrice parfaite de l'abscès & d'une des glandes du col; mais il vient de survenir dans le moment à la malade, une tumeur œdemateuse derriere l'oreille droite, & un peu au-dessous, le long du muscle rhomboïde, un chapelet de glandes tres-douloureuses, qui empêche le mouvement libre de la tête & qui lui a occasionné un peu de fiévre. D'ailleurs cette enfant a de l'embonpoint; le bas-ventre est en bon état. On desire savoir quels seroient les moyens propres à mettre fin à cette maladie.

R. En attendant d'autres réponses, il nous paroit qu'on a un peu trop ménagé pour le clapier dont on a parlé, les ouvertures qu'on devoit préférer à l'usage des compresses expulsives. Il semble même qu'il est nécessaire, quoique tard, de faire une grande ouverture à la place de l'ancien abscès pour y rétablir une suppuration abondante & favoriser le dégorgement parties voisines. Quant aux remédes internes; comme tout annonce un

vice de lymphe qui paroît scrophuleux, l'usage de plantes antiscorbutiques d'abord, ensuite le syrop de Bellete nous paroissent les secours les plus puissans & les plus appropriés dans ce cas.

Lettre de M. ALPH. LE ROY, D. M. P. aux Auteurs de la Gazette de Santé.

C'est moi, MM., qui ai eu l'honneut de vous adresser le premier rapport que vous avez donné de la section de la symphise faite sur la femme Vepres, & le procès-verbal de l'ouverture du cadavre qui y étoit joint. Il n'y a dans ce rapport que deux erreurs de date, fautes de copiste sans doute, & en les rétablissant comme vous l'avez fait, il ne doit pas être regardé comme *non avenu*; je tiens mes faits de la mere de cette femme qui me fit appeller avant l'opération, & si je ne m'y suis pas rendu, c'est que je ne voulois pas m'exposer à de nouvelles contradictions qui n'auroient pas tourné à l'avantage de la malade. Je fus sollicité vivement le lendemain de l'opération de voir cette femme; je me rendis enfin à des instances réitérées; je communiquai mes vues, elles n'ont point été mises à exécution; je compte en faire part au public.

J'ai l'honneur d'être &c. ALPHONSE LE ROY, D. M. P.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS faites & publiées par ordre du Gouvernement sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, par M. DE HORNE, *Doct. en Médecine, ancien Méd. des Camps & armées, & en Chef des Hôpitaux militaires, Médecin ordinaire de Madame la Comtesse d'Artois, Consultant de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, Censeur Royal.* A Paris, chez Monory, Lib. de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, rue de la Comédie-Françoise. 1779. *in*-8°.

DISCOURS *sur les avantages de la section de la symphise, qui devoit être lu dans la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris, le Jeudi* 5 *Novembre* 1778; *par* M. JEAN-RENÉ SIGAULT, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Associé de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, Médecin-Accoucheur, pensionné du Roi, &c.* A Paris, de l'Imprimerie de Quillau, Imprim. de la Faculté de Médecine de Paris, rue du Fouare. *in*-8°. de 26 pag.

On y a joint l'Analyse de trois procès-verbaux faits à l'occasion de la section de la symphise sur la femme Vepres, avec des réflexions sur ces procès verbaux & sur cette opération. Cet ouvrage se trouve chez Mequignon, Libraire, rue des Cordeliers. Prix 1 liv.

RÉPONSE *à la critique de M.* DUFAU, *Médecin de Dax, sur le parallèle des Eaux Minérales d'Allemagne, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1778, par M.* MASSIE, *Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, Médecin Intendant des Eaux Minérales de Pouillon.* à Amsterdam & se trouve à Paris, chez Didot, le jeune, Libraire, Quai des Augustins 1778, *in*-12 de 35 pag.

On trouve chez M. Nyon, l'aîné, Lib. rue S. Jean de Beauvais, les ouvrages suivans :

DISCOURS *sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en Médecine, & Observations sur les maladies épidémiques avec des remarques sur les fievres nerveuses & malignes &c; ouvrage traduit de l'Anglois du Docteur* JAMES SIMS, *par M.* JAUBERT, *Médecin*, & déja annoncé dans nos feuilles de 1778. Prix 3 liv. tel.

TRAITÉ *d'observations de Chirurgie avec une dissertation & une conduite pour les femmes en couche, &c, par M.* FABRE, *Maître en Chirurgie.* A Avignon. 1778. *in*-12. de 112 p. Prix 1 liv. 10 f. br.

AVIS.

Le sujet du prix proposé par la Faculté de Médecine, & qu'on a annoncé dans le N°. 46, 1778, de nos feuilles, doit être exposé de la maniere suivante :

Quels sont les avantages, dans l'ordre physique, moral & politique, de l'allaitement des enfans par leurs meres ?

Ce prix qui est de 300 liv. sera distribué au mois de Novembre 1779. Ceux qui voudront concourir doivent envoyer leurs Mémoires francs de port, à M. le Doyen de la Faculté, avant le 25 Août 1779.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 17 Janvier.

S. XXXIX.

Lucius & perca, & saxaulis, albula, tinca,
Gornus, plagitia, & cum carpa, galbio, trutta,
Grata debunt pisces hi præ reliquis alimenta.

La truite, le brochet, la carpe, le saumon,
La tanche, le rouget, la perche, le goujon,
La sole, la merlus, la plie & la limande,
Avec une fausse friande,
Font moins regretter les jours gras;
Chacun dans la saison fournit d'assez bons plats.

L'Ecole de Salerne n'a prétendu désigner dans ces vers que dix sortes de poissons, c. à. d. le brochet, la perche, la sole, la merlus, la tanche, le rouget, la limande ou le quarrelet, la carpe, le goujon & la truite. Le Traducteur eut mieux fait selon nous de substituer au saumon, dont l'Ecole n'a pas parlé & qui passe avec raison pour un poisson un peu chaud & indigeste quoiqu'agréable au goût, le merlan. Du reste, nous croyons que tous les autres poissons dont on voit ici le nom sont les plus délicats & les moins malfaisans qu'en connoisse dans nos contrées. De tout tems on a célebré la plupart de ces poissons, surtout le brochet qu'on appelle le roi & le tiran des poissons de riviere, & la perche dont le poëte Ausone a dit;

Nec te delicias mensarum perca silebo.

Réflexions de M. ALPH. LE ROY, sur l'opération de la symphise pratiquée sur la femme Vepres.

Il y a lieu d'être étonné qu'un bassin, qui n'avoit qu'un pouce dix lignes de la symphise du pubis à la base du sacrum & un pouce de cette même base à la proéminence que formoit la cavité cotiloïde gauche, ait pu laisser passer un enfant dont le plus petit diametre de la tête avoit trois pouces & demi, & que d'après une ouverture qui a dû être considérable (1), les ligamens postérieurs n'ayent pas été déchirés. Quand j'annonçai la découverte de deux pouces & demi d'écartement, sans déchirure aux ligamens postérieurs, cette assertion parut un paradoxe. L'expérience m'a prouvé depuis qu'on peut obtenir 3 pouces d'écartement sans aucun accident aux mêmes symphises. Cette opération peut être faite sans affecter aucun viscere. C'est à tort qu'on a craint pour le péritoine; en agissant avec prudence, la vessie ne souffrira aucun dommage, & cette derniere opération prouve de plus en plus tout le parti qu'on en peut tirer dans les cas de difformité.

Mais cette femme, dira-t-on, est morte d'un dépôt: étoit-il l'effet de l'opération? pouvoit-on en écatter le danger?

Les uns ont dit que ce dépôt devoit être considéré uniquement comme l'effet des contusions de la tête sur la matrice; mais un volume aussi considérable que celui de la matrice & de l'enfant dans un aussi petit corps, la pléthore qui a dû exister après un long travail, & l'irrita-

(1) Après la rédaction du procès-verbal auquel j'ai assisté, j'ai écarté les pubis de 3 pouces, & alors le diametre du sacrum au pubis droit a été porté à 3 pouces 9 lignes.

tion causée & par la section & par la déchirure du périné, n'ont-ils pas produit bien plus que les pressions de la tête sur la matrice, une inflammation, la suppression des lochies, une congestion & une purulence? La nature, toute occupée vers cette partie, n'a pu reporter le lait ni au sein ni ailleurs comme l'a prouvé l'inspection du cadavre.

Mais pouvoit-on remédier aux accidens qui se sont manifestés après l'opération?

Je crois que, s'il étoit possible de conserver cette femme, ce ne pouvoit être qu'au moyen des saignées & des autres évacuans. J'ai déja établi dans votre Gazette du 26 Novembre 1778, d'après le précepte d'Hippocrate & mes observations, l'avantage de la saignée & surtout de celle du pied lorsque la matrice surchargée de sang fait craindre des accidens. Celui qui vient d'allarmer l'Europe, & surtout les François, lors même qu'on y avoit remédié par ce moyen, sert à prouver tout l'avantage qu'on peut en tirer dans les circonstances où la pléthore uterine produit des accidens.

Quant aux autres évacuans à la suite des couches, l'avantage ne nous paroît pas encore en être assez établi. Il me semble que l'on tient trop encore à la doctrine des emmenagogues, doctrine de Sage-Femme & contraire aux vrais principes de la Médecine. Les évacuans doivent être regardés comme un secours d'une ressource infinie dans les suppressions de lochies, dans les fievres miliaires à la suite des couches, dans les dispositions gangreneuses, dans les surcharges de purulence, &c. &c. Peut-être seroit-ce un moyen de diminuer le danger de l'opération césarienne. Il paroît que c'est aux évacuans, que j'ai toujours conseillés, qu'a été dû le rétablissement de la femme Souchot.

Extrait de deux réponses au mémoire à consulter du N°. 50, par MM. DE LACROIX & IZARD, *D. M.*

Il s'agit dans ce mémoire d'une hémorragie presque habituelle du nez qui a duré depuis la tendre jeunesse du sujet (Horloger de profession) jusqu'à l'âge de 24 ans, & à laquelle ont succédé palpitations, maux d'estomac, difficulté de respirer, de marcher, étourdissemens, enflure aux extrémités, &c.

M. de Lacroix (Méd. à la Ferté-Bernard) pense qu'on ne doit attribuer les accidens que le malade éprouve qu'à la suppression des hémorragies du nez; que c'est le cas d'une pléthore sanguine très-abondante; que les symptômes mentionnés, tels que les battemens de cœur, la difficulté de respirer, la pesanteur de tête & l'étourdissement, dependent tous ou de l'abondance du sang ou de sa consistence approchante des concrétions polypeuses qui s'opposent à son libre cours, soit dans le cœur, soit dans le cerveau, soit dans les vaisseaux de la poitrine, dans la cavité de laquelle il commence à se former un commencement d'épanchement de sérosité; que pour remédier à cet état il faut d'abord faire des saignées légeres & répétées souvent, surtout aux veines jugulaires; mettre le malade à l'usage des sucs de bourrache & de pariétaire joints au petit-lait clarifié, à doses égales, avec addition de crême de tartre. Il conseille de plus l'usage de la poudre tempérante de Stahl pour le soir, des lavemens d'eau froide avec le crystal minéral, le tout continué pendant quelques mois, pour passer à l'usage des remedes antimoniaux & aloétiques, dans la vue d'exciter un flux hémorrhoïdal, qu'on favoriseroit à la moindre apparence de bouton à l'anus par l'application des sangsues, à laquelle on feroit succéder quelques jours après, la saignée du pied. Il est d'avis de terminer la cure, après un usage un peu long & suivi de ces remedes, par les eaux minérales de Balaruc. Le malade doit s'abstenir de travaux pénibles & observer un régime très-rafraîchissant.

M. Izard (Médecin à Monsegut) fait dépendre la maladie particulierement de la constitution primitive des solides & des fluides, dont les premiers ont trop de foiblesse, & les seconds sont trop abondans. Il croit encore que la profession du malade, sujet à limer de grosses pieces, a contribué par les grandes secousses du corps auxquelles elle l'assujettit, & par la position de la tête ordinairement fléchie en avant pendant ce travail, à entretenir la foiblesse des vaisseaux supérieurs, &c; qu'on doit avoir deux objets en vue dans le traitement de cette maladie; 1°. de diminuer l'épaississement des fluides & de détruire les engorgemens formés çà & là, en donnant de la fluidité au sang; 2°. de rétablir le ton des solides

Il est d'avis de faire d'abord une saignée de six onces qui sera réitérée trois jours après, de former douze bols, dont le malade en prendra un le matin & un autre le soir, avec deux gros de gomme ammoniac, un gros & demi de tartre vitriolé, aurant de diopertes, & un gros de poudre cornachine, le tout incorporé avec suffisante quantité de syrop des cinq racines apéritives; de faire boire par-dessus chaque bol un verre d'infusion de véronique mâle avec 24 grains de rhubarbe en poudre, & pour tisane ordinaire une décoction de 3 gros de polypode de chêne, de 2 onces de racine de patience & de fraisier, d'une poignée de chicorée sauvage & de 12 baies d'alkekengi; de remplir ensuite la seconde indication par l'usage des eaux minérales ferrugineuses de Passy ou de forges, &c; ou d'y suppléer par l'œthiops martial, à la dose de 6 grains par jour dans une cuillerée de soupe, & par une tisane faite avec les racines d'aulnée & d'angelique, (une once) le chardon beni, (une poignée) & de terminer la cure par les bains froids de préférence & pris avec précaution. Il seroit nécessaire que le malade s'abstint de travailler pendant un tems. Il doit se nourrir de viandes faites & rôties.

Mémoire à consulter.

Une personne agée de 40 ans, d'un tempérament sanguin & bien constituée d'ailleurs, Marchand forain de profession, fut obligé, il y a un an, d'abandonner son commerce à cause de l'etat où le réduisoit sa maladie. Elle consistoit en un grand mal de tête, douleur d'estomac, chaleur d'entrailles, douleur, chaleur & foiblesse des reins accompagnées de vents, de constipations & de fréquentes pollutions nocturnes avec rêves lascifs &c. Un Charlatan lui conseilla des purgatifs drastiques à prendre de 8 en 8 jours & des élixirs dans les intervalles. L'usage de ces remedes suivi pendant trois mois & demi, ne fit qu'augmenter son état; les jambes étoient plus foibles, les pollutions plus fréquentes, les spasmes plus douloureux.

Un Médecin lui conseilla l'usage du lait, une tisane de riz & de dent de lion, des potions antispasmodiques & des bols faits avec le quinquina, le mastic, le cachou, l'œthiops martial, la conserve de roses & quelques gouttes d'huile essentielle d'anis. L'estomac étant trop sensible à l'action de ces remedes on supprima l'œthiops, & on se contenta de faire une décoction de quinquina, de roses & de cachou édulcorée avec le syrop de coings, dont il a fait usage jusqu'à ce jour. On lui conseilla encore les bains de riviere dont il en prit trois ou quatre; ce qui lui procura un mieux qui se soutint pendant trois semaines. Il avoit repris de l'embonpoint & des forces; mais les accidens sont revenus; ils se sont manifestés d'abord tous les huit ou dix jours; depuis quelques semaines ils sont devenus très-fréquens; le vent nord-ouest, un tems de bruine & de grêle rendent les accidens plus sensibles & plus fréquens. On demande l'avis des Gens de l'Art.

R. En attendant d'autres avis, le nôtre est que ce malade reprenne les bains tiedes, plutôt froids que chauds, & qu'il les continue quelque tems; qu'il fasse usage d'abord du petit-lait, de décoctions de plantes nitreuses & chicoracées, de lavemens avec les plantes émollientes, qu'il se purge ensuite avec des minoratifs, & qu'il observe un régime très-adoucissant dont la base doit être le riz. Si le mal résistoit quelques mois à ces moyens, alors les eaux minérales ferrugineuses légeres pourroient être d'un grand secours.

Réponse de M. R. Docteur en Méd. au Mémoire à consulter du N°. 1.

Il est question, comme on a vu, d'une insomnie habituelle qui a succédé à un état fébrile de trois mois, survenu à la suite d'une nouvelle fâcheuse.

M. R. pense que l'impression qu'a fait cette nouvelle sur l'esprit de cette personne n'a été que la cause déterminante des accidens qu'elle a éprouvés, & qu'il y avoit d'ailleurs quelque principe de maladie déja existant qui n'étoit point développé; que cette circonstance ayant formé un état spasmodique général, surtout à la matrice & une foiblesse dans les vaisseaux du cerveau, ceux-ci se sont engorgés aux dépens de ceux de la matrice, & ont donné lieu à une surcharge de sang & d'humeurs dans cet organe; d'où a résulté la fievre, l'insomnie &c; que pour remédier à cet état, il faut avoir recours aux évacuans, aux saignées de pied surtout, répétées plusieurs fois, & aux bains, ayant soin de purger la malade de quinzaine en quinzaine.

LIVRES NOUVEAUX.

Éloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine, par M. Vicq-d'Azyr, *Doct. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Roy. des Sciences &c, Secrétaire perpétuel de la Société.* A Paris, de l'Imprimerie de P. D. Pierres, Imprimeur de la Société Royale de Médecine, rue S. Jacques. 1778.

Ces éloges, qui doivent faire partie de l'histoire des volumes de la Société Roy. & qui ont été imprimés séparement suivant le vœu de la Société, pour être distribués à ses Associés & Corresp. sont ceux de MM. Bouillet, le Beau, & de Haller, associés étrangers ou regnicoles, morts depuis la création de la Société. On sait que celui de M. de Haller surtout a été singulierement applaudi dans la derniere séance publique du 20 Octobre 1778, & mérite de l'être. Nous croyons que le public les lira tous avec le même plaisir.

Le Citoyen *Dentiste, ou l'Art de seconder la nature pour se conserver les dents & les entretenir propres, par M.* Hebert, *Chirurgien-Dentiste, reçu au Collége Royal de Chirurgie de Paris, Dentiste pensionné de la Ville de Lyon.* A Lyon, chez L. Rousset, rue Merciere; & chez l'Auteur, Place des Terreaux. 1778. Et à Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. *in*-12. de 59 pag. Prix 1 liv. 10 f. br.

On doit distinguer ce petit écrit de ces livrets que les Dentistes ont coutume de publier sur leur art. Nous croyons qu'après les Œuvres de Fauchard, de MM. Jourdain & Bourdet sur les dents, celui-ci mérite une place distinguée. On y trouvera des choses neuves sur le mécanisme de la dentition, sur la régeneration des dents, & sur l'abus des moyens dont on se sert pour accélerer leur sortie, tels que les hochets durs &c, auxquels l'Auteur substitue des hochets de pain. On a joint à cet écrit une réfutation publiée en 1773, d'un traité d'odontalgie par M. A. Dentiste de Lyon.

Observations *nouvelles sur les propriétés de l'alkali fluor ammoniacal, d'après quelques expériences faites par M. B... du Collége Royal de Chirurgie de Paris, servant d'addition à celles qu'on a déja publiées sur le même objet, dont on donne ici le résumé.* A Paris, de l'Imprimerie de *Monsieur*. 1778. Chez Didot le jeune, quai des Aug. *in*-8°. de 50 pag. Prix 10 f.

Experiences *faites par MM.* Rouelle & d'Arcet, *d'après celles de M. Sage, sur la quantité d'or qu'on retire de la terre végétale & des cendres des végétaux.* A Paris, chez Debure, Lib. quai des Aug. *in*-12. 4 f.

On trouve chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, quelques exemplaires des Livres suivans:

Porphyrii *philosophi de abstinentia ab esu animalium, libri IV, cum notis integris Petri Victorii & Joannis Valentini*, &c. in-4°. br. 9 liv.

Novi commentarii societatis regiæ Gottingensis, tom. VIII, ad annum 1777, in-4°. *cum fig.* 1778, br. 14 liv.

Sylloge *selectiorum opusculorum argumenti medico-practici collegit & edidit Ern-Godofr. Baldinger, ord. med Gotting.* &c. *tom. III*, in-8°. 1778. br. 4 liv.

Henrici *Aug. Wrisbergii phil. & med doct. &c. observationes anatomicæ de vena azyga duplici, aliisque hujus venæ varietatibus*, in-4°. *cum fig.* br. 1 liv. 4 f.

AVIS.

L'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon qui avoit demandé pour le prix de physique qui fut distribué en 1776, *si l'électricité de l'atmosphere a quelque influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence*; pour suivre cet objet, l'approfondir & le rendre utile, croit devoir proposer le sujet suivant: *Quelles sont les maladies qui procedent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain, & quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres?* Le prix, qui sera distribué cette année 1779, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les mémoires seront adressés francs de port à Lyon à M. de la Tourette, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue Boissac.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 fols. Port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 24 Janvier.

S. XL.

Vocibus anguillæ pravæ sunt si comedantur ;
Qui physicen non ignorant hæc testificantur.
Caseus, anguilla nimis obsunt si comedantur,
Ni tu sæpe bibas & rebibendo bibas.

L'anguille avec la voix ne sympathise pas ;
Les plus grands Médecins s'accordent sur ce cas.
Des anguilles & du fromage
Manger trop cause du dommage ;
Mais si vous en mangez, d'abord
Il faut les arroser, & boire un rouge bord.

Quoique l'anguille soit agréable au goût, on sait que la chair en est indigeste à raison de sa viscosité. René Moreau, dans son commentaire sur l'Ecole de Salerne, dit que la préparation qui convient le mieux aux anguilles, consiste à les faire mourir d'abord dans le vin, à les faire bouillir ensuite avec du vin & des aromates, suivant le conseil des Sectateurs d'Apicius (1), avant de les faire frire dans la poële. On recommande de les préparer de cette maniere surtout en hiver, & au verjus ou au vinaigre en été. En général on redoute l'anguille qu'on pêche dans les eaux stagnantes, & bourbeuses, surtout vers le solstice d'été. On a observé que son usage est contraire principalement à ceux qui sont sujets aux graviers & à la goutte.

(1) On sait que ce Romain avoit établi une Académie, ou plutôt une école de gourmandise à Rome, & qu'il est devenu fameux par un traité qu'on recherche encore, *de gulæ irritamentis.*

Observation sur la fievre miliaire, par M. Lépecq de la Cloture, D. M. à Rouen.

Vous avez eu la complaisance, MM., de donner (dans le Supplément au N°. 31 de la Gaz. de Santé) un extrait fort étendu de mes observations sur les maladies épidémiques, sur ma collection des épidémies qui ont regné en Normandie depuis le commencement du siecle, surtout depuis 1763 à 1779, ainsi que sur les constitutions épidémiques qui semblent produire ou favoriser le retour de ce genre de maladies, à-peu-près suivant l'ordre qui se trouve assigné dans l'appendix, à la fin de mon 3e. volume. Vous avez également annoncé dans votre N°. 44, le sujet du prix que la Société Royale de Médecine a bien voulu proposer, à mes frais, sur cette question : *Existe-t-il véritablement une fievre miliaire essentielle & sui generis, distincte des autres fievres exanthématiques ; & dans quelle constitution de maladies doit-elle être rangée ?*

L'importance du sujet me paroît exiger que je réunisse au grand nombre d'observations que j'ai consignées dans mes deux ouvrages, deux faits dont l'un ne pouvoit peut-être naturellement se ranger dans aucune constitution propre, & dont l'autre vient de se passer tout récemment. Ces deux observations que je vous prie de communiquer au public, présenteront aux Médecins, qui se disposent à concourir pour ce prix, des réflexions indispensables à faire pour parvenir à découvrir la nature de la miliaire,

& peut-être utiles pour marquer sa véritable constitution. D'ailleurs elles doivent intéresser la classe des Médecins-Observateurs.

Premiere observation.

Mademoiselle ***, âgée de 19 ans, naturellement délicate & née de parens qui sont morts poitrinaires, fut attaquée en l'automne 1775, (cette saison portant évidemment le caractere de la constitution catarrhale, qui succédoit à la bilieuse de l'été) de la maladie suivante.

Ses regles venoient de finir; elles avoient été plus modiques qu'à l'ordinaire. Elle fut saisie d'une fievre continue, précédée & suivie de frissons vagues, de grands maux de tête, de lassitudes douloureuses dans les membres, avec abbatement, maux de cœur, oppression & toux. Elle rendit même, dès les premiers jours, une quantité de crachats sanguinolens, accident qui l'effraya beaucoup. Ses nuits se passoient dans l'insomnie, mais chaque matin il lui survenoit une sueur abondante, si bien décidée qu'elle continuoit jusqu'au soir, quoique la malade ne négligeât rien pour la supprimer. Elle changeoit de linge & se levoit en sueur avec la fievre, pour aller se reposer fraîchement sur l'herbe. Le Médecin du canton la mit à la diete & la purgea deux fois avec la manne, ce qui procura des selles bilieuses, abondantes.

Elle revint à Rouen le 12e. jour de sa maladie, bien persuadée qu'elle alloit devenir phtisique. La toux n'étoit cependant pas trop fréquente; les crachats du matin étoient épais & secs, très-difficiles, non purulens; mais la fievre restoit continue, redoubloit exactement chaque soir; & le redoublement étoit plus marqué dans les jours impairs. Une petite toux séche, la soif, l'ardeur de la peau, l'oppression, les sueurs continuelles avec un pouls assez développé, mais surtout leur odeur de vieux levain, me déciderent à annoncer à la malade qu'elle auroit incessamment une éruption miliaire: prognostic qui fit cesser ses allarmes sur la phtisie dont elle se croyoit menacée.

Effectivement dès le 14e. jour, les exanthêmes miliaires parurent. L'éruption fut nombreuse, générale, absolument complette au 17e. jour; elle laissa, du 20 au 21, toutes les traces d'une desquammation parfaite. Je n'ordonnai presqu'aucun médicament; & cependant le mouvement fébrile ainsi que les plus grands accidens avoient diminué sensiblement dès l'instant de l'éruption. Enfin après 30 jours révolus, la malade entroit en convalescence, elle avoit repris de l'appétit, peu de forces, mais assez de courage pour se flatter de sortir incessamment. On observera que les regles n'avoient point paru cette fois.

Cependant notre convalescente ne dormoit pas, & il lui restoit une propension si décidée vers les sueurs, que les purgatifs réitérés ne purent faire couler le ventre. Aux approches de la seconde révolution des regles, l'hypogastre s'engorgea douloureusement; il survint des accidens hystériques. Cette révolution fut retardée & préluda par un crachement de sang. Aussitôt suivint l'appareil d'une seconde éruption miliaire, que le spasme des entrailles empêcha de parcourir ses divers degrés. D'où résulta une rechure bien décidée, dont les suites offriront aux Praticiens le tableau le plus singulier d'une miliaire aigue dégénerant en une maladie chronique. En un mot, dix-sept révolutions périodiques se sont passées & ont été accompagnées de dix-sept éruptions de pustules miliaires, avant que la malade soit entrée en pleine convalescence. De ces éruptions, la plupart ont été absolument légitimes & completes, s'étendant jusqu'aux extrémités, & prenant au moins sept jours, quelquefois neuf pour la sortie des pustules & leur maturité. Ces dernieres éruptions se sont rencontrées plus ordinairement avec une apparition plus légitime des regles.

En général chaque orgasme étoit précédé de douleur à l'épigastre, d'une tuméfaction du ventre, sous la forme de météorisme, d'une soif ardente, la langue restant séche & souvent affreusement noire; de nuits orageuses avec le délire, souvent continué pendant un septenaire entier; délire qui présentoit plus de symptômes d'hystéritie que de malignité, & qui consistoit à déraisonner, à chanter, à pleurer, à demander du vin à l'excès, quoique la malade n'en voulut point boire dans son état naturel. La fievre s'annonçoit brusquement, elle étoit très-vive, redoublant surtout vers le soir & entretenoit à ce moyen l'insomnie la plus opiniâtre. Mais le plus cruel des accidens fut l'énormité des sueurs, qui se soutinrent jusqu'aux derniers mois de la maladie. Il est impos-

fible de se figurer quelle fût leur abondance. Chaque jour la sueur traversoit les matelats & la garniture de deux lits, qu'on retiroit aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau. (J'ai vu sa garde s'amuser à recueillir les gouttes d'eau qui lui tomboient des pieds & des mains). Croira-t-on qu'aucun moyen ne fût capable d'en diminuer la violence, pas même le bain froid, dans lequel on a longtems tenu la malade, tombée en syncope? Croira-t-on que fatiguée pendant 15 mois de sueurs symptomatiques, sans avoir joui de deux heures de sommeil, sans aucune appétence pour la nourriture, n'ayant bu que de l'eau, quelquefois coupée avec un 8e. de lait, sans avoir pris du bouillon gras, mais quelquefois une glace par jour; croira-t-on, dis-je, que cette même malade, loin d'être tombée dans l'épuisement, avoit au contraire conservé de l'embonpoint, une chair ferme, & assez animée? C'est ce qu'ont vu avec moi plusieurs de mes Confreres & nombre de témoins. Un autre fait qui n'est pas moins important, c'est une constiparion opiniâtre qui a duré pendant quinze mois révolus, & que ni beaucoup de clysteres, ni les laxatifs & purgatifs choisis depuis le petit-lait, la casse & la manne jusqu'aux drastiques n'ont pu vaincre. Ce ne fût qu'après la 16e. & la 17e. éruption qu'on lui vit rendre, sans le secours de l'Art, quelques selles bilieuses, très-aqueuses, d'une fétidité insoutenable.

Qu'on ne croye point au surplus que je sois resté seulement Médecin spectateur, & qu'on n'ait point administré les médicamens ordinaires. Au contraire j'en ai trop donné dans certains tems, par complaisance pour la famille, & pour la malade même, observant au moins de n'en point donner de nuisibles. Les vésicatoires entretenus pendant trois mois n'avoient servi absolument à rien: quatre exutoires faits avec le garou aux bras & aux cuisses, ainsi que le lait d'ânesse pour unique nourriture, ont mieux réussi sur la fin de la maladie, qui ne s'est terminée qu'au mois de Juin 1777.

Seconde observation.

Une Dame, âgée de 35 ans, avoit essuyé dans les années précédentes une petite-vérole confluente putride, & deux fois la rougeole. Au printems de 1778, notre constitution mixte (la catarrhale & la bilieuse) regnant alors & procurant beaucoup de miliaires, la même personne a été attaquée de fievre vive, avec un mal de tête violent & des sueurs abondantes. On a vu la miliaire sortir très-nombreuse & rester à la peau, où elle occasionnoit un grand prurit. La menstruation est arrivée, & les regles ont coulé pendant deux heures. Dès cet instant l'éruption a disparu, l'hypogastre s'est tuméfié douloureusement; la santé est restée languissante. Chaque révolution périodique a été annoncée par une douleur gravative dans la matrice qui pesoit sur l'*anus* & sur la vessie, au point de retarder, de supprimer en partie la fonction de ces deux organes, & de laisser craindre une hydropisie de matrice Les regles ont été presqu'entierement supprimées pendant tout ce tems. Au mois de Décembre 1778, (les vents de sud-ouest ayant soufflé longtems; l'atmosphere se refroidissant & la maladie se reproduisant dans Rouen) la malade a été prise par un accès de fievre assez vif, avec un violent mal de tête, grand accablement, suivi d'une sueur considérable, sentant le levain de la miliaire. Au bout de 24 heures, les pustules se sont accumulées à la peau; elles ont été en maturité dans l'espace d'un septenaire révolu; les regles sont revenues abondamment, sans tuméfaction de l'hypogastre qui avoit commencé à se détendre dès l'instant que les sueurs & la miliaire se sont annoncées. Enfin cette Dame, par cette seule éruption, a recouvré sa santé qu'elle avoit perdue depuis 8 mois.

Extrait (1) *d'une réponse de M.* DE LACROIX, *D. M. au Mémoire à consulter du* N°. 51, 1778.

On se rappelle qu'il est question d'une tumeur carcinomateuse, non adhérente, qui occupe tout le sein droit, survenue pendant la grossesse à une personne âgée de 36 ans, & pour laquelle on a employé inutilement différens secours.

Il paroît vraisemblable à M. de Lacroix que la tumeur doit son origine à la partie caséeuse du lait durcie & engorgée;

(1) Nous en demandons pardon à M. de Lacroix, ainsi qu'à tous ceux qui ont la bonté de nous adresser des pieces à insérer dans la Gazette de Santé. Il est impossible, vu souvent leur longueur & les bornes de notre feuille, qu'elles soient rapportées telles qu'elles sont. On est forcé de n'en donner que des extraits.

que l'écoulement d'humeur jaune qui commence à s'y former, ne vient que d'une fermentation spontanée de cette partie caséeuse devenue acrimonieuse par un long séjour. Il pense que les remedes alkalins soit internes, soit externes, sont indiqués dans ce cas; que la résolution de la tumeur étant impossible, il faut l'extirper ainsi que les autres glandes engorgées; entretenir les cauteres; sevrer l'enfant peu-à-peu & épuiser le lait de l'autre sein par la suction, pour prévenir l'engorgement dont il est menacé, surtout si la personne s'expose à une nouvelle grossesse. Il est d'avis qu'après avoir purgé la malade une ou deux fois avec des purgatifs actifs & absorbans, on lui fasse l'opération; qu'on trempe le premier appareil dans le suc de jusquiame avec un quart d'eau végéto-minérale de Goulard & le sel fixe de tartre, & qu'on en continue les lotions pendant la durée des pansemens, sans appliquer aucun corps gras. Il desire qu'elle fasse usage encore d'une décoction de racine de sceau notre-dame & de saponaire avec addition de tartre martial soluble & de savon de Starkey, en prenant tous les soirs un bol composé de magnésie blanche, d'yeux d'écrevisses & de savon incorporés avec suffisante quantite de syrop des cinq racines apéritives, & qu'on termine la cure par les eaux minérales de Vichy, en faisant observer un régime humectant, tiré surtout du regne végétal.

Mémoire à consulter.

Il y a deux sujets pour lesquels on demande des avis. Le premier est une Religieuse âgée de 38 ans, née d'une mere astmatique & astmatique elle-même, qui éprouve tous les hivers des rhumes de plusieurs jours. On employoit autrefois avec succès la saignée & la manne. Cette année, son rhume est devenu plus opiniâtre, quoique traité de la même maniere. La thériaque lui a fait du bien; mais elle a de l'aversion pour les remedes & demande conseil.

Le second est un Ecclésiastique, âgé de 34 ans, qui a beaucoup étudié, qui souffre de l'estomac & de la tête, qui a des vertiges &c, & qui demande des avis.

R. Nous aurions désiré un peu plus de détail sur ces deux états. En attendant de meilleurs avis, on conseille à la premiere malade l'usage de l'oximel scyllitique, celui du kermès minéral & des loocks ordinaires, les frictions séches & les exutoires à la peau. Un cautere au bras est, selon nous, le principal secours, en attendant que la nature de l'humeur qui cause l'astme soit mieux connue.

Le second malade paroît avoir de mauvaises digestions, la tête beaucoup trop occupée; il n'a besoin, dans ce moment, que d'observer un régime exact, de se distraire, & de faire beaucoup d'exercice.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouvelle méthode d'extraire la pierre de la vessie urinaire par-dessus le pubis, qu'on nomme vulgairement le haut appareil, dans l'un & l'autre sexe, sans le secours d'aucun fluide retenu ni forcé dans la vessie; suivie de l'analyse des expériences de l'Académie Roy. de Chirurgie de Paris, sur l'extraction de la pierre de la vessie urinaire de l'homme par-dessous le pubis; avec figures en taille douce. A Bruxelles, & à Paris, chez d'Houry, Imprim. Lib. rue de la vieille Boucherie. 1779. in-12. de 284 pages. Prix 3 liv. br. 3 liv. 12 s. rel.

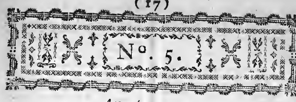
Ce nouvel ouvrage du Frere Côme a pour objet de faire connoître l'avantage qu'on peut tirer de l'opération de la taille par le haut appareil, les précautions qu'on doit prendre en la pratiquant & les ressources qu'elle offre surtout dans le cas de pierres qui offrent un volume considérable.

Mémoire historique sur la maladie singuliere de la veuve Melin, dite la femme aux ongles, lu à la Faculté de Médecine de Paris, au prima mensis de Février 1776, par M. Saillant, D. M. P. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Lib. rue des Cordeliers. in-12. de 45 pag.

Cet écrit renferme le détail d'une maladie extraordinaire en effet & qui, selon l'Auteur, a le plus grand rapport avec celle dont la crise se fait principalement par les cheveux, c'est-à-dire avec la plie, *plica polonica.*

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. Port franc par tout le Royaume.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 31 Janvier.

S. XLI.

HI fervore vigent tres falfus, amarus, acutus :
Alget acetofus, fic ftipans, ponticus atque.
Unctus & infipidus, dulcis, dant temperamentum,
Lenit & humectat dulcis benè mundificatque.
De ce que produit la nature
Pour remede ou pour nourriture
On peut par la fimple faveur
Reconnoître aifément le froid ou la chaleur.
Le falé, l'amer, l'acre échauffent; au contraire
Toute chofe aigre rafraichit,
L'apre rafferre & retrecit.
L'infipide & le doux font un fuc falutaire,
Qui purifie, humecte & d'un commun aveu,
Entre les deux excès tient un jufte milieu.

Quoique cette traduction ne foit pas littérale, les préceptes qu'elle renferme nous paroiffent raifonnables & plus clairs que ceux que l'Ecole de Salerne nous donne dans cette fection. Il y a même bien des points dans le texte qu'on pourroit contefter, & nous confeillons à nos lecteurs de s'en rapporter entierement à la traduction.

De Paris.

Cours de matiere médicale.

Quoique nous ne foyons pas dans l'ufage d'annoncer les Cours publics ni particuliers; celui que vient de commencer M. Alph. le Roy fur la matiere médicale, ayant fait une fenfation très-vive fur l'efprit de fes auditeurs; nous croyons faire plaifir au public, furtout aux Gens de l'Art, d'en donner une idée.

Les explications données jufqu'ici de l'action des médicamens dans l'économie animale & toutes les méthodes établies pour développer cette même action, paroiffent à M. Alph. le Roy infuffifantes & incomplettes. Quoique très-nombreufes, il les réduit à trois.

Les premiers Médecins qui porterent la méthode & le raifonnement dans l'art de guérir, n'en firent l'application qu'aux maladies. Ils raifonnoient peu fur l'action des remedes, & en cela ils imitoient les Empiriques qu'ils blâmoient. Néanmoins ils confidererent les remedes comme froids, chauds, fecs & humides; comme évacuans la bile, la pituite & la mélancolie. Ils les diviferent, à raifon de leurs effets, en céphaliques, béchiques, cordiaux, ftomachiques, hépatiques, fébrifuges &c, &c. Depuis Hippocrate jufqu'à Galien; depuis Galien jufqu'aux Arabes, cette partie de la Médecine ainfi confidérée fut abfolument empirique.

L'étude de la Chymie dans fon enfance, ou plutôt de l'Alchymie, apporta quelques changemens Les Adeptes cherchoient à enchaîner le principe vivifiant de la nature; ils promirent merveille. Ils inventerent & compoferent des remedes, qui produifirent de grands biens & de grands maux; mais ils éloignerent d'une méthode au lieu d'en rapprocher; & l'infuffifance fouvent même le danger des moyens qu'ils propofoient comme infaillibles, fit rejetter par les vrais Médecins & leur fcience & leurs remedes.

Après le renouvellement des Lettres, la mécanique & l'hydraulique fe perfectionnant, porterent leur influence en Médecine. On prétendit expliquer les phénomenes de l'économie animale par les loix de ces deux fciences. On crut

même pouvoir expliquer l'action des médicamens; on croyoit les voir agir sur les solides & les fluides, mais surtout sur les premiers. On les divisa en altérans, évacuans, en stimulans, irritans, caustiques, astringens, relâchans, humectans &c. On mêla l'étude de la Chymie à celle de la mécanique; & ce que l'on ne pouvoit expliquer par une méthode, on tentoit de se développer par une autre. Telles ont été les matieres médicales modernes de Boerhaave, Geoffroy, Cattheuser, Lewis, &c. &c. &c.

Mais d'autres Médecins, sentant la futilité de l'application de la mécanique à la Médecine & que la décomposition d'un mixte dans un matras ne pouvoit rendre raison de la décomposition des médicamens dans l'économie animale, revinrent à la théorie d'Hippocrate, à un *quid impetum faciens*, dont ils se garderent d'examiner la nature, quoi qu'Hippocrate l'eût recherchée. Ils firent plus d'attention aux fluides, mais ils porterent une métaphysique abstraite dans la physique du corps humain. Leur science fut une espece d'empirisme qui enchaîna des faits pour en tirer des conséquences. Mais porter ses vues vers un principe métaphysique pour expliquer l'action physique des médicamens, c'étoit éloigner plutôt que de rapprocher d'une saine théorie, nécessaire dans tout Art pour établir des principes. Tels ont été Wanhelmont, Stahl, Juncker son disciple &c. Le célebre Cullen en Angleterre a marché sur leurs traces; & l'École de Montpellier paroît avoir adopté cette derniere doctrine.

M. Alph. le Roy tente de porter un nouveau jour sur cette partie importante de l'art de guérir. Sa théorie paroît plus conforme aux vrais principes & plus complette. Elle explique un bien plus grand nombre de phénomenes. Tout médicament, selon lui, agit dans l'économie animale, parce qu'il donne à nos fluides ou en reprend. (1)

M. A. le Roy s'est beaucoup occupé de la nature des principaux fluides de l'économie animale. Cette connoissance a été l'écueil de la Chymie; parce que la Chymie trop occupée aux décompositions par le feu, n'a pas assez senti la nécessité de rechercher la combinaison des principes dans l'économie vivante; combinaison bien différente de ce qu'elle est hors du corps ou après la mort. D'après cela, il regarde comme inutile l'analyse déja faite des fluides animaux & végétaux par le feu, ainsi que la métaphysique empirique des Stahliens, & applique à la Médecine les découvertes modernes de la Chymie. Il considere dans les médicamens les parties les plus simples, même invisibles. Il examine les différentes substances appellées *gas*; les différentes especes qui se forment dans le corps & les diverses combinaisons dont ils sont susceptibles avec les principes des médicamens. Il les classe à l'aide de l'expérience; & à ce moyen, il fait de la chymie, regardée jusqu'ici comme inutile en Médecine, la base d'une théorie qui paroît très-satisfaisante, parce qu'une foule de faits non expliqués par les autres, le sont dans celle-ci. La connoissance de la nature des médicamens conduit à celle de leur action dans le corps humain; & cette action reconnue par l'expérience peut conduire à de nouvelles vues sur la nature des maladies.

Il est à souhaiter, pour l'avantage de l'humanité, que M. Alph. le Roy, qui se dévoue tout entier à l'instruction médicinale, poursuive un travail aussi important. La maniere dont ce Médecin a éclairé l'Art des accouchemens est d'un heureux augure pour la partie qu'il entreprend de développer. Nous esperons donner une idée de quelques-unes de ses divisions & classes de médicamens.

Réponse à la lettre de M. SAILLANT, *D. M. P. inséré dans le* N°. 52, *sur la consultation du* No. 48. (1)

Permettez-moi, Monsieur, de discuter quelques points de votre lettre qui ne me paroissent pas clairs. Vous avez joui d'un avantage dont j'ai été privé; votre réponse a été insérée en entier dans la Gazette; la mienne n'a paru qu'en extrait. Il est inutile que j'insiste sur les causes occasionnelles de cette épilepsie, dont le Médecin consultant exige à juste titre explication : j'en ai parlé suffisamment.

Vous dites que cette épilepsie dans ses commencemens étoit réellement idio-

(1) Hippocrate a défini la Médecine, l'art de donner ce qui manque & d'ôter le superflu.

(1) Il est question d'une épilepsie qui dure depuis 15 ans & pour laquelle MM. Saillant & de Lacroix avoient donné leur avis.

pathique. Vous voulez parler sans doute de l'estomac, & non du cerveau ; je suis d'accord avec vous. J'ai allégué des preuves de mon opinion qu'on n'a pas jugé à propos de publier. Quoique vous disiez que cette épilepsie ne soit pas sanguine, vous ne disconviendrez pas cependant que la circulation ne se fasse difficilement dans les vaisseaux du cerveau, & qu'en conséquence les saignées prescrites ne soient très-utiles pour diminuer l'engorgement qui subsiste après la cessation des accès répétés. Sur le simple soupçon d'une cause occasionnelle, vous dites qu'il y a tout lieu de croire que c'est quelqu'humeur rentrée, comme *gourmes*, *dartres* &c, qui pourroient être réputées telles. Vous imaginez ainsi des causes. Si cela eût existé, le Médecin consultant en auroit sans doute fait mention dans un mémoire si bien détaillé.

En voulant persuader que le tempérament du malade tient actuellement plus du mélancolique que du sanguin, à cause de la fievre-quarte & des attaques épileptiques, il semble que vous voulez faire entendre que le Médecin consultant a omis cette circonstance. On pourroit répondre qu'on peut avoir été guéri de la fievre-quarte, & être sujet à l'épilepsie sans changer de tempérament. Telle est la situation actuelle du malade. Il est vrai qu'il y a une plus grande disposition à l'irritabilité, & qu'à la suite il s'annonce une imbécilité morne ; vous ne regardez pas ceci comme tempérament mélancolique.

Vous prétendez *que le spasme léger qui part du cœur ou des environs, les borborygmes &c*, indiquent plutôt une affection de la rate que de l'estomac. Je ne crains point de vous prouver avec Tulp & Holler que vous vous contredites & que si c'étoit la rate, il y auroit douleur fixée nécessairement en cet endroit, que les symptômes auroient une autre marche, & que leur maniere de se manifester seroit différente de celle dont il est question dans le mémoire à consulter C'est ce que M. Huiart a fort bien vu dans sa réponse du N°. 52. Vous *alléguez pour preuve la suppression de la fievre-quarte* ; je dis que si le dépôt de l'humeur fébrile s'étoit formé dans la rate, on sentiroit ou un gonflement, ou un engorgement & dureté, dont le malade seroit assuré aussi bien que le Médecin. Ni l'un ni l'autre symptôme n'existent ; donc la rate n'y contribue point du tout.

La suite à l'ordinaire prochain.

Extrait *de la nouvelle méthode d'extraire la pierre de la vessie par le haut appareil &c, ouvrage annoncé dans la feuille précédente.*

La multitude des sujets qui ont succombé à l'opération de la taille, les difficultés innombrables qu'il a fallu vaincre pour la rectifier ; la dextérité, la sagacité, les connoissances anatomiques qu'elle exige ; les malheurs arrivés aux plus grands Maîtres de l'Art dans cette partie ; tout n'a que trop justifié le serment & la promesse que faisoit faire Hippocrate à ses éleves de renoncer à cette opération. En effet, sans les connoissances anatomiques les plus sûres, & qui manquoient alors, on ne sauroit entreprendre sans le plus grand danger, l'opération, de toutes la plus cruelle, la plus difficile & la plus dangereuse. Cependant l'humanité souffrante exigeoit des secours.

Le défaut de distinction des pierres, (dont il y a peut être autant d'especes que de causes qui les produisent & dont la formation est encore un mystere) défaut qu'on rencontre dans l'histoire de toutes les maladies & qui borne l'esprit & les recherches aux seules formes des objets, n'a servi qu'à rendre vaine & plus désespérante les prétendues découvertes des vrais lithontriptiques. La formation d'une pierre dans le corps animal n'a laissé entrevoir d'autre ressource que des moyens mécaniques & cruels pour l'extraire. L'expérience a prouvé que l'injection du liquide même le plus doux dans le viscere qui la contient, ordinairement, est quelquefois plus douloureuse que sa présence; Il a fallu renoncer au projet de la dissoudre. Il falloit donc tailler ou laisser mourir.

Vraisemblablement les tentatives de toute espece faites dans l'antiquité n'avoient que trop appris le danger de toutes les méthodes. Cependant celle de la section de la vessie au-dessus du pubis paroissoit la plus naturelle & la plus aisée à pratiquer. Il y a même lieu de croire qu'anciennement elle a été tentée ; mais le danger de blesser le péritoine ; l'épanchement d'humeur dans le bas-ventre qui en étoit la suite ; l'incurabilité de cette plaie à la vessie, lorsqu'on néglige les moyens d'en détourner les urines ; la difficulté qu'il y a de trouver & de pratiquer ce moyen ; la nécessité

de tenir un corps étranger dans cet organe, après l'opération; la disposition calculeuse qui se rencontre si fréquemment dans les urines des sujets qu'on opere, & qui se convertissent si promptement en pierre, s'il y a un corps étranger dans la vessie; tous ces obstacles, sans parler du danger qui résulte de la fievre, de la douleur, du refoulement du pus dans la masse, prouvent que dans les cas même les plus simples, les plus ordinaires, l'opération par le haut appareil n'est pas exempte de danger, lors même qu'elle est très-bien faite.

Voilà sans doute pourquoi on y avoit renoncé, lorsque Franco, après avoir taillé un enfant au petit appareil, en 1560, & ne pouvant tirer la pierre, prit le parti d'inciser encore la vessie sur le pubis; ce qui fut suivi d'un succès complet. Vingt ans après, Rosset, Médecin François, sans avoir connoissance de l'opération de Franco, donna les préceptes nécessaires pour la faire. Telle est l'origine de cette méthode qui fut ensuite suivie par Probie, Douglass, Cheselden en Angleterre, par Heister en Allemagne, & par M. Morand en France. Mais elle y fut abandonnée en 1727, & ne fût reprise par l'auteur du Lithotome caché qu'en 1758. C'est depuis cette époque que le Frere Côme la pratique avec un succès constant sur l'un & l'autre sexe. Il a imaginé des instrumens, dont il donne la figure, qui la rendent plus sûre, & observe une pratique capable de remédier aux inconvéniens qui en étoient la suite, avant qu'il l'eût rectifiée.

Il regarde l'injection d'un liquide dans la vessie comme inutile. Cette injection est même quelquefois impossible. Il fait dépendre le principal succès de cette opération de la libre évacuation des urines par toute autre ouverture que par celle de la plaie. L'expérience lui a appris qu'une contre-ouverture pratiquée à la vessie par le périné sur les hommes, étoit le moyen le plus propre à obtenir cet effet, & que la sonde retenue simplement dans le canal de l'uretre pour faciliter cet écoulement, étoit un moyen souvent insuffisant & quelquefois dangereux.

Après avoir rapporté & discuté ce qu'ont dit au sujet de cette méthode, Franco, Rosset, Probie, Douglass, Cheselden, Heister, Morand &c, l'Auteur expose la sienne. Il y joint ses propres observations. Il en résulte que sur 46 femmes taillées de cette maniere, 32 ont été parfaitement guéries & en peu de tems, 7 sont mortes & la plûpart de causes qui paroissent étrangetes à l'opération, & les 7 autres, qui se sont rétablies plus lentement & plus difficilement, ou dont on ignore encore le sort: que sur 36 hommes taillés de même, il y en a 18 qui ont été très-bien guéris, 9 qui sont morts, mais dont la perte ne peut être attribuée uniquement à l'opération, & 9 autres qui se sont retablis ou difficilement ou dont l'état actuel est ignoré.

Si l'on considere que le Frere Côme ne refuse jamais de tailler tous les sujets qui se présentent & dans quelque état qu'ils soient, à moins qu'ils ne soient prêts à périr; qu'il ne se détermine même ordinairement à la méthode du haut appareil que lorsqu'il y a de très-grosses pierres, qu'il seroit impossible d'extraire souvent par l'appareil latéral, qui est sa méthode ordinaire pour les hommes; on est forcé de convenir que, quand on ne sauveroit par ce moyen que la moitié des sujets, pris indistinctement, ce succès seroit encore tout à son avantage.

L'Auteur après avoir fait l'histoire du Lithotome caché, & rappellé sa dispute avec M. le Cat de Rouen, répond aux mémoires qui concernent sa méthode insérés parmis ceux de l'Académie de Chirurgie. Il donne encore un moyen nouveau de pratiquer la ponction à la vessie au-dessus du pubis, en cas d'incontinence d'urine; & donne la figure de l'instrument. Nous nous abstiendrons d'ailleurs de porter aucun jugement sur cet ouvrage, mais nous ne doutons pas qu'il ne produise les plus grands avantages.

LIVRES NOUVEAUX.

L'Ecole de Salerne, ou l'art de conserver la santé, en vers latins, & françois; avec des remarques, recueillie, augmentée & publiée par M. le Vacher de la Feutrie. Au Mont-Cassin, & se trouve à Paris chez Segaut, Lib. rue des Cordeliers. 1779. *in-12.* de 408 pag. Prix 2 liv. 10 s. broché, 3 liv. relié.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans la feuille suivante.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 7 Février.

S. XLII.

Salvia, sal, vinum, piper, allia, petroselinum Iis bona fit salsa, nisi sit commixtio salsa.

Pour vous faire une sauce aisée, appétissante,
Prenez sauge, persil, ail, poivre, sel & vin;
Mettez-en de chacun la dose suffisante,
Cet assaisonnement est sain.

Histoire d'une fievre ardente gangreneuse qui a regné à Arras & dans les environs, parmi les femmes en couche, pendant le printems & une partie de l'été de l'année 1778, & qui a fait périr toutes celles qui en ont été atteintes; par M. Retz, *Méd. occupé des observations météorologiques pour sa province.*

A l'équinoxe du printems, la chaleur & la sécheresse moyennes des jours étoient celles de la température ordinaire à ce climat, & le barometre venoit de faire un mouvement d'abaissement dans le cours duquel il se trouvoit alors au terme de son élévation moyenne, qui est 27 pouces 7 lignes & demi. Il regnoit un vent impétueux, qui varioit, du midi au couchant, & il venoit de tomber quelque pluie. Cette intempérie changea la constitution de l'atmosphere pour tout le reste du mois; les vents du couchant s'établirent & continuerent à souffler avec violence; le vent du nord se mit de la partie; les nuages tomberent en grêle, & il y eut des gelées à glace pendant plusieurs jours.

Il survint ensuite brusquement une chaleur & une sécheresse telle que nous n'en avions pas éprouvé de semblable depuis longtems dans une saison aussi peu avancée. Dès les premiers jours d'Avril, le thermometre monta au 15e. dégré; il s'éleva jusqu'au 17e. & ne descendit point au-dessous du 10e. dégré. La sécheresse fut marquée par l'élévation de 64 dégrés de l'atmosphere (1), & le tems demeura serein pendant 12 jours, pendant lesquels il n'y eût point d'autre vent que le Zéphir.

Ce fut alors qu'on commença à observer quelques maladies du genre de celles qui sont les suites de l'ascension subite des substances inflammables du sang, avec cette singularité qu'il n'y eût que quelques femmes nouvellement accouchées qui en furent victimes.

L'époque à laquelle le soleil se disposoit à abandonner la constellation du belier pour entrer au taureau, fut marquée par un retour de froid d'autant plus sensible, qu'on venoit d'éprouver prématurément une plus grande chaleur. Un vent impétueux soufflant du nord-ouest, la neige, la gelée, furent aux yeux des Observateurs les causes éloignées du changement heureux qui suspendit l'invasion des fievres ardentes. Mais elles

(1) Un nouvel hygromètre de mon invention fait à la maniere de celui de M. Duluc, mais plus simple, plus exactement gradué & plus comparable. Cet instrument avec lequel j'observe depuis 3 années, a été accueilli du Pere Cotte qui s'en sert pour observer, & de plusieurs autres Savans distingués. Il est sous les yeux de quelques membres de l'Académie des Sciences de Paris, avec un mémoire à son sujet. Sa hauteur moyenne est 30 à 34 dégrés pour ce climat.

reparurent avec plus de vigueur vers la fin de Juin, & durerent jusqu'au 24 de Juillet.

Pendant cet intervalle, le thermometre marqua presque toujours plus de 20 dégrés aux heures du jour les plus chaudes; il s'éleva jusqu'à 26 dégrés & demi le 5 Juillet; le mercure de l'hygromètre se porta jusqu'au 68e. degré & demi, & il regnoit un calme presque continuel. On ne se souvient pas d'avoir vu un été de cette force & de cette étendue.

Dans cette constitution, les femmes accouchoient aussi heureusement qu'à l'ordinaire; mais elles étoient saisies peu de tems après d'une fievre continue caractérisée par une chaleur brulante à la peau, surtout à la tête, à la poitrine & au ventre; par la sécheresse de la langue & du gosier; par une respiration serrée, laborieuse & fréquente, par une soif inextinguible, une constipation ou une diarrhée laiteuse, & par un grand accablement.

La fievre redoubloit tous les deux jours, sans frissons, sans sueurs. Les lochies ne couloient point, ou bien elles se supprimoient aussitôt après avoir paru. Le lait ne prenoit point la route des mamelles. Il se formoit un dépôt, tantôt sur la matrice, & alors le pouls annonçoit l'inflammation de ce viscere & bientôt après sa gangrene; tantôt sur une cuisse & une jambe, d'où l'enflure s'étendoit sur le pied & sur la région lombaire.

Dans le premier cas, la maladie se terminoit toujours avant le 6e. jour par la mort; dans le second, où les organes intérieurs n'étoient point lésés, elle étoit plus longue. Elle croissoit depuis le premier jour jusqu'au 7e. Elle déclinoit ensuite; on concevoit de l'espérance à cette époque, mais elle étoit vaine. Malgré tous les remedes propres à la combattre, une gangrene séche s'établissoit dans les unes à l'endroit de l'os sacrum, & dans les autres sur le tarse du pied tuméfié par le dépôt laiteux.

Cette gangrene faisoit des progrès si rapides, qu'en moins de 24 heures elle avoit pénétré jusqu'aux os. Elle restoit séche & ne se circonscrivoit point; il survenoit des sueurs qui détruisoient les forces & la mort arrivoit ordinairement dans le courant de la seconde semaine.

De plus de 20 femmes nouvellement accouchées dans cette constitution, qui ont été attaquées de la maladie ardente gangreneuse, deux seulement ont été au-delà de la seconde semaine; la plupart sont mortes dans les 7 premiers jours; quelques-unes sont allées jusqu'au onzième, toutes ont péri.

Les remedes qui ont été généralement employés par les Médecins de cette ville, sont la diete sévere, les lavemens émolliens, & les fomentations de même nature. Les uns ont ajouté à cela l'usage des diurétiques, les autres ont prescrit les purgatifs; quelques-uns ont préludé par les saignées; malgré ces traitemens conformes à la pratique des grands Maîtres, ils ont été tous également infructueux.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de la Réponse de M. DE LACROIX *à la lettre de M.* SAILLANT.

Vous n'ignorez pas que les nerfs qui sont répandus dans l'intérieur des viscères mols, ne sont pas si susceptibles d'irritation & de douleur que ceux des membranes & des aponevroses. Les accès ne sont pas si prompts, ni les spasmes si violens. De plus, les effets de la débauche ne se sont pas fait sentir si subtilement. Vous conseillez l'application des véficatoires à la nuque du col. Je ne vous contrarierai point; mais vous dites plus bas, d'un ton rassuré, *qu'on se donne bien de garde de les appliquer sur l'estomac.* Je vous dirai franchement que le malade ne peut trouver de remede plus propre à lui faire recouvrer sa santé que celui-ci. Il fait malheureusement que les remedes de toute espece dont il a fait usage, ont été jusqu'à présent sans succès.

Ne doutez point maintenant que, quand on excite la méthode perturbatrice dans le principe vital, on n'obtienne à coup sûr la révulsive; ou pour mieux dire, quand on détermine une plus grande quantité d'esprits animaux sur une partie saine quelconque, les nerfs de la partie douloureuse deviennent moins affectés. J'ajoute qu'une irritation excitée & bien menagée dans un lieu voisin de la partie affectée devient une cause puissante de dérivation. La douleur qui existe se trouve suspendue; l'irritabilité & le spasme sont modifiés. L'état douloureux peut augmenter par ce moyen, mais avec un correctif tel que le camphre mêlé aux cantharides, on est sûr de réussir. Indépendamment de l'expérience, j'aurois des autorités respec-

tables à vous citer, pour prouver qu'une irritation fixée sur une partie est une espece de frein aux mouvemens convulsifs & irrégulıers des nerfs. En produisant un égoût à ces humeurs, dont la rate est, suivant vous le siege, aux parties extérieures, l'art peut avoir les plus heureux succès.

Je conseille instamment au malade de suivre cette méthode, que je soutiens être conforme aux préceptes de Craton, de Montanus, de Hollier, de Paré &c, & surtout à la doctrine de Pringle, qu'on peut consulter à l'article des inflammations, dans son Traité des maladies des armées, & dont je me sçais bon gré d'avoir suivi les conseils, en appliquant immédiatement sur l'endroit douloureux les cantharides.

Vous n'ignorez pas qu'en pareil cas, souvent après avoir tenté toute sorte de remedes, on a été forcé d'avoir recours à la section & à la cauterisation des nerfs agités de pareils spasmes, afin de les faire cesser, ce qui a réussi. Comme il est impossible d'opérer sur les nerfs de l'estomac, il faut donc pratiquer cette méthode extérieurement.

Vous avez conseillé les vomitifs de loin en loin; j'ai aussi ordonné le syrop de Glauber (1) que je crois très-convenable à l'état du malade. Il nous reste à savoir quel sera le succès de nos méthodes.

J'ai l'honneur d'être &c. DE LACROIX.

Mémoire à consulter.

Une personne, après un commerce impur, en *1767*, eut environ deux mois après, à l'extrémité du gland, une excroissance qui dura près de 15 mois, sans autre douleur qu'un peu de cuisson momentanée. Cette excroissance fut liée avec une soye & se détacha sans reparoître. Cela fut suivi de cuissons dans tout le canal de l'uretre, de douleurs dans les aines, pour lesquelles on conseilla le petit-lait nitré, la tisane de graine de lin. Une gonorrhée qui parut, 8 jours après un autre commerce suspect, succéda à cet état. On eut recours aux injections détersives, aux frictions mercurielles & à la tisane de graine de lin. Point de soulagement. La partie étoit enflée, cordée & douloureuse; le malade urinoit avec des douleurs très-aigues & tendoit du sang à chaque fois.

Au bout de six mois il fut reduit à l'état précédent, qui dura encore trois ans; mais ayant couru de nouveaux risques, une nouvelle gonorrhée se déclara; l'effusion du sang fut plus abondante, les douleurs plus vives & s'étendoient à l'anus. La matiere de l'écoulement a toujours été blanche. Le malade prit des bains qui le soulagerent, & fit usage de la tisane de graine de lin & de pilules savoneuses. L'ancien état est encore revenu. Il y a cuissons dans le canal & à l'anus, douleurs momentanées aux aines, mais sans engorgement. Lorsque la partie est dans l'état naturel, les urines sortent à plein canal; dans un état d'éretisme, elles sortent en serpentant.

Le malade demande 1°. si son état annonce une maladie vénétienne, 2°. s'il n'y auroit que le canal affecté d'ulceres ou de carnosités & quels remedes il faudroit apporter?

R. En attendant d'autres avis, nous conseillons au malade de se faire sonder, tant pour s'assurer de l'état de l'uretre, du col de la vessie, que de celui de cet organe où il pourroit y avoir un corps étranger. Si le mal se borne au col de la vessie ou au canal de l'uretre, les bougies fondantes peuvent y remédier. Si en les retirant après quelques heures, on les trouve sillonnées à l'extrémité, cela peut servir à indiquer la présence de la pierre. Malgré tout ce qui a précédé, on ne peut point assurer que les accidens dépendent uniquement d'un virus vénérien. Il peut y avoir des fungosités au col de la vessie. Il faut des bains pour mettre le mal en évidence.

Réponse au Mémoire à consulter du Supplément du N°. 52. (1)

Il n'y a point de doute que les maux présens & passés ne soient dûs à la réper-

(1) C'est par erreur qu'on a dit sel de Glauber, c'est le syrop que M. de Lacroix a voulu ordonner. On sait qu'on le prépare, ou avec les fleurs d'antimoine, la créme de tartre, l'eau-de-vie & le sucre, & la dose est de 3 à 4 gouttes pour les enfans; ou bien avec le verre d'antimoine, un acide végétal ou le vin & le sucre, & alors la dose est de plus d'un gros pour les adultes. Ce syrop n'est d'usage que dans les Provinces méridionales de la France.

(1) On se rappelle qu'il est question d'une maladie qui a présenté divers symptômes qu'on a attribués a une humeur dartreuse repercutée. Nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre reconnoissance à l'Auteur de cette réponse, de son zele & de son exactitude à donner des avis qui peuvent être très utiles.

cussion de l'humeur dartreuse dont le sang cherchoit à se débarrasser par les éruptions cutanées. On peut même dire que la malade a apporté ce vice en naissant, & que tous les individus qui ont le teint aussi vif & aussi coloré qu'elle, sont aisément atteints de ce virus, à raison de l'acrimonie naturelle de leur sang, & surtout de la lymphe.

Le lait n'a point contribué aux accidens & aux progrès actuels de la maladie; il se ressent avec le reste des humeurs de cette infection, qui durera jusqu'à ce qu'il soit délivré de cet acre. Il n'est pas étonnant que les regles soient très-peu abondantes & si peu colorées ainsi que les lochies dans le tems, & que la malade éprouve les accidens de fievre ardente à laquelle elle paroît exposée. La sensibilité & l'irritation des nerfs dépend de la présence de cet acre. La vivacité du pouls annonce aussi que cette humeur acrimonieuse, circulant sans cesse dans le sang, le dispose de plus en plus aux accidens des inflammations passageres. Le teint jaunâtre est une preuve évidente d'embarras au foie. En outre, l'expérience & les dissections anatomiques démontrent que ces sortes de dartres dépendent ordinairement d'un vice du foie.

Puisque l'état de la malade a empiré depuis la suppression de cette humeur sereuse & jaunâtre; je juge à propos, afin de seconder les efforts inutiles de la nature, de commencer par appliquer aux extrémités inférieures des véficatoires, & d'établir un cautere à chacune des jambes, aussitôt que la suppuration sera cessée. Par ce moyen on formera un égoût qui suppléra à la dépuration qui se faisoit par la voie de la peau.

Il faut purger tous les mois avec la confection hamech ou avec les pilules cochées mineures. La malade fera usage pendant longtems d'une décoction composée de racine de patience, d'Enula campana, d'écorce d'orange, de cresson de fontaine, d'écrevisses de riviere, concassées, de cloportes, & dans la colature de tartre martial soluble. Après avoir ainsi purifié la masse du sang pendant deux mois, on lui fera prendre les bains tiedes, & on suspendra si l'on veut la décoction, pour y substituer pendant le tems des bains, le petit-lait clarifié, avec addition de suc de fumeterre, du même cresson & de sel de nitre. Elle prendra tous les soirs un bol fait d'extrait de fumeterre, de cloportes pulverisées, & d'aquila alba.

Je suis d'avis qu'après un long usage de ces remedes, on se serve pour tout topique d'une fomentation avec une décoction de racine de patience. On pourroit même ajouter un peu d'extrait de saturne (1). Si elle se trouve bien soulagée après les bains, elle reprendra sa décoction pour finir par les eaux minérales de Plombieres, sans négliger l'écoulement des cauteres. Je prescris ce traitement qui m'a réussi en pareil cas, en supposant qu'il n'y ait point de complication d'autres virus. *Signé*, DE LACROIX.

LIVRES NOUVEAUX.

COURS *élémentaire d'éducation des sourds & muets, par M. l'Abbé* DESCHAMPS, *Chapelain de l'Eglise d'Orléans, suivi d'une dissertation sur la parole, traduite du latin de Jean* CONRAD - AMMAN, *Méd. d'Amsterdam, par M.* BEAUVAIS DE PRÉAU, *Doct. en Médecine à Orléans.* A Paris, chez les Freres Debure, Libraires, quai des Augustins. 1779. *in-12* de 362 pag.

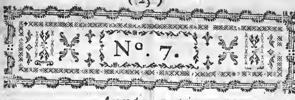
Cet ouvrage a pour objet la perfection de l'Art qui semble tenir du prodige, de faire parler les sourds & les muets. Cet art, dont le Pere Ponce, Espagnol, s'avisa le premier, réduit en principes & pratiqué avec succès surtout par Amman en Hollande, par Wallis en Angleterre, repris par M. Pereyre en France, paroît avoir été porté enfin à sa perfection par M. l'Abbé de Lepée & M. l'Abbé Deschamps. Ce dernier associe à sa gloire M. Beauvais de Préau, Docteur en Méd. résidant à Orléans. Cet ouvrage nous a paru réunir tout ce qu'il y a de plus essentiel à connoître sur cet objet intéressant.

Errata de la derniere Gazette.

P. 20, 2e. col. lig. 37, en cas d'incontinence d'urine, *lisez*, en cas de retention.

(1) M. de Lacroix nous permettra de n'être pas entierement de son avis sur l'application de l'extrait de saturne. Il nous semble que c'est agir plus surement que de tâcher d'établir un peu de suppuration aux endroits dartreux, de la maniere que nous l'avons indiqué, c'est-à-dire, avec un mélange de cerat de Galien, de racine de patience & de soufre en poudre, l'expérience ayant prouvé l'efficacité de ce topique, surtout lorsqu'il est employé concurremment avec les autres remedes.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 14 Février.

S. XLIII.

VAS condimenti præponi debet edenti.
Sal virus refugat rectè insipidumque saporat ;
Nam sapit esca malè quæ datur absque sale.
Urunt rès salsæ visum, semenque minorant,
Et generant scabiem, pruritum sive rigorem.

Sur la table outre la sauciere
Ayez devant vous la saliere.
Toute viande sans sel n'a ni goût ni saveur ;
Il chasse le venin, corrige la fadeur,
Mais l'excès est à craindre, il affoiblit la vue,
Et qui plus est il diminue
Ce trésor onctueux, ce baume souverain
qui repare le genre humain.
Autre effet de l'abus ; tout homme qui trop sale
A la peau sujette à la gale.

Nous avons promis de rendre compte dans le N°. 5, de la nouvelle édition de l'Ecole de Salerne par M. le Vacher de la Feutrie. Cet Auteur, outre les commentaires qu'il a joint à cet ouvrage & dont tous renferment d'excellens préceptes, a ajouté quelques aphorismes d'hygiene en vers latins & en vers françois. Il a eu soin de les marquer d'un astérique pour les distinguer des autres. On en trouve sur le caffé & les liqueurs, sur le cidre, sur les moyens de prévenir les difformités causées par le rachitis (on sait que l'Auteur a travaillé heureusement sur cette maladie) sur les maux vénériens, sur la petite-vérole, sur les accouchemens &c. Pour donner une idée de la maniere de l'Auteur, nous allons rapporter celui qu'il a fait sur les moyens de se préserver de la petite-vérole.

Ne pariant teneris variolæ funera natis,
Illorum venis variolas mitte salubres.
Seu potius morbi contagia tangere vitent
Ægrum, ægrique halitus, velamina, lintea, vestes,
Ipseque quæ tetigit malè purâ corpora dextrâ.

Crains-tu pour tes enfans la petite-vérole ?
Fais-les inoculer. Moyen, dis-tu, frivole !
Fais leur donc éviter & les varioleux
Et de toucher à rien qui puisse venir d'eux.

On a vu dans les feuilles précédentes & dans celle-ci la traduction des aphorismes XLI. XLII & XLIII. par M. Bruzen de la Martiniere. Voici de quelle maniere ils ont été rendus par M. le Vacher de la Feutrie.

XLI.

Trois choses par leur feu nous sont par fois propices,
L'amer & le salé, les communes épices.
L'acide rafraichit ; l'acerbe est resserrant ;
L'huileux, le fade & doux sont le vrai tempérant.

XLII.

Sauge & vin, sel ; poivre, ail, si l'union n'est fausse,
Font avec le persil une excellente sauce.

XLIII.

Laissez libre à chacun son assaisonnement.
Le sel vainc le poison, releve l'aliment.
Le meilleur plat sans sel n'est qu'une *platitude* ;
Mais faitez pour saler une sorte d'étude.
L'excès de sel aveugle & le sperme amoindrit,
Cause le tremblement, la gale ou le prurit.

On peut reprocher à l'Auteur quelques inexactitudes sur les éditions de l'Ecole de Salerne, dont on s'attendoit à voir une notice historique plus exacte.

Par ex., l'édition de Martin en vers burlesques dédiée à Gui Patin, est marquée de 1660 à Rouen; il y en a une superbe de Paris de 1651. La traduction de M. B. L. M. c'est-à-dire, celle que nous suivons, marquée en 1772 est de 1749.

Suite de l'histoire de la fievre ardente gangreneuse &c, observée par M. Retz.

La malade qui a le plus prolongé sa carriere est la femme d'un Meunier; elle a résisté 23 jours pendant la plus grande vigueur de la chaleur & de la sécheresse, c'est-à-dire tandis que la mortalité parmi les femmes en couche a été la plus considérable, savoir depuis le 29 Juin jusqu'au 22 Juillet. Le petit lait pour boisson, dans chaque chopine duquel je faisois fondre un gros d'arcanum duplicatum, les lavemens d'eau mielée & les fomentations émollientes sur le bas-ventre, ont détourné heureusement l'inflammation de la matrice & maintenu la liberté du ventre; ce qui n'a pas empêché le dépôt sur la cuisse & la jambe droites. Au 7e. jour, qui avoit été annoncé pour critique par les sueurs, & qui avoit été précédé par une nuit très-orageuse, puisqu'on avoit cru plusieurs fois la malade prête à expirer, elle fut couverte à la poitrine, au ventre & au dos de pustules qui caractérisent la fievre miliaire des femmes en couche. Cette crise, qui ne diminua pas le dépôt, fut suivie d'une gangrene seche très-profonde sur l'os sacrum. Ce jour-là fut l'époque du déclin de la fievre ardente. L'escarre gangreneuse se circonscrivit, puis tomba peu-à-peu & laissa une grande partie de l'os sacrum à découvert; une bonne suppuration s'établit, la malade fut bien disposée pendant 15 jours; les pustules miliaires existoient toujours. Le 23e. jour après la couche, il survint une hémorragie par la plaie où vraisemblablement quelque vaisseau s'étoit ouvert par l'effet de la gangrene. Il fut impossible d'arrêter le sang, la malade fut exténuée en peu d'heures; il lui survint des convulsions, des sueurs, des foiblesses, elle mourut.

La femme d'un Filletier est morte de la même maniere sans avoir essuyé d'hémorragie; elle avoit la gangrene sur un pied. Cette gangrene a toujours été seche & ne s'est jamais séparée. Le tems étant devenu variable, pluvieux & très-venteux, après le 24 Juillet, on n'observa plus de fievres ardentes, & il ne mourut plus de femmes nouvellement accouchées. La chaleur & la sécheresse extraordinaires n'ont point causé d'autres maladies parmi les hommes que celle que je viens de décrire. Mais nous devons attribuer à la même constitution quelques accidens qui ont été les suites de la morsure des chiens enragés. Une petite fille de 10 à 12 ans, confiée à mes soins depuis quelques heures seulement, est morte le 17 Juillet dans un accès de rage des plus terribles, 21 jours après avoir été mordue. On lui avoit reconnu tous les symptômes de cette maladie, & on en a trouvé le lendemain tous les signes sur le cadavre; savoir une bile verte & glaireuse abondante dans l'estomac, la vésicule du fiel prodigieusement remplie, les veines du cerveau engorgées, des vers flottans dans les intestins & morts pour la plupart, les intestins secs, le sang fluide dans le cœur & tous les vaisseaux, & point du tout coagulable à l'air libre, signes incontestables de la rage, selon *Sauvages*, *Tauvry*, &c.

Depuis le changement de la constitution du 24 Juillet, on n'a plus entendu parler de chiens enragés. *Signé* Retz, M.

Extrait d'une réponse au Mémoire à consulter du Supplément N°. 52, par M. Hiriart, D. M.

On se rappelle qu'il est question d'une Dame qui a éprouvé divers accidens, qui a été menacée de phtisie, à la suite d'une dartre qui avoit disparu. Elle a pris enfin du sublimé-corrosif sans succès en dernier lieu.

M. Hiriart attribue tous les maux qu'elle a éprouvés à l'humeur dartreuse répercutée. L'expérience lui a appris que le mercure en frictions n'est qu'un palliatif dans ce cas; il ne croit pas plus efficace sous un état salin, & il pense que l'usage du mercure sous l'une & l'autre forme pourroit devenir pernicieux pour cette Dame. Il seroit d'avis qu'on employât, au lieu de mercure, un antidote dont l'usage pût être continué avec moins de danger. Il chercheroit cet antidote, (qui n'est pas encore connu) dans le dépurant nouveau du sieur Laffecteur, & voudroit qu'on employât en outre des moyens méthodiques tels que les cautéres, la diete blanche ou les bouillons

de viperes, les pediluves très-chauds & surtout les eaux de Cauteretz.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

» Les vues les plus louables, MM., le zele le plus pur, ne sont pas toujours à couvert de tout soupçon. J'en fais la triste expérience.

Les amis de l'humanité désiroient depuis longtems, qu'on trouvât les moyens de fabriquer une poterie qui fût d'un prix médiocre, d'un meilleur usage que les plus estimées, & qui n'exposât le peuple à aucun danger.

J'ai été assez heureux pour découvrir une poterie qui réunit ces précieux avantages. Différentes personnes aussi éclairées qu'honnêtes en ont vu & scrupuleusement examiné des échantillons en caffetieres, casseroles &c. &c Elles ont annoncé, dans plusieurs Journaux, ce qu'elles avoient vu.

Peu s'en est fallu que certaines gens n'ayent (j'ignore par quel motif) crié à l'attentat, au larcin. Ils ont assuré avec confiance, *que j'étois arrivé trop tard*, *que ce que je proposois étoit supérieurement établi à Montrau - Fautyone*, *& qu'on en pouvoit voir la preuve*, *rue S. Jacques*, *dans le magasin de cette manufacture.*

Je n'ai point examiné la nature de cette poterie, mais j'en ai vu un assez grand nombre d'échantillons pour être en état de prouver que la mienne n'en est ni une copie ni même une imitation.

1°. La pâte de la poterie de Montrau est plus blanche que celle de la mienne ; mais la pâte de la mienne est plus fine & conséquemment les creusets qui en seroient fabriqués tiendroient beaucoup plus longtems le verre de plomb en fusion.

2°. La couverte de la poterie de Montrau y est très-blanche, & la mienne est d'un jaune plus ou moins délavé proportionnément au dégré de feu qu'elle a souffert, comme la vraie terre d'Angleterre.

3° Il entre certainement du plomb dans la premiere, & la vapeur seule du sel marin doit former la mienne.

4°. Mais la différence la plus importante & qui prouve que la manufacture de Montrau n'a pas été établie en faveur du peuple, c'est qu'on vend 5 liv. la douzaine de ses assiettes, & que la douzaine d'assiettes de ma poterie ne couteroit pas 1 liv. 10 sols, & les ustensiles de cuisine & de ménage seroient d'un prix proportionné à celui des assiettes.

J'ai annoncé que ma poterie ne seroit pas plus chere que la terre brune de Paris. Il me seroit facile d'établir qu'il n'y a rien d'exageré dans cette annonce. Dans plus de cinq cens endroits du Royaume, on n'auroit pas un sol à payer pour l'extraction & pour la voiture des principales matieres qui font la composition de ma pâte. La couverte n'augmenteroit pas le prix d'un denier pour chaque assiette.

Je pourrois proposer une autre différence. Ma composition est également applicable à toutes les manufactures à feu, même pour les fourneaux des forges & des verreries. Je doute que celle de Montrau ait le même avantage, au moins relativement au prix.

Mais je crois avoir suffisament prouvé que ma poterie est très-différente de celle de Montrau, & qu'on avoit trop légérement avancé, *que ce que je proposois étoit déja établi.*

J'ai l'honneur d'être &c. Dantic.

Mémoire à consulter.

Un jeune homme, âgé de 26 ans, eut, il y a 12 ans, une inflammation à la gorge. Il ne fut point saigné & prit des remedes contraires. A la suite de cette inflammation qui ne prit point la voie de la résolution, les amygdales resterent gonflées. Il s'y est formé par fois de légeres suppurations qui ont produit une humeur blanchâtre, épaisse. Mais l'engorgement a resté. Ces glandes ont paru pendant plusieurs années indolentes. Depuis 3 ans, le sujet y éprouve périodiquement des douleurs lancinantes & une démangeaison incommode qui sont suivies d'une excrétion de sanie, qui n'a pas de mauvaise odeur. A cela près, il jouit d'une parfaite santé. On demande ce qu'on juge de cet état & quels sont les moyens d'y remédier.

Nous invitons les Maîtres de l'Art à répondre. C'est un Médecin de réputation qui propose le cas.

Extrait de deux consultations sur le Mémoire à consulter du N°. 1er. par MM. Hiriart *&* de Lacroix.

On sait que le sujet est une Dame dans l'âge critique, qui a été attaquée de

fievre & d'une insomnie opiniâtre, à la suite d'une nouvelle facheule. M. R. a déja donné son avis dans le N°. 3.

M. Hirtart croit qu'une humeur mélancholique a été chez cette Dame le principe morbifique de sa maladie. Il pense que ce vice, qui finit ordinairement par une évacuation souvent très-orageuse de matieres noires, tenaces & fétides, affecte plus ou moins les fonctions de la digestion & de la nutrition. Il ajoute qu'il a vu des états semblables résister quelquefois au traitement le plus approprié, & céder d'autres fois aux moyens les plus simples. Une diete plus végétale qu'animale, des sucs dépurés de plantes anti-scorbutiques, le savon & les pilules de Starkey lui paroissent les moyens curatifs les mieux indiqués.

Suivant M. de Lacroix, l'insomnie dépend de l'irritation des nerfs à leur origine, de la sécheresse des fibres du cerveau & d'un sang épais & acrimonieux qui en gêne les vaisseaux. Il conseille les pédiluves répétés, les saignées du pied menagées, les émulsions nitrées, le petit-lait avec le sel sedatif, l'eau de poulet avec les plantes nitreuses, & tous les soirs un julep tempérant, un emplâtre vé sicatoire à la nuque du col, enfin les eaux de Balaruc au printems. Il rejette les narcotiques.

Nous prions Monsieur le Comte.... de vouloir bien nous faire part du parti qu'a pris ou que prendra la malade relativement à son état, ainsi que des effets des remedes, afin qu'on puisse en instruire le public. Nous faisons la même priere à tous ceux qui demandent des consultations.

Découverte en Chymie.

Nous devons à M Scheele la découverte de l'acide du phosphore dans les os & dans la corne de cerf. M. Rouelle avoit perfectionné le procédé du savant Chymiste Suedois. Il avoit trouvé le moyen de tirer de l'une & l'autre de ces substances, cet acide dans l'état glutineux, de le réduire en verre sans addition, &, par un mélange de ce verre avec la poussiere de charbon, de faire un vrai phosphore.

M. Nicolas, démonstrateur de chymie à Nancy, vient de découvrir un moyen simple de tirer des os plus promptement & plus abondamment un très-beau phosphore. Ce moyen consiste à calciner en noir des os de mouton, à les reduire en poudre, à en mettre six livres dans un vaisseau d'une capacité suffisante. On verse sur cette poudre quatre livres d'huile de vitriol de commerce & dix livres d'eau bouillante; on entretient la chaleur pendant dix à douze heures; on verse ensuite dix autres livres d'eau bouillante, & on jette le tout sur un filtre de toile. Après avoir versé à plusieurs reprises de l'eau chaude sur le résidu, pour en enlever tout l'acide du phosphore, on mêle toutes les liqueurs ensemble, & on les filtre de nouveau au papier gris: on laisse évaporer la liqueur jusqu'à siccité; on ajoute au résidu huit onces de poussiere de charbon, & on retire par la distillation du mélange cinq onces du plus beau phosphore, & deux onces de moins parfait.

AVIS.

Des personnes qui paroissent très-instruites des circonstances de la mort du jeune Medecin dont on a parlé, & qui s'étoit blessé en disséquant un cadavre, prétendent que cette blessure n'a pas été la seule cause de sa mort, & qu'il en existoit d'autres antécédentes que cette circonstance a développées. Nous invitons ces personnes à nous faire part d'un rapport plus détaillé que celui qu'on a donné. On le fera connoître au public.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS nouvelles sur les maladies vénériennes, par M. FABRE, pour servir de supplément à son Traité des maladies vénériennes. A Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. *in-8°.* Prix 1 liv. 4 f. broché.

Problême à résoudre sur la nutrition.

Quelle est la maniere de nourrir des animaux, par exemple deux poulets, de façon que l'un meure en peu de tems d'hydropisie, l'autre de gangrene.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. Port franc par toute le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 21 Février.

S. XLIV.

Ex magna cœna stomacho fit maxima pœna
Ut sis nocte levis, sit tibi cœna brevis.
Cœna brevis vel cœna levis fit rarò molesta;
Magna nocet, medicina docet, res est manifesta.

Si vous voulez le lendemain
Vous lever léger, frais & sain,
Vous devez fuir comme la peste
Ces soupers d'apprêt où l'exemple séduit.
On boit avec excès les deux tiers de la nuit,
On force l'estomac; une douleur funeste
En est presque toujours le déplorable fruit.
A souper point de gourmandise.
En mangeant peu le soir vous vous porterez mieux.
Le Médecin l'assure; & sans qu'il vous le dise
Cette vérité saute aux yeux.

Nous croyons qu'il est difficile de donner un meilleur conseil que celui-ci, & de le donner mieux que ne l'a fait l'Ecole de Salerne dans les deux premiers vers de son aphotisme. Ce précepte est fondé d'ailleurs sur une vérité d'expérience journaliere, sans prétendre garantir le propos qu'on a prêté au célebre M. du Moulin, qui assuroit, dit-on, qu'il n'avoit jamais été appellé pour un malade qui n'avoit pas soupé, propos qu'il ne peut pas avoir tenu, on pourroit prouver que les forts soupers, ceux surtout dans lesquels on fait usage de beaucour de mets variés & succulens, de liqueurs fortes &c, sont les plus propres à disposer l'estomac, à raison de sa plénitude & des différens gas qui s'y forment à l'atonie, à l'inertie, à la paralysie, le cerveau à des engorgemens, le reste du corps aux différens maux qui peuvent résulter d'une indigestion favorisée par la circonstance du sommeil & par celle de la situation du corps lorsqu'on est couché.

De Paris.

Un Physicien de la Capitale a fait des expériences sur le brouillard observé le 21 Janvier de cette année. Il étoit si épais qu'on ne se voyoit point à trois pas. La lumiere la plus vive ne s'appercevoit qu'à très-peu de distance & paroissoit rouge. Ce brouillard ne causoit d'autre sensation sur le corps que celle d'une grande humidité. Il ressembloit à une fumée, il étoit plus sensible sur les quais. Plusieurs personnes se sont perdues dans les rues de Paris. Il ne s'étendoit pas en hauteur au-delà de 50 pieds. Le thermometre & le barometre n'ont point offert des différences remarquables.

Ce Physicien M. S. en a templi plusieurs cloches d'une grande capacité; il les a mises dans des vaisseaux pleins d'eau pour intercepter toute communication avec l'air extérieur. Une de ces cloches ayant été exposée à un endroit chaud, le brouillard a resté quelque tems sans changer, enfin il s'est résout en liqueur. Une autre de même capacité exposée au froid, a laissé déposer aux parois de la cloche des crystaux de glace. Une bougie allumée dans une cloche pleine de ce brouillard s'y est bientôt éteinte. L'eau de chaux a été sensiblement troublée. Un oiseau y est tombé en asphyxie aussi promptement que dans l'air fixe. Il a été rappellé à la vie avec le vinaigre radical. L'air nitreux en a absorbé très-peu. Un oignon de

jacinthe en feuilles en a rétabli une grande cloche en moins de 24 heutes. L'eau agitée la fait diminuer. L'alkali caustique exposé pendant une nuit, après y y avoit été agité, est redevenu un peu effervescent.

L'Auteur a conclu de ces expériences que ce brouillard contenoit une grande quantité d'air fixe, peu d'air respirable & un peu d'eau sans laquelle il le regarderoit presque comme tout-à-fait mortel.

On ne s'est point apperçu que ce brouillard ainsi que ceux qu'on a observé les jours précédens ayent causé plus de maladies dans la Capitale ; ce qui semble prouver que la plupart de nos maux sont indépendans de ces sortes de vapeurs. Mais comme nous sommes au regne de l'air fixe, il falloit bien qu'on en trouve dans ce brouillard qui a couvert tout Paris pendant 10 à 12 heures, & par l'effet duquel cependant personne n'a péri.

Réponse au Mémoire à consulter du No. 6 de la Gazette de Santé, par M. DE VILLIERS, *D. M. P.*

On se rappelle qu'il est question d'une personne qui, après un commerce impur, a eu une excroissance aux parties de la génération, une gonorrhée, des douleurs à la vessie, à la verge, à l'anus & a rendu du sang par l'uretre.

L'excroissance survenue au gland annonçoit la présence d'un virus interne. Dans la gonorrhée subséquente on devoit s'abstenir même des injections simplement détersives, surtout parce que la maladie virolente étoit accompagnée d'hémorrhoïdes de vessie; le sang hémorrhoïdal, ou excédent de tout le corps, ne pouvant se faire jour à l'ordinaire par l'anus ou par le nez, & ce sang étant appellé dans la région hypogastrique par l'irritation du virus, sans compter que dans l'état ordinaire il y séjourne longtems par son propre poids & y est particuliérement déterminé par des érections fréquentes. C'est ce même sang qui a causé la douleur des aines par une des cinq branches de la veine hypogastrique, douleur qui fait partie de la vraie colique hémorrhoïdale. L'on a vu le sang de cette branche former un abscès à l'aine en même tems qu'une fistule à l'anus s'étoit formée par le sang d'une autre de ces cinq, même sans virus. Il n'est donc pas étonnant que la corde qui a duré six mois ait été entretenue par le même sang. Aussi ceux qui savent traiter cette maladie ne manquent-ils jamais pour début de faire le nombre de saignées convenable pour détruire cette corde, qui, autrement, existeroit fort longtems après la guérison du virus.

Il n'est pas plus étonnant que cet état ait duré trois ans. D'ailleurs les frictions l'aggravent & le donnent quand il ne l'auroit pas. Il a été entretenu par ces épaississement coéneux & inflammatoire qu'elles occasionnent an sang pour longtems, & le virus secondaire n'a pu être guéri faute d'atténuation, sans compter l'intervention d'une troisieme récidive.

D'après cet exposé, on estime que le malade 1°. a du virus vénérien, 2o. que le canal de l'uretre n'est affecté ni d'ulceres, ni de carnosités, mais filtre une gonorrhée à l'ordinaire ; 3°. que le col de la vessie filtre tantôt des hémorrhoïdes blanches & tantôt des hémorrhoïdes rouges, non exemptes de virus ; 4°. que les prostates sont spongieuses & le principal siege de l'écoulement virulent quoique blanc; car il n'est pas rare de voir que le virus occupe toute la ceinture, c'est-à-dire depuis le pubis jusqu'au sacrum, & d'un trochanter à l'autre inclusivement, & paroît se borner à cette zône sans donner aucun signe de sa présence dans le reste du corps ; 5°. que les membranes du canal de l'uretre sont un peu plus épaisses qu'à l'ordinaire, par la présence du sang & de l'humeur qui les ont fatiguées; 6°. que quand cet épaississement de membranes n'existeroit pas comme suite d'une corde, il survient pour lors de tems à autre un éréthisme indépendant & différent de l'érection, & qui renouvelle la corde sans que la partie prenne une plus grande dimension que pendant son repos; 7°. que pendant ce repos l'urine ne viendroit pas à plein canal s'il s'étoit formé une bride ou cicatrice, suite du déchirement qui arrive quelquefois à l'uretre en vertu d'une forte érection qui casse la corde, par la raison que les corps caverneux sont susceptibles de s'étendre comme auparavant, tandis que l'uretre ne l'est plus. Il paroît que ce malade est d'un tempérament bilieux & sanguin, & qu'il n'a pas été saigné, du moins pas assez.

En conséquence on croit devoir lui conseiller 1°. l'application des sangsues à l'anus au nombre de deux ou trois fois &

plus, de maniere qu'on leur fasse tirer à chaque fois quatre à cinq palettes de sang, si cela est nécessaire. En s'abstenant de l'arrêter, la nature ne donnera tout au plus que ce qu'il faudra. La boisson sera adoucissante comme le petit-lait, une eau légere de graine de lin &c. 2°. une douzaine de bains ou plus, pendant lesquels il prendra cinq ou six purgations liquides & douces, mais efficaces & complettes; 3°. enfin la tisane de Feltz, (voy. la Pharmac. de Baumé) à la quantité de quarante bouteilles, pendant lequel usage il se purgera encore s'il y en a indication, à moins que cette tisane ne lui procure souvent une fonte en forme de dévoyement; 4°. s'il existe après tout cela quelque écoulement, qu'il ne faudra plus alors considérer que sur le pied de simples hémorrhoïdes blanches du col de la vessie, du canal de l'urètre & des prostates, il faudra qu'il use longtems de la tisane de Vinache, (voy. la même Pharm.) & ne se permette que des injections légeres & de loin en loin. 5°. Comme ces hémorrhoïdes blanches opiniâtres sont l'égout ou le cautere que la nature surchargée d'une humeur mélancolique, s'est formé dans cette partie, humeur entretenue & renforcée par un excès de sang qui veut s'évacuer par les hémorrhoïdes, & comme cette humeur mélancolique produit toujours une sérosité nerveuse que le mercure donne & renforce encore, on est souvent obligé, pour tarir cet écoulement, d'appliquer un vésicatoire sur le bras pour longtems, après quoi l'on peut faire des injections de telle force qu'on voudra, c'est-à-dire très-astringentes, mais sans être corrosives.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

De S. Paul, Trois-Chateaux.

On lit dans le N°. 2 de votre Gazette, que le sieur Heran est possesseur d'une liqueur qui est capable de découvrir quelques artifices dont on ne se sert que trop malheureusement pour préparer les vins. Comme dans nos cantons ces fraudes ne sont que trop fréquentes, ce seroit un grand service pour les habitans que de nous mander la maniere de se servir de cette liqueur, & les différens changemens de couleur qui arrivent aux vins lorsqu'ils sont altérés par tel ou tel mélange, comme de l'alun, de la chaux, de la fiante de pigeon, car c'est ici, à ce qu'on croit, le plus généralement, les affreux mélanges dont on se sert; aussi ne m'apperçois-je que trop des mauvais effets qui résultent de l'usage de la plupart de nos vins.

Je vous avois mandé, MM. [illegible] le 11 Juillet dernier, l'histoire d'un[illegible]e mort subite procurée par des reme[illegible]des que l'empirisme enfante de tous [illegible] côtés. Je n'avois d'autre but en vous [illegible] faisant ce récit que de démontrer [illegible] la plupart des gens trop crédules po[illegible] le charlatanisme, le mal qui peut résulter tous les jours de ces sortes de remedes universels que la cupidité seule préconise. Si les loix venoient plus souvent au secours des malheureux livrés aux pieges des Charlatans, elles eussent, sans doute empêché une mort inopinée qui vient d'arriver à un particulier, à un quart de lieue d'ici, il y a environ un mois.

J'ai l'honneur d'être &c. CAUDEIRON, Méd.

Mémoire à consulter.

Le malade pour lequel on demande des secours est âgé de 40 ans. Depuis son bas âge, il a été constamment appliqué à l'étude, & est d'un tempérament vif, fort & robuste, sans avoir eu jamais trop d'embonpoint. Il crachoit souvent une matiere visqueuse dont la gorge étoit presque toujours enduite. Il n'a jamais eu la voix fort claire, & étoit sujet à l'enrouement après avoir parlé quelque tems en élevant la voix.

Au mois de Janvier 1775, il fut attaqué d'un gros rhume qu'il négligea, la toux devint opiniâtre & violente; il suoit abondamment chaque nuit. Vers le printems on le mit à l'usage du petit-lait & des herbes rafraichissantes: mais tracassé par des affaires, le malade s'occupa peu du rétablissement de sa santé. On le saigna, il fut purgé, & la toux parut mois vive.

En 1776, des circonstances étrangeres à la maladie, l'inquiétude, le chagrin, le travail d'esprit, occasionnerent une rechute grave, les accidens redoublerent. Le malade employa les rafraîchissans & les purgatifs doux sans éprouver de soulagement sensible. Ses forces s'affoiblissoient; un verre de vin dont il faisoit usage de tems en tems, sembloit le ranimer. Au mois de Juillet, après avoir essuyé une pluie considérable, il se plaignit d'une douleur rhumatismale au pied

gauche; les rafraichissans, les purgatifs, furent employés avec succès, la douleur cessa; mais la toux, l'enrouement, l'expectoration de matieres glaireuses furent constamment les mêmes. On persista à lui faire prendre des purgatifs sous toutes sortes de formes, l'enrouement augmenta; enfin vers Pâques de 1777, il y eut extinction de voix totale. On continua les mêmes secours, on y en ajouta d'autres du même genre. Le malade ayant apperçu un peu de sang dans ses crachats, il fut saigné; on lui prescrivit les eaux de Spa. (Celles de la fontaine nommée le *pouhon*.) Tandis qu'il en faisoit usage, vers la fin du mois d'Août, la douleur rhumatismale se fit ressentir près du gros orteil du pied droit; elle céda aux remedes indiqués dans ces circonstances.

Cependant les eaux de Spa avoient produit de bons effets, le malade mangeant avec appétit, dormant bien, & ayant recouvré une partie de ses forces; peu fatigué par la toux; l'extinction de voix sembloit faire sa seule incommodité. Au mois de Décembre, on le remit aux relâchans, qu'il continua l'espace de deux mois. Vers le milieu de Février de l'année derniere, ayant perdu entierement l'appétit, on lui fit prendre un purgatif qui le fatigua beaucoup. Les accidens reparurent avec plus de force que jamais; la toux devint presque continuelle, les crachats étoient simplement glaireux, & si abondans, qu'ils sembloient devoir suffoquer le malade.

Rebuté d'un traitement long & infructueux, il se fit transporter à la campagne; il y mangea beaucoup de fruits parfaitement murs; le ventre devint libre, la toux & les crachats diminuerent. Il a continué jusqu'à ce jour à-peu-près le même genre de vie, prenant de la pâte de guimauve, du syrop d'althea ou de violette pour calmer la toux lorsqu'elle devient plus fréquente & plus forte. Le sang de quatre saignées faites l'année derniere, a toujours été coëneux.

L'extinction de voix est encore la même aujourd'hui; une matiere glaireuse se filtre continuellement des glandes de la gorge, & oblige souvent le malade à faire de violens efforts pour s'en débarrasser; & cette matiere est plus abondante en raison de ce que le malade boit ou mange. Il dit ne s'être jamais trouvé mal des saignées; les purgatifs au contraire, l'affoiblissent toujours en procurant une plus grande excrétion de salive, mais moins gluante & moins épaisse alors.

Tel est le rapport que le malade me fit de son état lorsque je fus appellé il y a quelques jours pour examiner sa gorge. Loin d'y trouver de l'inflammation comme on le prétendoit; j'observai au contraire le fond du gosier, les amygdales, le voile du palais, la luette, plus pâles & plus décolorés que dans l'état naturel, ce qui paroît occasionné par une abondance considérable d'humeur lymphatique vers ces parties. Le pouls est ordinairement petit & un peu accéléré. Depuis deux mois seulement, le malade se plaint d'avoir la respiration un peu gênée lorsqu'il fait quelqu'exercice ou qu'il parle avec vivacité.

D'après cet exposé, on désireroit savoir ce que l'on peut employer pour changer l'état du malade, mais surtout l'extinction de voix, qui le fatigue d'autant plus, qu'occupant une place où il se trouve obligé de parler beaucoup, il ne le peut faire sans des efforts de poitrine dont on a tout lieu d'appréhender les suites.

R. Nous croyons que l'extinction de voix, la difficulté de respirer &c, dépendent de la présence de l'humeur rhumatismale dont une partie est fixée aux bronches & à la glotte, où elle augmente d'une part la sécrétion de l'humeur muqueuse qui lubrefie ces parties & cause de l'autre un relâchement dans les fibres qui servent au resserrement de la glotte. Notre avis est qu'après la saignée, M. *** fasse usage de l'hypecacuana à petite dose & comme altérant pendant quelque tems; qu'il prenne en outre, surtout si l'hypecacuana ne produisoit pas l'effet qu'on attend, du kermès minéral tous les jours à la dose d'un quart de grain mêlé avec un peu de poudre de reglisse; qu'il continue ces secours ou seuls ou combinés, pendant quelque tems, & qu'il fasse un usage fréquent des pédiluves, de frictions seches aux parties inférieures, enfin qu'il se fasse appliquer les vésicatoires aux bras ou aux jambes, & si ces remedes n'agissent pas avec assez d'efficacité, il aura recours au cautere.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.

Réponse de M. Saillant, D. M. P. à la Lettre de M. de Lacroix, insérée dans les Numeros 5 & 6 sur le Mémoire à consulter du N°. 48.

Vous demandez, M., quelques éclaircissemens sur l'épilepsie, relativement à ma lettre N°. 52. Il est juste de vous satisfaire.

Voici en peu de mots à quoi se réduit ma consultation.

I. L'épilepsie de M. N. est originairement idiopathique. II. La fievre-quarte qu'a éprouvé le malade semble annoncer que le tempérament tient du mélancolique, ou qu'il l'est devenu par une suite de l'épilepsie. III. Les spasmes autour du cœur, les borborigmes, vents &c, sont une complication déterminée par la suppression de cette fievre-quarte. IV. La cause déterminante me paroît être une sérosité âcre qui agace le principe des nerfs. V. La cause occasionnelle quelqu'humeur rentrée, ou qui ne s'est pas fait jour, comme gourmes, dartres &c.

Les remedes que je conseille sont ceux que l'on employe pour évacuer les sérosités, soit vomitifs & purgatifs, soit vésicatoires. Je place ces derniers à la nuque, comme plus près du siege du mal. De plus, les apéritifs, les délayans, quelque tonique propre à réparer les désordres que produisent les accès épileptiques comme la valériane. Pour les autres remedes, tant préparatifs qu'auxiliaires, comme saignées &c, je m'en rapporte à la prudence du Médecin.

Vous désirez savoir 1°. *ce que c'est qu'épilepsie idiopathique?*

Je suis confus, M., d'être obligé de vous rappeller aux premiers élémens. On entend par affection idiopathique, une affection propre à la partie malade & dont la cause réside dans cette même partie. La partie malade dans l'épilepsie est la tête, & je ne connois pas plus l'épilepsie idiopathique de l'estomac, que les vomissemens idiopathiques du cerveau.

2°. *Pourquoi la fievre-quarte annonce que le tempérament tient du mélancolique, ou qu'il l'est devenu par une suite de l'épilepsie?*

En premier lieu, parce que la fievre-quarte attaque ordinairement les tempéramens mélancoliques. Vous pouvez consulter à ce sujet tous les Médecins tant anciens que modernes. En second lieu, parce que les mélancoliques deviennent quelquefois épileptiques, & les épileptiques mélancoliques. *Melancholici fiunt plerumque epileptici, & epileptici fiunt melancholici.* (Hipp. 6, Epid. vers. fin.)

3°. *Comment la suppression de la fievre-quarte a-t-elle pu redoubler l'épilepsie?*

N'y a-t-il pas dans la fievre-quarte obstruction des viscetes du bas-ventre, surtout de la rate. Tous les anciens l'avoient avancé, & l'ouverture des cadavres l'a confirmé. Hoffman, en parlant des malades qui périssent des suites de la fievre-quarte, remarque qu'après leur mort on trouve toujours quelque viscere du bas-ventre obstrué, le foie, la rate &c. (*De Feb. quart.* §. xx.) Le quinquina est peu propre à désobstruer. On guérit la fievre il est vrai par ce moyen; mais les obstructions restent; & qui doute que ces obstructions ne soient quelquefois accompagnées de spasmes légers, de borborigmes, de vents & de tous les symptômes de l'affection hypocondriaque congenere à l'épilepsie? Vous trouverez dans le même Hoffman & dans d'autres Observateurs plusieurs exemples d'épilepsie survenue à la suite de fievres intermittentes arrêtées trop promptement; tandis que tous ont observé que la fievre-quarte étoit un moyen de guérison pour l'épilepsie. *A quartanâ correpti non admodùm convulsionibus capiuntur; si verò priùs capiantur & epilepsia supervenerit, liberantur.* (Alp. 7, §. v.) Cet aphorisme a été confirmé par l'expérience.

4°. *Quels signes a-t-on de cette complication qui rendroit actuellement l'épilepsie en partie sympathique de la rate?*

Ce sont ceux que les grands Médecins ont donnés pour reconnoître l'épilepsie provenant de la rate, & qui se trouvent presque tous dans le mémoire à consulter, pression sur la poitrine, avec gonflement, borborigmes, vents qui sortent avec bruit &c. Je ne citerai à ce sujet que Riviere. (L. 1, C. 6, p. 20, *de epilepsia.*) *Ab hepate vel liene malum oriri significant flatuum frequens & copiosa excretio, ventris inflatio, rugitus & borborigmi, ructus acidus, præcordiorum molesta coarctatio, eorumque dolor ad dorsum usque interdum procedens.*

Mais, me dites-vous obligeamment, *vous vous contredites & je ne crains point de vous le prouver avec Tulp & Hollier: si le siege de la maladie étoit la rate, il y auroit douleur.*

Je n'ai pas dit que la rate fût originairement le siege de la maladie, mais que

son affection pouvoit apporter ici une complication, & avoir redoublé les accès.

Vous prêtez encore au malade une *imbécillité morne*, je ne sais pour quelle raison. Pour moi, je suis fondé à croire, par le mémoire à consulter, que le malade est plutôt spirituel qu'imbécile. On remarque que les plus grands esprits sont les plus sujets à la mélancolie, à l'épilepsie. Petrarque, Charles-Quint, Mahomet étoient épileptiques; Auguste étoit épileptique, & s'il en faut croire les Etymologistes, la dénomination de *morbus comitialis* donnée à l'épilepsie par les Romains, ne vient que de ce que dans une assemblée des Comices, Cesar eut un accès, & l'assemblée fut interrompue.

Vous avez pu voir dans le Traité de MM. Tissot, Tulp & Hollier cités pour des épilepsies sympathiques de la rate, &, il auroit pu en citer encore d'autres. Mais que résulte-t-il de celle de Hollier? Un Moine qui avoit été mal guéri d'une affection de la rate dans une fievre continue, devint épileptique. L'attaque commençoit par une vapeur qui s'élevoit de ce viscere avec beaucoup de vents, & lorsqu'elle étoit parvenue à la mammelle, il tomboit. Où trouvez-vous que ces symptômes ayent une marche si différente de celle dont il est question dans le mémoire à consulter. Quant à celle de Tulp, que cet Auteur donne comme un fait très-rare, il s'agit de douleurs de la vessie qui s'étoient reportées (sans doute au rein gauche) à la rate, & avoient occasionné des accès d'épilepsie & de mélancolie. Que pouvez-vous en conclure, si ce n'est la liaison de l'épilepsie avec la mélancolie? M. Tissot n'a pas parlé d'une autre observation de Tulp sur l'épilepsie provenant de la rate, & où l'on insiste peu sur les douleurs.

Vous n'attaquez pas la 4e. assertion qui est cependant la base de mon traitement, & en effet le célebre Hoffman, croyant en cela marcher sur les traces de Baglivi, & voulant établir sur l'épilepsie son systême physico-méchanique, ne peut s'empêcher de rendre hommage à Charles le Pois, sur son traité de *serosá colluvie*, dont le sentiment est contraire au sien, & d'avouer que c'est le seul Auteur qui ait présenté sur cette maladie des idées claires & substitué des raisons solides aux systêmes hazardés & fabuleux.

Vous me mettez aux prises avec le Médecin consultant, parce que j'ai témoigné quelque soupçon d'humeur rentrée ou qui ne s'étoit pas fait jour. Voici, M., ce qui m'a déterminé à mettre en avant ce soupçon. C'est que le plus grand Médecin a remarqué que l'épilepsie n'attaque ordinairement que ceux dont la dépuration des humeurs ne s'est point faite dans l'enfance, qui n'ont eu aucuns ulceres à la tête, autour des oreilles, aucune excrétion abondante de salive, de mucosité &c. *Quibuscumque quidem pueris existentibus erumpunt ulcera in caput & in aures ac in reliquum corpus & qui salivosi fiunt ac mucosi .... morbo sacro non apprehenduntur. Qui verè mundi sunt ac neque ulcus ullum, neque mucus, neque saliva ulla prodit, neque in uteris purgationem fecerunt, talibus periculum imminet ut ab hoc morbo corripiantur.* (*Hipp. de morbo sacro.*)

Depuis Hippocrate, plusieurs Observateurs ont fait la même remarque, & Baglivi nous a laissé cet aphorisme. *Les enfans qui ont des croûtes de lait à la tête sont rarement attaqués de mouvements convulsifs & d'épilepsie.* J'ai moi-même entre les mains un mémoire à consulter qui a passé sous les yeux des plus grands Médecins, où cette circonstance avoit été omise & négligée. J'ai formé le même soupçon; il s'est trouvé fondé, & peut-être en remontant aux premieres causes de la maladie, le passage d'Hippocrate seroit-il presque toujours vérifié. On trouve quelques exemples qui le confirment.

Mon traitement se trouvant conforme aux principes de la saine doctrine, & appuyé sur l'observation, il est inutile de demander pourquoi je ne conseille pas l'application du véficatoire sur l'estomac; mais il s'agiroit de donner une suite d'observations constatées, qui pussent prouver qu'il y a des épilepsies qui reconnoissent pour cause une humeur âcre déposée entre les membranes de l'orifice cardiaque, ou entre les parois du diaphragme, qu'elles ont les mêmes symptômes que ceux de l'épilepsie dont il s'agit, & que dans ces cas, on a réussi à guérir par le moyen d'un emplâtre vésicatoire au creux de l'estomac &c. Ce seroit une nouvelle découverte propre à enrichir la Médecine, & dont je serois toujours prêt à vous faire hommage, si les preuves en étoient évidentes.

J'ai l'honneur d'être, &c. SAILLANT, D. M. P.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 28 Février.

S. XLV.

Ut vites pœnam de potibus incipe cœnam.
Buvez en commençant : vous suivrez un usage
Qui ne peut être que fort sage.
Par un verre d'abord l'œsophage arrosé
A ce qu'on mange ensuite ouvre un passage aisé.

De Paris.

La Société Royale de Médecine a tenu sa séance publique au Louvre le 23 Février 1779.

M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture en annonçant que cette Compagnie avoit proposé le 27 Janvier 1778 pour sujet d'un prix de 300 liv. *de déterminer quels sont les rapports des maladies épidémiques avec celles qui surviennent en même tems & dans le même lieu, & qu'on appelle* intercurrentes ; *quelles sont leurs complications, & jusqu'à quel point ces complications doivent influer sur le traitement ;* & que n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui ont été envoyés, elle propose de nouveau la même question pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. qui sera distribué en 1781 dans la séance publique du premier Mardi de Carême. Les mémoires seront remis avant le 15 Novembre 1780.

L'importance de la question & les difficultés qu'elle présente aux concurrens, ont engagé la Société à doubler la valeur du prix, & à donner deux ans de délai pour travailler à y répondre. On sentira aisément l'utilité de ces recherches, si on réfléchir qu'un Médecin employé au traitement d'une épidémie, doit non-seulement chercher à en connoître le caractere, mais encore à déterminer celui des maladies qui paroissent en même tems & dont le soin lui est également confié.

La Société a reçu plusieurs mémoires sur les épizooties auxquelles les bestiaux de chaque canton sont exposés, & sur la topographie médicinale de la France ; sujets pour lesquelles elle avoit proposé des prix d'encouragement ; elle en rendra compte dans la séance publique de la St. Louis.

Parmi les remedes présentés à la Société, depuis sa derniere séance publique, aucun n'a mérité son attention, excepté celui que feu M. Weisse avoit employé avec succès contre les suites de couches, connues vulgairement sous le nom de *lait répandu.* La Société a reçu la formule de cette préparation telle que feu M. Weisse la conservoit parmi ses papiers. La Dame sa veuve ayant consenti & désirant même qu'elle soit connue de tout le monde, les Commissaires nommés pour l'examiner en ont fait un rapport, dans lequel après avoir donné un moyen de simplifier le procédé, ils annoncent les circonstances qui peuvent en indiquer l'usage. Ce rapport sera incessament rendu public.

M. Cocquereau a lu l'extrait de deux mémoires de M. Lorry, intitulés *Recherches sur les parties actives de quelques médicamens, & en particulier sur l'opium.* Ces deux mémoires contiennent des expériences nombreuses sur la partie volatile de l'opium faites dans la vue de séparer la partie narcotique de ce médicament

de celles qui sont capables d'exciter des convulsions.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de Linnœus, célebre naturaliste Suédois, qui étoit associé étranger de la Société Roy. de Médecine.

M. Mauduyt a lu un mémoire sur le traitement de la paralysie par l'électricité; il s'est principalement attaché à faire connoitre les cas où ce moyen de guérison peut être utile, & ceux dans lesquels il est inutile.

M. de Jussieu a lu un mémoire sur deux especes de quinquina nouvellement découvertes auprès de Sancta Fé dans l'Amérique méridionale, sur lesquels la Cour d'Espagne demandoit l'avis de la Société. Après avoir décrit brievement les especes connues & distingué les bonnes des mauvaises, M. de Jussieu leur compare le quinquina de Sancta Fé. Cet examen & l'analyse des écorces faite par M. Bucquet, tendent à prouver que l'une des especes est d'une qualité très supérieure & doit être admise, l'autre est fort inférieure & doit être rejettée.

M. Bucquet a lu un mémoire de M. Thouret sur le but de la nature dans la conformation des os du crane, & particuliere aux enfans nouveaux nés.

Si le tems l'eût permis on auroit entendu la lecture d'un mémoire de M. l'Abbé Tessier sur une maladie des bestiaux, occasionnée par un vice de construction des étables, dans lequel il indique les moyens qu'il a employés avec succès pour y remédier.

Observation sur un Tetanos, *par M.* GALLOT, *Doct. en Médecine, Correspondant de la Société Roy.*

Une fille âgée de 25 ans environ, tomba (au commencement de Décembre 1777) sur le genou droit; il y eut une plaie transversale de plusieurs pouces, faite par une pierre aigue. La malade éprouva sur le champ un saisissement considérable suivi de légers mouvemens spasmodiques & de quelques douleurs, le long de l'épine; la plaie suppura assez bien. Le 11 du même mois, après avoir mangé, elle fut attaquée d'un véritable *tetanos*. La mâchoire inférieure devint immobile; les muscles du cou & ceux de l'épine se gonflerent & se roidirent, il y eut convulsion aux bras. L'extrémité inférieure gauche fut très-douloureuse; la fievre survint. Les regles ayant paru, on n'osa rien faire; mais après leur cessation, le Chirurgien appellé regardant le défaut de mouvement de la mâchoire inférieure comme une luxation de cette partie, fit 2 saignées le 16 du même mois de Décembre, donna quelques lavemens & ordonna des fomentations émollientes sur le cou & les extrémités inférieures.

On m'appella enfin le 20 du même mois. Je trouvai la malade affoiblie, toute l'habitude du corps en spasme, le tronc roide, l'abdomen dur & douloureux, n'ayant pas fait ses fonctions depuis 10 à 12 jours, les urines peu abondantes, la face altérée, le pouls petit & très-vif, les dents serrées pouvant à peine permettre le passage de quelques boissons, l'épine & l'extrémité inférieure gauche très-douloureuses; la plaie du genou presque guérie. L'ancienneté de l'attaque & l'état de la malade me firent porter un prognostic facheux. J'espérois peu des remedes; il fallut cependant en ordonner. Je prescrivis donc des fomentations anodines & emollientes sur toutes les parties les plus douloureuses; une infusion de fleurs de tilleul nitrée pour boisson; une mixture d'eau de fleurs d'orange, de poudre de guttette & d'un syrop apétitif, à donner par cullerées d'heure en heure, en y ajoutant le soir quelques gouttes anodines, ou de teinture de castor, enfin des lavemens où entreroit la camomille romaine.

Le 22 Décembre, on me rapporta que l'état de la malade ne devenoit pas plus satisfaisant; la constipation étoit toujours opiniâtre. Je conseillai de rendre les lavemens irritans & de faire sur l'épine de l'extrémité inférieure des frictions avec des flanelles imbibées d'huile d'hypericum, enfin d'essayer quelques pédiluves.

Le 23 je vis la malade; elle n'étoit pas mieux; elle avoit eu la veille des accidens vaporeux, des suffocations; la gorge étoit devenue douloureuse, & il en étoit sorti des matieres puriformes; la bouche s'ouvroit un peu mieux; on n'avoit point exécuté une ordonnance, (comme c'est assez l'usage) seulement avoit-on donné le soir quelques gouttes anodines qui avoient calmé les douleurs & les spasmes.

On ne me rappella que le 27, où les douleurs étoient moindres, mais la roideur du tronc toujours la même; les lavemens irritans avoient à la fin dégagé le ventre; quelques pédiluves avoient

soulagé, c'est pourquoi je conseillai les bains tiedes entiers, les lavemens tous les jours avec l'eau simple, d'ailleurs les autres secours indiqués ci-devant.

On ne mit rien en usage de tout cela; ou bien on employa des remedes nuisibles; j'appris dans les premiers jours de Janvier 1778 que la malade étoit morte le 31 Décembre.

Quoique cette observation soit incomplette, n'ayant pu voir la malade que trois fois, ni la suivre comme il auroit été convenable; cependant elle mérite selon moi, d'être recueillie, en ce qu'elle prouve qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux autorités les plus respectables pour établir son prognostic; & je crois qu'il est aussi utile de remarquer les faits qui sont exception aux préceptes de nos maîtres, que ceux qui en confirment la certitude.

Hippocrate dit dans l'aphorisme 57 de sa 4e. section, *qui à convulsione aut tetano detento, febris superveniens, solvit morbum.* La fievre a constamment eu lieu, & la malade a succombé. Le Pere de la Médecine dit encore à l'aphorisme 6 de la 5e. section, *qui à tetano corripiuntur in 4 diebus pereunt, si verò hos effugiunt, sani fiunt.* La malade est morte après 20 jours, & même on pourroit compter l'attaque dès la chûte à laquelle on doit naturellement rapporter la cause de la maladie, & il y auroit alors environ un mois.

M. Lieutaud avoit bien fait avant moi la même remarque sur les deux aphorismes ci-dessus, car il dit tome 2 de son *Synopsis*, page 174. » Tous les Auteurs » assurent, d'après Hippocrate, que les » malades atteints du tetanos en réchappent, s'ils passent le 4e. jour; j'en ai » cependant vu qui sont morts le 12e. ou » le 15e. jour de la maladie. On dit aussi » d'après le même Auteur, que la fievre » qui survient dans les convulsions remédie à cet état; l'expérience ne s'accorde » pas toujours avec cet aphorisme. »

Peut être qu'appellé à tems & ayant pu faire exécuter un traitement méthodique, j'aurois sauvé la malade; mais ceux qui connoissent la pratique villageoise savent combien les Médecins sont rarement à même de faire ce qu'ils veulent, en rencontrant continuellement l'ignorance & le charlatanisme qui contrequarrent leurs opérations, aussi est-ce un phénomene lorsque nos soins sont couronnés du succès.

Mémoire à consulter.

Un particulier âgé de 30 ans, d'un tempérament bilieux, a été attaqué à l'âge de 15 ans, d'un varicocele qui ne fut évident qu'après plusieurs mois de masturbation. A 18, il eut fréquemment des pollutions nocturnes, un éretisme constant aux parties de la génération, des douleurs vives au périné, surtout lorsqu'il urinoit, qui s'opposoient à la sortie des urines. Il rendoit en même tems une matiere séminale, ce qui lui arrivoit aussi quand il alloit à la selle. Il fit usage des plantes rafraichissantes, du nitre, des vomitifs, des purgatifs, d'injections dans l'uretre qui ne servirent qu'à enflammer cette partie pour quelque tems; & ses maux ne firent qu'augmenter. Il prit, par le conseil de quelques personnes de l'Art, du baume du Perou, du genievre, du cachou, du quinquina, des tisanes de consoude, de camphrée, des lavemens d'eau froide, mais sans succès.

En 1776, il se fit sonder par un Chirurgien qui dit que l'entrée de la vessie étoit difficultueuse, mais qu'il n'y avoit point de corps étranger. Il fut alors attaqué d'une fievre intermittente bilieuse qui fut arrêtée imprudemment, & contre l'avis du Médecin, avec le quinquina. Lors de cette fievre, que le Médecin regardoit comme nécessaire, les accidens antérieurs avoient cessé. Le malade fut à la campagne où il reprit des forces, ce qui ne dura pas longtems, car tous ses anciens maux reparurent.

Au printems 1777, malgré l'avis de Médecins qui avoient assuré qu'il n'y avoit point de virus vénérien, le malade prit vingt bains & autant de frictions mercurielles sous les yeux d'un Chirurgien. Ce traitement n'eut d'autre succès que celui de le faire uriner plus librement; mais il le réduisit à un état de marasme, avec un crachement continuel d'humeur saline & visqueuse, affoiblit l'estomac & renouvella des craquemens dans les articulations, surtout dans celles de la jambe avec la cuisse, & de la machoire inférieure avec la supérieure, qui avoient déja eu lieu dans la premiere époque des accidens. Le malade retourna à la campagne, y vécut de régime, prit quarante bains tiedes, des infusions & des conserves de quinquina, de confection alkermès, d'opiate de Salomon, d'écorces d'orange & de citron, de légeres médecines,

beaucoup de lavemens, c'étoit en automne 1777.

Au printems 1778, les' mêmes accidens revinrent avec plus de violence. Le moindre rêve pendant le sommeil, la vue d'une femme pendant le jour, ou un dérangement dans le régime produisoient un effet cnmplet. L'humeur séminale en sortant produisoit une sensation de froid, & cela plusieurs fois dans un jour. Depuis le mois de Juillet jusqu'à la fin d'Août, le malade a pris cinquante à soixante bains. On lui otdonna au commencement de l'automne derniet une opiate avec la cascarille, le cachou, la conserve de roses, quarante grains par jour de quinquina dans un véhicule approprié, trente autres bains un peu tiedes, ensuite froids & des lavemens; mais la quantité que le malade en a pris fait qu'il ne va plus à la selle que par ce secours. Il prit aussi des bains de fauteuil froids. On a proposé l'introduction des bougies, mais le malade ne veut pas s'y soumettre, de peur de voir augmenter son mal. Les fraicheurs de l'hivet font un peu diminuet les accidens, comme cela a eu lieu dans les mêmes saisons précédentes.

Le malade couche sut le crin, & ne peut faire cesser les érections, qu'en se couchant sur le dos, demeurant éveillé, ou urinant tout de suite. Il éprouve souvent des picottemens dans les bourses, & une douleur fixe dans le périné, qui se fait quelquefois sentir au bout du gland après avoir uriné; il y survient souvent une petite inflammation quand il a eu de la peine à remplir cette fonction. Des lassitudes, des douleurs de tête, un sommeil intertompu joints aux accidens ci-dessus, ont réduit le malade à un état affreux. Quelques personnes pensent qu'il est attaqué d'un virus vénérien poussé à son dernier dégré. MM. les Auteurs de la Gazette de santé sont priés de donner leur avis là-dessus.

Le quinquina dont il use journellement, ainsi que le lait qui est la base de sa nourriture, lui peuvent-ils nuire, faut-il qu'il s'assujettisse aux lavemens? Doit-il se laisser introduire des bougies; quels setoient les remedes appropriés à son mal? Il est bon d'observer que le malade, après les bains, tremble & s'affoiblit, & que les craquemens se font entendre plus fréquemment.

R. En attendant d'autres avis, nous conseillons au malade de se faire appliquer quelques sangsues à l'anus, d'avoir recouts à un exutoire quelconque qu'on établira soit avec le bois de garou, soit avec les cantharides, à la partie moyenne & supérieure des cuisses; d'observer un régime adoucissant dont le lait sera la base; de se faire sonder pat un habile Chirurgien pout s'assurer s'il n'y a point de corps éttanget dans la vessie; de renoncet à tout remede échauffant; de ne rien manger d'épicé, de salé, d'âcre; de se faire faire fréquemment des frictions seches aux extrémités inférieures; d'être persuadé qu'il n'y a point de virus vénérien; de se mettre souvent sur des bains de vapeur, & de faire usage pendant quelque tems d'une tisane simple faite avec la graine de lin, le chiendent, la chicorée amere & la réglisse, nu bien du petit-lait, & d'avoir recours enfin aux eaux minérales ferrugineuses.

LIVRES NOUVEAUX.

Avis aux Messins, sur leur santé, ou Mémoire sur l'état habituel de l'atmosphere à Metz, & ses effets sur les habitans de cette Ville; par M. MICHEL DU TENNETAR, *Conseiller & Médecin ordinaire du Roi, Professeur Royal de la Faculté de Médecine en l'Université de Nancy, Agrégé d'honneur au College des Médecins de la même Ville, de la Société Royale de Médecine de Paris, &c.* A Nancy, chez C. S. Lamort, Imprim. près des Dominicains, & chez Gerlache, Libraire à Metz. *in-12.* de 79 pag. Prix 12 sols.

OBSERVATIONS *sur différens moyens propres à combattre les fievres putrides & malignes, & à préserver de leur contagion; par M. J. B. D. M. Seconde édit.* A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraite. tue des Cordeliers. 1779. *in-8°.* de 124 pag. Prix 1 liv. 10 s. br.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. Port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 7 Mars.

S. XLVI.

Omnibus assuetam jubeo servare diætam.
Quod probo sic esse ni sit mutare necesse.
Hippocrates testis quoniam sequ'tur mala pestis :
Fortior est metâ medicinæ certa diæta ,
Quam si non curas ,fatuè regis & malè curas.

Avez-vous constamment suivi quelque régime ?
L'habitude est formée, il faut la respecter.
Sans une cause légitime
On ne doit point s'en écarter.
Quand la borne est posée, y toucher c'est un crime
Qui souvent coute cher à qui l'ose attenter.
Des changemens subits le corps est la victime.
Le divin Hippocrate a déduit sagement
Le tort qu'a la santé fait tout déréglement,
Que si vous méprisez son avis salutaire
Tant pis pour vous, c'est votre affaire.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

De Civray en Poitou le 9 Février 1779.

Il y a longtems, MM., qu'on dit que nous ne manquons pas de bonnes loix, mais qu'elles sont mal exécutées ; chaque jour on apperçoit de nouveaux abus, & chaque jour on rend des ordonnances pour les proscrire ; mais la sagesse du législateur & la vigilance des Cours souveraines ne sont pas secondées: ces ordonnances restent le plus souvent sans exécution dans la plus grande partie des provinces.

Il n'y a point de loi qui ait été plus désirée & plus applaudie que la déclaration du Roi du 10 Mars 1776, concernant les inhumations. MM. les Evêques l'ont reçue avec transport & plusieurs d'entre eux se sont empressés d'entrer dans les vues de notre auguste Monarque, & en conséquence ils ont rendu des ordonnances pour faire transporter hors de nos Eglises & du sein de nos habitations, ces foyers de putréfaction d'où s'exhale perpétuellement une quantité prodigieuse de miasmes très-dangereux.

Malgré ces démarches, dont on avoit lieu d'attendre le plus heureux succès, cette loi si utile à l'humanité reste sans activité; il n'est aucun siege qui se soit mis en devoir de la faire exécuter ; au moins je ne connois que celui de cette Sénéchaussée qui ait agi.

Aussitôt que la déclaration de Sa Majesté parut ici, le ministere public la fit imprimer & l'envoya à tous les Curés du ressort. Ces respectables Pasteurs se sont exactement conformés à ses dispositions pour ce qui les concerne. Aucune personne de quelque condition ou état que ce soit n'a plus joui du privilege d'être enterrée dans les Eglises, tandis que dans les autres Sieges voisins on n'a fait aucune difficulté de continuer à inhumer dans les Temples.

Cependant tous les articles de la loi n'étoient pas encore completement exécutés. Les habitans des Villes & de la campagne restoient dans l'inaction & étoient bien éloignés de penser à transférer les cimetieres hors l'enceinte de leurs habitations. Dans ces circonstances, notre ministere public a cru devoir recourir à l'autorité de la Cour; & il a été rendu, sur le réquisitoire de M. le Procureur général, un Arrêt du 26 Mai dernier qui ordonne qu'à la requête de

son Substitut en la Sénéchaussée de Civray, & en présence du Lieutenant général audit Siege, lesquels se transporteront à cet effet où besoin sera, les cimetieres actuels des paroisses situés dans l'étendue du ressort de ladite Sénéchaussée qui ne sont pas assez vastes ou qui par leur position peuvent être contraires à la salubrité de l'air, seront vus & visités par des Médecins & Chirurgiens ainsi que les lieux qu'on croira propres à leur etre suppléés, pour, sur les rapports qui en seront dressés pour chaque paroisse, envoyer à la Cour être requis par M. le Procureur général & ordonné par le Parlement ce qu'il appartiendra.

M. le Lieutenant général & M. le Procureur du Roi de ce Siege se sont en conséquence de cet Arrêt, transportés dans toutes les paroisses de la Sénéchaussée, & y ont dressé les procès-verbaux ordonnés; au moyen de quoi elle aura bientôt l'avantage de jouir la premiere du bien que la déclaration du Roi a chetché à procurer.

Ces Officiers s'étoient munis de (1) *l'Essai sur les lieux & les dangers des sépultures* que M. Vicq-d'Azyr, Sécretaire perpétuel de la Société R. de Médecine, mit au jour l'année derniere, à la sollicitation de M. Dalembert, & qu'il a enrichi d'un excellent discours que tous les Juges Médecins & Chirurgiens qui feront chargés de pareille commission devroient se procurer, & dont tous les Curés devroient faire l'acquisition pour pouvoir démontrer à leurs paroissiens, par les exemples les plus frappans, l'utilité du changement des Cimetieres placés au milieu des habitations.

Il seroit à désirer que l'Arrêt, dont je viens de vous parler, fût rendu commun & envoyé dans les autres Sieges du ressort de la Cour.

J'ai l'honneur d'être &c. LE LONG, Proc. du Roi.

(1) Cet ouvrage se trouve à Paris, chez Didot le jeune; quai des Augustins.

Observation sur un Zoster, *par M.* GALLOT, *Doct. en Médecine, Correspondant de la Société Roy.*

Le 9 Septembre 1778, un homme de 45 ans environ, très-fort & vigoureux, sujet aux érésypeles & aux rhumatismes, me fit appeller. Il avoit depuis trois jours une éruption à l'épaule gauche, & qui en passant sous l'aisselle occupoit la partie opposée de la poitrine du même côté. Le fond de cette éruption étoit d'un rouge de feu, & couverte de phlyctènes plus ou moins grosses qui donnoient une eau rousseâtre & tellement acrimonieuse qu'elle causoit des excoriations où elle tomboit & augmentoit les douleurs qui étoient vives & profondes. La fievre étoit cependant modérée. Le Chirurgien avoit nommé la maladie une *dartre vive*, & en conséquence ordonné pour lotions & applications, des linges trempés dans une solution de sel marin dans du fort vinaigre; le malade souffrit si cruellement de ce topique irritant, qu'il y renonça; il avoit été purgé avec des bols qui agirent bien. Je ne fus pas de l'avis du Chirurgien; je regardai l'éruption comme l'espece d'érésypele appellée par les Auteurs *Zoster*; je prescrivis l'infusion de fleurs de sureau pour fomentations, l'eau d'orge nitrée pour tisane, & des lavemens tous les jours pour entretenir la liberté du ventre.

Le 11, le malade étoit mieux, mais la nuit du 9 au 10 il avoit été plus mal, l'érésypele avoit gagné le bras gauche, les premieres phlyctènes commençoient à sécher; il n'avoit pu supporter les fomentations d'eau de sureau, sa femme avoit employé le lait que je dis de continuer, ou le cerat de Gallien sur les endroits excoriés.

Le 14, les choses alloient mieux; on me fit voir six nouets donnés par le Chirurgien pour mettre dans la tisane, & un grand pot d'onguent, voulant toujours traiter le malade comme attaqué d'une dartre. Je défendis expressément d'employer le tout. Les nouets que je supprimai, contenoient du sublimé-corrosif, comme je m'en assurai par les réactifs, & comme le Chirur. me l'a avoué depuis; l'onguent étoit fait avec le soufre, la parelle, la graisse & le diapalme. Le malade étant mieux le 14, a continué de se rétablir, malgré l'usage de l'onguent repercussif auquel je fis substituer le cerat de Gallien ou le blanc Rhasis pour les excoriations seulement. Je le purgeai & recommandai des boissons ameres comme l'eau de racine de parelle, pour remédier aux ardeurs de la peau occasionnée par les repercussifs. Au commencement d'Octobre il étoit entierement guéri.

Je m'abstiens des reflexions que sug-

gère cette observation, & le mauvais traitement que j'ai eu beaucoup de peine à proscrire. J'ai informé la Société Roy. de Médecine de tout cela, & elle m'a promis d'y avoir égard. La Médecine espère tout des soins & des travaux de cette Compagnie zelée & savante à laquelle le Roi a attribué la connoissance des remedes secrets. C'est en arrêtant les progrès destructeurs du charlatanisme qu'elle rendra des services importans à l'humanité.

Mémoire à consulter.

Un homme âgé de 45 ans environ ; a éprouvé dès sa jeunesse une difficulté d'avaler lorsque les alimens étoient dans l'œsophage. Cette incommodité n'est devenue insupportable que vers la fin de 1778. En Janvier dernier 1779, cet homme m'a consulté; je n'ai pu rien découvrir par le tact & par la vue, ni intérieurement ni extérieurement. Je l'ai fait visiter par un habile Chirurgien qui n'a rien apperçu ni pu employer la sonde comme le demandoit le malade, n'ayant pu supporter cette opération. Les boissons passent avec moins de peine que les alimens solides dont la déglutition est si laborieuse que le sujet met plusieurs minutes à avaler une bouchée, & ce travail est tel que la face se couvre de sueur, souvent même le vomissement survient. Les bouillons gras, onctueux paroissent soulager, mais de jour en jour la déglutition devient plus gênée & le malade éprouve des tiraillemens à la région épigastrique; je n'ai point ordonné de remedes curatifs n'en connoissant point, seulement ai-je conseillé des boissons & des gargarismes de décoction d'orge mielée, le bouillon gras &c.

Mon avis & celui d'autres gens de l'Art qui ont vu ce malade, est qu'il y a sans doute une tumeur de nature quelconque dans l'œsophage à 2 à 3 doigts au-dessous de la glotte, qui en augmentant viendra à intercepter entierement la déglutition. Peut-être aussi pourroit-on soupçonner le gonflement de la glande dorsale ou de l'œsophage.

Un de mes amis, Praticien très-éclairé, me marque avoir vu, il y a près de 20 ans à Paris, un enfant dans une situation semblable à celle de l'homme ci-dessus. Un des plus célebres Médecins de la Capitale qui fut consulté, annonça une tumeur dans l'œsophage qui dans la suite fermeroit absolument ce canal alimentaire. Cela eut lieu en effet, & mon ami a vu le petit malade qu'on occupoit tous les jours à manier les entrailles des animaux nouvellement égorgés. Si la communication de la bouche avec l'estomac vient à être entierement interceptée, on pourroit encore employer les lavemens de bouillon gras, mais le malade est un malheureux paysan sans ressources.

Les Gens de l'Art sont priés de communiquer promptement leurs idées sur cette maladie singuliere, & faire part des observations analogues qu'ils peuvent avoir rencontré dans leur pratique, les Auteurs en fournissent quelques-unes.

Signé, Gallot, D. M.

R. En attendant d'autres avis, nous conseillons à ceux qui soignent le malade de se pourvoir d'un instrument propre à injecter le bouillon dans l'estomac, tel qu'un œsophagien, dont on trouve des descriptions dans les Auteurs de chirurgie.

Réponse au Mémoire à consulter du No. 3 de la Gazette de Santé, par MM. Hiriart & de Lacroix.

On fait qu'il s'agit d'un marchand forain sujet à des douleurs de tête, d'estomac & de reins, à des chaleurs d'entrailles, à des pollutions nocturnes &c. (v. N°.3.)

M. Hiriart est d'avis que ce malade reprenne les bains froids qui lui avoient déja fait du bien; qu'il commence par des bains de pieds froids jusqu'à la cheville d'abord pendant trois ou quatre jours, ensuite jusqu'à moitié jambe, & ainsi de suite en montant par gradation de quatre en quatre jours, jusqu'à des bains entiers. Le matin & le soir sont les tems les plus favorables pour les prendre. L'agitation ou le malaise du malade doivent l'avertir pour fixer leur durée.

Il conseille encore au malade de se faire frotter le dos, le long des vertebres, avec du vinaigre de roses rouges, & de prendre un lavement d'eau fraîche; intérieurement une forte décoction de quinquina, de mastic & de cachou dans l'eau, coupée avec égale quantité de lait écremé & édulcorée avec du sucre rosat, pour quatre prises par jour; il recommande le repos du corps & de l'esprit,

un air pur & tempéré, un régime sobre, mais succulent dont le riz au lait doit être la base.

M. de Lacroix conseille de même un repos moderé, quelques saignées légeres, l'usage des plantes chicorées & oitreuses avec la crême de tartre, une eau de casse pour purgatif, de quinze en quinze jours, & deux mois après, deux bains d'eau tiede par jour d'une heure chaque; pour boisson ordinaire, une infusion de fleurs de tilleul & de caille-lait jaune, & le soir une émulsion avec les amandes douces, le sel sédatif & le syrop de nymphœa, les lavemens froids, un régime rafraîchissant & tempérant, enfin l'usage de l'extrait de quinquina, & la persévérance dans ces secours.

Nous croyons, principalement d'après les vues curatives de M. de Villiers, que les saignées dérivatives procurées par l'application des sangsues à l'anus, peuvent être d'un grand secours en général dans les maladies de vessie, dans toutes les irritations des voies urinaires, & particulierement dans l'état où se trouve le sujet pour lequel on consulte.

Avis divers.

Le Bureau des nouvelles eaux de Passy de la rue du Cœur-Volant est transféré, à cause du décès de M. l'Admiral qui l'avoit, chez M. Croharé, Apothicaire de Mgr. le Comte d'Artois, au coin de la rue des Cordeliers & de l'ancienne Comédie-Françoise, très-près de la rue du Cœur-Volant.

Il en existe toujours un autre chez M. Cadet, Apothicaire, rue S. Honoré, près celle de l'Arbre-Sec, & ces deux Bureaux sont les seuls où se débitent les nouvelles eaux minérales de Passy.

Quant aux anciennes; un des Bureaux est toujours dans la rue du Cœur-Volant, chez la veuve l'Admiral. Le tableau est sur la porte.

M. Steinacher, Maître en Pharmacie, rue Dauphine, vis-à-vis la rue Christine, donne avis au public qu'on trouve chez lui du phosphore pur & très-beau à 140 liv. la livre.

L'Académie des Sciences a approuvé l'année derniere, un étamage du nommé Biberel, chaudronier à Beauvais, comme alliage d'étain & de fer. Mais elle a appris que l'on distribuoit, sous la même dénomination, des casseroles où l'on emploie du Zinc pur, que bien des Chymistes regardent comme une substance dangereuse. Les Commissaires ont dénoncé à l'Académie cette prévarication, après en avoir fait l'expérience en présence du sieur Biberel. Il est important d'en avertir le public.

On apprend, dans le moment, que l'épouse du nommé *Souriceau* de la Paroisse de S. Michel du Mont-Mercure, près Pouzanges Bas Poitou, à 4 lieues de S. Maurice-le-Girard, est accouchée le 29 Janvier dernier, de 3 garçons bien constitués qui ont été baptisés & vivoient encore tous trois quelques jours après l'accouchement.

AVERTISSEMENT.

Vu le grand nombre de Supplémens ajoutés à nos feuilles de 1778, & dont presque tous ont été imprimés à nos frais, plusieurs Souscripteurs avoient imaginé qu'il y auroit une augmentation de prix pour la Gazette de Santé. *Ils peuvent être tranquilles à cet égard; c'est un sacrifice que l'importance & l'abondance des matieres nous ont engagé à faire & que nous avons fait volontiers. Mais comme plusieurs personnes ont paru vouloir abuser de cette facilité, nous déclarons au public que lorsque les articles qu'on nous enverra seront trop longs & de nature à passer les bornes de notre feuille, ils ne seront insérés que par extrait, & si les Auteurs exigeoient qu'ils le fussent en entier & de maniere à former un Supplément, nous les prévenons que cela ne peut avoir lieu qu'à condition qu'ils se chargeront des frais de l'impression, des frais de poste & du papier, ce qui forme un objet d'environ 20 liv. pour un supplément de deux pages. En général nous prions les Auteurs de nous épargner le désagrément de donner des supplémens, à faire leurs observations courtes, sans théorie, sans explication des symptômes des maladies, sans aucun détail étranger à l'objet principal & telles qu'elles puissent être insérées en entier dans le corps de la Gazette.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 14 Mars.

S. XLVII.

Qualem, quid & quando, quantum, quoties, ubi, dando
Ista notare cibo debet medicus benè doctus
Ne malè conveniens ingrediaris iter.

Dès le commencement, c'est au Médecin sage
A prescrire la quantité,
Le choix, le tems, la qualité
Des alimens dont vous ferez usage,
De peur qu'en vous un écart dangereux
Ne vous rende toujours languissant, malheureux.

De Paris.

Les succès obtenus par l'application de l'aimant dans certaines affections accompagnées de douleurs & de convulsions ne sont pas contestés. Mais on n'a pas encore assez de faits pour déterminer ni la maniere dont l'aimant agit, ni les cas particuliers où son application peut être avantageuse. Il en est de même, en général, de toutes les maladies dont on n'a pas encore assez distingué les causes ou les divers principes qui les produisent. En attendant, voici des certificats qui servent à constater l'efficacité de l'aimant dans quelques cas.

Le premier certificat est de M. de Boynes, ancien Ministre de la Marine.

» Je soussigné certifie, qu'ayant été attaqué l'été dernier d'une douleur considérable dans le bras gauche qui commençoit à la nuque du col, & après avoir occupé toute l'omoplatre s'étendoit le long du bras jusques auprès du poignet; j'en ai été parfaitement guéri par l'application des plaques aimantées de M. l'Abbé le Noble, Chanoine de Vernon. Cette douleur m'avoit toutmenté pendant plus de deux mois; elle diminuoit pendant la nuit, mais elle augmentoit considérablement pendant la journée, & redoubloit par accès au point de devenir insupportable. Dans les instans de ces redoublemens, elle ne me laissoit pas la liberté de me raser, ni de me faire raser, sans une augmentation considérable de douleurs. Après avoir gardé pendant une quinzaine de jours les plaques aimantées, & me croyant parfaitement guéri, je les ai ôtées, & les douleurs ont recommencé; mais une nouvelle application des mêmes plaques les a fait cesser à l'instant, & d'après cette seconde épreuve, je me suis déterminé à les garder environ six semaines, & je ne les ai quittées que successivement les unes après les autres, ayant même toujours conservé par l'avis de M. l'Abbé le Noble, une croix aimantée sur le creux de l'estomac. J'ai remarqué que ces plaques attiroient une petite sérosité à l'endroit où elles posoient sur la peau. Cette sérosité étoit d'une couleur roussâtre; elle ne provenoit que du contact de l'acier qui se chargeoit d'un peu de rouille, quelque attention que j'eusse de faire essuyer ces plaques le soir & le matin. Pour constater tout ce que dessus, j'ai remis à M. l'Abbé le Noble & à sa réquisition le présent certificat. Fait à Paris le 10 Octobre 1778.

Signé, de Boynes.

» Je soussignée certifie, qu'étant attaquée depuis quatre ans de mouvemens convulsifs, de tremblemens à la tête, aux bras & aux poignets, de palpitations,

& de douleurs continuelles à l'estomac, M. l'Abbé le Noble m'a appliqué un serre-tête, une croix & des braslelets d'aimant il y a quatre mois, & que mes mouvemens convulsifs & tremblemens ont cessé. L'estomac n'est point encore dans son état naturel ; en foi de quoi j'ai signé le présent avec différenres personnet qui m'ont vue dans cet érat. A Paris ce 6 Octobre 1778. BEAUBIS PRESEAUX, PRESEAUX, mari de la malade. M. A. LE GRAND, Made. MORAINVILIEZ.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

J'ai lu, MM., avec autant de surprise que de peine, dans la réponse de M. de Lacroix à M. Saillant, insérée dans la Gazette de santé N°. 6, le doute qu'on paroît former sur l'efficacité des vésicatoires appliqués immédiatement sur l'endroit douloureux. C'est une ancienne & heureuse pratique de laquelle je ne me détournerai jamais. Mes malades en ont toujours ressenti les plus prompts & les plus heureux succès. Les douleurs rhumatismales, dans quelque partie du corps qu'elles ayent leur siege, n'y ont jamais résisté. J'enleve sans retour par les vésicatoires toutes les douleurs de côté printannieres. Les pleurériques même trouvent dans ce remede le secours le plus certain. Je serois en état, MM., de vous en produire un millier d'exemples. Je m'en tiendrai aux deux observations qui suivent.

Une jeune Dame vint me consulter pour une dartre vive & très-douloureuse qu'elle avoit depuis un certain tems derriere l'oreille. Je lui conseillai un vésicatoire à côté du mal. Soit qu'on l'eût mal appliqué, ou que l'emplâtre mal assujetti se fût porré sur la dartre, le lendemain on s'apperçut que le vésicatoire avoit entierement détruit la dartre qui n'a plus reparu depuis.

Un paysan eut dans le mois de Novembre un abscès très-considérable sur les fausses côtes antérieurement vers le sternum. Des Dames de charité qui en eurent soin ne voulurent point qu'on y portât le fer. Le pus se fit jour à la fin par une très-petite ouverture qui donnoit à peine issue à une sérosité purulente. Le reste s'épancha & s'étendit dans les interstices des muscles qui recouvrent la poitrine. Le tissu cellulaire en fut engorgé, & il se forma postérieurement une tumeur fort élevée & assez pâteuse, quoiqu'elle fût tout autour d'un rouge éréfypelateux. Mon premier soin fur de tâcher d'emmener à suppuration cette tumeur, qui étoit le produit de l'ancienne. On fit des embrocations résolutives sur la rougeur éréspelateuse qui se dissipa bientôt ; on insista sur les maturatifs ; la tumeur disparut. J'en fus inquiet. Le pouls se soutenoit cependant assez fort. Je me décidai pour les résolutifs. La tumeur reparut toujours élevée, rouge & pâteuse. Au troisieme pansement, nous vîmes très-clairement une sérosité purulente qui couvroit abondament la surface de la tumeur. Elle disparut encore, & le malade se trouva très-mal. Nous le trouvâmes mieux le matin avec le retour de la tumeur, & je me déterminai, sans plus de délai, à faire appliquer sur toute la tumeur un emplâtre vésicatoire, dont l'écoulement soutenu pendant huit jours par un épispastique ordinaire a parfaitement guéri le malade, souffrant & languissant depuis trois mois. Les seuls cas, selon moi, où les vésicatoires appliqués sur l'endroit douloureux pourroient nuire sont ceux où les nerfs se trouveroient d'une trop grande sensibilité ; mais on ne peut y avoir rrop de confiance, quand le mal est produit par le défaut de mouvement de la lymphe, soit qu'elle péche par trop d'âcreté ou d'épaississement.

J'ai l'honneur d'être &c. A. D. M. M.

Du lait répandu ; par M. DE VILLIERS, D. M. P.

J'ai inséré dans la *Médecine-pratique de Londres*, pag. 90 en note, les remedes que j'employe pour guérir le lait répandu. Ces remedes consistent principalement en un lavement & une potion.

POTION. Prenez eau commune 16 onces ; eau de fleurs d'oranges & syrop de guimauve, de chaque une once ; tartre émérique un grain ; sel de duobus un gros. Mêlez. On en prend une cuillerée toutes les demi-heures, buvant un peu de tisane par-dessus.

LAVEMENT. Prenez de senné mondé, sel de duobus, verveine, racine de brione, de chaque un gros ; miel mercurial 2 onces pour un lavement ; faites bouillir cinq minutes le tout ensemble, excepté le miel.

Et j'ai ajouté : » un lavement avec » quelques grains de coloquinte évacue

» aussi le lait, & n'agace pas les nerfs » comme le sel de duobus. »

Voici quelques observations de plus. Comme j'ai vu que le miel au caramel faisoit toujours très-bien dans ce cas, & que le miel mercurial y faisoit bien aussi, mais pas toujours, j'ai conclu qu'il falloit toujours substituer le miel caramelisé au miel mercurial.

J'ai trouvé aussi que la racine de brione torréfiée produisoit de meilleurs effets que celle qui est crue, & que la meilleure maniere de donner la coloquinte en lavemens, étoit d'en ajouter une demi-once par pinte ou du baume de vie de le Lievre, dont la dose est alors depuis un gros jusqu'à quatre.

Tels sont les moyens de se passer du sel de duobus qui y fait autant de mal que de bien, excepté dans la potion, où il n'agace presque pas, vu sa petite quantité.

La partie caséeuse du lait s'évacue donc par des purgatifs résineux, la partie séreuse s'évacue par les sudorifiques, qui sont aussi des résineux: & il faut y joindre souvent les bains & même un vésicatoire, quand le mal est invétéré. La circonstance ne me permet pas de m'étendre davantage sur ce traitement.

Réfléxions sur l'observation de M. Gallot, Doct. en Médecine, sur le Tetanos, par M. Saillant, D. M P.

Quelqu'intéressante que soit l'observation de M. Gallot sur le Tetanos, nous le prions de nous permettre quelques réflexions sur la conclusion qu'il en tire. S'il est quelqu'observation capable de justifier l'exactitude du prognostic d'Hippocrate sur cette maladie, il nous semble que c'est celle de M. Gallot, quoiqu'au prem. coup-d'œil elle paroisse le démentir. En effet, cet immortel Auteur, après avoir dit dans ses Coaques, que la fievre guérit les convulsions, ce qu'on ne peut révoquer en doute à l'égard de certaines, ajoute immédiatement après, *la convulsion qui survient aux plaies est mortelle.* (Duret Aph. 9, p. 225.). Duret entend cette convulsion de plusieurs manieres, de celle qui produit une grande hémorrhagie, de celle qui est une suite de l'inflammation, & enfin de celles qu'occasionnent les plaies des tendons & des apénevroses; & il ajoute au sujet de cette derniere qui convient à l'observation de M. Gallot, *hæc convulsio intolerabilem doloris exacerbitatem parit, unaque secum adjunctam habet febrem assiduitate, feritate, singultu, tremore, delirio & citâ morte funetam.* Duret parloit de la plaie du tendon d'achille.

La mort est plus ou moins prompte, selon la violence du mal, le climat &c. Hippocrate pouvoit avoir raison d'appliquer à son climat cet Aphor: *Qui tetano corripiuntur intra 4 dies moriuntur &c.* quoiqu'il ait été très-souvent démenti dans le nôtre. La raison entre aussi dans le prognostic, & Hippocrate en parlant des plaies de la tête, de la fievre & de la convulsion qui les suivent quelquefois, remarque que la mort est plus prompte dans l'été. Pendant l'hiver elle n'arrive pas avant le 14e. jour. D'ailleurs les interpretes entendent par le terme *corripiuntur* une attaque subite & spontanée. Ici le tetanos étoit venu par dégrés, & avoit été occasionné par une blessure, & tôt ou tard cette espece de tetanos, suite des blessures, est presque toujours mortelle. Un Auteur récent qui a recueilli des observations sur le tetanos, dit que Monro, sur 40 tetanos provenant de plaies, n'en a guéri qu'un; que plusieurs autres Médecins n'en ont pu rechapper presqu'aucun, avec les secours les mieux administrés. (Voy. *Trnka de tetano*, p. 246.)

La luxation de la mâchoire eût été encore un autre signe de mort, *in tetanis, & opisthotonis si maxillæ solvantur lethale* (Coac. ff. 568, p. 93) mais il ne paroît pas qu'il y eût ici luxation, c'étoit plutôt le tic ou resserrement spasmodique des mâchoires, *trismus traumaticus.*

Nous ne doutons pas cependant que si M. Gallot eût été apppellé à tems, & qu'on eût suivi ses avis, il n'eût prévenu le tetanos & guéri le malade par les moyens que sa prudence lui eût suggerés, tels que l'huile de thérébentine, qui réussit heureusement à Paré pour le Roi Charles IX, & que les Maîtres de l'Art ont adopté depuis pour les plaies des nerfs, tendons, aponevroses. Peut-être même auroit-il pu avec l'opium & le mercure guérir le tetanos. *His binis remediis numerosi mortales jam ab interitu è tetano sunt vindicati, quæ si lapsa ante nos tempora cognovissent, plurimis eorum saluti erant futuros quos morbi vis sine his oppressit.* (Trnka de tetano, p. 247.)

Réponse au Mémoire à consulter du No. *7 de la Gazette de Santé, par* MM. *A. & de* Lacroix, *D. M. M.*

On se rappelle qu'il s'agit d'une dureté squirreuse des glandes amygdales qui a succédé à un état inflammatoire.

Suivant M. A., le mauvais traitement ayant fait dégénérer l'inflammation des amygdales en skirre, cette dureté intérieure doit gêner les vaisseaux sanguins voisins de cette partie. Il s'ensuit nécessairement un engorgement inflammatoire, d'où résulte un abscès annoncé par le mouvement extraordinaire & les élancemens que le malade ressent dans ces glandes; lequel abscès s'ouvre ensuite par le même méchanisme que les autres & dégage la partie. Dans la suite, les vaisseaux entiers se remplissant de nouveau, s'engorgent encore & subissant les mêmes changemens, forment l'abscès périodique qui se renouvellera tant que la cause subsistera. Mais comme le vice n'est que local, on est d'avis d'employer les résolutifs humides conduits dans la bouche par un entonnoir, & en même tems d'appliquer à l'extérieur l'emplâtre de vigo d'abord sans mercure, ensuite avec le mercure. Les frictions avec l'onguent mercuriel, à un quart de mercure seulement sur trois quarts de sain-doux, & répétées tous les quatre jours, continuées & reprises seroient sans doute le résolutif le plus actif & le plus certain. Si l'on croit qu'il seroit plus avantageux de tenter les suppuratifs les plus actifs; je viens de les voir réussir dans une jeune Dame qui gardoit depuis plus de dix ans un goëtre énorme sur l'os hyoïde. Elle étoit conseillée par un Médecin de Paris. Le goëtre entra en suppuration d'abord avec beaucoup de douleur; la suppuration se soutint très-bien pendant près de deux mois, & fit enfin sortir le sac ou kiste qui renfermoit la matiere du goëtre dont on ne doit sans doute plus craindre le retour. Il y a près d'un an que la Dame paroît totalement guérie. On n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je me suis apperçu qu'on désire beaucoup de précision.

Suivant M. de Lacroix, il faut nécessairement détruire les callosités & le kiste, parce que la tumeur pourroit dégénérer en skirre carcinomateux. Il est vrai qu'on ne peut se servir d'un pareil moyen sans y exciter une inflammation. Mais en prenant des précautions, on fera ensorte qu'elle ne devienne pas trop considérable. On touchera d'abord ces glandes avec l'eau phagédenique adoucie avec le miel rôsat. On y trempera un bout de plume ou autre substance garnie de linge & enfermée dans un tuyau de plume de peur d'endommager les parties saines de la bouche. On se servira immédiatement après d'une décoction émolliente & adoucissante, soit en gargarisme soit en vapeur, par le moyen d'un entonnoir. On répétera ceci souvent, dans le courant du jour & autant de tems qu'il faudra pour découvrir le kiste. Pour lors on y portera par le moyen d'une seringue destinée à cet usage, un gargarisme composé de suc de cochlearia, de cresson de fontaine, de gomme lacque, de quelques gouttes d'esprit de sel, étendus dans une décoction seconde d'orge. Quand le kiste sera tout à-fait détruit, on se servira d'un gargarisme détersif pour terminer la cure. Il sera très-nécessaire d'établir pendant ce tems un séton à la nuque du col, & de purger le malade avec des purgatifs mercuriaux & aloëtiques.

LIVRES NOUVEAUX.

MANIERE *de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farine; par M.* PARMENTIER, *pensionnaire de l'Hôtel Royal des Invalides, Censeur Royal, Membre du Collége de pharmacie de Paris, &c.* A Paris, de l'Imprimerie Royale *in*-8°. de 55 pag. & se trouve à Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie-Françoise. Prix 18 f.

M. Parmentier, dans ce nouveau mémoire, fait connoître en détail le procédé par lequel on parvient à faire du pain des seules pommes de terre; procédé que nous avions déja indiqué dans le N°. 26, pag. 107 de nos feuilles de 1778. Nous croyons qu'on ne peut rien ajouter au dégré de perfection auquel l'Auteur a porté cette fabrication utile; & nous ne doutons point que ce pain, qui nous a paru beau & bon, ne puisse être d'une ressource infinie dans les campagnes, surtout dans les cas de disette de bled, & spécialement pour les personnes dont l'estomac accoutumé à être lesté avec du pain, ne sauroit se passer de quelque substance panaire.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 21 Mars.

S. XLVIII.

Non vult mentiri qui vult pro lege teneri
Quod bona sunt ova candida longa nova.
Hæc tria sunt norma, venalia sunt meliora.

On tient pour regle invariable
Que tous les œufs, pour être bons,
Doivent être frais, blancs & longs;
Mais l'œuf de poule est préférable.

Question sur laquelle on demande l'avis des Médecins.

Une femme vertueuse, exempte de tout soupçon de virus vénérien, peut-elle quelquefois communiquer à son mari une gonorrhée virulente, c'est-à-dire, un mal qui a tous les symptômes d'une gonorrhée vénérienne, & dans quels cas?

Plusieurs observations pourroient me déterminer à résoudre affirmativement la question proposée. Mais soit timidité, soit méfiance, dans une question délicate pour les Gens de l'Art & la tranquillité des familles, je n'ai point osé prendre un parti sans avoir l'avis de ceux qui se sont spécialement dévoués à l'étude des maladies qui affligent l'humanité.

La question proposée, susceptible comme toutes les autres des plus grands détails d'érudition, pourroit bien être défigurée, dénaturée même par une infinité de conjectures & d'interprétations hazardées. Mais il ne faut point ici chercher à donner de l'extenfion à la proposition; elle est succinte, & je désirerois qu'on y répondît par des observations.

Voici l'extrait de quelques-unes qui m'ont engagé à mouvoir la question.

J'ai été plusieurs fois consulté par des hommes d'une véracité reconnue pour des gonorrhées (qui présentoient tous les symptômes de la gonorrhée vénérienne) survenues peu de jours après un commerce avec leurs femmes. Tous m'ont ajouté que leurs femmes étoient depuis longtems affectées d'une perte blanche habituelle; & je dois observer ici que ces cas se sont toujours présentés dans les tems du froid le plus violent. Je ne puis dissimuler que les premieres observations m'ont fait naître des doutes qui se sont fortifiés par la multitude de cas pareils, par la connoissance plus particuliere des circonstances & par la sincerité persévérante dans la déclaration des maris. Votre réponse, MM, finiroit peut-être par les dissiper. Permettez cependant que d'après l'observation je vous fasse part de quelques conjectures analogues sur la nature de cette indisposition.

Rappellons les circonstances. *Flueurs blanches habituelles*, & *froid excessif*. On connoît les différens dégrés d'âcreté virulente que contractent ces flueurs en tems de froid, & particulierement chez les femmes tant soit peu cachectiques. L'on connoît aussi l'extrême délicatesse de la texture du canal de l'uretre chez les hommes. D'après ces connoissances & ces conjectures, imaginez-vous, MM., que la femme la plus vertueuse puisse quelquefois donner à son mari une gonorrhée virulente qui air tous les symptômes d'une gonorrhée vénérienne?

Je me dispense de vous parler ici du traitement; si vous reconnoissez une de

ces especes de gonorrhées, il est manifeste que le traitement doit être analogue au genre de cachexie qui l'a produite.

R. Quelque facile à résoudre que paroisse d'abord la question proposée; quelque porté qu'on soit en général à condamner les femmes & à croire plutôt aux vices qu'aux vertus; quelque vrai que soit encore l'axiome, *nemo dat quod non habet;* nous croyons cependant que cette question a encore besoin d'être examinée, d'être éclaircie. Il seroit très-avantageux pour l'humanité & très-important pour le repos des familles, pour celui des maris surtout, qu'elle le fût de nouveau, non pas par ceux qui croient tout savoir & qui imaginent que l'Art est à sa perfection, mais par ceux qui ont beaucoup vû & auxquels l'expérience a appris à former des doutes sur les choses mêmes les plus reçues. Cette incertitude où l'on est sur une infinité de points en Médecine, est encore une preuve de ce que nous avons dit plusieurs fois de l'imperfection de cette science & de la nécessité de distinguer avec soin les divers principes des maladies.

Quant à la question présente; ce qui augmente les difficultés pour la solution, c'est celle d'avoir d'un côté toujours l'aveu des personnes qui sont dans ce cas, & de l'autre, le défaut d'observations bien faites. Les nouvelles observations que vient de publier M. Fabre sur les maladies vénériennes peuvent servir à jetter quelque jour sur cette matiere. Cet Auteur prétend avoir observé chez plusieurs femmes, des gonorrhées virulentes sans commerce impur, *à sola masturbationis causâ*, qui ne sont point susceptibles de guérison par le mercure. Quoique nous ne soyons pas entierement de l'avis de M. Fabre, qui semble exclure toute autre cause que celle-ci, de ces sortes de gonorrhées, ses observations servent à faire connoître que l'existence du mal vénérien n'est pas toujours nécessaire pour donner naissance à une gonorrhée très-virulente. D'autres observations de ce genre, consignées dans les Auteurs, viennent encore à l'appui de ce qu'on avance, & nous croyons que dans les cas de ressemblance parfaite entre des fleurs blanches d'un mauvais caractere & une gonorrhée vénérienne, il n'y a que le traitement ou la guérison obtenue par les remedes spécifiques qui puisse lever tous les doutes sur la nature de la maladie.

Quant à la communication de cette espece de gonorrhée qui, quoique virulente peut ne pas être vénérienne, nous la croyons possible de la femme à l'homme; mais alors la gonorrhée qui en résulte chez ce dernier n'a rien de virulent, se borne à un écoulement de matiere muqueuse, blanchâtre, sans aucun des simptômes concomittens des gonorrhées vénériennes, comme ulceres chancreux, gonflement des glandes inguinales &c, &c. Le plus souvent cette gonorrhée blanche est accompagnée d'une rougeur érésypelateuse qui occupe le gland.

Du reste, on ne doit pas regarder notre décision comme une loi; nous proposons seulement notre sentiment dans l'hypothese que les sujets de l'un & l'autre sexe qui seroient dans ce cas, sont à l'abri de tout soupçon de vice vénérien ancien ou récent, héréditaire ou acquis.

Lettre de M. PAJON DE MONCETS, D. M. P. aux Redacteurs de la Gazette de Santé.

Ce 15 Mars 1779.

Le mercure depuis plus d'un siecle, MM., a été regardé comme le spécifique le plus décidé pour la guérison des maladies vénériennes. Les préparations & les combinaisons de ce minéral ont produit la variété des remedes que l'on a employés & prenés depuis ce tems. Des remedes tirés de la même source avec la même vertu se sont succédés les uns aux autres, & ont eu successivement le mérite de la nouveauté. Ce médicament a entraîné peu d'inconvéniens, & le peu de désagrément qu'il avoit n'existe plus depuis que l'on a abandonné la méthode de pousser son effet jusques à la salivation. Aucun des remedes proposés contre ces maux, n'a eu des succès aussi avérés & aussi soutenus. On a donc lieu d'être surpris d'entendre des personnes vanter contre ce fléau des secours dans lesquels il n'entre point de mercure; on est bien fondé à en suspecter l'efficacité. Le mercure administré, surtout par des Gens de l'Art, guérit surement & sans aucun accident. Que peut-on désirer de plus? Une maladie qui a quelque analogie avec les maux vénériens, & qui dans bien des cas en est une dégénerescence (je veux parler des écrouelles), a été combattue par des préparations mercurielles, & ce sont les seules qui ayent eu quelque réussite. Ces maux sont très-opiniâtres. Il faut un

traitement méthodique & qui doit varier suivant l'âge, le tempérament du sujet & la force du mal. La résistance que ces maux ont souvent opposé au traitement, soit par leur caractere, soit par leur date, soit par quelque négligence, soit enfin par la difficulté qu'il y a de faire prendre les remedes aux jeunes sujets qui en sont atteints ordinairement, a mis cette maladie presque au nombre des écueils de la Médecine.

J'ai traité quelques malades affectés de pareils maux. J'ai réussi avec des préparations mercurielles connues. Je souhaiterois confirmer de pareilles guérisons par de nouvelles cures, & j'offre de donner des conseils gratuits à des pauvres qui en sont affectés, quoique je n'emploie aucun remede qui me soit propre, & que je renvoye à des Maîtres en Pharmacie pour la préparation des médicamens. Je ferai part des doses, du procédé & du régime, sitôt que je serai assuré par un plus grand nombre d'expériences de la bonté du traitement.

Je crois être fondé à présumer que tous les engorgemens de glandes, même ceux qui donnent lieu à des cancers seroient détruits par le même traitement ; c'est ce que je propose de tenter.

Vous ferez, MM., tel usage que vous croirez convenable de cet avis.

J'ai l'honneur d'être &c. PAJON DE MONCETS.

Demande aux Personnes de l'Art, faite par M. VERDIER, Chirurgien à la Ferté-Bernard.

Deux femmes confiées à mes soins ont chacune une exomphale *. L'une s'en est apperçue à la suite d'un accouchement fort long & laborieux il y a huit ans. Elle a fait deux couches depuis, & c'est dans sa derniere grossesse que je l'ai vue pour la premiere fois. On ne lui avoit fait porter aucune espece de bandage. La tumeur étoit grosse comme un gros œuf, longue d'environ cinq pouces, & après un examen & des tentatives, je me suis assuré qu'il n'y avoit point d'adhérence. La malade souffroit continuellement des coliques aigues que les lavemens adoucissans quelquefois laxatifs dissipoient ; mais elles ne tardoient pas à revenir aussi violentes. Je la décidai avec beaucoup de peine à porter un large bandage fait simplement d'une double toile, qui sont tenoit une pelotte molette. Ce bandage l'a soulagée au gré de ses désirs & au-delà de mes espérances. J'attendois qu'elle eût fait ses couches pour lui faire porter un bandage de Suret (Mém. de l'Acad. de Chirurg. tom. V, p. 364) dont j'espérois un succès complet d'après celui du bandage de toile (1). J'ai écrit aussitôt à un excellent Bandagiste de Paris pour m'en procurer un, & il a eu la franchise de me marquer qu'outre la chereté de ce bandage, *sa complication le rend susceptible de se déranger aisément, & qu'il ne remplit pas toujours l'indication.* Je le remercie très-sincérement de l'honnêteté de son procédé, & je m'adresse maintenant aux personnes de l'Art & les prie de m'indiquer la meilleure espece de bandage, ou le meilleur moyen à employer pour contenir cette espece de hernie, parce que ce bandage de toile ne changeant point son ampleur lorsque le ventre change de volume, bien qu'il ait été d'une grande utilité à la malade, a les inconvéniens d'être tantôt trop serré & tantôt trop lâche : inconvéniens que je me proposois d'éviter avec le bandage de Suret.

L'autre femme s'est apperçue de sa hernie aussitôt que de la grossesse dont elle est maintenant sur le se. mois, sans pouvoir l'attribuer à aucune cause extérieure. La tumeur est grosse comme une noix, & rentre aisément. Je lui fais appliquer le même bandage de toile, & lui faisois espérer le même secours du bandage de Suret. Elle profitera des mêmes conseils que l'on voudra bien me donner, & dont j'aurai obligation.

Signé, VERDIER, Maître - ès - Arts de Paris & en Chirurgie de la Ferté-Bernard.

R. Nous croyons obliger M. Verdiet & le Public d'indiquer pour ce cas le bandage exomphale de la composition de M. de Juville, Chirurgien-Herniaire de Paris. Ce bandage a tous les avantages de celui de M. Suret, sans en avoir les inconvéniens. Il a moins de volume & se

* Hernie à l'ombilic.

(1) On conçoit bien que le travail de l'enfantement devoit nuire beaucoup à cette hernie. La pelotte que j'avois fait appliquer auparavant nuisoit à la malade, on fut obligé de l'ôter. Je fis appliquer à sa plaie une serviette molette & fort épaisse que le bandage maintenoit sur la tumeur, & malgré l'attention que j'avois de faire appuyer une main dessus à chaque douleur, il sortoit beaucoup d'intestins, & assez pour faire craindre.

prête à tous les mouvemens d'élévation & d'abaissement du bas-ventre.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE & *Mémoires de la Société Royale de Médecine. 1779. in-4°.* d'environ 1000 pages avec *fig.* A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 12 liv. broché, 14 liv. relié.

Ceux qui voudront avoir les figures des champignons enluminées payeront 4 liv. de plus.

Ce premier volume des Mémoires de la Société contient, comme ceux de l'Académie Roy. des Sciences, deux parties, une partie historique & une des mémoires. La premiere partie de ce volume est précédée d'une préface dans laquelle on trouve l'histoire & le sujet de la création de la Société; les objets pour lesquels elle a été fondée; ceux dont elle s'occupe, & le plan sur lequel elle se propose de travailler. Cette partie contient encore les Lettres-patentes, le tableau des Membres de la Société, les éloges des Associés morts depuis la création, une notice des ouvrages des Membres de la Société, qui ont paru depuis son établissement, & un très-grand nombre d'observations intéressantes sous les titres: *Observations météorologiques*; *Topographie médicale*; *Épidemies*; *Épizooties*; *Médecine-pratique*; *Chirurgie*; *Anatomie*; *Chymie médicale*; *Eaux minérales*; *Botanique*; *Maladie des grains*; *Physique médicale*. Cette partie contient 360 pages. La partie des Mémoires en contient 592.

On a cru qu'on devoit insérer dans les volumes des Mémoires les dissertations couronnées par la Société. On trouve dans celui ci celle de M. Jaubert, qui a remporté le prix proposé en 1776 sur le traitement des fievres exanthématiques. Pour ne pas multiplier les êtres sans nécessité & grossir les volumes, on n'a pas jugé à propos de donner des extraits des Mémoires dans la partie historique.

On n'a rien négligé pour les gravures des planches & la partie typographique qui sont supérieurement bien exécutées. On y admire jusqu'aux vignettes gravées en bois qui sont autant de chefs-d'œuvres. Elles sont analogues aux sujets. Nous nous proposons de donner dans les feuilles suivantes & sans interruption, une idée des articles contenus dans ce premier volume.

DISCOURS *sur la véritable gloire du Chirurgien, prononcé aux Ecoles de Médecine pour l'ouverture solemnelle des Ecoles de Chirurgie, le 29 Novembre 1778, par M. Etienne* GROSSIN DUHAUME, *Doct. Régent & ancien Professeur des Instituts de Médecine, Professeur actuel de Chirurgie & Médecin de l'Hôtel-Dieu.* A Paris, chez d'Houry, Imprimeur-Libraire, rue de la Bouclerie. *in-4°.* de 19 pag.

Tout respire dans ce discours les sentimens d'humanité dont l'Auteur est pénétré. Il a pour objet de prouver que la véritable gloire du Chirurgien consiste dans le soin qu'il a de se livrer entierement à l'exercice de son art.

Problêmes.

N'ayant pas reçu de réponse au problême sur la nutrition, proposé dans le N°. 7, nous le proposons de nouveau pour en donner la solution dans le N°. 14, en cas qu'il n'y ait pas de réponse satisfaisante d'ici à ce tems. On se rappelle qu'on a demandé: *Quelle est la maniere de nourrir des animaux, par exemple deux poulets, de façon que l'un meure en peu de tems d'hydropisie, l'autre de gangrene.* On ajoute à celui-ci le problême suivant, qui est également du ressort de la Chymie. On demande:

Quel est le moyen de rendre à volonté l'Ethiops martial attirable ou non attirable par l'aimant, & quelle est la cause de ce phénomene?

Errata du N°. 10 *de la Gazette de Santé.*

Il s'est glissé une erreur d'impression à la page 40; au lieu de 140 liv. la livre de Phosphore, *lisez* 240 liv.

Errata de la derniere Gazette.

Pag. 43, lig. 15, prem. col. *par pinte ou du baume de vie*, lisez, par pinte du baume de vie

---

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. ort franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 28 Mars.

S. XLIX.

Lac phthisicis sanum caprinum, post camelinum, Atque jumentinum, plus omnibus est asininum. Plus nutritivum vaccinum, sic & ovinum: Si febris, caput aut doleat, non est bene sanum.

Aux gens que pas à pas conduit vers le tombeau
La phtisie ou la fievre lente,
On ordonne le lait de chevre ou de chameau
Ou celui de jument comme chose excellente;
Mais si d'une migraine ou ressent les douleurs,
Si sur le corps la fievre exerce ses rigueurs,
Du lait apprenez que l'usage
Fait moins de bien que de dommage.

Observation sur un accouchement laborieux extraordinaire, par M. Montplanqua, Docteur en Médecine.

La femme du nommé Lebeau, à Saint Léger en Ivelines, Election de Montfort l'Amaury, accoutumée à aller tous les jours à cheval, devint grosse à l'âge de 38 ans. Elle n'avoit pas eu d'enfans depuis 12 ans. Elle parvint à son terme & fut prise des douleurs pour accoucher, le 12 Décembre 1778, à 6 heures du soir. Dès l'instant les eaux s'écoulerent, & les douleurs devinrent plus rares jusqu'au 13. Elles augmenterent beaucoup vers le soir de ce même jour. Le Sr. Champaux, Maître en Chirurgie, établi à S. Léger depuis 25 ans, fut appellé. Après avoir avoir examiné la situation de cette femme, il sentit au premier attouchement que la tête de l'enfant étoit située obliquement dans le bassin du côté gauche. Il mit la tête en direction & la malade fut presque sans douleurs jusqu'au mardi 15 dudit mois. Malgré les secours donnés en pareille occasion, le Sr. Champaux tenta inutilement l'accouchement par les pieds. Sur les 7 heures du matin, les douleurs augmenterent. Le ventre de la femme s'éleva en forme d'arcade. Le Sr. Champaux appella le Sr. Trouslau, son confrere, Maître en Chirurgie à Rambouillet. Celui-ci, après s'être assuré de l'état des choses, décida à onze heures du matin avec le sieur Champaux, d'employer le *forceps*. Il fut impossible d'introduire la seconde branche. Les douleurs augmenterent. On esperoit que la nature acheveroit l'accouchement; mais sur les six heures du soir, la femme fut prise d'un tremblement qui dura deux heures. Elle se plaignoit d'engourdissement dans les extrémités inférieures. Le ventre devint plus gros & se météorisa. On s'apperçut que les sutures de la tête de l'enfant se séparoient, les os chevaucherent les uns sur les autres, & les parties sexuelles de la femme se rétrecirent.

La femme mourut le 16 à 4 heures du matin. On fit l'opération césarienne du côté gauche; après la section des tégumens il sortit quantité de vents, & de sérosités fétides avec explosion. Cette premiere ouverture étant aggrandie, on a remarqué l'uterus percé dans sa partie supérieure; la jambe gauche de l'enfant sortoit par l'ouverture & avoit à la malléole une tumeur emphisemateuse de la grosseur d'un œuf. Après l'ouverture de l'uterus pour tirer l'enfant, on a remarqué qu'il étoit situé obliquement du côté

gauche, & qu'il avoit à toutes les articulations des tumeurs emphisemateuses, ainsi qu'aux omoplates & à la nuque. Le *placenta* étoit fort volumineux & situé sous le ventre de l'enfant. Les os du bassin de la mere en situation naturelle. La symphise du pubis ne s'étoit point dilatée.

Cette observation nous a été communiquée par les Srs. Champaux & Trouflau, Chirurgiens très-estimés dans leur canton. Elle présente aux Gens de l'Art bien des réflexions à faire.

Elle offre naturellement deux principales questions à résoudre. Pouvoit-on prévoir & prévenir un pareil accident? Quels étoient les moyens à employer? Nous laissons ces questions à discuter & à résoudre aux Accoucheurs.

Extrait de plusieurs réponses aux Mémoires à consulter des Nos. 7, 8 & 9; par MM. HIRIART, DELIMAL *&c.*

On se rappelle que dans le premier, il s'agit d'un engorgement dur & douloureux des glandes amygdales qui suppurent quelquefois, lequel a succédé à un état inflammatoire; que dans le second, il est question d'une extinction de voix accompagnée de toux, de difficulté de respirer & de mouvement accéleré du pouls, qui s'est déclarée après un rhume, & immédiatement après une douleur rhumatismale au pied; que dans le troisieme, on a parlé d'un malade continuellement sujet à un état d'éretisme des parties sexuelles que rien ne peut calmer, à des douleurs au périné &c. (Voyez les Nos. 7, 8 & 9.)

Quant au premier cas; M. Hiriart regarde l'état actuel des amygdales comme le principe d'une disposition carcinomateuse; il considere ces glandes comme dans un état passif par la perte de l'action tonique des parties; il pense que pour les ramener à leur ancien état, on doit mettre en usage longtems l'extrait de quinquina, les fumigations des plantes aromatiques, en y mêlant des feuilles de cigue, un régime sain & reglé, l'exercice, le changement d'air, &c. Il conseille ces remedes dans la supposition que le mal n'est point dépendant de quelque autre vice, enfin qu'il n'est ni secondaire ni compliqué. (Voy. sur la même maladie une consultation dans le No. 11, de MM. A. & de Lacroix, D. M.)

Quant au second cas; M. Hiriart le fait dériver d'un double principe, d'une humidité excessive dans les organes de la respiration qui les reláches & engorgés, & d'un épaississement d'humeurs que l'Auteur caractérise de mélancolique. Il regarde le rhumatisme qui a paru comme un accessoire à la maladie. Il propose pour combattre cette maladie 1°. des pilules faites avec le savon de Starkey, les fleurs de benjoin, la gomme ammoniac & les pilules de cynoglosse, 2°. des bouillons faits au bain-matie avec les viperes, le quinquina, les racines d'angelique, d'iris de Florence, d'aulnée, quelques plantes aromatiques & antiscorbutiques, l'érysimum, le lierre terrestre & les cloportes à prendre quatre fois par jour, les eaux de Cauterets pour boisson ordinaire, mêlées avec un quart de bon vin rouge, en attendant leur usage, puisées à leur source.

M. Delimal considere la même maladie comme une phtisie scorbutique telle qu'elle a été décrite par Morton, & dont les symptômes n'ont pu se calmer ni par les rafraichissans, ni par les purgatifs, parce qu'elle reconnoit pour cause un principe acide. Il renvoye, pour les remedes, à la matiere médicale de Boerrhaave qui indique les anti-acides propres à remédier à cette disposition des humeurs; par conséquent les absorbans & les alkalis sont les secours dont l'Auteur prétend parler, & dont on doit varier les doses suivant les circonstances.

Pour ce qui concerne le 3e. cas, M. Hiriart le regarde comme un effet de l'atonie jointe à un excès d'irritabilité; ce qui le rend plus difficile à combattre. Selon lui, ce mal exige des calmans & des toniques efficaces, mais combinés de maniere qu'ils soient capables de fortifier sans échauffer ni irriter, & de calmer sans relâcher ni énerver. Dans cette vue, il propose un bol fait avec douze grains d'extrait de quinquina, & six grains de trochisques de Katabé, de quatre en quatre heures, & en prenant après le bol du matin & celui du soir, six onces de lait de chevre sortant du pis & adouci avec le sucre rosat. On augmentera tous les quatre jours la dose des médicamens. Le malade se nourrira de soupes au lait, de riz, d'œufs mollets. Sa boisson ordinaire sera de l'eau d'orge sucrée, rendue mucilagineuse avec un peu de gomme arabique & aromatisée avec un peu de canelle, ou une légere

décoction de cachou. Il se frottera plusieurs fois les parties sexuelles & le périné avec du vinaigre de roses rouges, d'abord tiede, puis froid : il les couvrira ensuite avec une peau de mouton. Il observera le plus grand repos d'esprit & de corps.

Mémoire à consulter.

Madame *** âgée de 26 ans, & mere de plusieurs enfans, d'un tempérament phlegmatique-sanguin, d'une constitution délicate, eut une fausse couche vers la fin de Septembre dernier, au terme de trois mois environ, qui fut annoncée par une perte que l'on n'a pu attribuer à aucune cause extérieure.

On n'eut pas le tems de pratiquer la saignée du bras avant la sortie de l'embrion, & l'écoulement en rouge continuant avec des douleurs vives à la région de la matrice, avec tension, gonflement à cette partie, fievre continue, on mit en usage les remedes généraux. Une diete févere, les adoucissans, les incrassans en boisson, de légers astringens & des opiatiques auxquels on substitua l'hypecacuana à petite dose, furent employés. L'écoulement diminuant toujours peu-à-peu, & les accidens en proportion ; on termina le traitement par l'usage d'un bol fait avec la gomme ammoniac & l'hypecacuana.

Il paroissoit très-peu de chose ; la malade se trouvoit bien, lorsque des pesanteurs & des coliques de deux ou trois jours furent suivies à la fin de Novemb. d'une perte considérable d'un sang rouge & vermeil qui sortit à flots, & à laquelle succéda une syncope de plusieurs heures.

On employa l'eau de Rabel & les autres astringens.

L'usage continué de ces remedes fit diminuer l'écoulement, qui parut en blanc au bout de huit ou dix jours. Mais de tems en tems (tous les trois à quatre jours) il y a des douleurs & des pesanteurs à la région de la matrice, on y sent de la renittence, & ces douleurs, ces pesanteurs sont suivies d'un écoulement en rouge & d'urines épaisses qui le font diminuer, & quelquefois cesser. La constipation est opiniâtre, malgré les lavemens adoucissans & quelquefois laxatifs. Une médecine en bol (à raison de l'aversion de la malade pour les médecines liquides) avec la rhubarbe, la crême de tartre & la scammonée lui fait rendre beaucoup de matieres, & elle en a moins de pesanteur après.

Depuis cette derniere rechute, il y a eu plus d'irritation & de chaleur que de fievre. (A la premiere époque la fievre étoit forte.) Tous les matins la malade a éprouvé un froid très-grand pendant quatre heures, avec baillemens, pandiculations ; & l'état de chaleur qui suivoit ainsi que la fievre, n'étoient point proportionnés à ce froid. Il y a toujours eu un point doulouteux au haut de la tête, de façon que l'état vapoteux ne peut être méconnu, & ces douleurs, ces pesanteurs faisant soupçonner des obstructions dans les parois de la matrice, j'ai prescrit le bol suivant :

Savon blanc, 2 gros ;

Saffran de mars apéritif & gomme ammoniac, de chaque un gros & demi ;

Hypecacuana, un scrupule, pour former 72 pilules pour douze jours.

Les douleurs, la pesanteur ont diminué ; l'écoulement blanc a été sans mélange. La chaleur & l'irritation ont été moindres ; On a réitéré la dose du dernier remede également pour douze jours qui a produit un bon effet. On l'a répété une troisieme & quatrieme fois pour le même tems ; mais on a retranché le savon. Maintenant la malade marche ; il n'y a plus aucune espece d'écoulement, plus de froid périodique, plus de chaleur à la peau, mais il y a encore un peu de mal de tête. La malade ressent toujours de la pesanteur à la matrice. On n'y apperçoit aucune tension ni dureté ; mais les forces ne reviennent pas. La malade éprouve une douleur avec chaleur, après avoir marché, à la région lombaire ; il y a toujours constipation, & les jambes sont enflées.

Il y a aujourd'hui (14 Mars) quinze jours que la malade a vu en rouge pendant cinq à six jours. Les douleurs, la tension, la pesanteur se sont fait sentir. Cet écoulement a été pris pour une évacuation périodique. Mais j'ai peine à croire qu'après une seconde perte aussi considérable que celle qu'elle a éprouvé, & après une diete aussi longue & aussi anstere, il ait pu se former assez de sang pour que la plénitude des vaisseaux ait décidé les regles. N'est-ce pas plutôt l'effet d'un engorgement dans les vaisseaux utérins ? Nous avons des eaux minérales martiales dans nos environs, j'en ai conseillé l'usage ; mais je demande si

j'ai rempli les indications que présentoient la nature & les accidens de cette maladie, quels seroient les meilleurs moyens à employer pour prévenir les rechutes, dont je ne crois pas la malade à l'abri?

R. En attendant d'autres réponses, notre avis est que dans ces sortes de pertes on doit employer les saignées, si l'état du pouls en indique la nécessité, les astringens les plus doux de préférence aux autres, tels que l'eau de riz, la décoction de racine de grande consoude. On invite la malade à observer un régime doux, tempérant, rafraîchissant, à se tenir tranquille au lit pendant quelques jours, & à ne point s'affecter de son état.

Extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

La préface, comme on a dit, contient une instruction & le plan des travaux de la Société. On y trouve particulierement des détails sur la maniere de rediger les observations sur les maladies épidémiques soit des hommes, soit des animaux, une instruction détaillée à ce sujet qui éclaire & peut mettre facilement sur la voie ceux même à qui un travail de ce genre ne seroit pas familier. On y trouve les différentes manieres de faire l'analyse des eaux minérales, de rediger les observations météorologiques &c. &c. Nous ne nous arrêterons qu'à une vue générale sur les maladies. C'est la maniere de les observer qui a été tracée jadis par Baillou, célebre Praticien de Paris. Elle nous a paru capable de répandre un grand jour sur leur traitement. Cet Auteur considere en général les maladies fébriles comme ayant leur siege les unes dans l'estomac ou les premieres voies, les autres dans les vaisseaux. On a cru qu'on pourroit tirer de cette division générale des conséquences utiles pour la pratique. Par exemple, lorsque les fievres offrent des symptômes de plénitude, de saburre & de putridité dans les premieres voies, c'est aux émétiques, aux purgatifs, aux acides, ou autres antiseptiques semblables qu'il faut avoir recours principalement; lorsqu'au contraire, les symptômes prédominans sont ceux d'une inflammation vive, ce sont les saignées & les délayans qu'il faut employer.

Dans les 184 premieres pages de l'histoire sont compris le projet des travaux de la Société, les programes des prix proposés, le tableau des Membres de la Compagnie, les Lettres-patentes, les éloges de MM. Bouillet, le Beau, de Haller, par M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel; une notice de tous les ouvrages des Associés, qui ont paru depuis l'établissement de la Société; un tableau d'observations météorologiques faites en différentes parties de l'Europe, recueillies & redigées par le Pere Cotte.

Il y a 21 pages consacrées à la topographie médicale. On y voit celle de Bordeaux par M. Betbeder, celle de Langon par M. Graulau, celle de Bazas & de Castel-Jaloux par M. Richard, & celle de Montauban par M. Cazes.

Suivent immédiatement plusieurs observations sur les épidémies. Le premier article est un extrait d'un mémoire redigé par M. Perkins, Médecin de Boston, sur la nature & l'origine des fievres catharrales épidémiques, qui a été remis à la Société par M. Franklin. Nous en rendrons compte dans la feuille suivante.

LIVRES NOUVEAUX.

DÉTAIL *des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses Provinces de France. Sixieme Partie, années 1777 & 1778. On y a joint différentes méthodes pour secourir non-seulement les noyés, mais les suffoqués par la vapeur du charbon &c. par M. Pia, ancien Echevin de la Ville de Paris.* A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques. 1779. in-12. de 231 pag.

On a joint à ce recueil utile les réflexions sur le rappel des noyés à la vie, par M. John Hunter, lues le 21 Mars 1776, tirées du 66e. vol. des Transactions Philosophiques de Londres, & communiquées à l'Auteur par M. le Begue de Presle, Docteur en Médecine, Censeur Royal &c.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. ort franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 4 Avril.

S. L.

Lenit & humectat solvit sine febre butirum Incidit, lavat, penetrat, mundat quoque ferum.

Le beurre aux fievreux interdit
Par son baume onctueux lâche, humecte, adoucit.
Le petit-lait pénétre, incise, ouvre la voie,
Lave & fond les humeurs des vaisseaux qu'il nettoye.

Mémoire à consulter.

Un homme âgé de 40 ans, d'une humeur mélancolique, après un seul acte de cohabitation avec une fille malade, à la suite duquel il s'est lavé avec son urine, eut quelques jours après, des rougeurs, des démangeaisons aux parties génitales, avec des douleurs légeres au col de la vessie, au testicule, à l'aine, aux vaisseaux spermatiques, un embarras dans les muscles de la cuisse, le tout du côté droit seulement; une transpiration imperceptible d'une humeur épaisse & acrimonieuse aux boutses & aux parties voisines; un mouvement convulsif dans la paupiere inférieure de l'œil droit & ailleurs, de très-fortes inquiétudes dans les jambes tous les soirs; au lit des crampes aux extrémités inférieures.

Ces diverses affections ne tourmentent pas le malade toutes à la fois; elles varient, se suivent, cessent quelquefois entierement, ou se raniment avec force suivant les variations de l'atmosphere ou les dispositions intérieures du sujet.

Fatigué, inquiet de cet état, le malade consulta en Avril 1778 un Chirurgien habile qui refusa longtems les anti-vénériens, mais la continuité de ces sensations & la cause connue qui les avoit occasionnés lui faisant soupçonner du virus, il indiqua l'eau de M. G.... Médecin de Paris, dont le malade fit un usage moderé pendant quelques semaines avec les précautions prescrites. Ce remede n'ayant rien changé à son état, le malade consulta un Chirurgien célebre de Paris qui décida qu'il n'y avoit point de virus & défendit l'usage des anti-vénériens. Cependant ses accidens augmentant, le malade eut recours aux sieurs Quertan & Andomet qui lui dirent, *vous avez du virus; prenez de notre eau; quatre bouteilles vous guériront assurément.* Il en prit six; mais son état n'a point changé; au contraire, les sensations sont maintenant plus marquées, plus douloureuses, plus variées. Il y a des pesanteurs sous les aisselles, des douleurs assez vives à l'omoplate ou dans les os de diverses parties du corps, des douleurs dans les pouces ou les doigts des pieds, des picottemens, des démangeaisons à l'anus, &c. Mais l'accident le plus ordinaire, c'est la douleur au testicule droit & aux parties voisines.

Ces sensations ne se font ressentir que les soirs & varient d'un jour à l'autre. Cependant il y en a toujours une prédominante pendant une, deux ou trois semaines; & quand le siege principal de cette humeur est prêt de changer de place, ce qui arrive plus fréquemment quand l'état de l'air change, alors le malade n'éprouve pendant quelques jours presqu'aucune sensation caractérisée, mais il y a un frissonnement dans tous ses mem-

bres à-peu-près semblable à celui qu'on ressent dans un accès de fievre.

Plusieurs habiles gens de l'Art consultés successivement par le malade, ont tous dit, *vous n'avez point de virus*, il ne vous faut aucun remede.

Cependant la douleur du testicule & des parties voisines exerce beaucoup plus vivement le malade depuis une quinzaine, (peut-être parce qu'il ne fait pas gras) & quoiqu'il ait ressenti il y a quelques jours le mal-aise, avant-coureur ordinaire du déplacement de l'humeur, c'est encore dans cette partie qu'elle s'est fixée & elle se fait sentir ensemble avec les démangeaisons, les picottemens à l'anus & des douleurs dans les côtes & dans les os.

On demande si le malade a du virus vénérien? Quel est le traitement qui lui convient?

S'il n'a pas de virus, quelle est l'humeur vicieuse qui le tourmente? Quels sont les remedes ou le régime dont il doit faire usage pour obtenir guérison?

R. En attendant d'autres réponses, la nôtre est qu'il n'y a point en effet de virus vénérien; que l'humeur qui tourmente est très-difficile à caractériser & peut-être à guérir; que pour remédier jusqu'à un certain point à cet état, le meilleur parti qu'il y ait à prendre selon nous, est d'avoir recours aux bains domestiques, aux bouillons apéritifs faits avec l'oseille, la laitue, la bourrache, le cerfeuil à petite dose, ainsi que le cresson de fontaine, qu'on fera bouillir avec un quatteron de veau dans deux pintes d'eau, reduites à pinte & demi. La boisson ordinaire sera ou du petit-lait ou une tisane faite avec la graine de lin, le chiendent & la réglisse. Lorsque les accidens seront calmés, le malade sera mis à l'usage de remedes plus actifs, tels que les préparations d'antimoine combinées avec celles du mercure, avec les amers, & les purgatifs tels que le jalap.

Réponse au Mémoire à consulter du N°. 10 de la Gazette de Santé; par M. FOUROT, D. M.

On se rappelle qu'il est fait mention d'une difficulté d'avaler, d'un vomissement &c, & qu'on soupçonne une tumeur à l'œsophage.

M. Fourot dit: les Auteurs & l'expérience apprennent qu'une difficulté d'avaler les alimens solides lorsqu'ils descendent dans l'œsophage peut dépendre 1°. d'un état convulsif de quelques faisceaux des fibtes charnues de cette partie ou de leur atonie; 2°. d'un ulcere carcinomateux placé en quelque endroit de ses tuniques; 3°. de la présence d'un corps étranger; 4°. d'une tumeur quelconque, comme d'un anevrisme, d'un poireau successivement élevé sur la superficie de la membrane interne de l'œsophage. Je crois de plus qu'il n'est pas indifférent d'examiner si les matieres rejettées par le vomissement ne sont pas chargées de sang, de pus, de fibriles qu'elles pourroient entraîner, & si le sistême vasculaire de cette partie est dans l'état naturel. La vraie cause de cet obstacle me paroît difficile à déterminer. L'exposé du Mémoire me fait incliner pour un poireau situé à cette partie. Je ferois d'avis qu'on employât d'abord les instrumens propres à faciliter la connoissance des maladies de l'œsophage, principalement ceux dont MM. de Beauve & Venel se sont servis avec tant de succès.

Si l'on parvient à franchir l'obstacle au moyen de ces instrumens, je conseille d'introduire deux sondes convenables à la fois, placées à côté l'une de l'autre. Ces sondes percées à leur extrémité receveroient un seul fil fort & ciré, dont les bouts seroient alongés en dehors & soutenus par la main de l'Opérateur. Les sondes introduites, on écarteroit leurs extrémités inférieures & les retirant dans la même direction, on pourroit saisir par un mouvement convenable le fil à la base de la tumeur si elle en avoit une qui pût en assuret le succès. Le fil arrêté, formant une anse, on couleroit les sondes sans quitter les fils, on formeroit les nœuds nécessaires, on les fixeroit sur la tumeur, soit en les conduisant au moyen des mêmes sondes, soit en suivant la méthode de M. Levret pour les polypes.

L'œsophagien de M. de Beauve, Chirurgien de Paris, ou tout autre convenable, doit être employé pour l'injection des alimens. Les lavemens nourrissans ne sont point à négliger; les topiques émolliens sur le col, les gargarismes relâchans, les huileux, les saignées revulsives, le lait tiede pour nourriture, me paroissent les moyens indiqués dans ce facheux état.

Pour répondre à l'invitation que l'on

fait aux personnes de l'Art, je joindrai deux observations particulieres, analogues à celle dont il s'agit. L'une concernant un malade qui avale les alimens solides, & qui ne peut avaler les liquides sans se lever de table & sans faire en sautant les mouvemens de tout le corps, capables de faciliter la descente des liquides dans l'estomac. Je vois ce malade depuis huit jours, & je crois que les fibres musculaires de l'oesophage sont dans un état spasmodique qui ressemble en quelque sorte à celui des hydrophobes. On lit un fait semblable dans une collection de dissertations & de consultations de Médecine données par feu M. Chirac.

L'autre observation a pour sujet un jeune homme qui, pendant six ans, avoit eu une difficulté d'avaler les alimens solides. L'obstacle augmentant successivement, le malade fut toujours traité sans qu'on connut la cause de sa maladie. On lui refusa pendant longtems des oignons cruds qu'il désiroit avec un empressement digne de remarque. Enfin voyant le malade sans ressource on céda à ses lamentations; mais il fut suffoqué au moment même où l'on cherchoit à le satisfaire. On ouvrit le gosier, on trouva une tumeur qu'on détacha & qui fut placée par hazard au même endroit, que des oignons crus & pelés qu'on lui avoit préparés. Au bout d'un quart d'heure employé à d'autres recherches sur le cadavre, on crut s'appercevoir en examinant la tumeur, qu'elle avoit diminué de moitié. On l'enveloppa d'oignons hachés grossierement, la diminution prompte qui s'en fit devint beaucoup plus sensible. On réfléchit sur le goût du malade, & on se répentit d'avoir contrarié la nature. Je m'abstiens d'autres réflexions sur ce phénomene.

Réponse à celle de M. Saillant, D. M. P. du Supplément du No. 8, sur le Mémoire à consulter du No. 48.

Permettez que je vous donne quelques éclaircissemens sur l'épilepsie qui a fait le sujet de notre discussion, que j'affirme n'être point originairement idiopathique de la tête, & que je vous démontre la différence d'une épilepsie idiopathique & sympathique. Vous jugerez par les premiers mots supprimés de ma consultation, que votre sentiment & le mien sont à-peu-près les mêmes sur les causes & les effets de cet *âcre*. Je disois, » il est plus » que probable que l'estomac & les parties adjacentes sont le siege de cette » cruelle maladie, qui dépend d'une humeur âcre déposée entre les membranes » de l'orifice cardiaque, ou entre les parois du diaphragme &c. J'ai dit plus » bas, si la tête étoit affectée idiopathiquement, les symptômes s'y seroient » manifestés plus immédiatement & » beaucoup plus violemment, ce qui » n'est point arrivé, &c.

J'espere qu'en comparant les causes, le siege & la différence de ces especes d'épilepsies, vous pourrez un jugement beaucoup plus certain, car il seroit dangereux de vous induire en erreur. L'épilepsie se divise en idiopathique de la tête & sympathique. La premiere dépend d'un vice local inné & acquis du cerveau. Les causes physiques sont les suivantes: 1°. le défaut d'organisation & de conformation; 2°. un âcre qui agace & irrite le principe des nerfs; 3°. un épanchement de matiere quelconque dans les différens ventricules, & surtout dans le 4e. 4°. la sécheresse & la mollesse extrême de la substance du cerveau; 5°. les vers trouvés dans la substance du cerveau; 6°. des concrétions polypeuses & osseuses dans les différens sinus entre les membranes des meninges, & dans les cavités du cerveau même &c; 7°. des vers trouvés aussi dans les sinus frontaux; 8°. des caries indolentes tant de la pophise pierreuse des os des tempes que de la base du spheroïde &c; 9°. une exostose de la table interne du crâne qui produit compression; 10°. enfin une portion d'os détaché à la suite d'une chute ou d'un coup sans aucun signe apparent & opposé à la chute.

La suite à l'ordinaire prochain.

Lettre de M. Filleau, Chirurgien herniaire à Estampes, sur le Bandage à exomphale de M. Juville, à MM. de la Société R. de Médecine.

Du 26 Mars 1779.

» Le Bandage à exomphale, MM., de M. Juville, dont j'ai eu la description dans quelques-uns des Journaux de Médecine de l'année 1775, est sans doute ce qu'il y a de mieux à conseiller aux per-

sonnes pour lesquelles M. Verdier consulte, par le N°. 12 de votre Gazette.

Mais comme ce Bandage doit être d'un prix qui prive certaines personnes d'en pouvoir faire usage, & que celles dont est question me semblent dans ce cas, je crois devoir vous informer, MM., que j'ai secouru, avec succès, deux personnes du sexe, attaquées de la même incommodité, avec le bandage suivant.

Une plaque de fer blanc, un peu fort, plus ou moins grande, selon le volume de la hernie, taillée en ovale, & ambouție, sur la convexité de laquelle je place deux crochets rivés à contre-rivets & soudés en étain dans la face interne.

Cette plaque étant mollement garnie par-dedans, & recouverte partout de chamois, se maintient au moyen d'une ceinture de buffle garnie mollement, terminée à chaque bout par une laniere percée, qui s'attache de chaque côté aux crochets susdits après avoir passé sous une bride.

Ce Bandage simple, qui n'a pas à la vérité, MM., tous les avantages de ceux de MM. Suret & Juville, mais que l'on peut aisément allonger ou racourcir, se maintient néanmoins très-bien en place, & contient parfaitement les hernies des deux personnes dont j'ai déja parlé.

Il est un autre secours, MM., qui peut être utile aux personnes pour lesquelles on consulte, en rendant la cure de leur hernie radicale, c'est l'usage de la fleur de tan, appliquée de la maniere que M. Gachet des Essarts, Maître en Chirurgie à Falaise, l'a proposé à l'Académie R. de Chirurgie en 1775. Ce remede supérieur à celui du Prieur de Cabriere, & à celui de l'Ecole de Salerne, a été employé ici avec succès».

J'ai l'honneur d'être &c. FILLEAU.

Extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

L'extrait du Mémoire de M. Perkins, Médecin de Boston, qui commence l'article des épidémies dans le premier volume des Mémoires de la Société Roy. de Médecine, offre des remarques importantes sur la nature & l'origine des fievres catharrales épidémiques. C'est à la sollicitation de M. Franklin que l'Auteur s'est occupé de cet objet. Il se borne à rapporter le résultat de ses observations, sans prétendre donner la solution complette de ce problême.

M. Perkins reconnoît deux causes propres à donner naissance aux fievres catharrales. Les unes sont produites par un changement subit de l'air, ou parce qu'il est surchargé de particules déleteres, que s'élevent de la terre trop humide & marécageuse, ou qui sont apportées par les vents de différentes contrées; les autres sont dues aux qualités des saisons ou de l'atmosphere qui occasionnent différentes altérations dans les humeurs. Il paroît d'après plusieurs observations, ajoute M. Perkins, que les fievres épidémiques les plus mortelles ne sont pas ordinairement produites par des causes immédiates; la cause étant souvent établie plusieurs mois avant que la maladie paroisse; on en trouve des preuves convaincantes dans les personnes qui étant fort éloignées d'une Province, d'une Ville ou d'une famille, ont été attaquées de l'épidémie qui regnoit dans le pays qu'elles habitoient auparavant.

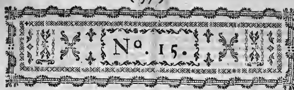
La suite à l'ordinaire prochain.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉMOIRE sur la formation du Salpêtre & sur les moyens d'augmenter en France la production de ce sel; par M. CORNETTE, *Doct. en Médecine, de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier.* A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins. 1779. in-8°. de 84 pag. Prix 1 liv. 10 s. br.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 11 Avril.

S. L I.

Pisum laudandum hic decrevimus ac reprobandum :
Est inflativum cum pellibus, at que nocivum ;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.

Que dirai je des pois ? je les loue & les blâme ;
Le pois avec sa peau gonfle ; il contriste l'ame,
Et fait mal en effet ; dont pour le rendre sûr,
Enlevons-lui sa robe & mangeons - le tout pur.

Suite de la réponse à celle de M. Saillant, D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.

Je vais rapporter en peu de mots les symptômes les plus essentiels de cette épilepsie. La perte de connoissance est subite. Ces malheureux poussent un cri violent dont ils n'ont jamais de souvenir, & ont à la bouche de l'écume diversement colorée, & très - puante. La tête exécute des mouvemens extraordinaires tant en avant, qu'en arriere ; tantôt elle tourne, tantôt elle reste fixée dans une de ces attitudes. Paroissent aussitôt les convulsions des muscles de la face, ensuite celles des autres muscles du corps. Les convulsions de la mâchoire inférieure sont plus violentes. La perte de sentiment & de connoissance est plus grande & plus durable. Ils sortent de l'accès plus hebêtés, les lassitudes sont plus longues. La durée des accès s'étend beaucoup plus loin. Le visage reste plus longtems gonflé, échimosé & noir, après avoir été rouge dans l'accès ; les yeux sont vifs & animés, & dans un mouvement continuel. En examinant les yeux d'un tel sujet on peut même prognostiquer qu'il est sujet à cette espece d'épilepsie. L'attaque est brusque. Lau. Riviere dit, chap. VII, p. 196 de epilepsia : *præterea æger venientem paroxismunt non percipit, sed ab eo in cautus subito opprimitur.* En un mot c'est la réunion de tous les mouvemens convulsifs, ou la convulsion la plus extrême.

La sympathique que j'appellerai, quoique le mot vous choque, idiopathique où ayant son siege dans un organe affecté ou interne ou externe, (il paroît que vous ne voudriez pas l'admettre ainsi que certains Médecins, mais les Vanswieten, les Boerhaave & l'expérience sont mes autorités) dépend d'une irritation fixée en une partie qui s'étend jusqu'au cerveau par le moyen des nerfs, elle est interne ou externe. Celle - ci dépend de ganglion, d'ongle rentré dans le gros orteil, de tophus, de nodus aux doigts & sur le dos de la main, de douleurs fixes en différentes parties externes du corps, de fracture, de carie, de rupture incomplette des tendons & contusions, &c. Vanswieten, dit, page 432, aph. 1078, *epilepsia jam à simili causâ orta medicis vocatur sympathica, vel & deuteropathica, quia in tali casu encephalon non afficitur primariò, sed aliâ corporis parte priùs affecta in consensum quasi trahitur.*

Les épilepsies dépendantes des vices des viscères du bas-ventre sont très communes ; ceux qui y sont très-exposés sont les organes internes de la génération de l'un & l'autre sexe. Les viscères membra-

neux, & remplis de beaucoup de nerfs; mais l'estomac offre davantage de phénomenes, aussi bien dans la duplicature de ses membranes qu'à ses deux orifices. Ceci provient de matiere noire, pituiteuse & porracée, renfermée dans sa cavité, d'un dépôt de sanie entre ses membranes & celles de ses orifices qui sont doués d'une grande sensibilité, & enfin d'obstructions & d'ulceres. Ces deux derniers sont communs aux autres visceres & au mesentere. On peut mettre au nombre les poisons, les remedes violens, les alimens âcres & les vers, qui se trouvent également dans les inrestins. Ces derniers accidens sont aisés à détruire & à connoître. Quand l'accès vient des vers, le malade se frotte le bas-ventre en portant alternativement la main du haut en bas, & durant l'accès il l'a toujours appuyé dessus en se pressant. La poitrine y est moins exposée; cependant on en a quelques exemples.

La suite à l'ordinaire prochain.

Remedes de WEISS, *contre le lait répandu.*

Herbes; pervanche, calendule, mercuriale, pariétaire, menthe, serpolet, verveine, mille-pertuis, betoine.
Fleurs; camomille, caille-lait jaune.
Racines; polypode, patience, squine.
Semences; fenouil. De chaque, quantité égale; faites sécher le tout & broyez.

On prend un gros de ces especes, un gros & demi de séné, 3 gros de sel d'Epsum. On fait bouillir dans 5 onces d'eau pendant une heure; on filtre & on ajoute 5 onces de petit-lait; on divise en deux doses, dont une sera prise le matin à jeun, & l'autre après le dîner qui doit être léger.

Ce mélange de plantes aromatiques, ameres, purgatives, est une de ces recettes dont fourmillent nos antiques Pharmacopées. Weiss qui n'étoit rien moins que Médecin, l'avoit obtenue du Doct Herman, qui n'avoit d'autre intention que de purger, quelquefois violemment & toujours pendant longtems, en soutenant néanmoins les forces de l'estomac, en temperant par les plantes adjacentes l'acrimonie du séné ou de la loreole qu'il y substituoit à très-petite dose lorsqu'il y avoit indication, & de fondre des concrétions laiteuses & de les évacuer.

A ces remedes Weiss joignoit quelquefois l'administration d'une poudre dont il varioit la composition & l'administration, pour donner un peu le change. Nitre un gros, corail rouge douze grains, poudre de gomme arabique douze grains, & au lieu de gomme, c'étoit quelquefois douze grains d'antimoine diaphoretique. Il divisoit cette dose en 2, 4 ou 6 paquets.

On a attaché à ces remedes beaucoup trop d'importance, car des Médecins même se sont occupés d'en suivre empiriquement l'effet. Il nous semble que le vrai chemin à tenir pour guérir ces maladies très-multipliées surtout en cette Ville, c'est de rechercher la cause des désordres qui arrivent dans l'économie des femmes à la suite des couches; ce qui conduiroit à des principes d'après lesquels les remedes ne manquent jamais au vrai Médecin qui n'en a que trop.

L'espece de témérité avec laquelle Weiss continuoit pendant 40 jours l'usage des purgatifs, que quelques Médecins redoutent trop, remedes souvent victorieux dans la cachexie laiteuse, lui fit faire des cures assez surprenantes: on cria au miracle: il profita de l'opinion publique & s'enrichit à l'empirisme qui valoit mieux que son premier métier. Ne réussissoit-il pas, on gardoit le silence: conduite toute opposée à celle qu'on tient avec les Médecins.

Un traité des principes enfin, sur ces maladies, seroit plus utiles que ces recettes qui sauvent quelques personnes & en font périr d'autres. Nous avons donné dans le N°. 51 de l'année derniere, un extrait sommaire d'un Mémoire que M. Alphonse le Roy, déja connu par plusieurs ouvrages sur les accouchemens, devoit lire à l'assemblée publique de la Faculté, sur la formation du lait chez les femmes & sur les maladies aigues & croniques qui résultent de son altération nommée lait répandu.

Nous apprenons avec plaisir que ce Médecin va publier un Traité sur cette partie intéressante, dont il semble que les Empiriques soient seuls en possession pour le malheur de l'humanité.

Solution du problême proposé sur la nutrition.

Dans le N°. 7 de votre Gazette de Santé, MM., vous avez proposé le pro-

blême suivant à résoudre. *Quelle est la maniere de nourrir deux animaux, deux poulets, par exemple, de façon que l'un meure en peu de tems de gangrene, & l'autre d'hydropisie.* Vous avez proposé de nouveau cette question dans votre N°. 12, je vais tenter d'y répondre; permettez-moi l'exposition de quelques principes préliminaires.

On s'est trop occupé des solides dans notre économie animale, & l'étude des fluides qui devoit être capitale a été négligée. Comme l'action des médicamens & des alimens se passe dans nos corps de fluides à fluides, & non de solides à solides, on ne sauroit donc trop porter ses vues sur la nature de nos différens fluides & sur celle de ceux que les alimens & les médicamens dans leur décomposition fournissent ou enlevent à nos sucs.

Tout aliment porté dans l'estomac y subit, ainsi que dans tout le reste du canal intestinal, une décomposition au moyen de laquelle, un fluide subtil s'en dégage, s'unit à nos sucs digestifs, qui le portent dans l'économie animale pour l'entretenir & la conserver. Ce principe, dont nos sucs sont avides à mesure qu'ils le fournissent, est un acide, & cet acide qui existe dans notre économie, sous différens états, (1) est en une quantité prodigieuse; c'est ce qu'a apperçu Pott dans un beau mémoire sur l'acide animal.

Si à présent on considere deux produits principaux du bled, la matiere glutineuse & la matiere amidoneuse; si on examine leurs principes différens, & la différente action qu'ils doivent avoir dans le corps animal, on aura bientôt la solution du problême.

La partie glutineuse du bled passe très-rapidement & très-facilement à la putréfaction; si à cette même substance on ajoute un acide, alors elle est dénaturée & se putréfie plus difficilement. En donnant à des animaux cette substance seule, elle ne se dissout & ne se décompose dans notre estomac pour passer à la fermentation animale qu'en enlevant aux sucs digestifs l'acide qui les constitue.

Cette substance en fermentant avec nos sucs digestifs, leur redonne, il est vrai, un acide qu'elle leur a enlevé, mais il est en petite quantité & de plus uni à un principe inflammable qui existe en très-grande abondance dans la matiere glutineuse. En continuant donc de nourrir un animal avec cette matiere, nos sucs privés d'un côté de l'acide dont ils ont besoin, & de l'autre trop chargés de principe inflammable, s'alkaliseront, & enfin se putréfiéront. Un Médecin de Vienne ayant nourri des poulets de cette seule substance, les vit périr en peu de tems de gangrene. Je nouris depuis quelques jours un petit chien de cette seule substance, il est à présent malade, & a de fréquentes nausées; la cause de ce phénomene n'avoit point été développée, & c'est ce qu'a senti sans doute celui qui a proposé ce problême.

Si nous examinons de même les principes qui constituent l'amidon, nous verrons qu'il doit produire un effet tout contraire. L'amidon est un acide concret uni à une terre. Les sucs digestifs des animaux nourris de cette seule substance seront trop surchargés d'acide, ce qui produira coagulation de la lymphe, obstruction dans le systême glanduleux, cachexie, hydropisie. Des poulets nourris par le même Médecin de Vienne avec cette seule substance, sont péris œdématiés, mais après un tems bien plus long qu'il n'en a fallu aux autres pour périr de gangrenne. En effet, un aliment qui donne l'excès d'un principe nécessaire à notre économie, doit être bien plus longtems à porter à notre santé une influence facheuse, que celui qui enleve à nos sucs le principe sans lequel nous ne pouvons subsister.

On a beaucoup disputé pour savoir si c'étoit la substance glutineuse ou amidoneuse qui nourrissoit. Il est certain qu'il faut à notre économie ces deux substances; ni l'une ni l'autre ne convient seule; il faut même que la fermentation les confonde pour les dénaturer, & en faire un mixte nouveau qui maintienne nos sucs entre l'acescence & l'alkalescence.

C'est dans le cours infiniment intéressant que M. Alphonse le Roy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, donne sur la matiere médicale que j'ai puisé les principes pour la solution que je vous expose. Ce Professeur habile a senti combien la nutrition étoit un objet important; il nous a développé cette grande vérité, *qui sait bien nourrir*

(1) M. Dantic, Docteur en Médecine, nous a promis un Mémoire sur les divers états de l'acide dans notre économie, nous l'attendons avec d'autant plus d'impatience, que nous espérons que la Médecine en pourra tirer avantage.

fait bien médicamenter ? C'est ce que confirme le sujet de ce problême.

J'ai l'honneur d'être &c. LE COINTE, Etudiant en Médecine.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

M. Perkins remarque comme quelque chose d'étonnant dans la maladie qui a regné pendant un été parmi les Indiens de Vinegatd, du Cap de Nautucker, les circonstances suivantes. Cette maladie étoit si générale, que ceux qui se portoient bien ne suffisoient pas pour avoir soin des malades, ensorte que par commiseration les blancs furent obligés de soigner les Indiens. Aucun d'entr'eux ne fût atteint de la maladie, ni ceux qui étoient absens, ni ceux qui étoient présens, quoique plusieurs des derniers eussent demeuré avec les Indiens. Mais ce qui confirme davantage l'idée de M. Perkins que nous avons rapporté dans le N°. précédent, c'est que les Indiens étant employés alors à la pêche de la baleine avec les Anglois qui étoient partis pout cet objet dès le commencement du printems & longtems avant que cette fievre eût paru, en furent attaqués dans le tems qu'elle regnoit chez eux, quoiqu'ils fussent très - éloignés & placés dans un climat différent, & quoique cette maladie eût respecté tous les blancs.

M. Perkins fait ensuite une énumétation succinte des épidémies qui ont regné à Boston & dans les environs depuis 1731 jusqu'en 1768.

Après ce mémoire suivent 1°. un rapport de MM. Vicq-d'Azyt & Jean Roy, sur une épidémie qui a regné à Villeneuve-les-Avignons.

2°. Des observations sur une espece d'épilepsie qui reconnoît pour cause le virus exanthematique miliaire, par M. Barailon, Médecin à Chambons en Combrailles.

A l'article des épizooties on trouve 1°. une description de la maladie épizootique qui a regné à Geffey-sur-Onche & lieux circonvoisins vers la fin de l'année 1772, & dans les premiers mois de 1773, communiquées par MM. de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, aveo lesquels la Société Royale de Médecine a contracté une association de correspondance.

2°. Un exposé d'une maladie qui a fait périr les poissons de la riviere de Dives en Normandie, par M. Adam, Médecin à Caen. On attribue la cause de cette maladie au débordement des eaux qui avoient croupi dans les marais & les prairies voisines.

3°. Une observation sur le farcin, par M. Jalouset, Médecin à Chatillon-sur-Loing. L'Auteur croit qu'il y a une analogie entre le farcin des chevaux & la vérole des hommes : il trouve que cette analogie est fondée sur les symptômes de cette maladie & sur le traitement antivénérien qui a procuré la guérison d'un farcin invétéré. Le remede que M. Jalouset a employé, est le sublimé-corrosif à l'intérieur.

La suite à l'ordinaire prochain.

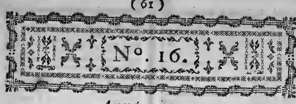
Problême.

Des animaux restés plusieurs jours sous la neige & crus morts, ont été rendus à la vie ; pareilles observations ont été faites quelquefois sur des hommes ; les loirs, les crapaux, les hirondelles, passent l'hiver dans un engourdissement absolu qui se dissipe au printemps : lorsque de cet état on a été rappellé à la vie, on dit avoir éprouvé, avant de perdre connoissance, un petit délire semblable à celui que produit l'opium. Comme des recherches sur la cause de ces phénomènes & sur les differences qu'il y a entre eux & ceux produis par la suffocation du charbon, pourroient éclairer la phisiologie & conduire à des moyens nouveaux de rappeller à la vie ceux qui ont été suffoqués par le froid, & donc il est probable que pendant longtems la mort n'est qu'apparente : on propose le problême suivant.

Pourquoi les animaux en asphyxie par le froid restent-ils très-longtems dans cet état sans que le principe de la vie soit éteint, tandis que ceux tombés en asphyxie par la vapeur du charbon périssent en peu de tems ?

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 18 Avril.

S. L I I.

MANDUCARE fabam caveas, paris illa podagram.

Les fêves sont à craindre; elles donnent la goute; Allez à la santé, mais par une autre route.

Nous avons reçu deux réponses très-différentes sur la question proposée dans le N°. 12, touchant cette espece de gonorrhée qui, sans être vénérienne, en a toutes les apparences. La premiere est de M. Menuret, Médecin de Montelimart, & la seconde de M. Hiriart, Médecin à S. Sebastien en Espagne. Nous les donnons telles qu'elles nous ont été envoyées, en invitant les Médecins qui habitent les contrées septentrionales à nous envoyer sur cette question les éclaircissemens que leur expérience pourra leur fournir.

Lettre de M. MENURET, *au Rédacteur de la Gazette de Santé.*

La question insérée dans le N°. 12 de votre Gazette, M., me paroît trop intéressante au bon ordre & surtout à l'harmonie conjugale, pour que je ne m'empresse pas à vous offrir les éclaircissemens relatifs qui sont en mon pouvoir. Parmi plusieurs faits analogues je choisirai une observation que j'avois consignée, par un motif différent, dans un ouvrage destiné à prouver que l'altération de la semence & des humeurs utérines retenues fournit une des principales causes materielles du vice cancereux.

Les circonstances qui accompagnent cette observation la rendent plus propre à prouver que *la femme la plus vertueuse peut donner quelquefois à son mari une gonorrhée virulente qui a tous les symptômes d'une gonorrhée vénérienne.*

Une Dame d'une sagesse reconnue, d'une santé à toute épreuve, d'un tempérament assez ardent, fut privée pendant quelques tems de son mari; toutes les glandes bottriformes, les reservoirs spermatiques resterent engorgés & pleins d'une humeur que la nature a par une loi générale destiné à l'excrétion, mais plus impérieusement dans certains sujets que dans d'autres; des douleurs aigues & brulantes, des traits de flâme, des piqûres d'aiguille furent une suite de cet engorgement, elles entraînerent l'idée allarmante d'un cancer dans cette partie. Mais après quelques tems une évacuation abondante de semence extrêmement fétide ayant été occasionnée *a titillatione digiti exploratoris*, la cause & l'effet du mal se dissiperent. Le mari de retour en même tems, terminant une continence nuisible, completta plus efficacement la guérison, mais infortuné médecin il fut la victime de son succès; un flux gonorrhoïque de la plus mauvaise espece se déclara bientôt après avec une inflammation au-dessous du gland, & une ardeur vive en urinant; la matiere de la gonorrhée étoit abondante, verdâtre & très-irritante.

Sur des rapports dont je ne pouvois douter de la sincérité, je crus pouvoir rassurer le mari & rappeller la paix dans le ménage: je prescrivis à la femme des bains domestiques, des tisanes nitrées;

au mari, des lotions & des immersions locales dans une décoction de fleurs de mauve & de sureau, des boissons rafraichissantes; en peu de jours tous les symptômes furent absolument & radicalement guéris; la femme n'a plus eu de crainte de cancer, & le mari qui n'a plus éprouvé de gonorrhée, a vu se détruire par une douce expérience les soupçons les plus cruels.

De pareils exemples ne sont pas absolument rares, surtout vis-à-vis des femmes qui joignent à une sagesse pénible une malpropreté habituelle & peut-être quelque disposition d'âcreté dans les humeurs. Des femmes sujettes aux flueurs blanches, accompagnées de cuissons & de douleurs, sont exposées à communiquer à leur mari cet engorgement & cette irritation des glandes de l'uretre que suit un écoulement spermatico-purulent. L'intensité des symptômes de cette espece de gonorrhée sera proportionnée à l'âcreté des humeurs qui constitueront les flueurs blanches ou l'engorgement des glandes & reservoirs spermatiques.

Il en résulte donc que la vertu, (on doit ajouter aussi la santé) d'une femme ne la met point à l'abri de communiquer à son mari un écoulement qui a tous les symptômes d'une gonorhée virulente, il est même vrai que cette vertu, synonime à cet égard avec la continence, peut la disposer à cet inconvénient: cause diamétralement opposée à la masturpation & à l'affection vérolique. La justice, le bon ordre & la paix des familles exigent que cette vérité soit bien connue & bien averée; votre feuille est certainement bien propre à remplir ce double & important objet.

J'ai l'honneur d'être &c. Menuret, Doct. Méd. de l'Univ. de Montpellier.

De Montelimart 1er, Avril 1779.

Nota. Il n'est pas rare de voir des hommes *celibataires* & peu soigneux de se laver, contracter une sorte d'inflammation entre le prépuce & le gland avec excoriation, boutons, suintement &c, par le séjour & l'altération de l'humeur que séparent & fournissent les glandes de tyson. Dans ces circonstances le commerce avec une femme en devenant pour eux un remede, risque de lui communiquer l'irritation & une espece d'écoulement gonorrhoique. La dissipation prompte & facile de ces accidens par la propreté & les rafraichissans les distingue essentiellement des symptômes vénériens.

On donnera la Lettre de M. Hiriart dans la feuille suivante.

Réponse à l'observation de M. de Montplanqua, Docteur en Médecine, sur un accouchement laborieux, consignée dans le No. 13 de cette année.

L'ignorant croit obéir à la nature, en l'abandonnant à elle-même dans le péril, comme le téméraire croit la seconder, en la détournant de sa marche réguliere: on n'entend jamais plus prononcet son nom que par ceux qui ne la connoissent pas, comme si la conservation & la destruction n'entroient pas également dans son plan; le mot banal, abandonnet la nature à elle-même, jette dans une inaction bien dangereuse; le feu s'éteint-il sans secours, lorsqu'il est attaché à des matieres combustibles? Venons à notre objet.

Il s'agit de l'accouchement d'une femme de 38 ans qui déja avoit mis heureusement au monde plusieurs enfans; elle fit beaucoup d'exercice à pied, à cheval, pendant sa grossesse. Arrivée à son terme, & les eaux écoulées; on appelle après 24 heures un Chirurgien à raison de ce que le travail ne faisoit aucun progrès, il reconnoît une mauvaise position de la tête, cherche à la mettre en direction, laisse la femme en cet état trois jours, veut après ce tems aller chercher les pieds, ne pouvant y parvenir, tente le forceps & ne réussit pas mieux; le ventre se météotise, on voit périr cette femme, on fait après sa mort l'opération césarienne, la matrice se trouve percée dans sa partie supérieure.

On demande si l'on pouvoit prévenir cet accident; nous répondons qu'oui; mais quels étoient, poursuit-on, les moyens? Nous allons les indiquer; venons aux détails.

M. Ch., Maître en Chirurgie, établi depuis 25 ans, y qui y fut requis, dit que la tête étoit située obliquement du côté gauche; cette expression décele l'Auteur dont M. C. a fait choix. Mauriceau exprimoit de cette maniere les positions dans lesquelles la tête s'avançoit par la fontanelle antérieure, position toujours fâcheuse. Ici l'occiput étoit tourné & relevé du côté droit, & la fontanelle an-

térieure abaissée du côté gauche du bassin. Jamais dans pareil cas la tête ne peut franchir le détroit inférieur, & c'étoit en vain que M. C. attendoit une issue contraire aux premieres loix de la physique ; car pour me servir de l'expression d'Hippocrate, un corps olivaire ne peut franchir une ouverture étroite, à moins qu'il ne s'avance par une idée de ses extrémités.

Il ne s'agissoit dans ce cas que de relever la face du côté gauche, & à ce moyen abaisser l'occiput du côté droit, la tête alors bien placée eut franchi le bassin comme dans les accouchemens précédens. Mais en laissant, comme on a fait, le front & la face arcqueboutés sur l'échancrure ischiatique gauche, la tête n'a pu avancer, l'inflammation s'est, après quelque tems, établie dans ce viscere ; aussi n'a-t-on pu aller chercher les pieds. On vouloit appliquer le forceps ; mais pour manœuvrer, comment ? La situation de la tête a rendu son application impossible ; enfin la matrice, continuant d'employer toute son activité contre un corps qui lui résistoit, s'est amincie & déchirée par son fonds, comme le feroit une étoffe tricottée qui presseroit fortement & longtems un corps qu'elle ne pourroit vaincre. On trouve dans le traité d'accouchemens laborieux de M. Levret l'exemple d'une semblable déchirure à la matrice produite par une pareille cause ; évenement que cet Accoucheur a reporté à l'article de l'attache latéral du placenta parce qu'il l'attribuoit à cette cause, n'ayant pas scrupuleusement observé ; sans doute, que toujours le placenta est attaché latéralement.

Que cette observation affligeante conduise au moins à de meilleurs principes dans de semblables cas. Le doigt, tout au plus un levier, pouvoient réparer le désordre, & deux êtres précieux eussent été conservés à la vie.

Je renvoye pour la preuve ultérieure de tout ce que j'avance à la premiere partie des accouchemens de M. A. le Roy article Mauriceau, ainsi qu'à sa réponse à une critique, (Paris, chez Leclerc, Lib. quai des August.) dans laquelle il examine surtout les manœuvres dangereuses & mortelles, qu'une fausse théorie a établie, dans des cas semblables à ceux dont est question. Ce Professeur dont je me glorifie d'être l'éleve & qui daigne me faire partager quelques-uns de ces travaux, a écrit qu'aucune femme ne devoit périr en accouchant, il a pour lui & le raisonnement & son expérience ; quoique plusieurs des femmes qui viennent accoucher dans son amphitéatre & dont il veut bien me confier le soin, ayent éprouvé tout ce qui, dans ce cas, alarme ordinairement, l'art a toujours été pour elles, bienfaisant ; & il est bien étonnant qu'une proposition qui le présente comme tel ; loin de produire une sensation vive & consolante, ait plus soulevé les esprits, que ne l'auroit fait un sistême destructeur.

Signé, Elias, Etudiant en Chirurgie.

Suite de la réponse à celle de M. Saillant, D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.

Le paroxisme de cette espece d'épilepsie s'annonce par des signes qui mettent le malade dans le cas de l'essuyer moins violent, & de se préserver de cette chute commune à l'autre. Tous éprouvent un courant d'air froid & un spasme qui partent de l'endroit affecté & se propagent jusqu'au cerveau. Chaque organe affecté & disposé à l'accès, a ses symptômes propres, l'estomac par ex. est affecté subitement de douleurs, de distension, de dégoût subit, & d'enflure à la région épigastrique &c.

Je dirai avec le dernier Auteur, que les passions violentes, telles que la contention d'esprit, la méditation, le chagrin, la peur, les excès vénériens &c, les nouvelles apprises inopinement produisent la sympathique, & jamais l'idiopathique de la tête ; car tous les Médecins anciens & modernes conviennent que celle-ci dépend nécessairement d'un vice local du cerveau, comme je l'ai déja dit, l'ouverture des cadavres prouve & démontre que le cerveau est toujours sain dans la sympathique.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

4°. La description des maladies inflammatoires & putrides qui attaquerent les bestiaux de la Champagne & de l'Auvergne en 1772, par M. Bellerocq, artiste vétérinaire à Bordeaux.

5°. Des remarques de M. Bergière, Médecin à Vercel en Franche-Comté, sur une maladie des bestiaux très-com-

mune dans cette Province, & que l'on y appelle *la Murie*.

6°. M. Brazier, artiste vétérinaire à Baume-les-Dames dans la même Province, a envoyé à la Société Roy. plusieurs observations sur le climat qu'il habite & sur les maladies des bestiaux. M. Millet, son confrere, à Dole, rapporte que les chevaux de cette Province sont très-sujets au vertige, & les bestiaux à l'espece de charbon appellé *avant-cœur*.

7°. MM. Morel, à Maiche en Franche-Comté, Favrol à Nozeroy, Bouffei à Argenton, Frain de Bretonne à Avranches, Charmeil, Chirurgien, à Château-Queyras en Dauphiné, Chaux, Chirurgien à Creste même Province, Pierry, Médecin à Chauvigny en Poitou, Perault de Vrignais à l'Isle de Noirmoutier, Barroy, Médecin à Bassoues en Armagnac, Garac le cadet, en Gascogne, Richard Duplessis, Médecin à Naotes, de Lachausse, Médecin à Strasbourg, Rey & Tartonne, Méd. à Salons en Provence, Lorrin pere, Méd. à Toisey dans le Lyonnois, ont donné des observations sur le même sujet qui méritent d'être lues & que nous ne pouvons qu'indiquer ici.

8°. Enfin M. l'Abbé Tessier a donné plusieurs remarques très-importantes sur une maladie très-commune parmi les moutons de la Beauce, que les gens de la campagne appellent *la maladie du sang*. Nul signe n'annonce d'avance qu'un animal doit en être frappé, il paroît tout à coup étourdi, & rend du sang par le fondement & les voyes urinaires, tombe comme une masse & meurt en un instant. Cet espece d'étourdissement surtout très-commun dans les ardeurs de l'été & les grandes secheresses, doit être attribué à l'épaississement de la partie rouge du sang & au défaut de boisson qui délaye suffisamment les humeurs. M. l'Abbé Tessier fit cesser la mortalité parmi les moutons des Fermiers des environs d'Angerville en 1775, en faisant placer plusieurs baquets pleins d'eau dans un parc; il eut soin de faire jetter dans cette eau du sel marin dans la vue de déterminer les moutons à boire plus souvent. Cette pratique avoit encore un autre avantage, celui de fournir un antiseptique dont les Physiciens connoissent l'efficacité. Ces moyens eurent le plus grand succès, & ceux des Fermiers qui ont voulu suivre les avis de M. l'Abbé Tessier n'ont plus perdu aucun mouton de cette maladie.

Nous donnerons un extrait de l'article de Médecine-pratique, dans le N°. prochain.

Lettre de M. LE COINTRE.

Messieurs, le Médecin que je vous ai annoncé dans le N°. précédent, avoit nourri deux poulets, l'un avec la matiere glutineuse, ce qui l'a fait périr de gangrenne, l'autre avec la matiere amidoneuse, ce qui l'a fait périr d'hydropisie, n'est point de Vienne, mais de l'Electorat d'Hanovre, c'est le Docteur Hilfer. Je vous prie également de vouloir bien faire mention qu'il s'est fait l'omission d'une dans mon nom.

Le petit chien que je vous ai annoncé que je nourrissois avec la matiere glutineuse du froment, est mort.

J'ai l'honneur d'être &c. LE COINTRE.

LIVRES NOUVEAUX.

REFLEXIONS *critiques en forme de lettre sur la cause de l'accouchement; par M.* CARRIAS, *ancien Démonstrateur de physique, de mathématique, ensuite Médecin pensionné de la ville de Montauban, & Inspecteur des Eaux minérales de sa Généralité, & actuellement Médecin-Consultant de Madame la Comtesse d'Artois.* A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins; & Méquignon le jeune, Lib. rue des Cordeliers.

Nous rendrons compte de cet ouvrage à l'ordinaire prochain.

Errata.

C'est à tort que l'on a annoncé dans le N°. 14 la lettre de M. Filleau comme écrite à MM. de la Société Roy. de Médecine; c'est aux Auteurs de la Gazette de Santé qu'elle devoit être adressée. C'est aussi par erreur que M. Filleau regarde dans sa lettre la Gazette de Santé comme l'ouvrage de la Société Royale de Médecine. Cette Compagnie n'y a aucune part, & elle a désiré que le public en soit instruit.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 25 Avril.

S. LIII.

QUOD pastum tribuat fit pastinaca vocata :
Attamen illa, parum nutrit, quia non fubacuta
Confortat Coitum non est ad menstrua muta.

On a nommé panais un légume qu'on paît.
Qui, sans goût, nourrit peu, mais néanmoins qui plaît.
Pour donner des désirs à l'uterus avare
Et rendre l'action vigoureuse & moins rare.

Réponse de M. HIRIART, *Médecin à S. Sebastien en Espagne, à la question proposée au* No. 12 *de la Gazette de Santé.*

J'habite un pays dont l'atmosphere, les tempéramens & les productions sont en général très-humides. Le sexe, qui joint à ces causes endémiques d'humidité celles qui lui sont propres, y est on ne peut pas plus sujet aux flueurs blanches. On les observe également chez les célibataires, chez les mariées ; quoique les cachéctiques en soient plus affectées, néanmoins de très-saines & de très-robustes n'en sont pas exemptes.

Dès qu'une maladie est aussi répandue, l'on est à même d'en observer les variétés, & les divers effets qui en résultent. J'ai vu des flueurs blanches très-jaunes & très-épaisses, produire une cuisson vive dans les parties avec douleur. & même avec difficulté d'uriner, rendre le coit douloureux & presque impossible, à raison d'une éruption pustuleuse ou d'une excoriation provenues de l'âcreté des flueurs blanches.

Depuis nombre d'années que j'observe des flueurs blanches ainsi envenimées, je n'en ai pas vu résulter une seule gonorrhée chez les maris qui ont connu leurs femmes dans cet état, seulement ils ont eu à la suite un peu de cuisson & d'échauffement au gland ; mais encore étoit-il très-passager.

Il y a plus ; j'ai connu des femmes dont les flueurs blanches ichoreuses & fétides, jointes à d'autres circonstances, prouvoient une ulcération de la matrice qui se dégorgeoit par cette voie. Cependant leurs maris les approchoient impunément, & en étoient quittes au moyen de l'échauffement dont on a parlé.

Il est vrai que le climat que j'habite ne connoît pas de froid excessif ; on récusera peut-être par ce motif mon avis sur la question proposée. On dira qu'il est donné au froid excessif d'exhalter les âcretés, en concentrant le venin qui les produit. Mais pour bien résoudre cette question, & pour l'asseoir sur des bases plus solides, il faudroit la faire à des Médecins éclairés du Nord, & attendre leurs réponses. *Signé*, HIRIART.

Nous observerons ici, que nous avons vu un engorgement vers la matrice, de matiere laiteuse devenue très-âcre, produire sur le mari une gonorrhée, des chancres, des bubons ; les mercuriaux aggraverent tous ces symptômes en aparence véroliques, lesquels céderent en peu de jours aux délayans & aux purgatifs. La détérioration de l'humeur laiteuse ne mériteroit-elle pas une considération particuliere dans l'examen de la génération de la vérole ? Nous prions nos lecteurs de nous don-

ner sur cet objet quelques observations : nous les joindrons à celles qui nous sont particulieres.

Réflexions en réponse à celles de M. Saillant, *D. M. P, insérées dans le* N°. 11 *de la Gazette de Santé, sur l'observation du* Tetanos ; *par M.* Gallot, D. M.

On ne peut contredire une opinion avec plus d'honnêteté que le fait M. Saillant dans ses réflexions sur mon observation du *Tetanos* : quelques judicieuses, quelques intéressantes qu'elles soient, il me permettra de lui communiquer à mon tour les miennes, moins pour combattre son opinion que pour justifier celle que j'ai avancée, & éclaircir un peu la question, savoir si les deux aphorismes du Pere de la Médecine doivent être pris à la lettre, s'il a bien voulu parler du *Tetanos* tel que je l'ai observé, enfin si ma conclusion a été hazardée.

Il s'en faut bien que j'aye voulu & que je veuille encore ici déprimer le mérite des prognostics & des aphorismes de l'oracle de Cos pour lequel j'ai la plus haute vénération & que je regarde comme le plus beau génie & le plus grand observateur qui ait peut-être jamais paru. Les ouvrages d'Hippocrate étonnent davantage, en ce qu'ils ont été faits dans un tems où la Physique & la Chymie étoient ignorées, & où le flambeau de l'anatomie étoit bien moins dans les mains des Praticiens, qu'il l'est de nos jours ; je ne prétends point non plus recuser l'autorité de Duret dont s'appuye M. Saillant ; je veux seulement prouver que les deux aphorismes, (57 de la 4e. sect. & 6 de la 5e.) sont trop généraux & doivent souffrir quelques exceptions.

1°. L'aphorisme à *convulsione aut tetano detento febris superveniens solvit morbum*, (57, sect. 4) me paroît très-général & très-précis en comprenant non-seulement le *tetanos*, mais encore les deux autres especes *emprosthotonos* & *episthrotonos* qu'Hippocrate désigne souvent sous le nom générique de convulsion. (Voy. *les endroits cités ci-après.*) Presque tous les anciens & modernes ont admis la même division ; (voy. Galien ; *tom. 1, p. 47, de fin. med. & aliàs, edit. juntarum,*) Cœlius aurelianus, (*lib. 3, cap. VI, pag. 233 & seq. edit. de Haller,*) Baillou, (*tome 1 de convulf. p. 357 & seq. edit. de Tronchin &c.*) Hippocrate avoit dit dans l'*Aph. 26* de la 2e. section, *febrem convulsioni supervenire meliùs & quam convulsionem febri* ; ce qui revient à l'Aph. dont nous parlons.

Hippocrate dit à la vérité dans l'Aph. 2 de la 5e. section, *vulneri convulsio superveniens, lethale* : prognostic qui auroit été très-sûr dans mon observation ; s'il n'y avoit pas lieu de croire, d'après d'autres passages, que notre Auteur vouloit parler des plaies de la tête, au reste c'est affaire d'opinion ; & pour justifier la mienne sur l'application de l'Aphor. 57 de la 2e. section, à laquelle je ne tiens point avec opiniâtreté, j'ai cru pouvoir citer l'autorité de l'illustre M. Lieutaud, & j'ai présumé qu'elle devoit en valoir plusieurs autres. J'ai donc pensé que l'aph. 57, 2e. section, étoit trop général pour le *tetanos*, & ne distinguoit point le spontané de celui qui survient à la suite des plaies, & il paroît par ce qu'Hippocrate dit au livre *de morbis lib. 3 sect. 5, p. 491 fœsii*, & au passage cité ci-après, qu'il n'avoit point songé à donner de distinction à cet égard.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de la réponse à celle de M. Saillant, *D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.*

Il est impossible de tenter la guérison de la premiere, excepté les deux dernieres causes. Faut-il être bien assuré des symptômes & des signes, pour tenter le trépan qui devient très - souvent infructueux ? On employeroit donc inutilement toutes les mouches cantharides de l'univers, & les spécifiques pour enlever l'âcre qui l'occasionne. Quand l'épilepsie paroît à la suite de ceci, le mal est au dernier degré & inguérissable.

Bois, page 1078, *indè intelligitur, quæ idiopathica ? Cùr raro curabilis ?* le commentaire. *Hanc autem epilepsiam difficillimè curabilem esse omnes agnoverunt medici.* On peut seulement user d'un traitement palliatif pour rendre les accès moins violens, & les éloigner ; ceci est-il douteux ?

La sympathique est seule susceptible de traitement, pourvu qu'elle ne soit pas trop ancienne, que l'obstruction ne soit pas considérable, qu'il n'y ait pas d'ulceres malins, & enfin que l'humeur soit assez fluide pour être délogé. Nous disputerions en vain si l'épilepsie de N. M. étoit suivant le premier cas. Je vous affirme, d'après la lecture du mémoire avec toute vérité, que cette épilepsie est idio-

pathique de l'estomac & des parties adjacentes, & nullement de la tête. Je n'hésite point de dire que les spécifiques tant vantés de nos jours, tels que la valériane, l'huile animale de Dippel & autres, sont convenables à cette seule épilepsie. La valérianne n'agit dans ce cas, que quand on la mêle avec les purgatifs, surtout si on soupçonne des matieres noires & tenaces, & des vers. Les célebres Auteurs de la Gazette l'ont ainsi conseillé.

J'ai donc été obligé de vous rapporter la différence de ces deux especes d'épilepsie pour vous démontrer que j'entends mes premiers élémens de Médecine. Vous dites, *je ne connois pas plus l'épilepsie idiopathique de l'estomac que les vomissemens idiopathiques du cerveau*; je suis surpris de votre doute & de votre comparaison; lisez-moi & vous le saurez. Quoiqu'il n'y ait pas de vomissemens idiopathiques du cerveau, vous ne nierez cependant pas les vomissemens sympathiques ou consecutifs de la tête, occasionnés par migraine, coup, commotion & compression. Quoique ceci soit étranger à mon sujet, je me trouve forcé de vous dire qu'ils sont sur le champ bilieux, verts & porracés.

Vous dites que la fievre quarte attaque ordinairement les melancholiques. Je vous ai assez répondu là-dessus. J'aurois mille exemples contraires à vous citer. Je vous conseille de ne pas voir partout mélancholie, ainsi que les Chymistes fermentation. *N'y a-t-il pas dans la fievre quarte obstruction des visceres du bas-ventre, surtout dans la rate?* Ceci n'arrive que lorsqu'elle est symptomatique. Quand elle s'annonce d'elle-même, l'engorgement est très-léger & peu sensible, il peut devenir plus considérable par la suite. Je ne vous nierai cependant pas qu'il n'arrive obstruction plutôt du pancréas que de la rate, tant par un mauvais traitement que par son opiniâtreté, comme l'expérience le prouve journellement.

La suite à l'ordinaire prochain.

Réponse à la lettre de M. Filleau Chirurgien-herniaire d'Estampes, sur son bandage exomphal, insérée dans la Gazette de Santé, N°. 14.

M., M. Verdier qui paroît être un homme éclairé, a parfaitement & en peu de mots prouvé les avantages & les inconvéniens de son bandage exomphal dans la Gazette de Santé N°. 12.

Cet ingénieux Praticien a conçu & trouvé de quoi construire sans sortir de la chambre de sa malade, une machine propre à la mettre à l'abri des dangers auxquels son état facheux l'exposoit.

Ensuite il a cherché à lui en procurer une plus convenable & qui ait l'avantage de se prêter aux mouvemens alternatifs d'élévations & d'abaissement du bas-ventre, sentant très-bien que c'étoit la seule qui pu mettre constamment sa malade dans une parfaite sécurité.

A cette lettre, M., qui caractérise autant la sagesse de son auteur que sa prudence & son zele pour secourir l'humanité, vous faites une réponse dans laquelle vous insererez la description du bandage le plus ancien & qui est dans son effet exactement le même que celui que M. Verdier trouve partout sous ses pas, & vous le proposez parce que le mien, dites vous, doit être d'un prix qui prive certaines personnes d'en pouvoir faire usage.

Je n'ai jamais mis de prix à aucune de mes machines, & n'ai jamais laissé sortir un pauvre de chez moi ayant requis mes secours, je les lui ai constamment administrés gratis avec autant de plaisir & peut-être davantage que je n'en ai eu à recevoir une somme quelconque d'un riche.

J'ai l'honneur d'être &c. Juville, Expert-herniaire, chargé de la fourniture des Hôpitaux militaires de France & des Colonnies Françoises.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

Article de Médecine-pratique.

Cet article contient dix-huit observations Les six premieres exposent l'histoire de plusieurs malades attaqués d'obstruction ou de squirre au pylore. Les cinq premieres ont été communiquées par M. Andry, & la 6e. par M. Jean Roy. Il résulte de ces observations, que l'obstruction & le squirre du pylore sont des maladies plus fréquentes qu'on ne s'imagine. M. Audry remarque que tous les remedes employés jusqu'à présent ont été inutiles pour le traitement de l'obstruction du pylore. Si un Médecin, ajoute-t-il, soupçonnoit cette maladie, pourroit-il con-

feiller l'usage d'une boisson légerement alkaline ? En réunissant les observations contenues dans ce volume avec celles que plusieurs Praticiens ont consigné dans leurs ouvrages, on pourra peut-être parvenir à avoir un diagnostic plus sûr de cette maladie que M. Andry attribue surtout à un usage immodéré de l'eau-de-vie, principalement de celle qui est double.

Il est facile de se tromper sur l'existence du squirre au pylore, car le squirre du pancréas peut produire les mêmes symptômes, c'est ce que prouve l'observation 7e. par M. de Lalouette.

Dans la 8e. de M. Coquereau, on trouve l'histoire & le traitement d'apoplexie arrivée à une femme nouvellement accouchée.

L'hydropisie ascite est une maladie très-commune, qui après avoir résisté à des remedes très-actifs est quelquefois guérie par des moyens qui, au premier coup-d'œil, paroissent insuffisans.

La 9e. & 10e. observation en fournissent la preuve. Dans la 9e. de M. l'Abbé Tessier, l'hydropisie a été guérie par l'usage du lait, & dans la dixieme de M. Favrol, Méd. à Nozeroy en Franche-Comté. La même maladie compliquée de l'eucophlegmatie a cédé à l'usage du petit-lait dans lequel on faisoit bouillir de l'oseille.

Le remede publié par ordre du Gouvernement contre le ver solitaire a paru insuffisant dans certains cas. M. Renard, Méd. de l'Hôpital de Baijac, a guéri plusieurs malades attaqués du tœnia selon la méthode suivante. Il fait prendre un lavement le soir avec l'eau de fontaine & un gros de savon. Le lendemain il donne à jeun un gros de racine de fougere mâle porphirisée & délayée dans un verre d'eau de pourpier. Ce remede doit être continué à la même dose pendant cinq jours; après quoi on ajoute à cette poudre de l'aquila alba, du jalap & de la rhubarbe qu'on incorpore dans suffisante quantité de miel pour en former des bols. La boisson ordinaire est une décoction de racines de mûrier. Ces détails se trouve dans la onzieme observation.

La 12e. est de feu M. Macquart, Méd. de la Faculté de Paris, & a été communiquée par M. Guenet, Méd. de la même Faculté. Une tumeur de l'œsophage renfermant du pus fut ouverte en faisant avaler au malade une once de mercure crud, & le malade a été parfaitement guéri.

M. Thousel rapporte ensuite une observation qui constate les bons effets de l'application de l'aimant dans les douleurs violentes. Cette observation est terminée par des remarques très-judicieuses sur l'action de l'aimant.

Celle qui la suit est de M. Desbois de Rochefort, on y rend compte de la guérison d'une fievre intermittente opérée par les gouttes anodines minérales d'Hoffman, à la dose de 15 ou 20 gouttes données une heure avant l'accès.

Dans la 15e. M. Magnan, Médecin à Marseille, rapporte le cas d'une suppression d'urine causée par les regles retenues dans le vagin.

La 16e. nous paroît un peu romanesque, on y lit qu'un Avocat de Blaye ayant perdu les cheveux, les cils, les sourcils, en un mot tout le poil répandu sur la surface du corps dans une maladie, une autre maladie lui rendit tout ce qu'il avoit perdu. Il est facheux qu'on nous laisse ignorer le genre des maladies qui ont produit ces phénomenes, surtout la derniere.

M. Strack, Professeur en Médecine à Mayence, conseille dans la 17e. de bassiner les yeux de ceux qui sont exposés à gagner la petite vérole lorsqu'elle est épidémique, avec un collyre composée d'eau rose & de sucre de saturne. Ce Médecin assure qu'il a ainsi garanti les yeux de plusieurs malades qui ont essuyé des petites véroles très-confluentes.

Enfin la 18e. nous offre un remede propre à fondre les concrétions bilieuses. C'est un mélange d'esprit de thérébentine & d'æther vitriolique. M. Durande, Médecin de Dijon, l'a employé avec succès dans une jaunisse périodique; le malade pendant son usage a rendu plusieurs pierres biliaires.

Nous donnerons l'extrait de l'article de Chirurgie dans le N°. prochain.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MéQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 2 Mai.

S. LIV.

CARDIACOS aufert Borrago, gaudia confert;
Dicit Borrago, gaudia semper ago.

Cardiaque inspirant une aimable folie,
La Bourache nous dit point de mélancolie.

Réflexions sur la lettre de M. PAJON DE MONCETS, insérée au No. 12 de la Gaz. par M. HIRIART, Med. à S. Sebastien en Espagne.

Quoique cette lettre ne paroisse d'abord qu'une apologie du mercure, on doit croire que son auteur est moins guidé par la prévention que par ses lumieres & par l'amour de la vérité. C'est ce qui le porte sans doute à avancer que le mercure *guérit surement & sans aucun accident* les maladies vénériennes, lorsqu'il est bien administré. Cette assertion, vraie dans la pluralité des cas, n'en paroîtra pas moins trop générale à quiconque voudra faire les réflexions suivantes.

J'ai connu des malades auxquels de fameux Maîtres de Paris & de Montpellier avoient administré les frictions mercurielles, & dont le mal rébelle à ce traitement méthodique n'a cédé qu'aux fumigations. J'ai vu les autres préparations ou administrations mercurielles manquer leur but, ou bien y atteindre les unes au défaut des autres. Ainsi quoique le mercure guérisse surement la vérole, on ne peut point se flater d'avoir la même sureté sur l'efficacité de son administration, qui doit varier suivant les cas, les tempéramens &c, & surquoi nous n'avons pas encore des regles de conduite.

Il seroit à souhaiter que les véroles ne fussent atteintes d'aucune autre espece de virus. Il n'arrive que trop souvent de trouver le virus vénérien compliqué avec le scorbut. L'embarras du Praticien est alors extrême. Malgré toutes les préparations possibles, il ne peut être que très-réservé dans l'administration quelconque du mercure; la crainte d'aigrir & d'exhalter le vice scorbutique doit l'empêcher de combattre efficacement le vice vénérien. Sans cette circonspection, quels accidens n'a-t-on pas à craindre? Dira-t-on que dans ce cas il les faut attribuer au scorbut, & non au mercure? On feroit mieux d'avouer qu'ils proviennent de l'impossibilité où l'on est de combattre la vérole autrement qu'avec le mercure, & du malheur que l'on a de n'avoir pas un autre spécifique qui n'auroit pas les inconvéniens du mercure.

J'ai les mêmes réflexions & surtout la derniere à opposer à ce que dit M. Pajon de Moncets au sujet des écrouelles & de l'usage du mercure dans cette maladie qui, dans ces contrées, se complique aussi avec le scorbut. J'ai vu alors le mercure, pris avec la plus grande précaution, devenir très-nuisible; & le mal céder tantôt à l'extrait de cigue, tantôt aux anti-scorbutiques, & même à l'usage interne & externe de l'eau de mer.

Suite de la réponse de M. GALLOT à celle de M. SAILLANT.

2°. Quant à l'Aphorisme 6 de la 5e. section *qui à tetano corripiuntur in quatuor*

diebus pereunt, si verò hos effugerint, sani fiunt, il me semble encore plus général que le précédent, & presque tous les Auteurs l'ont adoptés excepté M. Lieutaud (*synops Med. tom. 1, pag. 174*) & Gorter, (*Medicina Hippocratica, pag. 305.*) M. Saillant a grande raison d'observer que la violence du *tetanos* varie à raison du climat, du tems, de l'année, ce qui rend sa mort plus ou moins prompte: ce qu'Atetée a bien expliqué, (*lib. 1, cap. VI, p. 5, édit. de Haller*) & ce qu'Hippocrate lui-même avoit remarqué, admettant que quelques especes du *tetanos* portoient jusques à 40 jouts, (voy. *de infernis affect. pag. 562, édit. Foësii*) & il offre la division & l'histoire des différentes convulsions & surtout de celles qui succedent aux blessutes. D'après cela il est bien étonnant que notre premier maître ait donné son aphorisme comme une regle générale, & que la plupatt des auteuts l'ayont admise; Celse surtout le confirme positivement, (voy. *lib. 1, cap. 1, sect. 11, pag 179, édit. de Valart.*) Morgagni rapporte deux observations à l'appui de la prédiction du Pere de la Médecine, (*Lib. 1. Epist. 10, art. 2, p. 67, de sed & causis Morb.*) Mais il en cite deux autres dans lesquelles les malades moururent l'un le 10e. jour, (*Epist. 20. art. 28, pag. 169*) l'aurre après le 20e. *Epist. 54, art. 49, pag. 286.*) Enfin celles tapportées par M. Saillant d'après *Truka* & faites par *Mouro*, prouvent encore mieux que l'aph. d'Hippoctate demandoit à être expliqué. Ainsi d'après les contradictions apparentes ci-dessus, j'ai cru pouvoir donner mon observation comme une exception à la regle générale d'Hippocrate, & en confirmation de la remarque de M. Lieutaud.

J'admets avec M. Saillant que le *tetanos* est plus dangereux l'hiver que l'été & à la suite des blessures que lorsqu'il vient *sponte*, & sous ce point de vue l'aph. 2 de la 5e. sect. seroit confirmé par mon observation; mais roujours resteroit-il pour certain que le 6e. de la même sect. offrant un prognostic trop général avoit besoin d'être particularisé pout qu'on ne l'appliquât plus au *tetanos* produite par des blessures.

Pour ce qui est de la luxation de la machoire, je n'ai point dit qu'elle eût eu lieu chez la malade dont j'ai parlé, au contraire je n'ai fair que rapporrer la méprise grossiere du Chirurgien, & l'énumétation que j'ai donné des symptômes n'a jamais offert que le resserrement, le *trismus traumaticus* (que je sais bien distinquer de la luxation) qui est un signe dont Hippocrate & tous les Auteurs font toujours mention.

Enfin pour ce qui tegarde la curation, je sais bien qu'il y avoit d'autres moyens à employer; car outre l'huile de thérébentine conseillée par Sauvages (*nosolog. method. tom. 1, pog. 544*) d'après Amboise Paré (*Lib. VIII, cap. 37 & 38*) & les secours proposés par M. Saillant d'après *Truka*; le traitement indiqué par Celse dans l'endroit cité ci-dessus, auroit pu convenir; mais je fus appellé trop tard & dans un tems où il n'y avoit presque plus rien à faire, & même on n'exécuta que très-mal le peu de temedes que je crus devoir ptescrire d'après les indications les plus pressantes .... les ventouses, les vésicatoires, les exutoires recommandés par Celse auroient pu être avantageux (si la malade n'eût pas été si atténuée.) Pour suppléer à la suppuration de la plaie guérie trop promptement, & que je regatde comme cause de la violence du *tetanos* & de son incurabilité: peut-être même comme le dit très-bien M. Saillant, eut-il été possible de le ptévenir dès le commencement en appliquant sur la place les topiques convenables & donnant intérieurement les antispasmodiques les mieux éprouvés? Quant à la méthode par les mercuriaux & l'opium vantée pat *Truka*, j'avoue ne l'avoir jamais essayée, & par conséquent je n'oserois assurer si elle eu pu guérir le *tetanos* dont est question dans l'état où je le trouvai, c'est-à-dire après dix jours d'accidens graves & près de vingt de la chute.

Suite de la réponse à celle de M. SAILLANT, D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.

J'ai guéri radicalement une fievre quarte qui avoit résisté à tous fébrifuges, & surtout au quinquina pendant trois ans. Lorsque je fus appellé, j'examinai son état, & je prescrivis dans le tems du froid, une infusion de camomille avec de la crême de tartre dont il prenoit un verre de quart-d'heure en quart-d'heure: il vomit beaucoup de matieres noires, ce qui arrive toujouts, je m'en servis dans les autres tems, lorsque le malade eut suivi cette méthode durant

trois accès. Je puis vous attester qu'il n'y avoit point d'obstruction de la rate ni d'autres viscères, & qu'il a eu plusieurs maladies indépendantes dont il s'est bien tiré L'épilepsie de notre malade étant antérieure à la fievre quarte, il falloit s'en servir comme d'un moyen de guérison, si on l'eût bien ménagé elle en auroit été la terminaison, c'étoit le cas d'employer les alkalins, & les légers diaphorétiques. Vous êtes d'accord avec Hippocrate & tous les autres Médecins, que la fievre quarte délivre pour toujours de l'épilepsie sympathique & jamais de l'idiopathique de la tête, suivant ce que j'ai dit plus haut, vous & moi nous ne sommes pas causes des suites du mauvais traitement qu'on a prescrit alors; bien loin d'avoir été utile au malade, elle lui a été au contraire très-pernicieuse, s'il y avoit obstruction à l'estomac, (ce que je ne nierois pas) cette maladie feroit incurable.

Vous vous appuyez de l'autorité de Lazare Riv. pour prouver que l'épilepsie est dépendante de l'affection de la rate & du foie. Je vous dirai que les symptômes cités annoncent plutôt celle de la rate que du foie. En outre vous vous rappellerez que les rots & les borborygmes paroissent quelque tems après le léger spasme qui part du cœur ou des environs; ainsi vous êtes en contradiction.

Lorsque le foie est le siege d'une épilepsie sympathique, la respiration est entrecoupée subitement, comme si elle étoit serrée entre deux étaus, il y a un tiraillement douloureux au diaphragme, ensuite des mouvemens d'abaissement & d'élévation, les muscles abdominaux sont agités de secousses alternatives, les symptômes épileptiques paroissent aussitôt, & quelques minutes après, les rots & les borborygmes sont-ils encore accidentels? La jaunisse qui paroît avant l'accès, disparoît lentement après. Je vous avouerai que ne l'ayant vu que 5 à 6 fois, j'ignore si le mal occupoit le ligament coronaire & autre, le grand ou le petit lobe du foie &c. &c. mais la douleur répondoit exactement à la région du foie. Je laisse ceci à décider à l'expérience.

Vous dites, vous prêtez encore au malade une imbécillité morne, je ne sais pour quelle raison. Je conviens avec vous que le malade, ainsi que la plupart des épileptiques, sont pluôt spirituels qu'imbécilles. Vous m'avez mal interprété, mais l'imbécillité est une suite nécessaire & infaillible des accès épileptiques. Pouvez-vous douter qu'il n'arrive un relâchement proportionné aux contractions convulsives & si violentes? Les lassitudes en sont une preuve. Les fibres tiraillées & irritées sans cesse, tombent dans la stupeur & l'atonie; paroît peu-à-peu l'imbécillité, parce que les nerfs comprimés par l'engorgement qui se forme peu-à-peu, perdent insensiblement cette activité & mobilité propres à transmettre les sensations des objets au *sensorium commune*. Ainsi s'anéantissent les facultés de l'ame par l'épuisement, & le peu d'élaboration des esprits animaux, qui privent de leur contraction & élasticité les vaisseaux du cerveau qui s'engorgent. Ceci arrive plus ou moins vîte, selon l'intensité des accès.

Je vous dirai que de cent épileptiques que j'ai vu, plus de quatre-vingt sont devenus imbécilles. Vous me citez Charle-Quint & Mahomet, l'un commençoit à le devenir, pour s'être fait raser & s'être fait Moine, l'autre mourut de rage de ce que ses crimes étoient découverts. Tous les Médecins anciens & modernes vous apprendront que c'en est là la suite.

J'insiste peu sur l'endroit de votre lettre. *Vous avez pu voir dans le Traité de MM. Tissot, Tulp &c, cités pour des épilepsies sympathiques.* De pareils faits prouvés par théorie & pratique, n'ont pas besoin d'être discutés davantage. J'ai dit que chaque viscère avoit ses symptômes pour annoncer l'accès.

Vous n'attaquez pas, me dites-vous, *ma ye. assertion*, bien loin de la rejetter, je m'y conformerai toujours, parce qu'elle est appuyée sur une saine doctrine.

Vous me mettez aux prises avec le Médecin-consultant, parce que &c. je l'ai fait avec d'autant plus de raison, que vous lui faites des reproches injustes, & que le mémoire fait honneur à son auteur; & s'il y eût quelque humeur rentrée, de l'espece dont vous avez parlé, il en auroit fait mention.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

Article Chirurgie.

Cet article renferme plusieurs observa-

tions intéressantes, des opérations perfectionnées, des méthodes nouvelles de traiter certaines maladies qui exigent l'application des moyens extrêmes; ces différens objets sont précédés d'un rapport de MM. Poulletier de la Salle, Andry & Vicq-d'Azyr, sur les inconvéniens de l'opération de la castration pratiquée pour obtenir la cure radicale des hernies. Après avoir exposé en peu de mots la manœuvre de ces sortes d'hommes infâmes qui immolent à leur cupidité la vie & la santé des citoyens, & étouffent la génération dans le berceau, ils rapportent les Réglemens & les Ordonnances de nos Rois contre cette pratique abominable. Messieurs les Intendans de Paris & de Languedoc s'étant plaints au Ministre de plusieurs faits qui venoient de se passer sous leurs yeux, ce dernier a renvoyé tous les procès-verbaux à la Société, dont les Commissaires nommés à cet effet, se sont empressés d'indiquer au gouvernement l'abus de cette opération & les moyens d'y remédier. Ces moyens consistent « à défendre expressément par une loi à toutes personnes » quelconques sous des peines très-graves de pratiquer l'opération de la castration dans l'espérance d'obtenir la cure » radicale des hernies, & de décerner des » peines très-rigoureuses contre les Charlatans & Colporteurs qui courent les » campagnes & qui ont la hardiesse de » faire des opérations quelconques; comme ils attentent à la vie des citoyens, » il nous semble, disent les Commissaires » nommés, que la leur doit en être la » caution. 2°. De défendre directement & » au plutôt aux Chirurgiens (dénoncés » dans les lettres de MM. les Intendans) » de faire de semblables opérations. » 3°. D'informer MM. les Intendans de » ces dispositions qui sont dignes de la » bonté paternelle de notre Monarque, » & auxquelles la Société se fera toujours » gloire d'avoir eu quelque part.

Viennent ensuite plusieurs observations de M. la Peyre, Chirurgien de vaisseau, sur la guérison de plusieurs ulcères, opérée par le mouvement vacillatoire du verre ardent. Cette méthode que M. Lecomte, Chirurgien à Arcueil, prétend avoir mis en usage le premier, consiste à réunir par le moyen du verre ardent, les rayons du soleil, à exposer à leur foyer la partie ulcérée, à la parcourir dans toute son étendue jusqu'à ce que la chaleur se fasse sentir vivement, & à répéter plusieurs fois cette opération dans le courant de la journée: comme la lentille dont se sert celui qui pratique cette opération, n'est pas longtems dans la même situation, M. la Peyre donne au mouvement qu'elle exécute le nom de *vacillatoire*.

Les différens faits rapportés dans cet article sont extraits d'un mémoire très-détaillé qui a été remis & lu à la Société par M. la Peyre. Ils sont attestés par l'état major, (du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué) & par un grand nombre de personnes en place qui disent avoir été témoins de ces succès.

L'observation communiquée par M. Lecomte, Maître en Chirurgie à Arcueil, prouve ce qui a été avancé plus haut, que M. Lecomte s'est servi du moyen employé par M. la Peyre, longtems avant lui. Le sujet de cette observation est un cancer à la levre inférieure guéri en trois semaines par le cautere actuel de l'insolation, ou le feu solaire. L'Auteur de cette observation fait plusieurs remarques judicieuses sur les avantages du cautere actuel de l'insolation, & sur la préférence qu'on doit lui donner sur le cautere actuel par le fer rouge. Ces avantages sont 1°. de ne pas bruler les parties qui avoisinent l'ulcère; 2°. de se conserver dans une chaleur égale, & soutenue; 3°. enfin de pouvoir donner à cette chaleur le degré que l'on veut.

Certe maniere ingénieuse de pratiquer le cautere actuel nous paroît mériter l'attention des Praticiens. Il feroit peut-être possible de l'appliquer dans plusieurs autres circonstances, avec succès, soit pour détruire des loupes à la peau, soit pour établir un cautere sur une partie quelconque, soit enfin pour remplacer l'usage du moxa dans la goutte.

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 9 Mai.

S. LV.

Jus caulis solvit cujus substantia stringit
Utraque quando datur, venter laxare paratur :

Les choux sont astringents, leur jus est laxatif:
Leur substance & leur jus font presque un purgatif.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Mémoire à consulter.

Une Demoiselle de qualité, MM., âgée de 20 ans, commença dès l'âge de cinq ou six à se plaindre de douleurs aux oreilles, avec un peu de surdité. Ces accidens disparoissoient en tout ou en partie, & revenoient par tems. Les parens se contentoient de lui couvrir la tête pour la garantir des influences du froid & de l'humidité, qui augmentoient sensiblement ses maux. On espéroit beaucoup que l'heureux tempérament de cette enfant triompheroit à la longue de ces petites indispositions qui ne nuisoient nullement à aucune de ses facultés, à l'ouie près. On la mit au Couvent à l'âge de 9 ou 10 ans, où elle resta cinq ou six ans sans sentir d'autre incommodité qu'un peu d'embarras à la tête, quand elle s'appliquoit à des ouvrages qui exigeoient une forte attention. Elle continua à jouir de la plus parfaite santé jusqu'à l'hiver de 1776, qu'elle fut atteinte d'une fluxion très-vive à l'oreille gauche, accompagnée d'une surdité presque absolue. Tous ces accidens céderent promptement aux remedes appropriés, à la surdité près qui subsista quelques jours, & qui se dissipa subitement après avoir senti un éclat dans l'oreille. La très-bonne santé dont cette Demoiselle jouit, ne lui inspire pas un grand gout pour les remedes; elle se contenta de prendre quelques prises de pillules reformées de Belloste, ce qui fit bien jusqu'à l'hiver suivant, qu'elle fut menacée d'une seconde fluxion, qui ne fut pas vive, mais qui la rendit sourde avec un bruit de chaussée dans les oreilles, & les yeux noyés quand elle vouloit s'appliquer à ses ouvrages ou à la lecture. Ces indispositions sont plus considérables dans l'hiver que dans les autres saisons. Elle n'a cependant jamais ni les oreilles ni les yeux bien libres; c'est-à-dire qu'elle n'entend jamais finement, ni ne peut faire une longue lecture, sans avoir la vue trouble.

On prie les Maître de l'Art d'indiquer, par la voie de la Gazette de Santé, les remedes les plus propres à dissiper radicalement cette ancienne fluxion qui inquiete la consultante qui mérite beaucoup qu'on s'attache à sa guérison.

J'ai l'honneur d'être &c. Broune, D.M.

En attendant l'avis des Praticiens on conseille de pratiquer un séton à la nuque du col de la malade, ou de lui appliquer un petit emplâtre vésicatoire derriere l'oreille dont on entretiendra la suppuration pendant quelque tems.

Réponse de M. Hiriart, Médecin &c. au Memoire à consulter du N°. 13.

Quelle que soit la cause des pertes de

sang qu'essuye la Dame malade, on voit qu'elles ont lieu après les douleurs, la tention & la pesanteur de la matrice. La constipation qui a accompagné ces pertes, subsiste même après qu'elles ont disparu, ainsi que la pesanteur de la matrice. Les jambes en ont resté enflées, & la malade sujette à avoir une douleur & chaleur à la région lombaire, après avoir marché.

D'après ces faits, on doit juger que la matrice est constamment dans un état d'irritation, ainsi que le rectum qui l'avoisine: état qui augmente, lorsque la malade marche. Mais de cette derniere circonstance, & de l'oedématie des jambes, il faut inférer qu'outre l'irritabilité morbifique, il existe dans la matrice un vice organique, soit grosseur, soit dureté, qui s'oppose au libre cours des humeurs & qui les fait surabonder dans les extrémités inférieures. Mais quel sera le principe caché de tous ces phénomenes sensibles? Sera-ce une diathèse purement nerveuse? ou y auroit-il de plus une cause étrangere, comme un corps étranger, un vice glanduleux, dont la présence excite ces symptômes & le retour des pertes? C'est à quoi le Médecin ordinaire doit aviser par l'examen de ce qui peut avoir précédé la maladie actuelle.

En attendant qu'on découvre ce principe caché & les moyens de le combattre, il est de toute nécessité de parer ces pertes. Je suis à cet effet d'avis que, pour les prévenir, la Dame malade évite de marcher, même de rester debout; qu'elle fasse trois ou quatre fois par jour usage d'une décoction de quinquina, de cachou & de mastic, édulcorée avec du syrop de coings. Elle continuera ces remedes jusqu'à ce qu'elle cesse pendant un certain tems à être sujette aux pertes. L'état où elle se trouvera ensuite devra éclairer sur le principe caché qui y a donné lieu.

Lorsque les pertes paroîtront, on conseille de faire une ligature à l'épygastre, & au milieu des deux cuisses; d'appliquer sur la région hypogastrique, & à la vulve des linges trempés dans du vinaigre froid, & de faire prendre tous les quarts-d'heures une once d'une potion composée des sucs dépurés de plantain, d'ortie trois onces; syrop diacode une once; syrop de myrthe deux onces; alun dix grains; eau de rabel cinq gros. C'est d'après l'expérience que nous proposons ces préservatifs & ces remedes, sans oublier la saignée qui appartient à ces deux objets, & qu'on doit réitérer, à moins de contre-indication. *Signé*, Hiriart.

Suite de la réponse à celle de M. Saillant, D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.

Vous avez cependant raison de dire que tous ceux dont la dépuration des humeurs ne s'est pas faite dans l'enfance, sont exposés à cette maladie. Vous êtes d'accord avec Hippocrate & tous les savans Médecins. Ne vous ai-je pas dit aussi que ce pouvoit être un âcre quelconque? J'ai été concis parce qu'il faut l'être; cependant je ne puis m'empêcher de dire que les enfans bien constitués & sains, n'ont pas tous cet inconvénient à essuyer. Si je n'ai rien dit de votre 4e. assertion, je trouve beaucoup à redire sur la derniere de votre réponse, en vous notifiant que vous ne pouvez me contester ma proposition.

Si l'épilepsie étoit idiopathique de la tête, on appliqueroit envain à la nuque du col, toutes les mouches cantharides de l'univers, au lieu qu'en les appliquant au creux de l'estomac, ou proche des endroits affectés, on est sûr de réussir. Je n'oserois cependant pas assurer qu'on eût un succès complet, parce que cette humeur est peut-être trop épaisse & ancienne.

Vous dites, » il s'agiroit de donner une suite d'observations qui pussent prouver qu'il y a des épilepsies qui reconnoissent pour cause une humeur âcre déposée entre les membranes de l'orifice cardiaque ou entre les parois du diaphragme, & je suis étonné de votre raisonnement. Pourquoi l'estomac ne deviendroit-il pas le siege d'une humeur repercutée, telle que dartre, galle &c, aussi bien que les autres visceres? Ceci ne peut-il pas arriver entre ses membranes & à ses orifices. Je vous en rapporterois mille exemples. Je vais me contenter de deux. J'ai ouvert plusieurs cadavres où j'ai trouvé des tumeurs de la grosseur d'une feve, fixés entre ses membranes. J'ai vu à la Charité l'orifice pylorique entierement obstrué, & rempli de sanie; on y observoit seulement un petit conduit pour les boissons. Cet homme mourut atrophié & de convulsions. J'ai pour garant de mon assertion, les Willis, Galien, Woyant & Fernel. Vous n'avez donc jamais vu d'ulce-

res catcinomateux au cardiaque devenir la cause déterminante d'accès épileptiques. Sauvage en fournit un exemple dans l'estomac d'un soldat. Nosol. rom. I, pag. 790. Le diaphragme ne peut-il pas être également le siege d'une humeur âcre? Toutes les fois que l'estomac en sera le siege, soyez donc convaincu que les symptômes partiront immédiatement de-là, & on réussira en appliquant les vésicatoires, pourvu que l'humeur soit susceptible d'être délogé, sinon il est très-inutiles de les y appliquer, & encore plus à la nuque du col.

» Ce seroit une nouvelle découverte propre à enrichir la Médecine, & dont je serois prêt à vous rendre hommage &c». Rendez hommage à Pringle dont j'ai suivi la doctrine. Puisqu'il en conseille l'application dans les maladies inflammatoires du bas-ventre, à plus forte raison doit-on le suivre dans les maladies chroniques, telles que celle-ci. J'ai déja rapporté l'autorité du célebre Tissot dans ma premiere réponse. Voici celle sur leur maniere d'agir.

Pour mieux appuyer ma dissertation, je vais rapporter cinq exemples d'épilepsies sympathiques, qui paroîtront d'autant plus vrais, qu'ils sont étayés de l'expérience même.

Premiere observation sur une épilepsie sympathique ou idiopathique de l'estomac.

Une jeune Demoiselle âgée d'environ douze ans, très-gaie & très-spirituelle, étoit affligée d'épilepsie depuis trois ans. Les accès avoient commencés par une douleur à l'estomac, avoient été peu considérables dans le principe, & s'étoient rapprochés depuis dix-huit mois. Les parents inquiets du sort de leur fille, appellerent un Chirurgien qui attribua tous les accidens à la vapeur. Il prescrivit en conséquence des bains froids, des lavemens & des potions pareilles; les accès étoient plus violens à la sortie des bains. On ne manquoit pas de dire que la vapeur étoit à son comble. On la traita infructueusement pendant six mois. Les parents ennuyés & affligés m'appellerent enfin.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

Après l'observation de M. Lecomte dont il a été question dans le N°. précédent, on trouve un Mémoire sur un nouveau moyen de remédier aux plaies des arteres par un autre M. Lecomte, éleve en Chirurgie. Ce moyen consiste à couper une plume à écrire suivant son diametre aux deux extrémités du tuyau, & à la fendre suivant sa longueur, d'un côté seulement, & à renfermer l'artere ouverte dans ce tuyau, ayant soin de passer sous l'artere un fil, & d'assujettir par son moyen l'artere dans le tuyau. M. Lecomte a fait plusieurs essais sur des animaux vivans qui lui ont parfaitement réussi. M. Lecomte ayant soumis son mémoire à l'examen de la Société, celle-ci après avoir fait plusieurs expériences favorables à la méthode de l'Auteur, au moins jusqu'à un certain point, n'a pas jugé à propos de prononcer définitivement: ce qu'elle se propose de faire lorsqu'elle aura fait des expériences en assez grand nombre. Celles qu'elle a faite jusqu'ici prouvent 1°. que les plaies des arteres peuvent se consolider & se cicatriser; 2°. que le succès de cette opération est difficile à obtenir.

L'observation qui suit a été communiquée par M. Desbois de Rochefort, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; elle présente un fait très-singulier & très-rare; c'est un enfant à terme qui, après avoir déchiré la matrice, a pénétré dans la capacité du bas-ventre, & a été retiré morceaux par morceaux d'un abcès qui s'étoit formé & ouvert sur plusieurs points du bas-ventre. La femme s'est entierement rétablie, il est seulement resté à l'endroit même de l'ombilic une ouverture fistuleuse.

M. Bouillon, Médecin à Mortain, rapporte ensuite une observation sur un bras sorti par un abcès au bas-ventre, quelque tems après l'accouchement. Cet article est terminé par quelques réflexions que M. Vicq-d'Azyr a communiqué à la Société sur la possibilité de pratiquer la laringotomie entre le cartilage thyroïde & le cricoïde. Dans l'intervalle qui les sépare antérieurement, dit M. Vicq-d'Azyr, il y a un espace triangulaire qu'il est toujours facile de trouver, quelque gonflement qu'il y ait dans la région du col. Il ne seroit pas nécessaire de faire une grande incision à la peau pour y parvenir; le bronchotome pourroit d'ailleurs servir dans cette opération comme dans celle que l'on pratique ordinairement. Il

l'a d'ailleurs essayée sur des chiens sans aucune suite facheuse.

On donnera dans la feuille prochaine l'article d'anatomie.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Naturisme ou la Nature considérée dans les maladies & leur traitement conforme à la doctrine & à la pratique d'Hippocrate ; ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, sur la Médecine agissante & expectante, par M. Planchon, *Médecin à Tournay, &c. &c.*

L'Académie de Dijon avoit demandé qu'on détermina, *quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante & celle-ci à l'expectante, & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, attendant le moment favorable pour placer des remedes.*

La solution de ce grand problême étoit bien difficile, & d'autant plus que la question étoit bien générale ; aussi l'Académie ne fut-elle pas satisfaite au tems fixé qui étoit en 1774. Mais en 1776 deux mémoires ont été couronnés, celui de M. Voulonne dont nous rendrons compte, & celui de M. Planchon déja connu très-avantageusement dans la République médicinale. L'ouvrage de M. Planchon est précieux par une foule de détails. L'article sur l'emploi des purgatifs dans les aigues est fait de main d'Observateur & de Maître. Mais celui qui traite de ces mêmes purgatifs dans les croniques exigeroit un développement ultérieur. M. Planchon a exposé avec beaucoup de sagacité un grand nombre de cas où il faut faire la Médecine agissante. Mais nous désirerions qu'il se fût plus occupé à développer jusqu'à quel point le Médecin peut maîtriser la nature, l'avantage & le danger de ses tentatives en ce genre. Il est certain que trop souvent le Médecin se livre à la Médecine expectante, surtout dans les grandes Villes & auprès des grands, & ce pour n'éprouver aucuns reproches de la part de la jalousie ou de l'ignorance. Mais ce n'est pas assez au Médecin de ne pas faire de mal, il doit encore faire le bien. Il est vrai qu'il faut des lumieres bien profondes sur le méchanisme des désordres de l'économie animale, pour se livrer à la Médecine agissante ; & quoiqu'on en dise, cet art est si peu avancé ! D'ailleurs il y auroit tant de danger à agir, sans des principes très-certains, que rarement un Médecin se détermine à employer des remedes actifs.

Pour éclairer de plus en plus cette importante question, il faudroit bien connoître la maniere dont agissent les remedes, & sur cet article encore nous n'avons qu'une observation empirique qui nous empêche d'étendre leur administration à de nouveaux cas.

M. Planchon a embrassé beaucoup de faux principes de notre Médecine dogmatique. Il croit, pag. 157, que les altérations des maladies se passent dans le sang qui se surcharge d'humeurs ethérogenes ; mais Hippocrate n'eut pas cette opinion. En effet les altérations dans les humeurs ne produisent que rarement altération dans le sang. Eh si cette altération eût été aussi facile que le croyent les modernes, à de combien plus grands & fréquens dangers n'eût pas été exposée notre vie !

Dans la solution du problême proposé on auroit désiré voir tracées en grand les causes du succès trop souvent inattendu du charlatanisme ; d'y voir également quelques principes sur les crises & sur la maniere dont l'Art peut ou les faire ou les diriger, & les cas où il est absolument impuissant.

Quoique les modeles que cite M. Planchon soient fort estimables, il en eut pu citer de plus respectables. M. P. s'étaye souvent de l'autorité des Médecins couronnés par cette illustre Académie, & pour eux il a négligé un peu trop ceux que la postérité elle-même a couronnés.

Si nous relevons ces imperfections, c'est que nous désirerions qu'il n'y en eut aucune dans un ouvrage qui abonde en excellentes choses, & dans lequel on remarque le Médecin instruit & observateur.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé, à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 16 Mai.

S. LVI.

SICILA parum nutrit, ventrem constipat & urget.

De la bette légere & très-peu nourrissante
L'astringente vertu n'est que l'adoucissante.

NOUVELLE *maniere d'administrer la scille dans l'anasarque, ou hydropisie universelle & quelques autres maladies du même genre, communiquée à la Société Royale de Méd. de Paris, par M.* REGNAUDOT, *Doct. en Médecine, & par elle approuvée.*

La scille, *scilla maritima, scilla officinarum*, est un remede aussi recommandable par l'étendue de ses usages que par l'efficacité de ses effets, quoique nous n'ayons jusqu'ici sur sa nature & sa maniere d'agir que des idées très-imparfaites, & que nous ne connoissions peut-être que la moindre partie de ses propriétés.

J'ai eu de fréquentes occasions d'employer ce médicament dans des climats très-chauds où le relâchement des solides, l'appauvrissement & la dépravation du sang tendent très-communes les maladies *à colluvie serosa*, c'est-à-dire, celles qui ont pour symptôme caractéristique l'épanchement ou la stagnation de la partie séreuse du sang ou des sucs cruds non élaborés. Les différens emplois que j'en ai fais dans ces circonstances, m'ont procuré, tant sur la scille fraiche que sur ses diverses préparations, des observations qui pourront être de quelque utilité dans l'administration de ce remede, & que je me propose de publier par la suite. En attendant j'ai cru devoir faire connoître un moyen aussi simple que facile de donner ce remede sous une forme solide, en lui conservant cependant toutes les vertus qu'il a lorsqu'on l'employe récent: avantage que n'ont pas, ce me semble, les autres préparations dans lesquelles on s'est proposé le même objet.

Ce moyen est de la plus grande simplicité; il ne s'agit pour cela que de broyer une partie de scille fraiche avec trois parties de sel de *duobus*, jusqu'à ce que le tout ne fasse qu'un corps bien lié & parfaitement égal, ce qui n'exige pas un tems bien considérable. Par exemple,

Prenez de *scille fraiche*, quatre scrupules;
de *sel de duobus*, quatre gros.

Triturez ces deux substances ensemble dans un mortier de marbre ou de verre; lorsque ce mélange sera exact, faites-en des pilules de douze grains que vous laisserez sécher lentement. Chaque pilule contient par conséquent quatre grains de scille.

Cette manipulation est, comme l'on voit, on ne peut pas plus aisée; on sera toujours sûr de réussir promptement si le sel de *duobus* n'est que grossierement pulvérisé: condition qui accelere beaucoup le mélange. Il faut encore n'employer d'abord que la moitié de la scille avec la totalité du sel. Lorsque cette portion sera parfaitement broyée on triturera le reste qui se mêlera alors plus facilement & surtout plus promptement: par-là on conserve assez de tems à ce mélange, l'humidité & le liant nécessaire pour pouvoir le réduire en pilules.

J'ai employé ſucceſſivement pour cette préparation le nitre, la crême de tartre & quelques autres ſels; je me ſuis fixé de préférence au ſel de duobus pour des raiſons qu'il eſt inutile d'expoſer ici.

Ces pilules étant ſeches doivent être d'un blanc terne, ſolides, cédant cependant facilement ſous les doigts, par conſéquent friables & ne préſentant qu'une médiocre réſiſtance au mouvement méchanique de l'eſtomac; elles conſervent fort longtems leurs vertus.

La doſe eſt de trois ou quatre pour un adulte robuſte, doſe que je réitere deux fois par jour. J'ai fait prendre juſqu'à ſix pilules par priſe, ce qui fait vingt-quatre grains de ſcille, ſans exciter de vomiſſement (je prie de ne pas oublier que c'eſt dans un pays fort chaud) ce qu'il ne feroit pas poſſible d'éviter en donnant la même quantité de ſcille fraiche ſeule, ou une quantité équivalente de ſes préparations.

Il eſt inutile de dire que ce remede doit être pris dans l'intervalle des repas & qu'on ne doit prendre aucune eſpece d'aliment qu'une heure, au moins après. On peut donner par-deſſus un petit verre d'un mélange de vin blanc avec les deux tiers d'eau, ou quelqu'infuſion appropriée à l'état du malade. Cette précaution eſt ſurtout néceſſaire pour les perſonnes maigres, échauffées, ou qui ont les humeurs fort âcres, chez leſquelles la ſcille pourroit produire quelque irritation des voies urinaires & qui pour cette raiſon feroient peut-être mieux de s'en abſtenir. Dans ces circonſtances il eſt au moins important de favoriſer l'action du remede ou d'en prévenir les mauvais effets en faiſant prendre dans la journée à des diſtances convenables du petit-lait pur ou altéré avec le creſſon de fontaine; ou bien quelques verres d'apozêmes ou de tiſânes tempérantes & légerement apéritives. Hors de ces cas, je ne fais rien prendre du tout, & le remede n'en opere pas moins bien.

Ces pilules indépendamment des vertus ordinaires de la ſcille qu'elles poſſédent éminemment, m'ont parues douées d'une propriété plus inciſive & plus apéritives, ce qui les rend ſurtout préférables dans les maladies où il faut ſolliciter l'action des ſolides relâchés & peu actifs ſur des humeurs lentes, épaiſſes, tenaces & ſtagnantes. Je les ai cependant employées dans des cas où l'irritabilité de la fibre étoit à un haut degré ſans en avoir éprouvé de mauvais effets. Tel eſt l'état de la plupart des femmes en couche dont tout le monde connoît l'extrême ſenſibilité.

Mes obſervations conſtatent l'efficacité de ce remede dans l'anaſarque à la ſuite des fievres intermittentes longues ou mal guéries; dans celui qui ſurvient dans les périodes avancés du ſcorbut; dans celui qui ſurvient aux maladies cutanées, repercutées. On ſent bien, ſans que je le diſe, que dans tous ces cas la ſcille ne remplit pas l'indication principale ou curative, & qu'il eſt néceſſaire d'avoir recours à d'autres remedes pour détruire la cauſe eſſentielle de la maladie. Ces pilules ont eu du ſuccès dans la toux & l'oppreſſion des vieillards qui paroît dépendre de l'infiltrarion œdemateuſe du poulmon & dans l'aſthme humide. Elles ont ſoulagés conſidérablement les engoiſſes & l'étouffement d'une perſonne attaquée d'une hydropiſie univerſelle avec épanchement d'eau dans la poitrine, & qui ſuccomba pourtant quelques tems après à ſon malheureux ſort. Elles m'ont ſur-tout réuſſi dans l'œdeme des femmes en couche, accompagné de fievres, & d'autres accidens facheux, dans les dépôts laiteux; lorſque les apétitifs mitigés étoient ſans effet. Dans ces cas il ne faut point craindre que la ſcille trouble ou empêche les évacuations propres à cet état.

Je n'entre point dans d'autres détails ſur les indications qui peuvent déterminer l'uſage de ces pilules ou les faire rejetter. Je n'ai voulu que faire connoître un remede qui, malgré ſa ſimplicité, ne paroît pas le rendre bien différent de ceux dont il eſt compoſé, mérite pourtant l'attention des Médecins & la confiance du public, *ſcientia minimarum rerum Medicina.*

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Madame la veuve Weiſſ, MM., vient d'aſſurer dans le Journal de Paris & dans la Gazette de France, que la recette du remede anti-laiteux, que je vous ai envoyée pour la publier, n'eſt point celle de ſon mari, qui, dit-elle, ne l'a jamais communiquée. On obſervera que cette Dame enrichie déja par ce remede, ſollicite encore une penſion du Gouvernement. Si M. Weiſſ n'a pas donné ce remede à ſon Apoticaire, il a trompé le public, ou ſon Apoticaire le trompe aujourd'hui, ce qui n'eſt pas à préſumer. Il ſemble que le charlataniſme craigue de voir tarir une des ſources de ſon pactole: quelque nouvel empirique ſe propoſeroit-il, comme dans la fable des plaideurs, de manger

l'hêtre ? Je sais qu'il y a plusieurs éditions de ce remede où entrent la persicaire, la jusquiame &c. Je tiens le mien d'un jeune Chymiste avec lequel ledit défunt empirique s'instruisoit. Mais ce qui mérite plus d'attention, c'est que ce remede n'a pas toujours guéri dans les mains même de son distributeur. Madame Dause, rue Meslee, a été traitée par lui d'un lait répandu pendant deux ans sans succès. Je citerais plusieurs exemples de ce genre. J'ai guéri, taut à Paris qu'en Province, d'après mes consultations, plusieurs maladies laiteuses que ledit sieur Weiss avoit aggravées, ce qui confirme qu'il faut dans cette maladie, plutôt des principes que des remedes que nous n'avons qu'en trop grande abondance.

J'ai l'honneur d'être, &c. ALPHONSE LE ROY, D.M.P.

Réponse de M. HIRIART, Médecin &c. au Memoire à consulter du N°. 14.

Quoique les phénomenes & la marche de cette maladie different beaucoup de ceux qu'on observe dans les maladies vénériennes; quoique ce motif aye pu déterminer plusieurs hommes célebres de la Capitale à assurer qu'il n'y avoit pas de virus, je me crois cependant obligé d'être d'un avis contraire, que je fonde sur les raisons suivantes.

Cette maladie a paru à la suite d'une co-habitation avec une fille malade; elle affecte constament les parties génitales & les adjacentes. Dans ces parties réside un foyer d'irritation qui se répandant dans les parties éloignées, y produit des symptômes analogues à ceux du virus vénérien, tels que les douleurs des os, des doigts &c.

Si dans les parties génitales il y eût eu des suppurations, des ulceres, des tumeurs, on auroit prononcé hardiment qu'il y avoit du virus. Mais il est certain que le virus existe quelquefois sans suppuration & sans ulceres quelconques avec les seules tumeurs, & *vice versâ*. Qui peut assurer que le virus ne peut avoir lieu sans aucun de ces symptômes ? On peut dire tout au plus qu'on ne l'a pas encore observé de cette maniere. Mais il ne s'en suit pas qu'on connoisse encore toutes les manieres dont le virus vénérien peut nous affecter; & notre ignorance à cet égard doit nous rendre circonspects à prononcer & plus soigneux à observer.

On ne peut rien inférer du peu de succès que le malade a retiré de l'usage des eaux anti-vénériennes énoncées. De pareilles eaux ont souvent manqué leur but dans des cas évidemment vénériens. Dans des cas nouveaux & problématiques tels que celui dont il s'agit, on ne sauroit s'attacher trop aux méthodes les plus sûres, les mieux éprouvées; & c'est ce qui nous détermine à proposer, après l'usage du traitement préparatoire indiqué à la suite du mémoire même, l'usage ménagé des frictions mercurielles.

Signé, HIRIART.

Solution du problême proposé dans le N°. 15 de la Gazette de Santé.

Pourquoi les animaux en asphyxie par le froid restent-ils longtems dans cet état sans que le principe de la vie soit éteint, tandis que ceux tombés en asphyxie par la vapeur du charbon périssent en peu de tems ?

Dans toute asphyxie il y a diminution, quelquefois même cessation entiere de tout mouvement; voyons donc comment le mouvement est produit.

L'élément du feu, & le phlogistique qui en est une madification, a un mouvement sur lui même, qu'on appelle mouvement verticillaire. Lorsque le phlogistique est combiné avec l'acide, alors il jouit du mouvement progressif; mais il faut de certaines proportions, car trop de phlogistque combiné à l'acide s'oppose au mouvement, de même que trop d'acide combiné au phlogistique. Le mouvement dépend donc de l'union du phlogistique avec l'acide dans certaines proportions; l'un n'a d'action que par l'autre.

Tout mouvement dans la nature se peut réduire ou au mouvement progressif ou au mouvement intestin. Le progressif est celui au moyen duquel la nature fait ses diverses combinaisons; l'intestin au contraire est celui dont elle se sert pour décomposer tous les corps. Par lui l'élément du feu est rendu à son mouvement verticillaire. Dans l'une des deux asphyxies, tout mouvement n'est pas également interrompu, comme on le va voir ci-après.

La chaleur est une évolution du phlogistique combiné avec l'acide dans certaines proportions; elle est l'effet d'un mouvement intestin & progressif.

Le froid est produit par le départ du phlogistique qui circule dans un corps & autour de lui sans y être combiné. Le froid n'est point un être réel, mais l'évaporation, l'absence du phlogistique libre, & cette absence peoduit des effets que quelques Philosophes ont attribués à un être qu'ils ont cru réel, lequel n'est cependant qu'un mode. On a cru le froid un acide, mais le froid en faisant évaporer le phlogistique, manifeste seulement, la présence de l'acide qui paroît être le principe le plus abondant dans la nature; car les neuf dixiemes de notre économie peuvent être réduites en acide.

Que le froid dépende du départ du phlogistique; c'est ce que prouvent les orages; alors un mouvement de collision dans les nuages dégage un gas inflammable qui soutire de tous côtés le phlogistique, & l'atmosphere en devient alors privé & refroidi: l'evaporation du phlogistique disséminé dans un corps produit donc refrigerence

Mais en proportion que par le refroidissement, le phlogistique s'echappe d'un corps, une portion d'acide combiné se désunit & se dissémine dans le corps. C'est cet acide en état de gas qui dans la glace forme des bulles; c'est la dissémination de ce même prin-

cipe qui rend cassant les métaux qui ont éprouvé une très-grande gelée, c'est elle encore qui brise les pierres, fend les arbres & rend fragiles les corps les plus durs; dans les eaux martiales gazeuses gelées, la perte du phlogistique laisse le fer en état de chaux, lequel se précipite en forme de terre ocreuse, laquelle dans le dégel ne se redissout plus dans l'eau; l'eau donc par la gelée a perdu quelque chose, aussi devient-elle plus propre à cuire les légumes, à laver le linge, &c. Elle perd de même par l'ébullition un principe, c'est ce qui la rend bienfaisante alors à quelques estomacs débiles.

D'autant plus un corps a éprouvé l'action du froid, d'autant plus il a perdu de son phlogistique ambiant, & même quelquefois de son phlogistique constituant. Le froid, comme on le voit, doit produire & produit en effet une véritable évaporation du phlogistique ou du principe igné non-seulement ambiant, mais même combiné, & la déperdition de ce phogistique étoit toujours avec une infiniment petite portion d'acide.

Les corps ensevelis sous la neige éprouvent moins de déphlogistication, moins d'evaporation. La fertilité de la terre qui a été longtems converte de neige dépend de la réaction de cet acide, principe qui s'est disséminé, mais non évaporé.

Nous pouvons d'après cela rendre raison pouquoi les animaux qui ont été plusieurs jours ensevelis sous la neige, peuvent être rendus à la vie, & l'ont été quelquefois, surtout lorsque le dégel a été très-lent, & pourquoi ceux gelés & non recouverts de neige n'ont pu jouir du même avantage.

Je dis que le dégel doit être très-lent & même bien gradué, parce que l'acide que le phlogistique en s'évaporant, a laissé disséminé dans le corps, doit se recombiner, & s'il arrivoit un dégré de chaleur trop fort il se dissiperoit au contraire conjointement avec le constituant; c'est ce que prouvent les deux expériences suivantes.

Si un œuf que l'on aura fait geler dans la neige, est dégelé en le faisant passer avec patience par des dégrés de froid moins forts, il se conservera quelques jours & pourra servir de bon aliment; mais si un autre œuf également gelé est tout à coup exposé dans un endroit très-chaud, l'acide disséminé ne s'y recombinera plus, il s'échapera, dissociera même le phlogistique constituant, ce qui produira un mouvement intestin, lequel opere décomposition & même putréfaction. L'empirisme a conduit les peuples du Nord à dégeler leurs viandes par les précautions que j'indique.

Le froid produit donc dans l'économie animale l'évaporation du phlogistique non combiné: & c'est l'évaporation de ce phlogistique qui produit le sommeil des asphyxiques. J'aurai occasion de revenir sur cette importante fonction.

Dans l'asphyxie par le froid tout mouvement progressif & intestin est suspendu, & l'on ne peut redonner la vie qu'en rétablissant d'une maniere très-insensible l'un & l'autre mouvement.

Lorsque le froid ne produit qu'un certain dégré d'asphyxie, lorsqu'il ne dissipe que le phlogistique non combiné, il suspend tout mouvement, & par-là suspend la vie; Reaumur en tenant dans un certain degré de froid des chrisalides, les empéchoit à son gré de passer à l'état de papillon; on peut par le même moyen retarder pendant deux ans la sortie des vers à soie de leurs œufs. On trouve d'après cela la raison pourquoi les animaux vivent plus lontems vers le Nord, mais avec moins de mouvement, pourquoi en démolissant des murs, des insectes, des crapaux, &c, ont été trouvés vivants encore.

Dans l'asphyxie produite par la vapeur du charbon, les choses se passent autrement; l'atmosphere méphitique dans lequel l'animal se trouve, est respiré par le poulmon, où bien cet atmosphere vu sa pesanteur empéche le poulmon d'expulser le gas phlogistiqué dont il fait une sécrétion perpétuelle, & que l'air que nous respirons soutire sans cesse de cet organe. Il en résulte que le poulmon ne pouvant faire sécrétion de ce phlogistique, ce principe réagit sur cet organe, & en développe le phlogistique même constituant; un gas inflammable se manifeste en grande abondance, cause des taches gangreneuses, surtout dans le poumon, signes que pour le malheur des malades on a attribué souvent à l'inflammation: il y a une telle évolution de phlogistique & de gas inflammable dans ce cas, que ces sortes de cadavres très-gonflés restent chauds fort longtems après la mort.

Il y a donc bien de la différence entre les deux asphyxies dont nous traitons; celle par la vapeur du charbon arrête le mouvement progressif dans notre économie; developpe par le mouvement intestin le phlogistique, de-là arrive des décompositions rapides, & la mort si l'on ne remédie très-promptement; tandis que dans l'autre cas, l'un & l'autre mouvement sont suspendus par dégrés. Le froid porté trop loin dissipe un des principes qui constituent le mouvement, & par-là produit la mort, mais étant moins fort il ne fait que suspendre la vie qui dépend de l'action de ces principes qui peut être rétablie même après un très-longtems; c'est donc au moyen du froid que l'on peut à son gré modérer la course rapide de la vie.

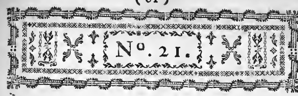
L'asphyxie qu'éprouvent ceux qui sont tombés dans l'eau participe des deux autres que nous venons de considérer, mais surtout de celle produite par la vapeur du charbon; le gas phlogistiqué dont le poumon ne peut alors faire secrétion, agit sur cet organe, tandis que d'un autre côté l'eau qui couvre tout le corps absorbe & par sa qualité & par sa froideur le phlogistique ambiant du corps.

On peut, comme on le voit d'après ces principes, réiterer de superbes expériences qui nous mettront à même de mieux calculer le mouvement & son principe dans l'économie animale, & les moyens par conséquent de le rétablir ou de le modérer.

Je ne fais ici qu'exposer les idées que j'ai puisées dans le cours de matiere médicale de M. Alphonse le Roy; cours très-intéressant par une foule de vues très-chymiques & très-neuves sur l'économie animale. Je suis fâché que les bornes de votre Gazette ne m'aye pas permis de donner à ce bel objet l'étendue nécessaire pour le bien développer.

LE TUAL, *Médecin militaire de l'Hôpital de Bayeux.*

Nous avons reçu une autre solution du problême, laquelle présentée sous un autre point de vue rentre néanmoins dans celui qui est ici exposé; nous en rendrons compte dans la prochaine feuille.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 23 Mai.

S. LVII.

De cholerâ læso spinacia convenit ori
Et stomachis calidis hujus valet esus amari.

As-tu l'estomac chaud? la bile par hazard
Brûle-t-elle ta bouche? use de l'épinard.

Réponse de M. PAJON DE MONCETS, *aux réflexions de M.* HIRIART, *Médecin à S. Sebastien, insérées dans le No. 18 de la Gaz.*

J'ai avancé que le mercure bien administré guérissoit surement & sans accident les maladies vénériennes. M. Hiriart est convenu que cette assertion étoit vraie dans la pluralité des cas, il a seulement prétendu que ma proposition étoit trop générale, parce qu'il y avoit des exceptions Mais quelle est la regle qui n'en a pas? Encore pour trouver des circonstances où le mercure manque son effet, M. Hiriart est obligé d'avoir recours a des cas où les maux vénériens se trouvent compliqués avec le scorbut. Il est constant par la pratique que l'affection scorbutique est aigrie par l'administration du mercure. Il est également constant qu'en se servant des antiscorbutiques on détruit le scorbut. Mais on n'est pas dispensé ensuite d'employer les remedes convenables pour faire disparoître les maux vénériens. Dans cette maladie il y a épaississement dans la lymphe; dans le scorbut il y a dissolution; ainsi dans l'un & l'autre cas, l'indication étant imposée, il est naturel que les secours soient différens. Un Praticien qui avanceroit que le quinquina est le spécifique des fievres intermittentes, qu'il les guérit surement & sans accident, paroîtroit-il avancer une proposition trop générale, parce qu'il se trouve quelques sujets chez lesquels ces fievres ne cédent pas à l'usage du quinquina, & qu'elles disparoissent par celui des amers de nos contrées? Et s'il arrive quelques accidens, rares cependant, par l'usage du quinquina, dira-t-on que c'est un malheur de n'avoir pas un autre spécifique qui n'auroit pas les inconvéniens de ce médicament, comme M. Hiriart le dit du mercure. Une multitude d'expériences, une multitude de guérisons des maux vénériens par le mercure m'auroient paru suffisantes pour justifier la précision de mon assertion, & je pense qu'elle paroîtra telle à quiconque voudra faire la plus simple réflexion. Je doute qu'on apprécie de même celle de M. Hiriart, lorsqu'il dit *qu'il n'arrive que trop souvent de trouver le virus vénérien dans le même sujet avec le scorbut.* Nous ne croyons pas cette complication aussi fréquente que M. Hiriart le fait présumer (du moins en France & hors des ports de mer.) Peut-être en conclura-t-on que c'est M. Hiriart qui a avancé une proposition trop générale. Je me crois dispensé de répondre au surplus de sa lettre.

Signé, PAJON DE MONCETS.

Réponse de M. SAILLANT *à M.* GALLOT.

Je me fais bon gré, M., de vous avoir donné lieu d'étendre vos réflexions sur le tetanos; nous sommes parfaitement

d'accord. Les aphorismes d'Hippocrate que vous avez cités demandent en effet un commentaire, & on n'en pouvoit donner de plus intéressant que votre observation. Il en est de ces aphorismes comme des autres sentences d'Hippocrate; il n'en est presqu'aucune qui doive être trop généralisée, elles sont appuyées sur des observations particulieres, & c'est ce qui en fait le mérite. Mais elles doivent être restreintes aux circonstances qui leur ont donné lieu. Est-il étonnant qu'on se soit trompé plusieurs fois, & qu'on ait trouvé en défaut le Pere de la Médecine en donnant pour regle générale, ce qui devoit être particularisé?

Reponse au Memoire à consulter du N°. 13 de la Gazette.

On se rappelle qu'il s'agit d'une perte accompagnée de douleurs à la matrice. Toute perte est toujours précédée & suivie de spasme. L'irritation accompagne les engorgemens uterins qui se forment d'une perte à l'autre, & s'étend aux autres organes.

Cette femme a la fibre très-irritable, les nerfs très-disposés au spasme, & est très-affectée de la passion histérique; les douleurs des reins, la chaleur à la région lombaire, & la pesanteur à la matrice annoncent la plethore locale, & la suspension de ces mêmes symptômes prouve que la matrice n'est pas trop engorgée. Mais les vaisseaux uterins sont trop privés de leur ressort, pour faire rentrer le superflu dans la masse du sang, d'une perte à l'autre. Voilà ce qui constitue les causes déterminantes des autres pertes à venir.

Lorsqu'on arrête ces sortes d'hémorragies par les stiptiques, on n'ôte point la disposition; car cette femme a subi plusieurs fois ce traitement sans un soulagement réel. Elle y est très-exposée, & elle éprouvera par la suite les mêmes accidens que j'ai vu dans plusieurs femmes âgées qui avoient également été traitées. La raison est qu'à mesure qu'elles avancent en âge, les vaisseaux uterins acquerrent de plus en plus de la disposition à ces sortes d'engorgemens.

En admettant le sentiment d'Astruc, & celui des Auteurs de la Gazette de Santé, je dis qu'il n'y a pas de meilleurs remedes que les incrassans combinés avec les antispasmodiques. J'ajoute que si on est obligé d'en venir à l'usage des stiptiques dont parle Helvetius, on doit s'en servir dans la derniere extrémité, avec prudence. J'ai vu plusieurs Praticiens donner avantageusement dans ces circonstances les gouttes anodynes de Sydenham.

1°. On doit avoir en vue de modérer la sensibilité & les contractions spasmodiques de la matrice; une potion composée de gallium luteum, de coquelicot, de sel sédatif d'Homberg & des gouttes anodynes de Sydenham, est indiquée, ainsi que les lavemens anodyns, & les saignées légeres & répétées de tems en tems. Sa boisson ordinaire doit être de l'eau de riz & de consoude, une diete sévere, le repos & la tranquillité d'ame sont absolument nécessaires. On peut dans le fort de la perte, appliquer sur le pubis, & même injecter dans le vagin de l'eau froide & du vinaigre à doses égales, les narcotiques lui occasionnent des convulsions violentes.

2°. Pour prévenir les récidives, je dirai avec Astruc, qu'il faut lui prescrire un régime très-humectant, & lui défendre pour quelque tems la co-habitation avec son mari; ses bouillons seront peu nourrissans, où il entrera beaucoup de légumes. Le vin rouge doit être pris avec modération. Elle prendra des bouillons de poulet fait avec semences froides, & les plantes chicoracées. Après quinze jours d'usage, on lui ordonnera du petit-lait, avec les plantes ameres, & additinn de vingt grains de tartre chalibé soluble. On achevera la cure par une infusion légere de pimprenelle, de mille-feuille & de rose rouge, & d'une écorce d'orange amere. Elle prendra immédiatement avant un bol de baume de copahu & de beurre de Cacao. Ce traitement sera répété autant de fois qu'il en sera nécessaire, sans employer aucun stiptique. Les meilleurs purgatifs sont les laxatif doux, quand ils sont indiqués.

Signé, DE LACROIX.

Nota. Il nous semble que les gouttes anodynes de Sydenham ne conviennent point dans ce cas-ci; l'Auteur de cette réponse a remarqué avec raison que les narcotiques occasionnent à la malade des convulsions violentes.

Suite de la réponse à celle de M. SAILLANT, &c.

Le Chirurgien en m'expliquant la maladie, me fit part du traitement analo-

gue. Je suspendis mon jugement d'après cet exposé. Elle avoit alors un accès tous les jours & quelquefois deux. Lorsque l'accès la prenoit, elle portoit sa main sur l'endroit qui répond au grand cul-de-sac de l'estomac, & s'écrioit aussitôt, oh ma douleur! Ayant vu plusieurs accès je jugeai que la perte de sentiment & de connoissance, les convulsions de la machoire & autres signes se trouvoient réunis, selon Vanswieten, pour confirmer une épilepsie. L'accès duroit six à sept minutes ; elle restoit après, quelques minutes très-étonnée. Elle annonçoit par sa douleur l'accès. Les parens ou assistans avertis avoient le tems de la mettre en un lieu de repos. Paroissoient ensuite les rôts, les borborigmes, & flatuosités. Hors de l'accès elle en étoit très-incommodée ; elle alloit difficilement à la selle, & les matieres qu'elle rendoit, étoient très-noires & dures en maniere de crottin. Etant assuré des symptômes, je fis supprimer tout le traitement, pour prescrire une chopine de petit-lait, avec la crême de tartre. J'ordonnai des lavemens purgatifs qui l'évacuoient beaucoup, la veille de la purgation ; j'en fis donner un avec le vin trouble émétique. Le lendemain elle prit dans de l'eau de tilleul de la poudre de fougere mâle, & douze grains d'hipecacuana. Elle vomit en quantité des matieres noires & très-pituiteuses.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

Article Anatomie.

Cet article offre 1°. une observation de M. Gastelier, associé regnicole à Montargis, sur une végétation de substance bornée à la partie inférieure du temporal gauche. Cette observation, qui n'est pas l'unique de ce genre, mérite d'être lue à cause des réflexions très-judicieuses qu'elle renferme, non-seulement sur la nature de cette végétation, mais encore sur les moyens d'extirper de pareilles excroissances, sans inconvénient pour les malades. M. Gastelier pense qu'en traitant ces végétations par les caustiques on s'expose à les voir dégénérer en cancers ; la plupart n'étant adhérentes qu'à la peau, il est facile d'en enlever les racines par le moyen du bistouri. Cette extirpation avec une partie de la peau sur laquelle est implantée la substance cornée, n'est suivie d'aucune suite fâcheuse. Nous ajouterons à ce que dit M. Gastelier, sur la pente qu'ont ces protubérances à se changer en cancer si on les irrite, que le fait a fourni à M. Deshayes-Gendron, la base de sa théorie sur les cancers. Voyez son ouvrage intitulé *Recherches sur la nature & la guérison des cancers*, in-12. Paris, 1761.

2°. Un fait qui réuni à plusieurs autres qu'on connoissoit déja, fournit une indication naturelle de faire la section de la symphise des os pubis. Ce fait a été communiqué par M. Souquet, associé regnicole à Boulogne sur mer. Il s'agit dans son observation d'un écartement naturel des os du bassin, surtout à la symphise cartilagineuse des os pubis où il s'est trouvé de huit à neuf lignes. La femme est accouchée heureusement & s'est si bien rétablie, qu'elle a eu cinq couches très-heureuses depuis cette époque. C'est par des faits & des observations bien faites, plutôt que par des fatcasmes, des injures & des personalités, qu'on parviendra à résoudre la question sur l'utilité de l'opération.

3°. La dissection d'un fœtus monstrueux, par M. Vicq-d'Azyr.

4°. Une observation sur la lésion du nerf frontal, suivie de la perte de la vue du même côté, par le même. D'après plusieurs expériences faites par M. Vicq-d'Azyr, il en résulte que le même phénomene n'a pas lieu chez les animaux.

5°. Enfin un extrait du Mémoire de M. Saillant sur la maladie singuliere de la veuve Melin, dite la femmes aux Ongles. Comme ce Mémoire a été imprimé à part, nous ne nous y arrêterons pas.

Nous donnerons à l'ordinaire prochain l'article Chimie-médicinale.

Solution du problême proposé dans le N°. 15 de la Gazette de Santé.

Pourquoi les animaux en asphyxie par le froid, &c

Cette question invite à faire un parallelle dont la pratique de la Médecine a toujours eu besoin, de deux maladies que l'on a coutume de regarder comme semblables, & qui n'ont rien de commun que les noms, encore devroient-ils être différens.

L'asphyxie est *pulsus privatio, seu defectio, cùm non percipitur nostro tactui motus*

atque hoc per totum animal accidit ut nulla usquam arteria moveri videatur..... ita ut cor non satis expandatur contrahaturque & sanguis insufficienter in arteria effundatur. (Castellus, *Lexicon medicum*).

Les personnes tombées en asphyxie par le froid, ont effectivement le pouls, tant qu'il subsiste, affaissé ou déprimé, à mesure qu'il s'anéantit, l'artere se vide de plus en plus, comme si le cœur ne fournissoit plus de quoi la remplir. Outre cela le visage de ces asphyxiques est pâle, leurs yeux sont éteints, leur corps froid, leur respiration éteinte sans aucune marque d'obstacle, ils restent longtems en cet état sans que le principe de la vie soit détruit.

L'état des personnes tombées en asphyxie par la vapeur du charbon, est bien différent, leur pouls est plein, dur & rénitent tant qu'il subsiste, & l'artere se sent encore pleine de sang après que ses pulsations ont cessé; leur visage est rouge & enflammé, les yeux sont rouges, les lévres violettes, la respiration gênée, le cou enflé, la gorge obstruée; les malades se vuident, ils ont quelquefois le corps plus gros d'un tiers que dans l'état naturel, selon une observation de M. *Vandermonde*; ils périssent, dit cet Auteur, comme les pendus, dans un état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé & qui auroit longtems combattu avant de succomber.

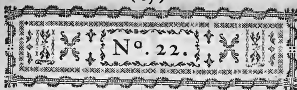
Je demande si ces symptômes sont assez ressemblans à ceux de l'asphyxie, pour que la maladie qu'ils caractérisent porte ce nom, & s'il ne seroit pas plus exact d'appeller celle-ci apoplexie, maladie dont les principaux symptômes sont *color faciei floridus, aut atro-ruber, pulsus plenus, calor &c.* (Sauvages, *nosolog. méthod. tome I, pag.* 846). Ces maladies étant évidemment différentes & devant avoir des noms différens, il n'est plus si étonnant que l'une ne mene à la mort que lentement, & que l'autre fasse mourir en peu de tems; mais d'où vient cette différence & pourquoi ces suites dissemblables, voilà l'objet du problême; le résoudre d'une maniere satisfaisante, ce sera remplit un vuide remarquable dans la pratique.

Le principe de la vie, c'est le fluide électrique; on connoît sa subtilité & sa faculté de s'insinuer dans les corps & de les abandonner d'une maniere invisible. Tous les corps sont doués d'une quantité réciproque de fluide électrique, réciproque, c'est-à-dire susceptible d'être diminuée ou augmentée en raison de la propriété de certains corps à s'emparer de ce fluide au détriment des autres corps. La mesure de la chaleur est une espece de mesure de leur électricité: l'air chaud est très-électrique, l'air froid l'est peu; celui-là se dépouille de son électricité en faveur des corps qui en ont proportionnellement plus que lui; nos corps sont sans cesse ballotés par l'influence des saisons, entre la température qui augmente leur fluide électrique & celle qui le diminue; les causes artificielles sont suivies des mêmes effets. J'en ai dit assez pour faire comprendre que l'air froid, la neige, la glace, sont des corps dépouillés de fluides électrique & avides de récuperer ce fluide électrique qui leur manque, en en dépouillant ceux qui se trouvent à leur portée, & qu'un corps humain entouré d'air froid, de neige, de glace, est un corps placé dans un ambiant qu'attire son électricité & qui l'en dépouilleroit entierement, si la vigueur de ses organes, ses alimens, son exercice, ne le récuperoient à sure & à mesure.

De-là se tire naturellement cette conséquence, que le fluide électique étant en grande abondance dans le corps humain, & le corps humain étant une machine organisée qui crée elle-même sans cesse l'électricité, l'application du fluide électrique d'un corps humain, pour peu qu'il soit fort & que ses organes soient vigoureux, doit être lente & par conséquent il doit subsister longtems un reste de principe de vie dans l'homme tombé en asphyxie par l'effet de cette spoliation.

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 30 Mai.

S. LVIII.

Caseus est gelidus, stipans, crassus quoque durus.
Caseus & pan s sunt optima fercula sanis.
Si non sunt sani, tunc illum haud jungito pani.

Le fromage est froid, dur, astringent & grossier,
Avec d'excellent pain il faut l'associer.
Quand on le mange avec régime
C'est un fort bon manger pour qui se porte bien:
Pour un estomac cacochyme
Tout bon qu'il est il ne vaut rien.

Détails sur la maladie & l'ouverture du sujet du Mémoire à consulter inséré dans le Numero 10 de la Gaz. de Santé, par M. J. G. Gallot, D. M. &c.

Le nommé Chevallereau (du village de la Limous) qui a fait le sujet du Mémoire à consulter du No. 10, ayant succombé à ses infirmités le 4 Mai, je crois qu'il est important pour l'Art de rendre compte de ce que l'ouverture du cadavre a appris sur la cause de sa mort.

On se rappelle que le sujet avoit le 8 Février une difficulté extrême d'avaler, avec des tiraillemens à la région épigastrique, & qu'on soupçonnoit une tumeur à l'œsophage.

La fievre s'établit chez le malade vers le dix à douze de ce mois, à la suite de quelques applications sur la gorge principalement de vers de terre. Les douleurs devinrent très-vives, enfin des remedes intérieurs mal indiqués occasionnerent un dévoyement assez opiniâtre. Il y eût des selles de matieres sanieuses purulentes. La déglutition étoit plus difficile que jamais, le malade ne pouvant (à cause de son extrême foiblesse) faire les efforts convenables pour faire franchir l'obstacle au bol alimentaire ou aux boissons. Cet état dura jusqu'au commencement de Mars, & pendant ce tems d'autres gens de l'Art ne conseillerent comme moi que les analeptiques & un peu de vin rouge, en recommandant au malade de ne pas se livrer aux médicastres & aux charlatans qui de toutes parts offroient & promettoient une prompte guérison.

Le malade se fortifia un peu dans le courant de Mars, éprouvant cependant des alternatives de mieux & de plus mal, selon que la fievre habituelle étoit plus ou moins forte. Il se nourrissoit de pain sec à la dose de 3 à 4 onces par jour, & d'un quart ou un tiers de bouteille de vin, ne pouvant avaler les soupes, bouillies ni même du bouillon gras. Au commencement d'Avril les forces parurent revenir un peu; il se leva, son visage devint meilleur, il nous avoua alors avoir pris souvent de l'eau-de-vie lorsqu'il étoit le plus foible, nous le blâmables & ne lui permîmes que le vin rouge à doses moderées & le pain. Il rapportoit toujours l'obstacle de l'œsophage au bas du pharinx où l'on appercevoit un gonflement lorsqu'il avoit le bol alimentaire ou le liquide prêts à être avalés; il ressentoit des douleurs très-vives à l'épine & dans la poitrine, ce qui nous faisoit soupçonner une tumeur polypeuse dont les pédicules s'étendoient le long de l'œsophage. On verra par l'ouverture ci-après que nous nous trom-

pions sur la véritable situation de cette tumeur.

Tout le mois d'Avril se passa encore dans des alternatives de mieux & de rechutes jusqu'au 27. Il se levoit presque tous les jours, travailloit par fois dans son jardin, avoit été plusieurs fois à cheval près d'une lieue. Enfin il prenoit plus d'alimens & avec moins de difficultés. Mais le 27 Avril au matin il eut un vomissement très considérable de matieres sanieuses, purulentes, la fievre s'alluma, la tête se prit. On ne m'appella que le 3 à 4e. jour, & je ne pus le voir que le 2 Mai. Je le trouvai sans espérance, dans le délire, le corps roide comme dans le tetanos, des convulsions de la bouche, une espece de ris sardonique, le pouls très-fréquent, le ventre déprimé, ne prenant rien. Je lui donnai deux cuillerées de vin rouge qu'il avala, sans difficulté, ce qui me surprit; tout annonçoit une fin prochaine. Les vésicatoires à la nuque & aux jambes ne firent rien, l'abattement succéda à l'agitation, & le malade expira le 4 Mai au soir après la plus longue agonie.

La singularité de cette maladie & surtout sa terminaison nous firent désirer l'ouverture du cadavre qui fut faite le 5 Mai après midi, par M. *Violleau*, Chirurgien très-instruit, demeurant à S. Philbert du Pont Chartau, assisté du sieur *Baudin*, Chirurgien au bourg de Bazoges, en présence de M. *Loyan Ducosteau* Docteur en Médecine de Montpellier, résident à Monsiregue, & de moi, qui tous avions suivi le malade.

Le cadavre nous parut dans le plus grand amaigrissement, le bas-ventre & les visceres n'offrirent rien contre nature, les intestins étoient seulement gonflés par les vents, la vésicule du fiel très-pleine & volumineuse; il n'y avoit aucune obstruction au foie, à la rate, &c. L'estomac étoit flasque & ne contenoit qu'une matiere purulente, fétide, semblable à de la boue. Les visceres de la poitrine ne présenterent rien de particulier que leurs vaisseaux gorgés de sang par l'effet de la longue agonie, & quelques adhérences du lobe gauche du poulmon avec la plevre; ayant suivi & détaché l'œsophage que nous voulions spécialement examiner & l'ayant ouvert dans toute sa longueur, nous trouvâmes à un pouce environ de l'endroit où il perce le diaphragme pour entrer dans l'estomac, les traces d'une grande suppuration avec quelques lambeaux de membranes & quelques grains glanduleux & skirreux, dans la longueur d'un à deux pouces circulairement, & le tout couvert d'une matiere purulente semblable à celle trouvée dans l'estomac; en remontant vers le pharinx le reste de ce canal alimentaire étoit sain & sans aucunes glandes skirreuses; la trachée artere, la glotte, & toutes les parties de la gorge n'offroient rien hors l'état naturel. Nous crûmes donc trouver dans l'ulcere du bas de l'œsophage la cause de la mort du sujet.

Suite de la reponse à celle de M. SAILLANT, *D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.*

Je fis prendre à la malade trois heures après un bol composé de valeriane, de gomme gutte, d'aloës, de mercure & de confection hyacinthe. Elle fut dix à douze fois à la selle, & rendit abondamment des matieres noires & dures, & ensuite très-vertes, avec un ou deux vers. Je puis attester qu'elle en a été guérie radicalement, & qu'elle jouit de la santé la plus parfaite depuis environ un an. Si la douleur eût persisté, je n'aurois pas manqué d'appliquer au creux de l'estomac les vésicatoires, parce que j'aurois été fondé à croire qu'une humeur âcre se seroit fixée. Les parens ne cessent de m'en témoigner leur reconnoissance, parce qu'ils sentent combien elle est heureuse d'être délivrée d'un tel fléau.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Royale de Médecine.

Article Chymie.

Dans la partie de la Chymie médicale on trouve d'abord divers procédés pour faire l'Ethiops martial, l'un envoyé à la Société par M. Maret, Sécretaire perpétuel de l'Académie de Dijon, & qui consiste à faire dissoudre de la limaille de fer dans de l'acide nitreux très-pur, & à le précipiter par un alkali volatil très-caustique. Un autre de M. Rouelle, par lequel on obtient de l'Ethiops en arrosant la limaille de fer avec du vinaigre très-étendu, & l'agitant fortement; un 3e. de M. Croharé, qui employe l'acide nitreux très-étendu d'eau au lieu de celui du vinaigre, & par lequel il obtient de même un Ethiops très-beau; enfin un 4e.

qui eſt celui de M. Joſſe, & qui conſiſte à faire rougir dans une cornue de verre à laquelle on a adapté un ballon tubulé, la quantité que l'on veut de ſaffran de Mars préparé à la roſée. Par cette opération le ſaffran de Mars ſe trouve converti en une poudre noire très-attirable à l'aimant.

On lit enſuite des obſervations de MM. Maret & Targioni, ſur les propriétés de l'air-fixe dans quelques maladies, ſurtout dans le cancer; une préparation du tartre ſtybié adoptée par M. Durande, qui conſiſte à employer la poudre d'Algaroth précipitée du beurre d'antimoine par l'alkali - fixe de tartre; des réflexions de M. Caille ſur la maniere de préparer le tartre émétique, indiquée par M. Rouelle, avec un mélange de parties égales de crême de tartre & de verre d'antimoine tranſparent & bien déphlogiſtiqué qu'on fait cryſtalliſer ſans le faire évaporer à ſiccité dans un vaiſſeau de verre; une nouvelle maniere de préparer le mercure doux, indiquée par M. Bailleau, Apothicaire de Paris, qui conſiſte à former une pâte avec le ſublimé - corroſif & l'eau qu'on triture enſuite avec le mercure coulant. Cette addition d'eau favoriſe l'union du mercure avec le ſublimé, & empêche la volatiliſation de ce dernier. En une demi-heure de trituration, le mercure eſt éteint. Pour achever la combinaiſon on fait digerer le mélange ſur un bain de ſable à une chaleur douce; la matiere blanchit & forme un mercure très-doux qui n'a beſoin que d'une ſeule ſublimation pour être parfaitement pur. Ce procédé a paru auſſi ſimple qu'ingénieux.

Suite de la ſolution du problême propoſé dans le N°. 15 *de la Gazette de Santé.*

Au contraire, le feu & les vapeurs ignées ſont des ſources abondantes d'électricité, & nos humeurs ſont ſuſceptibles de s'impregner d'autant d'électricité qu'il eſt poſſible au feu de leur en communiquer. L'action de nous chauffer n'eſt autre choſe que le moyen d'ajouter du fluide électrique en nous pour remplacer celui que l'air froid en a attiré. L'électricité qui vient du feu, réſide dans les vapeurs que cet élément exhale, & le charbon enflammé qui a été fait ſans avoir rien exhalé de ſon fluide électrique, eſt de tous les feux celui qui en exhale le plus. Une atmoſphere chargée de vapeurs de charbon, eſt donc une atmoſphere de laquelle il émane une quantité de fluide électrique dont elle tend à ſe débaraſſer dans les corps qu'elle environne & qui ont proportionnellement moins d'électricité qu'elle; ſi bien donc qu'une perſonne placée dans une telle atmoſphere eſt en un inſtant ſurchargée d'électricité par l'affinité que les humeurs humaines ont avec le fluide électrique ſurabondant de l'atmoſphere. Or les Phyſiciens ont démontré que l'addition du fluide électrique à ces humeurs les met en effervеſcence, que la vîteſſe du pouls & la force des battemens des arteres, en augmentent & que le ſang ſe dilate; bientôt cette liqueur remplit les grands vaiſſeaux, elle s'engorge dans les petits, les fonctions s'arrêtent, le ſujet meurt.

Je dis donc pour réſoudre le problême propoſé: les aſphyxiques par le froid, perdent peu-à-peu le principe de la vie, parce que le fluide électrique, qui eſt ce principe, ne s'exhale que lentement des corps, ſurtout s'ils ſont propres à le récuperer par des fonctions; au lieu que les aſphyxiques par la vapeur du charbon, qu'il convient mieux d'appeller apoplectiques, perdent bruſquement la vie, parce que l'exceſſive dilatation du ſang & des humeurs, occaſionnée par l'addition de l'électricité, offuſque les organes & arrête les fonctions. Dans le premier cas, les fonctions ceſſent en diminuant lentement, dans le ſecond elles augmentent d'abord & ſont peu après impoſſibles; là c'eſt la roue d'un moulin que le défaut d'eau fait arrêter; ici elle s'arrête par l'impétuoſité d'un torrent qui paſſe pardeſſus, ou bien là c'eſt une lampe qui s'éteint faute d'aliment, & ici c'eſt une lampe dont le propre aliment ſubmerge la lumiere.

En appliquant ce que je viens de dire à la pratique de la Médecine, comment ſecourera-t-on avec ſuccès les aſphyxiques? par les moyens connus de leur rendre le fluide électrique qu'ils ont perdu par les frictions ſeches, par l'impreſſion ménagée du feu, &c. On en a mille épreuves heureuſes faites ſur les noyés, qui ne ſont ſans doute aſphyxiques que par la ſpoliation de leur fluide électrique par l'eau, qui eſt la ſubſtance, au rapport d'un Obſervateur exact, M. *Mauduyt de la Va-*

renne, avec laquelle le fluide électrique a la plus grande affinité; les apoplectiques au contraire ne peuvent être secourus avec succès que par les moyens d'enlever le superflu du fluide électrique qu'ils contiennent, tel que l'air froid, l'eau froide, la glace, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Rapport sur l'analyse du rob antisyphillitique *du Sieur Laffecteur, par M.* Bucquet, *D. M. P. &c.* A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprim. de la Société Roy. de Médecine, 1779. *in-8°.* de 23 pages.

Extrait des registres de la Société Roy. de Méd.

La Société Roy. de Médecine ayant nommé M. Bucquet Commissaire pour examiner le rob antisyphillitique, a entendu son rapport.

Le Sr. L. a assuré d'une part que son remede étoit préférable à tous ceux qui jusqu'à présent ont été employés au traitement des maladies vénériennes, & de l'autre qu'il ne contenoit pas de mercure.

M. B. trouve que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est parfaitement exacte; que les Médecins chargés de suivre les effets de ce remede avoient déclaré à la Société qu'ils avoient vu plusieurs malades délivrés des symptômes vénériens les plus graves, peu de tems après l'usage du rob antisyphillitique, mais qu'ils avoient ajouté que comme il n'étoit pas rare de voir disparoître les symptômes de la maladie vénérienne sans que le virus fût entierement détruit, ils ne pouvoient prononcer sur la guérison parfaite & radicale des malades, à moins qu'il ne se fût écoulé un tems assez considérable pour constater le rétablissement des personnes ainsi traitées; & que cette déposition insérée dans les registres de la Société Roy. met le remede du sieur L. au nombre de ceux qui font disparoître promptement les symptômes de la maladie vénérienne, mais ne lui donne aucune préférence sur les remedes anciennement connus & dont l'administration est reglée par un homme habile & prudent.

Quant à la seconde assertion; M. Bucquet rappelle l'analyse qu'il avoit déja faite du rob & de laquelle il résultoit qu'il n'avoit pas trouvé de mercure, mais qu'on ne pouvoit pas assurer qu'il n'en contenoit pas; que la quantité de matiere muqueuse sucrée qui entre dans sa composition pouvoit mettre obstacle au dégagement du mercure, dans le cas où il y en auroit, surtout si ce demi métal y entroit en petite quantité & dans l'état salin.

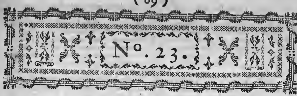
M. Bucquet rapporte ensuite les expériences qu'il a tentées de nouveau sur deux pintes de ce rob & dont il résulte qu'ayant employé divers procédés, tels que le contact des lames d'or & de cuivre, la distillation à feu nud, les réactifs &c, pour s'assurer de l'existence du mercure, il n'a apperçu aucun indice qui annonçât sa présence dans le rob antisyphillitique. Il ajoute qu'ayant répété les mêmes expériences sur un syrop mercuriel fait avec huit onces de melasse & deux grains de sublimé-corrosif, il n'a pu découvrir le mercure qu'il contenoit par les procédés ordinaires qui passent pour les plus sûrs, tel que l'épreuve des lames d'or & de cuivre, mais que le précipité, obtenu du syrop par une lessive du sel fixe de tartre, a blanchi très-légérement une lame d'or.

Pour savoir à quelle dose le sublimé-corrosif pouvoit être mêlé à un corps muqueux sucré sans être reconnu par les moyens ordinaires, M. Bucq. a ajouté un demi-grain de sublimé à 4 onces de melasse; il a obtenu un précipité abondant par l'alkali de tartre, mais qui n'a point blanchi une lame d'or. La même expérience répétée avec le miel mercurial a offert les mêmes résultats. Enfin deux grains de sublimé ajoutés à une pinte du rob antisyphillitique n'ont pu être reconnus dans le précipité obtenu avec la lessive du sel fixe de tartre.

L'Auteur en conclut que le rob antisyphillitique pourroit bien contenir du mercure en petite quantité sans qu'on pût le découvrir par les moyens connus.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 6 Juin.

S. LIX.

ADDE pyro potum. Nux est Medicina veneno.
Fert pyra nostra pyrus, sine vino sunt pyra virus,
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus.
Dum coquis, antidotum pyra sunt, sed cruda venenum.
Cruda gravant stomachum, relevant sed cocta gravatum.
Post pyra da potum, post pomum vade cacatum.

La noix dont j'avertis qu'il faut ne manger guere,
Est bonne à l'estomac, conforte ce viscere;
Elle corrige le venin.
La poire ne vaut rien sans vin.
Si vous la mangez en compote,
C'est un excellent antidote.
Mais poire crue est un poison.
Vous pouvez là-dessus regler votre conduite.
Crue, elle charge trop l'estomac, étant cuite;
Elle y porte la guérison.
Quand on a mangé de la poire,
Que le premier soin soit de boire.
Après la pomme allez en quelque lieu secret,
Où vous puissiez en paix laisser votre paquet.

Avis des Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Il paroît un écrit ayant pour titre, *Observations sur le Rob Antisyphillitique du Sieur Laffecteur*, dans lequel on avance, pages 6 & 7, » *treize Médecins garantissent* » *la douceur & la sûreté de ce nouveau re-* » *mede. Cette vérité est consignée dans la* » *Gazette de Santé. M. Paulet y assure, d'a-* » *près sa propre expérience, que le rob agit,* » *guérit toujours sans accident & sans in-* » *convénient &c.*

Nous nous trouvons forcés de relever cette infidélité de la part de l'Auteur.

1°. Le sieur Laffecteur n'est point fondé à dire que l'article du No. 42 de la Gazette de Santé, où il est question de son remede, ait été rédigé par M. Paulet, qui n'a jamais avoué cet ouvrage périodique. On sait que c'est à une Société de Médecins que la rédaction en est confiée.

2°. En supposant qu'il l'eût rédigé, du moins falloit-il rendre avec fidélité [redacted] ce qu'il contenoit, & ne point donner trop d'extension à la maniere dont on s'étoit exprimé. (Voy. le No. 42 de la Gaz. de Santé, an. 1778, où l'on a rendu compte de l'expérience faite au Fauxbourg S. Denis).

Nous avons cru devoir donner, avec le consentement de M. Paulet, cet avis au public, afin de le tenir en garde contre ces sortes de surprises faites à la bonne foi & contre l'abus que les hommes à secret ont coutume de faire de l'approbation des personnes de l'Art. M. Paulet, qui avoit été nommé par Arrêt du Conseil du 12 Septembre 1778, un des Commissaires pour suivre les effets du remede du sieur Laffecteur, & en rendre compte à la Société Royale, vient de faire part de ses observations à cette Compagnie, après s'être démis de sa commission entre les mains du Ministre.

Observation sur une épilepsie guérie par métastase, par M. GUEULIN Maître en Chirurgie.

A Hericy près Fontainebleau, ce 30 Mai 1779.

Un jeune homme de 18 ans, fut surpris le 15 Août 1769, d'une fievre violente qui dura quarante-huit heures, & qui

se termina sans aucun traitement par un accès d'épilepsie, qu'il attribua à une grande frayeur qu'il avoit eu quelques jours avant. Je lui fis alors deux saignées du bras, & autant du pied. Je passai ensuite aux vomitifs & aux purgatifs, après quoi j'appliquai les véficatoires, & lui fis user de la poudre capitale de S. Ange par le nez.

Les accès d'épilepsie se réglerent périodiquement de six en six semaines; (ils commençoient par des éblouissemens, & ensuite perte de la vue pendant tout le paroxisme) ensuite ils se rapprocherent, & devinrent si violents, qu'il falloit 4 hommes pour tenir le malade. Pendant l'accès il poussoit des cris semblables à des aboyemens, & se donnoit des coups sur la poitrine à poing fermé, ce qui donnoit lieu au public de croire qu'il étoit possédé.

Au mois de Mai 1774, il fut en pélérinage à S. Spire à Corbeil, il se crut guéri, on crioit au miracle; effectivement il n'a plus été question d'épilepsie depuis ce tems-là. Mais qu'est-il arrivé? Le jour même de la prétendue guérison, il n'a pu se soutenir sur le pied & la jambe gauches, sans cependant ressentir aucune douleur, mais un engourdissement & une pesanteur à toute l'extrémité qui a changé peu-à-peu de couleur, est devenue livide, ensuite noire & insensible, & s'est enfin atrophiée. Cette gangrene seche apparente se continuoit depuis l'extrémité des orteils jusqu'à la partie supérieure de la jambe, & s'est bornée à deux travers de doigts au-dessous de la tubérosité du tibia. Les poils en sont tombés. Cet état a duré un an; le malade a resté ensuite deux ans & demi dans la même situation, marchant avec une jambe de bois.

La misere où il étoit réduit toucha la sensibilité de M. & Made. d'Ainval, Receveur-général des Finances, qui font ici leur résidence pendant l'été, ils lui donnerent l'hospitalité. Au mois de Septembre 1777, ils consulterent à Paris sur son état. Un célebre Chirurgien d'un des Hôpitaux de cette Ville, prononça qu'il n'y avoit point de guérison, & qu'il falloit pratiquer l'amputation, que c'étoit le seul remede qu'il y eût à employer. L'infortuné malade ne voulut point s'y soumettre; il préféra de porter la jambe de bois, avec laquelle il s'exerçoit à marcher le plus qu'il pouvoit.

Quelques mois après cette époque, il a commencé à sentir des douleurs à cette extrémité, ensuite l'épiderme s'est détaché en entier de la jambe & du pied, & la peau qui étoit dessous étoit de couleur naturelle. On apperçoit encore actuellement la ligne de séparation à la partie supérieure de la jambe, & on y remarque quelques impressions à la peau, semblables à celle d'une brulure, peu-à-peu la jambe & le pied ont repris nourriture & se sont fortifiés.

Au mois de Février 1778, il commença à essayer de quitter la jambe de bois, & à s'exercer chaque jour environ demi-heure avec l'extrémité malade pour marcher. Peu-à-peu la nature a travaillé; je lui faisois faire des embrocations sur toute la partie affligée, avec l'huile de vers. L'été suivant il a fait usage d'un soulier à talon haut, il a quitté enfin la jambe de bois. Il sentoit néanmoins beaucoup de douleur à cette extrémité à mesure que les parties molles ci-devant retractées se relachoient; & depuis environ six mois il marche avec un soulier ordinaire comme ci-devant. Il est devenu l'un des domestiques le plus courageux & le plus occupé de la maison de son bienfaiteur. Cependant au commencement de Novembre dernier, la tête parut s'embarasser; il la sentoit lourde & pesante, il devint sourd; il avoit les yeux hagards, & la voix rauque. Je conçus alors de l'inquiétude de son état, attendu que l'épilepsie ayant disparu depuis que l'humeur s'étoit portée sur la jambe & le pied, & que cette extrémité étant revenue dans son état presque naturel, je craignois un retour d'épilepsie. Je lui ouvris un cautere à la jambe saine, (j'avois d'abord préféré de l'établir à la jambe malade pour y fixer l'humeur davantage, mais le malade n'a point voulu.) La suppuration s'est bien établie, & les accidens ont disparu.

On doit observer que depuis la cessation de l'épilepsie, jusqu'à l'époque où les accidens avoient augmenté, il y a environ un an, il lui étoit resté instantanément une respiration laborieuse & entrecoupée, accompagnée de douleur, ce qui arrivoit environ dix à douze fois en 24 heures. Depuis ce tems, cette difficulté de respirer est devenue plus marquée; il lui est survenu une toux assez fréquente, avec oppression, & douleur à la poitrine & au dos, mais sans fievre;

il a aussi quelquefois craché du sang, accident qui paroît être l'effet des violentes commotions que le poumon a reçu dans le tems des accès épileptiques que le malade a éprouvés; depuis environ quinze jours il a des assoupissemens très-fréquens.

On demande 1°. si la saignée ne lui seroit point nuisible ?

2°. S'il ne seroit point nécessaire d'établir un second cautere pour empêcher davantage l'humeur de porter à la poitrine?

3°. Si en établissant le premier cautere il n'auroit pas été plus avantageux de le pratiquer à la jambe malade de préférence à la saine? Surquoi on prie les personnes de l'Art de donner leurs avis.

R. En attendant d'autres réponses, la nôtre est qu'on ne sauroit employer trop-tôt la saignée pour prévenir le danger de la suffocation dont le malade est menacé; qu'on doit se hâter encore de pratiquer un second cautere à la jambe qui a été malade. Les bains, les frictions seches aux extrémités peuvent être d'un grand secours.

Fin de la reponse à celle de M. SAILLANT, D. M. P. sur le Mémoire à consulter du No. 48.

Seconde observation sur une épilepsie sympathique externe.

Une Demoiselle âgée d'environ 23 à 24 ans, fut attaquée il y a environ 4 à 5 ans, de convulsions & d'une douleur fixe à la partie supérieure de l'avant-bras gauche. Le Médecin consulté lui prescrivit des bains froids, parce qu'il regarda son état comme affection hystérique; elle renouvelloit ce traitement tous les printemps sans ressentir aucun soulagement. Ayant été appellé, je vis pour la premiere fois que les convulsions étoient suivies de cette douleur. Sans examiner davantage, je prescrivis le même traitement. Quand on me rapporta que les convulsions avoient été encore plus violentes à la sortie de ces bains, je les ordonnai tiedes, les accidens furent les mêmes. Je les fis cesser & je priai qu'on m'avertit dans le tems des convulsions. Je vis que cette douleur lui faisoit jetter les hauts cris, qu'elle portoit son autre main dessus & qu'elle tomboit sans connoissance & sans sentiment. Je fis fomenter la partie douloureuse avec de l'æther nitreux étendu dans une certaine quantité d'eau, qui enleva la douleur comme par enchantement & qui fit cesser tous les autres accidens. Mais cela fut de peu de durée. Après l'avoir examiné sérieusement, & avoir vu que je n'atteignois pas au but, que ceci étoit autre chose qu'une affection hystérique; ayant sçu que cette douleur étoit survenue à la suite d'un écoulement d'humeur par l'oreille supprimé, je pensai que c'étoit-là la cause des accès epileptiques qui se manifestoient entierement pendant un certain tems; car elle étoit quelquefois six mois, d'autre fois plus, sans s'appercevoir de rien, & quand elle en étoit une fois affligée, cela duroit deux ou trois mois. Je fis appliquer sans hésiter sur la partie malade des vésicatoires dont j'entretins l'écoulement très-longtems, & sitôt qu'il fut prêt de finir, je fis faire au même bras des exutoires avec le garou. Tout s'est évanoui par ce moyen, & la malade n'a eu aucun accès depuis 18 mois. J'eus soin de la purger de tems en tems. Après un mois de traitement je la fis faigner du pied à cause d'un violent mal de tête qui avoit été très-opiniâtre, & la rougeur du visage. Je lui ai donné à prendre pendant quelque mois de la teinture de With.

Signé, DE LACROIX.

Observations communiquées à l'Auteur, par M. VERDIER, *Maître ès-Arts, & ancien Chirurgien-major des armées du Roi en Corse.*

Premiere observation.

Une Demoiselle âgée d'environ 30 ans, demeurant à Ajaccio en Corse, étoit sujette à une épilepsie vermineuse. L'emploi des anthelmintiques procuroit une évacuation considérable de vers, & faisoit cesser aussitôt les accès épileptiques, qui tantôt étoient trois mois sans reparoître, d'autre fois six; & lorsque les vers étoient en abondance, les accès reparoissoient, & étoient très-fréquens. On suivit alternativement ce traitement pendant douze ans, sans pouvoir en détruire les vers. Il est certain qu'on ne pouvoit attribuer les accidens qu'à leur présence, puisque leur sortie les faisoit cesser aussi-tôt. Toutes les fonctions se faisoient bien. Il paroît que le défaut des secours de la Médecine & des moyens pécuniaires a été cause de la longueur de la maladie.

Seconde observation.

Une Demoiselle âgée de 15 ans, fut prise tout-à-coup d'accès épileptiques qui se renouvellerent plusieurs fois en peu de tems. Les purgatifs combinés avec les anthelmintiques ont fait rendre beaucoup de vers; la maladie a totalement disparu dans l'espace d'environ six mois.

Troisieme observation. Epilepsie idiopathique de l'uterus.

Une jeune fille de 18 ans, mal reglée, éprouvoit des accès épileptiques tous les jours; quand on fut assuré que la matrice étoit cause des accidens, on prescrivit les remedes nécessaires. La saignée du pied retarda l'accès de deux mois, & les autres accès ont été beaucoup plus éloignés après la saignée. En réitérant la même opération, on a eu le même succès. On a perdu de vue la malade.

LIVRES NOUVEAUX.

Remarques sur cette espece de paralysie des extrémités inférieures que l'on trouve souvent accompagnée de la courbure de l'épine du dos qui est supposée en être la cause; avec la méthode de la guérir, suivie de plusieurs observations sur la nécessité & les avantages de l'amputation dans certaines circonstances, par M. Percival Pott, de la Société Roy. de Londres, & Chirurgien de l'Hôpital de S. Barthelemy; ouvrage traduit de l'Anglais, avec des observations & des additions, par M. Beerenbroek, D. M. associé au Collége Royal des Médecins & à la Société Royale de Méd. d'Edimbourg. A Bruxelles, & se trouve à Paris chez Segaud, Lib. rue des Cordeliers. 1779. *in*-8°. de 99 p. Prix 1 l. 4 sols.

Cet ouvrage a pour objet de faire connoître un secours puissant dans cette espece de paralysie des extrémités inférieures accompagnée de la courbure de l'épine du dos. L'Auteur s'étend beaucoup, mais inutilement, sur la question de savoir si la paralysie est la cause ou l'effet de la courbure, & paroît pencher, contre toute vraisemblance, pour la premiere opinion; mais ce qui est vraiment utile, c'est que cette paralysie & cette courbure sont quelquefois susceptibles de guérison, non par les moyens méchaniques qu'on a proposés, ni par les remedes qu'on employe dans les maladies nerveuses, mais à l'aide de deux ouvertures pratiquées de chaque côté de l'épine, & faites au moyen des caustiques, c'est-à-dire par deux cauteres établis à cette partie dans la vue de procurer une décharge considérable d'humeurs par la suppuration de la membrane adipeuse. La découverte de ce moyen est dûe principalement à une observation qu'on trouve dans Hippocrate sur une paralysie des extrémités inférieures guérie par un abcès survenu au dos. Le Docteur Cameron, Médec. de Worcester, l'ayant notée, en fit usage avec succès en imitant la nature. Telle est l'origine de ce moyen simple que nous croyons en effet le plus puissant dont on puisse faire usage dans ce cas & auquel nous invitons d'avoir recours en pareille circonstance.

Quant à la seconde partie de cet écrit qui contient des remarques sur l'amputation, & qui a pour but de faire voir que dans quatre cas principaux qui sont la *fracture composée, les ravages du vice scrophuleux dans les articulations, quelques especes d'anevrismes*, & *la carie de toute la substance des os d'un membre*, l'amputation devient nécessaire pour sauver la vie au malade, elle nous a paru foible & insuffisante, parce que la question n'est pas assez discutée ni approfondie, pour détruire le sentiment que M. Bilguer, Chirurgien du Roi de Prusse, & M. Tissot, ont cherché à établir sur ce point.

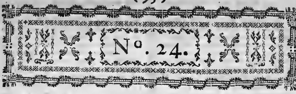
Hippocratis aphorismi ad fidem veterum monimentorum castigati, latine versi à J. B. Lefebvre de Villebrune &c. Parisiis, 1779.

Cette version des aphorismes d'Hippocrate se trouve à Paris chez Segaud, Libraire, rue des Cordeliers. C'est un *in*-12. d'environ 480 pag. Prix 5 liv. br. 6 liv. relié & doré sur tranche.

L'Auteur a ajouté beaucoup de notes à cette édition, qui paroît faite avec soin. Nous en rendrons compte en détail dans la feuille prochaine.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon; Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 13 Juin.

S. LX.

Mora sitim pellunt, recreant cum faucibus uvam.

La meure désaltere, & sa douceur aigrette
Recrée également le gosier la luette.

Questions relatives au fait suivant, auxquelles on désire les réponses des gens de l'art, par l'Auteur de la solution du problême, insérée dans les Numeros 21 & 22 précédentes.

Un homme de 30 ans, d'un tempérament sanguin, qui paroît jouir de la meilleure santé, qui a eu il y a dix ans une gonorrhée dont il croit avoir été bien guéri, qui a habité depuis lors avec plusieurs femmes saines sans leur avoir rien communiqué, sans en avoir pris aucun autre symptôme vénérien, en un mot, qui n'apperçoit dans aucun tems ni pustules, ni excoriations sur le gland, ni au prépuce, ni écoulement par le canal de l'uretre, ni tumeur ni douleur à aucune partie du corps; & une fille âgée de 20 ans, d'un tempérament bilieux, bien portante, de complexion fort amoureuse, ont eu commerce ensemble au mois de Février dernier, dans le tems qu'elle étoit à la fin de l'écoulement de ses regles, & au mois de Mai suivant. L'œuvre n'a point été consommée; l'attouchement des parties a été de bien plus courte durée dans la seconde approche que dans la premiere; mais les suites en ont été bien plus facheuses. Le surlendemain, la jeune personne ressentit une difficulté d'uriner qui augmenta, & à laquelle se joignit dans les trois jours suivans l'inflammation des grandes & petites levres & du méat urinaire; des cuissons dans l'intérieur de la vulve, & un écoulement abondant semblable à celui des gonorrhées récentes.

L'homme n'a pas le plus léger symptôme vénérien. Non content de la visite des gens de l'Art, qui le lui ont assuré, il a fait avec des femmes des épreuves qui le lui ont persuadé puisqu'elles sont restées saines.

On demande, 1°. si la gonorrhée est nécessairement vénérienne, & si elle ne peut pas procéder de la combinaison des humeurs de deux personnes saines, faire dans des circonstances propres à les faire dégénérer, telle que la malpropreté?

2°. Si la combinaison de l'humeur des parties de la génération d'un homme sain avec celles d'une femme chez qui elles sont très-abondantes & mêlées avec le sang des regles, ne peut pas fairé dégénérer celles-ci au point d'être la cause d'une violente inflammation & d'une suppuration intérieure des parties de celle-ci?

3°. Enfin si la gonorrhée qui fait le sujet de l'observation précédente est vénérienne, si elle doit être traitée comme telle, & si celui qui a contribué à la procurer, doit s'assujettir au même traitement?

R. En attendant d'autres réponses, la nôtre est que cette gonorrhée nous paroît vénérienne; que nous ne croyons

pas à la possibilité d'une dégénérescence telle qu'on la suppose par la combinaison des humeurs dont on parle; que la gonorrhée dont il est question doit être traitée avec les antivénériens; que la personne qui en est atteinte a été exposée à quelque attouchement de virus, & que celui qu'on croit en être l'Auteur paroît n'y avoir contribué en rien.

Aphorismes d'Hippocrate, par M. Lefebvre de Villebrune.

Nous avons promis de rendre compte de la nouvelle traduction des aphorismes d'Hippocrate, par M. Lefebvre de Villebrune.

Cet Ecrivain très-versé dans la connoissance de la langue Grecque, a fait usage pour sa traduction, comme il nous l'apprend dans sa préface & dans ses notes, de plusieurs manuscrits & de différentes versions des interpretes & commentateurs grecs, arabes, latins &c, qu'il a comparées & rapprochées pour saisir le vrai sens de l'Auteur, & rectifier ce qui étoit vicieux.

Il expose d'abord quels sont les ouvrages qui appartiennent à Hippocrate. Il les réduit à un petit nombre; il n'admet que les suivans: le Traité de *arte*; une partie du livre de *ratione victus in acutis*; ses *prænotions*; le 2e. livre des *prorrhetiques*; ses aphorismes; un fragment de *pharmaco* (1) qu'on trouve dans Heutnius; le Traité de *humoribus*; le prem. & le 3e. livre des *épidémiques* & une partie du 6e.; le livre de *aere, locis & aquis*, & tous les livres de Chirurgie, auxquels il joint même en hésitant, le traité *de Alimento*. Parconséquent les Coacques, les livres de *Flatibus*, *de Morbis*, & tous ceux qui ne sont pas compris dans cette liste, sont exclus du nombre des vrais écrits d'Hippocrate. Il examine avec la même rigueur ses aphorismes, dont plusieurs ne portent pas l'empreinte du caractère de vérité qu'on remarque dans les autres & qu'il croit avoir été ajoutés par les copistes ou les commentateurs.

Parmi les interpreres modernes, il distingue Foës; Vanderlinden lui paroît le moins fidele; & il laisse aux ignorans le plaisir d'admirer Chartier. Comme la version de Foës est une des plus généralement estimées & connues, il nous suffira, pour donner une idée de la nouvelle traduction, de marquer les différences qu'il y a entre les deux.

(1) Sans doute de *purgatoriis remediis*.

On n'en trouve presque point dans la premiere section. Il n'en est pas de même de la seconde. Le 8e. aphorisme porte un sens un peu différent. Il y est question de ceux qui relevent de maladie. Hippocrate dit que si ces malades en prenant des alimens ne prennent pas de forces, c'est une preuve qu'ils mangent trop &c. Tous les interpretes ont ainsi rendu les mots grecs, *trophen lambanon*; on ne voit pas pourquoi M. Lefebvre a dit *si is qui cibum appetit* au lieu de *capit*, à moins qu'il n'ait trouvé extraordinaire qu'Hippocrate ait dit dans le même aphorisme, » que si la foiblesse continue sans que le » malade prenne d'alimens, c'est une » preuve qu'il a besoin d'être purgé. Mais il falloit justifier cette interprétation dans les notes, & c'est ce qu'on ne voit point.

L'aphorisme 15 de la même section est encore rendu d'une maniere particuliere. Hippocrate dit que » si dans les maux de » de gorge il survient une éruption de » pustules à la surface du corps, il faut » considérer la matiere des excrétions &c. M. Lefeb. croit qu'Hippocrate, au lieu de boutons sur le corps, a voulu parler des aphtes & que les Traducteurs ont été trompés, ce qui paroît probable, par la ressemblance des mots grecs, *soma* & *stoma*, dont l'un signifie corps & l'autre bouche.

Nous croyons l'Auteur moins fondé dans le changement qu'il a fait à l'aphorisme 17 de la même section, où Hippocrate dit, » que les alimens pris avec » excès rendent malade». Le Traducteur a cru qu'il étoit plus naturel de lui faire dire que cet excès produit des nausées dans l'idée que le *nosos* des Grecs pouvoit avoir été pris pour *nausiosis* ou *nausia*. Mais avant de faire ce changement, M. Lef. auroit dû faire attention qu'Hippocrate entend par maladie (*nosos*) toute affection interne, désagréable; que la faim, par exemple, est une maladie, selon lui, & qu'en outre il eût bien douteux que s'il eût voulu parler des nausées, il eût employé le terme qu'on substitue ici à *nosos*.

L'Auteur a fait rentrer encore des aphorismes l'un dans l'autre; mais il y a peu de changemens dans le reste de cette section.

Dans la 3e. nous en trouvons deux remarquables aux aphorismes 4 & 16. L'aph. 4 a été rendu par Foës de cette

maniere. *Per anni tempestates quando eodem die, modò caloro modo frigus sit, autumnales morbos expectare opportet.* M. Lef. l'a rendu ainsi: *In regionibus quotiescumque eodem die modò frigus modò calor vigebit, morbi hujus illiusve regionis fiunt autumnales.* Il s'est cru autorisé à traduire ainsi, 1°. parce que dans le livre de *humoribus* cet aphorisme se trouve répété avec cette addition *in regione*; 2°. parce qu'il est aisé sans doute de supposer que, comme il n'y a que la différence d'une lettre entre l'*ora* des Grecs qui signifie tems, & le *kora* qui signifie région, on pourroit bien avoir pris l'un pour l'autre.

Quant à l'aphorisme 16 de la même section, le changement est plus remarquable. Hippocrate, après y avoir exposé les maux produits par un tems humide, indique ceux que produit la sécheresse & dit, suivant les meilleurs interpretes, tels que Rabelais,(1) Foës &c, *per magnas autem siccitates tabitudines, lippitudines, articulorum dolores, urinæ stillicidia & intestinorum difficultates*, M. Lef. a dit: *in siccitatibus* (*Febres acutæ*) TABES OCULORUM A LIPPITUDINE, *articulorum dolores, urinæ difficultates & dysenteriæ.* Ce n'est pas que M. L. ait mal traduit le grec; il connoît trop bien cette langue, (on trouve dans cette édition certains aphorismes arrangés en grec, & très-bien traduits en latin); mais la question est de savoir si l'arrangement nouveau fera plus du goût des connoisseurs & plus conforme à la vérité que l'ancien, & tout se réduit ici à savoir si Hippocrate a voulu parler du marasme ou dessechement du corps, ou bien du marasme des yeux, comme M. Lefebvre le donne à entendre.

On trouve encore quelques changemens peu importans dans les aphorismes 13, 14, 15 & 19 de la 4e. section.

Dans la 5e. sect. il y a 5 aph. de supprimés. Ce sont ceux qui indiquent les moyens de distinguer les enfans mâles des femelles dans le cas de grossesse, de découvrir si une femme a conçu &c, & celui-ci, *mulier non fit ambidextra*. L'Auteur, au sujet de ce dernier, rapporte ce qui peut avoir donné lieu à cette version. Les aphorismes 31 & 64 qui ont pour objet l'usage de la saignée dans la grossesse & celui du lait dans la phtysie, sont rendus de maniere à rendre les assertions d'Hipp. plus probables sur ces points. Il est certain que la saignée pratiquée à la maniere des anciens, qui saignoient *usque ad animi deliquium*, pouvoit bien justifier l'aphor. qui dit, *mulieri uterum gerenti vena secta abortionem facit.* Mais il étoit nécessaire de faire sentir la différence des saignées, & c'est ce que M. Lef. a fait.

M. Lef. s'est permis encore quelques changemens dans la 6e. section, comme, de supprimer l'aph. 24 qui est une partie de l'aph. 18; d'avoir ajouté aux aph. que » les femmes ne sont pas attaquées de la » goutte avant la cessation des regles, & » les mâles avant l'âge de puberté, *en général*»; d'avoir fondu en un seul aph. le 36e. de cette sect. avec le 48e. de la sect. VII; d'avoir rendu plus exactement, à ce qu'il paroît que Foës, l'aphorisme 40, où il est question des douleurs sans inflammation aux hypocondres (& non à la région épigastrique) qui sont guéries par un mouvement de fievre; enfin d'avoir ajouté, sur la foi de 4 autorités, à l'aph. 55, » que les maux de goutte & la *folie* se renouvellent au printems & en automne.

La section où l'on trouve le plus de changemens est la 7e. L'Auteur en a supprimé avec raison environ 30 aphorismes qui se trouvent dans d'autres sections, ou qui sont apocryphes. Mais il n'auroit pas dû en retrancher, comme il l'a fait, les aph. 9, 17 & 29, qui ne se trouvent pas en entier ailleurs, & dont il est difficile de ne pas avouer la vérité, comme de celui-ci, *ex sanguinis profluvio delirium aut convulsio, malum.*

Il ne nous reste qu'un reproche à faire à l'Auteur, c'est d'avoir fait dire à Hippocrate dans l'aph. 50 de cette section, que ceux qui sont atteints de la gangrene au cerveau meurent en sept jours, tandis qu'Hippocrate a dit que c'étoit en trois. M. L. a averti, il est vrai, dans ses notes qu'il avoit prolongé ce tems sur la foi d'un passage qu'on trouve dans le livre *de morbis*. Mais il doit se rappeller qu'il ne regarde pas ce livre comme d'Hippocrate, & que d'ailleurs le passage cité le condamne; puisqu'on y trouve que les malades meurent presque tous en trois jours, & que ceux qui passent le 7e. jour, guérissent.

Du reste, si nous sommes entrés dans ces détails, qui étoient nécessaires, cela n'a pas été dans la vue de critiquer M. L. dont les connoissances, les lumieres & les recherches méritent des éloges, mais pour concourir au rétablissement du texte

(1) Voy. Aphor. Hipp. sect. 7, ex Francis. Rabelæs. recognitione. Lugduni, 1543, in-16.

d'un livre qui renferme les préceptes les plus importans de l'art de guérir. Nous ajouterons qu'en général dans ces sortes de traductions, on s'attache un peu trop à la latinité de Celse; qu'il vaudroit mieux, selon nous, conserver les mots grecs & dire, par exemple, *epilepsia dysenteria, paralysis, dysuria, lienteria &c*, plutôt que *morbus comitialis, difficultas intestinorum, resolutio nervorum, urinæ difficultas, lævitas intestinorum*, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

ANALYSE des Eaux alkalino-martiales de Trye-le-Chateau, avec l'exposition de leurs propriétés, faite par M. FOURCY, ancien Apothicaire-major des armées du Roi &c. &c. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez J. F. Valade, Lib. rue S. Jacques. 1779. *in-12.* de 35 pag.

Trye-le-Chateau est un petit bourg à 15 lieues de Paris, près de Gisors. Il résulte de l'analyse qui a été faite de ses eaux, par M. Fourcy, qu'elles contiennent de l'alkali minéral ou *natrum*, de l'acide marin volatil, une substance martiale & une légere portion de terre, combinés ensemble, de maniere que la portion ferrugineuse & le natrum sont entierement unis avec cet acide & forment une combinaison à-peu-près semblable à la teinture martiale de Stahl.

On en conclut que ces eaux sont fondantes; qu'elles peuvent remédier aux désordres des digestions, aux engorgemens, aux obstructions, aux fievres intermittentes; aux affections nerveuses, hypocondriaques &c. Ces eaux supportent le transport sans se décomposer. Leur dose est depuis deux livres jusqu'à quatre, en prenant les précautions ordinaires dans l'usage des eaux minérales.

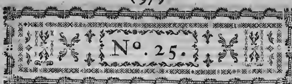
On trouve dans cet écrit des remarques qui nous ont paru neuves sur la présence du zinc dans les eaux minérales & sur son action. On y dit, pag. 25, » que » le fer dans quelque état qu'on le suppose, est toujours associé à une portion » de zinc »; & pag. 26, que lorsque le zinc est associé avec le fer dans les eaux minérales, pour le retrouver, il suffit de combiner le fer avec l'acide vitriolique & d'exposer ce vitriol à l'action du feu. L'acide vitriolique se dissipe; & le fer reste en colchotar. S'il y a du zinc, on le trouve en entier après la calcination dans la lessive du colchotar, parce que le vitriol de zinc résiste à l'action du feu. Que parmi les résidus des eaux minérales de Trye-le-Chateau, un dépôt ferrugineux par l'acide vitriolique & la calcination examiné par ce moyen, n'a pas offert un arome de vitriol de zinc. D'où on conclut que l'acide qui tient le fer en dissolution dans les eaux minérales ferrugineuses n'a point d'action sur le zinc, & que c'est peut être le seul moyen d'avoir le fer dans le plus grand dégré de pureté possible. On ajoute, p. 28, que les Médecins » s'apperçoivent tous les jours que les préparations de fer donnent plus ou moins de nausées, selon la délicatesse des malades, & qu'il y a tout lieu d'attribuer cette qualité nauséabonde à la propriété émétique du zinc contenu dans le fer »; qu'il y a des eaux minér. ferrug. dont il ne faut faire usage qu'avec précaution à cause de la trop grande quantité de fer & de zinc dont elles sont imbues, telles que celles de Spa &c, » & on renvoye au parallele des eaux minérales.

Nous avouons que cette doctrine est neuve pour nous; qu'ayant examiné avec attention les analyses des eaux de Spa faites par différens Auteurs, ainsi que le parallele des eaux minérales qu'on cite, nous n'avons trouvé nulle part qu'il fût question de zinc dans les eaux minér. de Spa, quoiqu'il soit possible que le zinc s'y trouve, & que le moyen indiqué pour découvrir sa présence soit d'un grand secours en général dans l'analyse des eaux minérales, surtout ferrugineuses.

Elections faites par la Société Roy. de Méd.

La Société Royale de Médecine, dans ses séances du 18 & 28 Mai, a élu pour Associés ordinaires, MM. *Barbeu Dubourg*, Doct. Rég. de la Faculté de Paris & ancien Professeur de ses écoles; *Carrere*, Professeur-Emerite de la Faculté de Méd. de Perpignan, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, & *Cornette*, Doct. en Méd. de l'Université de Montpellier, de l'Acad. Roy. des Sciences; pour Associés regnicoles, MM. *Vigaroux*, Professeur de Médecine à Montpellier, & Linacier, D. M. à Chinon en Tourraine; & pour Associés étrangers, MM. le Chevalier *Rosa*, Professeur-Primaire de l'Université de Modene, à Modene, *de Saussure*, Professeur de physique à Geneve, *Bergmann*, Professeur de Chymie à Upsal, & *Boecler*, premier Médecin du Roi de Pologne, à Varsovie.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 20 Juin.

S. LXI.

CERASA si comedas, faciunt tibi grandia dona.
Expurgant stomachum, nucleus lapidem tibi tollit.
Hinc melior toto corpore sanguis inest.
La cerise a pour la santé
Plus d'une bonne qualité.
C'est un des meilleurs fruits que produise la terre :
Il purge l'estomac, il forme un sang nouveau :
Et l'amande qu'on trouve en cassant son noyau,
Délivre les reins de la pierre.

OBSERVATION sur la guérison de deux malades attaqués de scrophules, par M. DE CAUBOTTE, Chirurgien de l'Infirmerie de la Maison de MADAME, &c.

La maladie qu'on appelle *humeurs froides* a été regardée longtems comme incurable. C'est en effet une de celles qui résistent le plus aux remedes le mieux administrés, & l'on ne peut point se flater d'avoir un plan de traitement qui réussisse toujours. La cigue, qui a été employée avec une apparence de succès à Vienne, n'en a produit aucun en France, quoique des Médecins les plus renommés & les plus capables d'en varier les effets l'ayent prescrite sous différentes formes.

Je suis bien éloigné de croire avoir été assez heureux pour trouver un remede si desiré ; je vais seulement rendre compte de deux cures que j'ai obtenues par le mélange & le concours de différens moyens qui, employés séparément, ne réussissent presque jamais. Je m'empresse à rendre public ce traitement, afin de mettre les gens de l'Art à même d'en faire de nouvelles expériences & d'y ajouter ou diminuer ce que leurs lumieres leur fourniront.

Premiere observation.

Une fille du nommé le Sueur, cocher de M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, étoit âgée de 14 ans lorsque je fus consulté pour elle, & à cette époque elle n'avoit jamais marché que tout au plus quelques pas dans la chambre, soutenue par deux béquilles. Cette pauvre fille avoit depuis l'âge de deux ans un ulcere considérable au bas des reins avec carie de l'os sacrum. Elle étoit d'ailleurs délicate & très-petite pour son âge. Une quantité de remedes avoient été employés sans succès, & tous les gens de l'Art qui avoient été consultés reconnurent la maladie pour être des humeurs froides & la disoient incurable.

La guérison me parut aussi très-incertaine, surtout à cause de la carie de l'os sacrum ; cet os étant d'une substance poreuse & très-difficile à rétablir. Mais le désir de lui donner mes soins, encouragé par quelques succès que j'avois déja obtenus dans ces mêmes maladies, me détermina. Je commençai par lui faire prendre deux médecines, & aussitôt je lui fis faire usage de la solution de sublimé dans une forte décoction des bois sudorifiques dans chaque pinte de laquelle il entroit un quart de grain de sublimé, & deux grains de sel ammoniac. Quinze jours de l'usage de ce remede produisirent un changement sensible ; la suppuration d'ichoreuse & de mauvaise qu'elle étoit, commençoit à devenir meilleure, blanche ; les bords de l'ulcere n'étoient plus si rouges ni si durs, mais la carie étoit de même, point d'exfoliation. Je purgeai

de nouveau la malade avec les pilules de Bellofte, & je fis baffiner l'ulcere avec la décoction de feuilles de cigue dans laquelle je faifois diffoudre deux gros de gomme arabique, 5 grains de fublimé par pinte, & étendre un peu de camphre.

Ces fomentations attirerent une fuppuration très-abondante & par flocons; il fe détacha quelques efquilles d'os, & un des trous fiftuleux fe trouva cicatrifé.

Le 10e. jour de cette fomentation, la malade reprenoit des forces, fon tein étoit meilleur. L'exfoliation ne fe faifoit cependant point; du refte tout alloit mieux, & au point que la malade marchoit avec une feule béquille.

Les 15 jours fuivans, tout étoit au même point; je purgeai la malade; je fus obligé de fufpendre la tifane fudorifique qui pefoit fur l'eftomac & la fatiguoit; je la remplaçai par l'infufion de fleurs de pêcher, de pas d'âne, la colle de poiffon & une douzaine de feuilles de cigue fraiches que j'avois fait infufer pendant 24 heures dans de l'eau-de-vie camphrée, y ajoutant toujours la folution de fublimé que j'augmentai d'un huitieme de grain. Je touchois enfin même tems trois fois par jour la catie avec un petit pinceau trempé dans la folution de fublimé plus forte, c'eft-à-dire de 24 grains dans un quart de pinte d'efprit de vin ou d'eau-de-vie qui avoit fervi à l'infufion des feuilles de cigue.

Ces changemens dans les moyens produifirent le meilleur effet; l'exfoliation de l'os carié fe fit; la fuppuration diminua & devint louable; tous les trous de l'ulcere fe cicatrifoient; il ne reftoit que le plus confidérable qui étoit au centre fur lequel il s'éleva à différentes reprifes des champignons de chairs molles & baveufes que je détruifis en les touchant avec la même folution & en perfiftant conftament dans l'ufage des remedes intérieurs jufqu'à ce qu'il ne refta plus rien, & que la cicatrice me parut ferme & folide.

Il paroîtroit que les remedes qui ont été employés pour obtenir cette cure auroient été trop forts, eu égard au tempérament foible & délicat de cette malade, mais comme ils ne furent donnés que par degrés & avec précaution, la malade n'en fut nullement fatiguée; fa fanté au contraire augmentoit, fes forces furent au point qu'elle marchoit au bout de trois mois fans béquilles, faifant même de longues courfes fur le pavé de Paris, & montant & defcendant plufieurs fois d'un 4e. étage, ce qui étonna tous ceux qui la connoiffoient. La cure entiere ne fut que trois mois & demi à fe faire, & depuis près de deux ans que tout remede a été ceffé, elle n'a pas éprouvé la moindre incommodité ni récidive.

Maladie pour laquelle on demande des avis.

Une perfonne fe trouve affectée depuis le 20 Avril dernier, d'une maladie qui débura par un mal-aife de tout le corps. La gorge parut enflammée & accompagnée d'aphtes. Une noirceur livide fe manifefta généralement fur toutes les denrs Il y avoit douleur de tête avec pefanteur, embarras & gêne à l'eftomac, piccotemens par tout le corps. Ces derniers fymptômes, qui exiftent encore, précédent un mouvement de chaleur & fe diffipent. La fievre qui a paru dès le commencement n'a donné & ne donne prefque point de relâche.

Ce malade a été faigné du bras & du pied; il a fait ufage de boiffons acidules & nitreufes, des purgatifs ordinaires, d'apozèmes tempérans, de gargarifmes qui ont prefque entierement diffipé l'éruption des boutons à la gorge. L'inflammation n'a pas tout-à-fait cédé. La noirceur livide qui s'eft emparée de tout l'émail des dents fubfifte encore.

En attendant d'autres avis, on a propofé au malade l'ufage des bouillons faits avec le creffon, le cerfeuil, le piffenlit, les grenouilles & les écteviffes auxquels on doit ajouter de la manne, & par intervales il doit prendre du petit-lait, (mais en fupprimant alors la manne).

Réponse à celle de M. PAJON DE MONCETS, *inférée dans le N°. 21 par M.* HIRIART, *D. M.*

Plus un remede eft diftingué par fes fuccès & par fa vogue, plus il importe de faire connoître les cas où fon ufage, quoiqu'indiqué, offre des abus & des dangers. C'eft le moyen d'éclairer l'adminiftration du remede & de lui conferver fon crédit; c'eft auffi le moyen d'éviter les piéges & les écueils où nous induifent la vogue & la confiance, lorfqu'elles font décernées fans mefure & fans reftriction.

Si M. Pajon de Moncets veut bien adopter ce principe, il doit dès-lors convenir que j'ai fait mon devoir en relevant ce qu'il y avoit de trop général & d'a-

busif, lorsqu'il a dit que *le mercure bien administré guérit surement & sans accident les maladies vénériennes.* Il avoue que le cas que je lui ai cité est un de ceux qui rejettent l'usage du mercure; mais il prétend que je l'ai trop généralisé, en avançant *qu'il n'arrive que trop souvent.*

Pour réfuter cette récrimination, je devrois entrer dans la carriere contentieuse du scorbut; prouver que si Eugalenus l'a trop étendue, Lind l'a trop circonscrite; que le scorbut regne audelà & même loin des ports de mer; que je l'ai plus observé durant 16 ans que j'ai pratiqué en France, que depuis 5 que je réside en Espagne. Je veux éviter les digressions, & comparer ce que fait le mercure dans les maladies vénériennes avec ce qu'en assure M. P. de M.

Il croit que les cas pareils à celui que j'ai cité sont très-rares. Personne ne désireroit plus sincerement que moi que ce qu'il croit fût vrai. Mais s'il en étoit ainsi, pourquoi verrions-nous des Maîtres de l'Art occupés à perfectionner l'administration mercurielle dans les maladies vénériennes, à varier les méthodes curatives, à proposer tantôt l'usage interne, tantôt l'usage externe du mercure, tantôt le traitement mixte; pourquoi les plus grands hommes auroient-ils déifié l'usage des seuls sudorifiques?

Considérons de plus les motifs de ces variations. Quelles sont les raisons qu'alléguent les partisans de ces méthodes? Chacun exalte la sienne & déprime celles des autres, dont il prouve l'insuffisance & les dangers par des faits. Je demande maintenant à M. P. de Moncets si ces allégations & ces faits auroient dû avoir lieu, puisqu'il dit que *le mercure guérit surement & sans accident les maladies vénériennes*, ou, ce qui dans le fonds revient au même, si le moyen de *le bien administrer* étoit connu & moins problématique dans la totalité des cas?

Mais M. P. de Moncets dira que la pluralité des cas est ce qui fait la regle, qu'il n'en existe pas qui soient exemptes d'exceptions; que le quinquina, ce spécifique averé des fievres intermittentes, devroit en ce cas cesser d'être regardé comme tel. Nous opposerons à cela le principe énoncé au début de notre réponse, & nous répéterons qu'après avoir fait connoître ces exceptions, on sera en droit de dire que c'est un malheur de n'avoir pas un spécifique, vraiment digne de ce nom. Qu'il me soit permis de terminer cette discussion par l'exposé des conséquences qui en doivent résulter, & c'est où j'attends M. P. de Moncets. D'après l'assurance qu'il donne que le mercure guérit surement & sans accident le mal vénérien, on craindra moins de le prendre; plein de confiance dans le remede, on ne se doutera pas qu'on risque d'être du petit nombre de ses victimes. Par ces mêmes motifs, on craindra moins de communiquer ce mal, & d'y exposer une épouse, une postérité &c. Sera-t-il question de le traiter? On croira que le mercure sera bien administré, dès qu'il le sera suivant les regles ordinaires. On n'examinera pas les complications du mal vénérien avec d'autres maladies. Le plus mince éleve se croira en état d'administrer le mercure; il n'appellera du secours qu'après des accidens qu'on auroit pu prévenir; ou bien il croira avoir guéri un mal qui n'aura été que pallié, & qui, métamorphosé en des maladies d'un genre différent, n'en sera devenu que plus méconnoissable & même incurable, pour finir enfin par une phtisie, par une paralysie &c.

D'après mes réflexions, un Praticien quoiqu'expérimenté, examinera avec soin l'état de son malade & toutes les circonstances; connoissant les avantages & les inconvéniens du mercure, il réglera sa conduite de maniere à procurer les uns & à éloigner les autres; il se méfiera également de l'infaillibilité du remede & de son administration: il se tiendra enfin en garde contre les dangers & la fallacité qu'offrent dans quelques cas particuliers & le mal & le remede.

LIVRES NOUVEAUX.

Flore françoise ou description succinte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposée selon une nouvelle méthode d'analyse & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus, les moins équivoques en Médecine, & de leur utilité dans les arts; par M. le Chevalier de Lamarck. A Paris, de l'Imprimerie Royale; & se trouve chez Gogué, Lib. quai des Augustins. 3 vol. *in*-8°. avec quelques *fig.* chacun de 6 à 700 p. Prix, de 21 l. à 24.

Cet ouvrage important est précédé d'un discours préliminaire dans lequel l'Auteur, après avoir exposé l'état actuel de la Botanique, les moyens insuffisans employés jusqu'ici pour en faciliter l'é-

tude, les difficultés presque insurmontables qu'on y rencontre, & ce qu'il y auroit à faire pour vaincre ces difficultés, trace enfin les principes d'une nouvelle méthode, à la faveur de laquelle on peut parvenir facilement à la connoissance des plantes.

C'est dans cette premiere partie de l'ouvrage très-bien écrite, que l'on trouve agitées les questions les plus belles & les plus importantes de la Botanique. C'est ici que l'Auteur se montre vraiment supérieur & discute en homme profond les points les plus difficiles de cette science. Quand il n'y auroit que ce problême; *étant donnée une production du regne végétal, trouver le nom que les Botanistes lui ont assigné*; on voit combien sa solution suppose de recherches, de connoissances en Botanique, de comparaisons de détail, & c'est le moins facile que l'Auteur offre pour le résoudre, qui constitue essentiellement le mérite de son ouvrage.

Nous ne nous arrêterons pas à faire voir, d'après M. de Lam., combien tous les systêmes en Botanique, publiés depuis Gesner & Césalpin jusqu'à Linnœus, sont ou vicieux ou insuffisans, quoique la plûpart soient très-ingénieux. On les trouve en-général très-bien appréciés dans cet écrit auquel nous renvoyons le lecteur. Il nous suffit de dire que selon M. de L. ce n'est qu'à la faveur des divisions multipliées qu'on peut parvenir de la maniere la plus courte, la plus facile & la plus simple à la connoissance des plantes. Tel est le fil que l'Auteur, semblable à une autre Ariane, donne pour se tirer d'embarras dans ce labyrinthe. Quoique cette maniere, qu'il qualifie de *méthode d'analyse*, n'offre rien au ter. coup-d'œil, de transcendant, de semblable à ces systêmes hardis qui font appercevoir beaucoup de rapports, des ensembles bien ordonnés, elle a un mérite qui n'appartient à aucun systême, ni à aucune méthode connue, c'est celui de rendre plus aisée l'étude d'une science très-difficile; le seul objet qu'on doit se proposer dans un travail semblable.

Pour que le lecteur pût tirer parti de sa méthode, M. de Lam. a senti combien il étoit nécessaire d'établir un langage clair, intelligible, & c'est ce qu'il a fait dans la 2e. partie de son ouvrage, qui renferme les principes élémentaires de la Botanique avec l'explication de tous les termes de cette science. Ce préliminaire posé, l'Auteur donne le tableau des divisions qui constituent proprement sa méthode.

Voici ce tableau tel qu'on le trouve à la tête du 2e. volume.

Toutes les plantes ont des fleurs *distinctes* ou *indistinctes* (qu'on n'apperçoit pas).

Les plantes à fleurs distinctes sont ou *conjointes*, (fleurs composées de fleurons, de demi fleurons ou fleurettes sur un même receptable) ou *disjointes* (seules, détachées). Les plantes à fleurs indistinctes sont les fougeres, les mousses, les algues, les champignons.

Les fleurs conjointes sont de deux especes, *fleurettes de même sorte*, & *fleurettes de deux sortes*.

Les disjointes sont *unisexuelles* (mâles ou femelles,) ou *bisexuelles* (hermaphrodites).

Les fleurettes de même sorte sont ou *flosculeuses* ou *semi-flosculeuses*; celles de deux sortes sont *radiées*, (fin de leur div.)

Les fleurs disj. unisexuelles sont *monoïques* ou *dioïques*.

Les fleurs disj. bisexuelles sont *petalées* (avec petales) ou non *petalées* (sans petales).

Les petalées ont l'ovaire dans *la corolle* ou sous *la corolle*. Les non pelatées sont *nues* ou *glumacées*, (fin de leur division).

Celles qui ont l'ovaire dans la corolle, sont *complettes* ou *incomplettes*, (fin de la division de ces dernieres).

Celles qui ont l'ovaire sous la corolle, sont *monopétales* ou *polypétales*, (fin de leur division).

Les fleurs complettes ont *dix étamines ou moins*, ou bien *onze étamines ou plus*.

Les fleurs compl. à dix étam. ou moins ont leur *corolle monopétale* ou *polypétale*.

Celles à onze étam. ou plus ont leurs *pétales insérés sur le calice*, (fin de leur div.) ou *non insérés sur le calice*, (fin de leur div.)

Les monopétales ont leur *corolle réguliere*, (fin de leur division,) ou *irréguliere*, (fin de leur division).

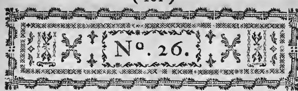
Les polypétales sont les cruciformes, les papillonacées, &c.

La suite à l'ordinaire prochain.

Errata de la derniere Gazette.

Pag. 95, prem. col. ligne 2, *modò caloró*, lisez, *modò calor*. Ibid. l. 32, en latins, *lisez*, en latin. Pag. 96, prem. col. l 7, *epilepsia dysenteria*, lisez, *epilepsia, dysenteria*.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 27 *Juin.*

S. LXII.

Frigida sunt, laxant, multum prosunt tibi pruna.

Fraiche ou seche la prune offre un double profit,
Car elle lâche & rafraichit.

Observation sur un coup de soleil par M. Marigues, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien-major de l'Infirmerie Royale de Versailles, &c.

Le 29 Mai 1779, on amena à l'Infirmerie Royale le nommé Blanchard, âgé d'onze ans, sur l'épaule gauche duquel je trouvai une escarre de six pouces de longueur sur deux pouces de largeur. Je remarquai en même tems que cet enfant avoit toute l'étendue du dos, des lombes, & une grande partie du devant de la poitrine, très-rouge & très-enflammée; l'épiderme se détachoit de toutes ces parties, & le malade y éprouvoit des douleurs cuisantes. Ces dernieres lésions ressembloient à des brulures faites par de l'eau très-chaude, mais on auroit pris la premiere pour une ustion faite par l'impression d'un fer brulant. Cependant, toutes ces affections contre nature, n'avoient d'autre cause que l'action des rayons du soleil, que ce jeune sujet avoit reçu sur ces parties en se baignant sur les deux ou trois heures après midi, le 25 du même mois, jour que l'on fait avoir été très chaud. Je fis mettre sur l'escarre une emplâtre de stirax, qui en favorisa la chute en peu de jours, & l'on pansa les autres parties avec des fomentations de fleurs de sureau aiguisées d'eau-de-vie camphrée, & successivement avec l'eau végéto-minérale. L'escarre s'étant détachée par la suppuration, on se servit des moyens les plus propres à dessecher & à cicatriser la plaie, ce qui se fit en peu de jours.

Cette observation démontre évidemment le danger que courent les enfans dont la peau est rendre & délicate, en s'exposant nuds à l'action d'un soleil très-ardent. Elle fait connoître encore que les rayons directs de cet astre agissent sur la peau, avec une telle force, qu'ils sont capables d'en altérer la texture au même degré que le feroit l'eau, dont le degré de chaleur feroit peu éloigné de celui de l'ébullition, ou d'autres corps très-chauds.

2e. *Observation sur le traitement des maladies scrophuleuses, par M. de Caueotte, Chirurgien de l'Infirmerie de Madame, & de la Maison de Santé établie rue du Petit-Vaugirard.*

Le fils d'un Marchand Tapissier, âgé de 20 ans, étoit attaqué dès son enfance de nombre d'ulceres scrophuleux qui occupoient toutes les glandes du col, des deux côtés, avec un gonflement très-douloureux & très-enflammé sur l'articulation du pied gauche, ce qui l'empêchoit de marcher. Les élancemens qu'il y sentoit faisoient craindre la suppuration & la carie des os du tarse.

Ses parens justement alarmés de l'état de cet enfant, n'avoient rien négligé

pour sa guérison. Plusieurs personnes de l'Art avoient été consultées & lui avoient donné leurs soins pendant bien des années. L'opiniâtreté & la résistance que le mal avoit opposé aux remedes même le mieux administrés, me faisoient craindre d'entreprendre cette cure. Le pere du malade espéroit que si on lui faisoit subir le traitement des maladies vénériennes, il pourroit guérir, & vouloit encore tenter ce dernier moyen.

Ce malade entra chez moi pour ce sujet le 3 Juin 1778. Après avoir été saigné, purgé, baigné, il commença les frictions qu'il prit au nombre de 20, de 2 gros chaque. Il ne saliva qu'à la 18e. (c'étoit la cinquieme semaine du traitement). Jusqu'alors on ne voyoit aucun changement; les ulceres étoient au même point ainsi que le pied. J'avois néanmoins ajouté aux frictions l'usage de la solution de sublimé-corrosif qu'il prenoit depuis 12 jours Je fus obligé de suspendre les frictions à cause de la salivation. Je purgeai le malade au bout de huit jours. Je lui fis reprendre l'usage de la solution & des pilules de cigue que je portois jusqu'à dix grains par jour. Mais je voyois à regret que nous n'avançions point. Le malade étoit foible. La salivation & le régime l'avoient beaucoup maigri; je fis augmenter les alimens & suspendis tout remede pendant dix jours. Cet intervalle anima les forces du malade; il demanda lui - même à continuer les remedes; l'envie de guérir lui donnoit un courage incroyable; il vouloit guérir ou mourir & préféroit la mort à son état.

La résistance obstinée des symptômes que les remedes n'avoient point changé, me faisoit craindre que tout ne fût inutile.

J'avois observé au commencement que le malade avoit les gencives molles, pâles & sanguinolentes. Je soupçonnois dès lors une disposition scorbutique jointe au vice scrophuleux; mais comme ce malade venoit de faire un long usage de pilules fondantes dans lesquelles vraisemblablement il entrait du mercure doux, qui pouvoit bien être la cause de l'état des gencives, je ne lui avois pas fait prendre les antiscorbutiques. Cette fois-ci, je commençai par ces remedes, & j'employai un autre traitement.

J'étois incertain si je donnerois encore des frictions ou de la solution de sublimé. Le peu de succès que j'en avois obtenu me faisoit croire leur effet impuissant. Je crus qu'il n'y avoit que des remedes plus actifs & plus stimulans, capables de produire l'effet que je désirois. En conséquence je me déterminai à lui donner le sublimé en pilules mêlé avec l'æthiops minéral, les gommes de gayac & ammoniac & l'extrait de cigue.

L'usage de ces pilules ne fut pas longtems sans produire un changement étonnant. Presque tous les ulceres étoient cicatrisés le 21e. jour, fans autre application extérieure que celle de l'emplâtre de Nuremberg & d'une compresse imbibée d'eau de Goulard par - dessus l'emplâtre. Il s'éleva sur l'ulcere le plus considérable, situé sous l'oreille gauche, différens champignons de chairs molles qui ne cédoient point à l'usage de la même solution que j'avois employée pour la malade de l'observation premiere. Je fus obligé de les toucher à différentes reprises avec le beurre d'antimoine & même avec la pierre infernale.

Le malade continua les antiscorbutiques & les pilules jusqu'à ce qu'il ne parut plus rien, que les cicatrices fussent faites & le pied parfaitement guéri. Je n'avois fait usage pour ce dernier que de fomentations d'eau de sureau dans une pinte de laquelle je mettois une cuillerée d'extrait de saturne.

Ce malade sortit parfaitement guéri avant le 4e. mois de son traitement; la guérison se soutient toujours; son tempérament est fortifié, & il a de l'embonpoint. Un érésypele que ce malade vient d'éprouver, assure encore sa guérison. La tête & le col ont été si gonflés, & la peau du crâne si distendue, que ses cheveux ont tombé en 8 jours. Quelques saignées du pied, des pédiluves & l'application de l'eau de sureau sur la tête ont suffi pour sa guérison. On auroit dû s'attendre (& je le craignois) que quelqu'une des cicatrices ne se rouvrit par la grande distension qu'elles ont éprouvé; cela n'étant pas arrivé, il y a tout lieu de croire que cela n'arrivera jamais.

La guérison de ce malade ne doit-elle pas encourager les gens de l'Art à traiter ces maladies avec plus de confiance, à ne point se laisser entraîner par le préjugé où l'on est de les croire toutes incurables.

Les deux cures que je viens de rapporter ne sont pas les seules que j'ai obtenues par les remedes anti - vénériens

combinés avec d'autres. J'en pourrois citer un certain nombre dont les sujets existent. Je dois ajouter, au sujet des deux malades dont je viens de parler, que tien chez eux ni chez leurs pere & mere ne pouvoit faire naître le moindre soupçon de vice vénérien.

Réponse au Mémoire à consulter du N°. 19, par M. HIRIART, D.M.

On se rappelle qu'il est question d'une jeune personne qui a été sujette à des fluxions sur les yeux & les oreilles qui l'avoient tendue presque sourde, qui avoit été soulagée par l'usage des pilules de Belloste, & à laquelle on a conseillé un seton à la nuque ou un emplâtre véficatoire derriere l'oreille. M. Hiriart lui conseille l'usage du tabac en poudre, celui de la flanelle sur la peau, de mettre dans les oreilles du coton impregné de vapeurs aromatiques, d'y porter par le moyen d'un entonnoir ces mêmes vapeurs; d'exposer les yeux à celle de l'esprit de fenouil qu'on tient dans la main; de tenir la tête propre & bien couverte; & de faire usage intérieurement & pendant longtems d'un bol fait avec environ trois grains d'extrait d'aloës & autant de savon de Starkey, à prendre tous les jours.

Suite de l'extrait de la FLORE FRANÇOISE.

Tel est le tableau, (voy. N°. 25) donné par M. de Lam. & qui renferme ses principales divisions, dont la plupart sont encore soudivisées dans le cours de l'ouvrage & toujours en 2 membres, ce qui facilite singuliérement la recherche de la plante. Pour donner un exemple de l'application de cette méthode & du parti qu'on en peut tirer, comparons-là à celles de Tournefort, de Linnœus, & supposons que quelqu'un ayant un pied de jasmin en fleurs (& non en fruit) dont il cherche le nom, ait recours à ces 3 méthodes.

Par celle de Tournef. il est obligé de chercher la classe qui contient les arbres & les arbrisseaux à fleur monopétale; il faut qu'il parcoure & compare sept sections ou sept membres de division qui contiennent les caractères communs à chaque section, lesquels sont tirés de la structure du fruit, (premier difficulté). Il parcourt ensuite huit genres dont les caractères sont établis tant sur la figure de la corolle, qui est dans presque tous en cloche ou en entonnoir (2e. difficuté); que sur la structure du fruit (3e. difficulté) enfin il trouve le jasmin qu'il peut confondre facilement par cette méthode avec le troêne, s'il n'y a pas de fruits à l'un ou à l'autre.

Suivant Linnœus, il est obligé d'avoir deux ouvrages de cet Auteur, s'il veut découvrir le genre, trois s'il veut découvrir l'espece, & quatre s'il veut avoir moins de difficultés à chercher; le *philosophia botanica*, pour entendre les termes, le *genera plantar.*, le *species plantar.* & le *systema naturæ*. Il cherche dans la diandrie monogyne, puisque le jasmin n'a que deux étamines & un pistil. Il est obligé de parcourir & de comparer les caractères génériques très-détaillés de 26 genres, (premiere difficulté qui se trouve un peu applanie à la faveur des divisions qu'on trouve dans les diverses éditions du *systema naturæ*, ou du *systema vegetabilium* de Murray); enfin il trouve le genre, après bien des recherches.

Par la méthode de M. de Lam., ayant le jasmin à la main, le lecteur en parcourant le tableau des divisions, passe rapidement, par un choix exclusif & court, aux fleurs distinctes, aux disjointes, aux bisexuelles, aux petalées, à celles qui ont l'ovaire dans la corolle, aux fleurs complettes, à celles qui ont moins de dix étamines, à celles qui ont leur corolle monopétale & réguliere. Il est renvoyé au n°. 267. Parmi des plantes de deux sortes, il choisit celles de 5 étam. ou moins; au no. 330, celles à 2 étam; au n°. 340, celles à tiges ligneuses; au no. 341, celles à fleurs terminales; au n°. 345, celles à étam. enfermées dans le tube de la corolle; au n°. 346, celles dont les feuilles sont pour la plupart tout-à-fait ailées ou ternées; enfin au n°. 348, il trouve le jasmin.

Cette méthode a beaucoup moins de difficultés qu'elle paroît en avoir au premier coup-d'œil, si l'on considere que les membres des divisions étant rapprochés & ne se trouvant jamais que deux, le lecteur a beaucoup moins de peine à opter entre deux caractères différens & exclusifs l'un de l'autre, qu'entre un plus grand nombre; vice qu'on rencontre dans les autres méthodes.

Ce n'est pas que celle de M. de Lam.

n'ait des défauts, qui étoient inévitables relativement aux bornes des connoissances actuelles; mais nous la croyons très-susceptible de reforme & de perfection, & c'est beaucoup d'avoir tracé le premier la route.

M. de Lam. n'a fait aucun changement à la distribution des plantes de la cryptogamie de Linnœus, ni aux grandeurs qu'il a exposées telles qu'on les trouve dans cet Auteur, quoique la plupart soient très-susceptibles de division. On peut reprocher encore à M. d. L. de n'avoir pas rempli partout, ni même généralement, la tâche qu'il s'étoit imposée dans le titre de l'ouvrage, qui annonce l'exposition des vertus des plantes en médecine & leur utilité dans les arts; de n'avoir pas indiqué toutes les plantes même les plus connues qui croissent en France; d'avoir donné à plusieurs, en traduisant le latin, des noms françois qui peuvent induire en erreur, comme d'avoir traduit *Boletus igniarius* de Linnœus, par *Bolet couleur de feu*, tandis que cette épithete n'a été donnée à l'agaric de chêne qui est gris ou roux, & un de ceux dont on fait l'amadou, que pour désigner la qualité qu'il a de prendre feu; d'avoir marqué en France des champignons à lames, qu'on n'y a pas encore observés, tels que l'*agaricus lactifluus* de Lin. & de n'en avoir marqué que 41 especes, tandis qu'il y en a plus de cent désignées dans les Auteurs; d'avoir donné des synonimes à des especes dont le sens est diamétralement opposé à celui qu'on trouve dans la description, comme à l'espece 30, p. 114, prem. vol., & d'avoir d'ailleurs au sujet des champignons, conservé la plupart des erreurs consignées dans les écrits des Auteurs. Du reste, nous avons vu avec plaisir deux remarques de M. de Lam sur des méprises faites au sujet des dénominations des champignons par Linnœus & Vaillant aux especes x & xxx, *ibid.* p. 108 & 114, qui nous ont paru justes & parfaitement conformes à celles qu'on trouve dans des mémoires sur cet objet, dont nous avons connoissance, lus il y a plusieurs années à l'Académie des Sciences.

AVIS.

On apprend de Hanovre que l'insecte recommandé contre la morsure des chiens enragés, le meloé ou ver de Mai, a causé la mort à un enfant de six ans, qui en avoit avalé un entier réduit en poudre & pris dans l'eau-de-vie. Cet enfant a éprouvé, avant de mourir, des angoisses, des foiblesses, des coliques, des convulsions, des sueurs froides, des saignemens de nez; il a rendu ensuite le sang par le fondement, par les voies urinaires, & on dit même par la peau. Ces hémorrhagies se sont soutenues jusqu'à la mort, survenue le 8e. jour. On a trouvé à l'ouverture du cadavre, les reins & les ureteres enflammés, remplis d'un sang épais, les intestins également enflammés à l'endroit qui touche les reins, & la peau marquée de taches rouges; enfin on a cru reconnoître les mêmes effets des cantharides prises intérieurement & à forte dose.

Cet exemple doit suffire pour tenir en garde contre l'usage du meloé, dont il ne faut user qu'avec circonspection & avec les précautions indiquées, ou dont on feroit peut-être mieux de ne pas user du tout.

Errata de la derniere Gazette.

P. 98, 2e. col. lig. 39, *mais en supprimant alors la manne*, lisez, *c'est bien indiqué, mais en supprimant la manne.*

P. 100, prem. col. lig. 21, *& c'est le moins facile*, lisez, *& c'est le moyen facile* &c.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Juin, sont priés de le renouveller incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles. Le prix de la souscription est de 9 livres 12 sols pour l'année. Les personnes qui auront quelqu'observation relative à notre objet, à faire insérer dans cette Gazette, sont priées d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au Sieur MEQUIGNON, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis S. Côme.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 4 Juillet.

S. LXIII.

Persica cum musto vobis datur ordine justo
Sumere; sic est mos nucibus sociando racemos.
Passula non spleni, tussi valet, est bona reni.
Utilitas uvæ sine granis & sine pelle
Dat sedare sitim jecoris, cholerœque calorem.

L'usage est établi, la raison nous le prêche;
Il faut du vin avec la pêche.
A la noix joignez les raisins.
Le raisin sec à la rate est contraire;
Aux poulmons il est salutaire;
Contre la toux, contre les maux de reins
C'est un remede très-facile;
Outre qu'on en fait de bon vin,
On peut encor le rendre utile
Pour les chaleurs de foie, pour les ardeurs de bile,
Enlevez-en la peau, tirez-en le pepin.

De la fievre puerpérale.

Il y a quelque tems qu'il fut question, dans la Gazette de Santé, d'une maladie très-dangereuse qui attaquoit les femmes en couche, qu'on observoit depuis quelque tems, principalement à l'Hôtel-Dieu de Paris, & pour laquelle, d'après les vues curatives d'un grand Praticien, on avoit employé avec une apparence de succès des cataplasmes émolliens sur le sein, tandis qu'en même tems on faisoit des fomentations spiritueuses sur le bas-ventre. Une maladie qui paroît être du même genre, mais bien moins formidable dans ses effets, a été observée depuis quelques années en Angleterre, où elle a mérité l'attention des Maîtres de l'Art. Elle y a donné lieu principalement à deux traités, l'un du Docteur *Nathanael Hulme*; *A Treatise on the puerperal fever, &c. London.* 1772. in-8°. de 141 *pages*; l'autre de *John Leake*, Membre du College des Médecins de Londres, & Méd. de l'Hôpital de Westminster, qui a pour titre, *Practical observations on the Child-bed fever, &c.* 1772. in-8. de 404 *pag.*

Plusieurs personnes nous ayant demandé des observations & des éclaircissemens sur cet objet, en général peu connu, surtout dans les Provinces, nous croyons rendre service au public de donner un extrait succint des deux ouvrages que nous annonçons.

M. Hulme décrit d'abord cette affection & la fait consister dans les symptômes suivans. Elle débute, selon lui, par une douleur assez vive à la région de l'estomac à laquelle succede la fievre & souvent une douleur à la partie antérieure de la tête. Ces symptômes se déclarent immédiatement après l'accouchement. Il assure, contre le sentiment de Withe qui a traité la même matiere, qu'il se fait un changement dans la couleur & la quantité des lochies. Il distingue cette fievre de la fievre de lait simple, miliaire, des douleurs après l'accouchement, de la passion iliaque, de l'inflammation de l'uterus, du cholera &c. Les signes les plus favorables sont un mouvement modéré du pouls & de la respiration, des sueurs générales ou des urines troubles, avec un pouls lent; au contraire, le vomissement de matieres noires ou verdâtres sont d'un très-mauvais augure.

L'ouverture des cadavres a fait voir que le siege de la maladie est principalement aux visceres du bas-ventre, surtout à l'épiploon & aux intestins qu'on trouve ad-

dhérens, enflammés ou sphacelés, & dans leurs anfractuosités une matiere blanche ou jaune. Les poulmons ne sont pas toujours exempts de ses attaques, mais la matrice l'est constamment.

Les complications rendent cette maladie très-grave & très-difficile à combattre. Lorsqu'elle est simple, le traitement de M. Hulme consiste dans l'emploi d'abord des évacuans à des doses convenables, tels que les émétiques, les purgatifs; il préfere le tartre stibié, le sel d'Epsom, l'huile de Ricin, &c. Lorsqu'il a débarassé les premieres voyes, il tâche d'exciter les sueurs au moyen de l'ypecacuana ou du tartre stibié, ou du vin émétique à petite dose & combinés avec l'opium. Il donne encore comme diurétique la potion anti-émétique de Riviere (sel d'absynthe avec le suc de citron.) Il veut qu'on use de la saignée avec circonspection, ainsi que des véficatoires qui néanmoins sont quelquefois utiles. Il expose ensuite les causes qui donent naissance à cette fievre, & dont la prochaine, selon lui, est l'inflammation des intestins & de l'épiploon.

Les observations du Docteur Leake s'accordent sur bien des points avec celles du Docteur Hulme. Il assure, ainsi que lui, que les principaux ravages de la maladie se manifestent sur l'épiploon dont on trouve ordinairement la substance détruite & convertie en un pus semblable à du lait corrompu. Il dit que cette fievre fut épidémique à Londres en 1769 & 1770, & que cette derniere année il y périt plus de la 3e. partie des femmes en couche. Selon lui, la maladie commence à se déclarer par un violent frisson, vers le soir du 2e. ou 3e. jour de l'accouchement, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, presque jamais après le cinquieme jour. Il y a anxiété, douleur de tête, vomissement ou nausée & abbatement de forces. Le pouls, quoique toujours acceleré varie; on compte dans une minute depuis 90 jusqu'à 137 pulsations.

Le 2e. jour de la maladie, ces femmes ressentent une douleur très-forte à la région de l'estomac qui s'étend jusqu'au nombril & quelquefois jusqu'aux fausses côtes, (douleur qu'Edouard Strother, le premier auteur Anglois qui ait écrit sur cette matiere, regarde comme le symptôme pathognomonique de cette fievre.) Cette douleur se communique quelquefois jusqu'à l'épaule. Le ventre se tend & se durcit. Si la tension du bas-ventre, & les douleurs succedent à un cours de ventre qui se supprime, c'est une circonstance des plus facheuses, & alors la rougeur des joues, le tremblement des membres, la couleur livide des levres &c, annoncent une fin prochaine.

Il ne se fait presque jamais de crise parfaite. L'auteur ne l'attribue point, comme Vanswieten, Puzos, MM. Levret & de Leurie, à une métastase de lait (les mammelles en sont pleines, les évacuations se soutiennent sans beaucoup de changement, la matrice est intacte) mais à une inflammation de l'épiploon; dont le pus a été pris pour du lait, & à laquelle on doit remédier d'abord par les saignées pratiquées dès le commencement, sans quoi elles deviennent inutiles, ensuite par les purgatifs doux, aidés des délayans & des atténuans.

A l'égard de la saignée, l'Auteur a soin de recommander de faire attention au tempérament de la malade, aux circonstances qui ont précédé &c, & comme le pouls est ordinairement foible, il donne un moyen de reconnoître, même en faisant la saignée, si elle sera utile ou non. Il dit, que si les pulsations de l'artere deviennent fortes, pleines, égales à mesure que le sang coule, on doit saigner largement, mais que si elles deviennent foibles & inégales, (toutefois en faisant attention à la ligature qui peut produire cet effet) il faut l'arrêter. Il conseille l'usage d'une infusion de menthe durant le frisson; il est d'avis de modéter la diarrhée, si elle est trop forte & point critique, par les diaphorétiques doux; de remédier à la trop grande foiblesse par les opiatiques & les astringens légers. Pour tenir le ventre libre, il se sert avec succès de l'huile de Ricin combinée avec les jaunes d'œufs, la magnésie blanche & la manne. Après avoir évacué les premieres voyes, il se sert d'une poudre composée avec le tartre émétique & la magnésie dans la proportion d'un gros de magn. sur un grain de tartre & divisée en 6 prises, dont la malade en prend une de 4 en 4 heures, avec un julep composé d'eau de canelle, de menthe & de syrop de saffran. Les bains chauds ne lui ont point réussi. La mixture antiémétique de Riviere lui a été d'un grand secours; mais le tartre stybié à petite dose lui a paru le secours le plus puissant qu'il y ait, en observant de modérer son ac-

tion trop vive sur les tuniques des intestins, soit en diminuant les doses, soit en suspendant son usage, soit en l'associant aux mucilagineux.

Observation sur une personne noyée dans un puits & rappellée à la vie, par M. Bonhomme, Chirurgien à Villefranche en Rouergue.

De Villefranche le 18 Juin 1779.

Permettez-moi de profiter de la ressource de votre Gazette, pour communiquer à mes Confreres & au Public une observation sur une fille noyée & rappellée à la vie.

Le 13 Juin 1779, la nommée Jeanne Espinace, domestique chez le nommé Pierre Cavalier, laboureur, paroisse du Mauron, à trois quarts de lieue de Villefranche, âgée de 22 ans, eut le malheur de tomber dans un puits en voulant en tirer de l'eau. Le bruit de sa chute fe fit heureusement entendre à son maître qui se levoit. Alarmé de ce bruit, il saute de son lit, vole vers le puits, & voit cette fille se débattant en effet dans l'eau, qui s'y trouve ordinairement à la hauteur de huit pieds. Son premier mouvement fut de s'attacher à la corde pour y descendre; mais un accident qui survint par la chute de la poulie qui tomba sur la fille, & qui le fit tomber lui-même dans le puits, troubla son projet & retarda les secours qu'il vouloit lui donner. Heureusement revenu à lui, il plonge dans l'eau, prend cette fille par les cheveux, & l'emmene à la surface. Il l'a tint ainsi jusqu'à ce que ses autres domestiques, de retour de la Messe, les retirerent l'un & l'autre du fond du puits. Elle resta près de demi-heure dans l'eau, & près d'un quart-d'heure la tête dehors.

Retirée du puits, elle ne donna aucun signe de vie, & on la crut tout-à-fait morte. Néanmoins on dépêche vers moi. En attendant mon arrivée, on la met sur de la paille, où on l'essuye, tandis que d'autres personnes s'occupent à lui préparer un lit bien chaud. De légeres secousses qu'on lui donna & les différens mouvemens qu'on lui fit faire, firent sortir de sa bouche & de ses narines quelques gouttes de sang. On redouble de soins pour la rechauffer dans l'espérance de la rappeller à la vie. J'arrive enfin; il y avoit cinq quarts d'heure qu'elle avoit été retirée de l'eau. J'étois muni de la Boëte de secours du Dépôt de Villefranche, dont M. Terray, Intendant de la Généralité de Montauban, a fait présent à cette Ville. Je trouve cette pauvre malheureuse encore froide, sans mouvement, sans connoissance, cependant respirant un peu, mais d'une maniere très-laborieuse. Elle avoit le visage enflé & livide, surtout les levres dont la couleur étoit noirâtre. Les yeux étoient tuméfiés & presque noirs, la langue gonflée, meurtrie & sortant d'un demi-pouce; le basventre étoit tendu & assez volumineux, le pouls petit & très-irrégulier.

Je commençai par lui faire des frictions sur tout le corps, mais principalement le long de l'épine du dos, avec de la flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée. Je lui fis respirer la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac (alkali-fluor.) Je lui fis souffler dans la bouche, en lui bouchant les narines, par un homme vigoureux; je fis appliquer des thuiles chaudes à la plante des pieds, sous les aisselles, sur la poitrine vis-à-vis le cœur; enfin tous ces moyens continués pendant une heure sans relâche, joints à quelques cuillerées d'eau salée un peu chaude que j'introduisis dans sa bouche, produisirent en elle une vive inspiration qui fut tout-à-coup suivie d'un vomissement de matieres entremêlées de sang. Le nez se déboucha, & la malade commença alors à respirer un peu mieux.

Je fis continuer, & continuai moi-même ces secours. Au bout de demi-heure, lorsque la chaleur se ranima, je me déterminai à la saigner du bras; mais je ne distinguai la veine qu'après que le bras eut resté quelques minutes dans l'eau chaude. Je lui tirai environ six onces de sang, & je crus m'appercevoir que sa respiration devenoit plus libre; sa langue se désenfla, rentra dans la bouche & son visage changea un peu de couleur. Après la saignée, je lui fis prendre quelques cuillerées de vin dans lequel j'avois fait fondre la moitié d'une prise de tartre stybié. La troisieme cuillerée que je lui donnai, dans l'intervale de quelques minutes, produisit un vomissement considérable par haut & par bas. Cette circonstance soulagea beaucoup la malade, & lui fit recouvrer la parole. Demi-heure après, je la saignai de nouveau & à la même quantité de sang, & lui fis donner

de petites cuillerées de bon vin, de cinq en cinq minutes. La nuit qui fuccéda fut très-laborieufe; l'oppreffion étoit des plus fortes, ce qui m'obligea de la faigner encore, (le dernier fang étoit coeneux.) Enfin elle fe trouve actuellement mieux; mais fa convalefcence fera longue à caufe des différens coups qu'elle a reçus en tombant fur la tête, au bras gauche & au menton.

Signé, Bonhomme, Maître ès-Arts & Chirurgien-major en furvivance de l'Hôpital-Général de Villefranche.

Mémoire à confulter. (*)

Un fujet âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament délicat, qui étoit fujet à un flux hémorrhoïdal, il y a 3 ans, & qui éprouve depuis une hémorrhagie par les voyes urinaires, rendant le fang par caillots, avec douleur &c, demande fi les aftringens qu'on lui a donnés étoient bien indiqués, & ce qu'il convient de faire à fon état?

R. Nous croyons l'ufage des aftringens peu sûr & mal indiqué dans une maladie femblable. Ce font des hémorrhoïdes de veffie auxquelles on doit remédier par les moyens capables de rappeller l'ancien flux hémorrhoïdal. Pour cet effet, nous confeillons au malade l'application de plufieurs fangfues à l'anus, l'ufage des délayans, des mucilagineux, des diurétiques doux, & un régime humectant & adouciffant.

Suppreffion de flux menftruel pour laquelle on demande des avis.

Une perfonne âgée de vingt-huit ans, n'éprouve aucune évacuation périodique depuis fix ans, fans reffentir d'autre incommodité que celle d'être trifte & mélancolique. Cette fuppreffion a eu lieu fans caufe apparente. La perfonne eft très-délicate, fait bien toutes fes fonctions d'ailleurs; mais on craint pour cet état, & on voudroit avoir l'avis de plufieurs Médecins.

R. En attendant d'autres réponfes, la nôtre eft qu'il ne faut avoir aucune inquiétude fur cet état; qu'il y a une infinité d'exemples de fituations femblables qui ont exifté fans inconvénient; que pourvu qu'il n'y ait point de fievre, point de léfion dans les fonctions principales, on doit être tranquille & laiffer agir la nature; que cela arrive & doit arriver néceffairement, toutes les fois que la pléthore fanguine générale ou particuliere n'eft pas fuffifante pour fournir à une excrétion d'humeur furabondante.

(*) On prie les perfonnes qui nous ont adreffé des Mémoires à confulter & qui attendent une réponfe, de faire attention qu'étant furchargés de pareils mémoires, nous n'en pouvons faire ufage qu'alternativement & par ordre de date. Nous fommes fâchés que les bornes de cette feuille & fon objet ne permettent pas d'en inferer plufieurs à la fois, mais on doit être perfuadé que chaque mémoire en tout ou en extrait aura fon tour.

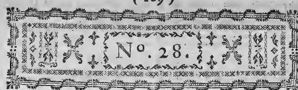
AVIS.

On apprend de Copenhague, que le Mémoire auquel la Société Royale des Sciences de cette Ville a adjugé le prix dans fon affemblée du 10 du mois d'Avril, eft celui qui a pour titre: *Précis chymique fur la formation de l'acide nitreux*, & dont l'Auteur eft M. Thouvenel, Doct. en Méd. de la Faculté de Montpellier, de la Société Roy. de Méd. de Paris.

Ce Mémoire contient fans doute la folution du problême chymique propofé en 1777 dans le N°. 17, page 67 de la Gazette de Santé, où l'on invitoit les Chymiftes à tenter des combinaifons de l'air-fixe, dans la vue d'en compofer les acides ordinaires. Cette invitation donna lieu dans le tems à une réponfe de M. Thouvenel, (voy. n°. 18, pag. 71 de la même année) dans laquelle il annonçoit qu'il étoit parvenu à faire deux acides bien caractérifés, favoir *l'acide nitreux & l'acide marin*, avec différentes efpeces d'air factice, dans lefquelles il ne pouvoit y avoir aucun foupçon de préexiftence d'acide quelconque. Nous invitons cet ingénieux Auteur, couronné plufieurs fois, à ne pas priver trop longtems le public de fes importantes découvertes.

On prie tous ceux qui auront quelque obfervation de Médecine, ou quelque chofe de relatif à la fanté à faire inférer dans cette Gazette, d'adreffer leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au fieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, eft de 9 liv. 12 fols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 11 *Juillet.*

§. LXIV.

PECTUS lenificant Ficus, ventremque relaxant,
Seu dantur crudæ, seu cùm fuerint bene coctæ.
Nutrit & impinguat, varios curatque tumores.
Scropha, tumor, glandes, ejus cataplasmate cedunt;
Junge pavaver ei, confracta foris trahit ossa.

Crue ou cuite la Figue est un fruit des meilleurs.
Elle nourrit, engraisse, & sert en Médecine,
Elle lâche le ventre, adoucit la poitrine,
Et guérit beaucoup de tumeurs.
Pour les glandes, l'abcès, même les écrouelles,
Son cataplâme a fait les cures les plus belles.
Joignez-y le pavot, elle aura la vertu
De retirer de chair un éclat d'os rompu.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

De Joncy en Bourgogne, le 30 *Juin* 1779.

Il parut en Février dernier, MM., un Mémoire critique fait par un Médecin qui prit le nom de *Cousinet*, du *Traité des Eaux minérales de Vichi, Châteldon & Hauterive*, par M. Desbret, Doct. Méd. Comme ce mémoire n'a pas les qualités que doit avoir une saine critique, je n'entreprendrai point de répondre aux objections du pseudonime foibles & minutieuses pour la plûpart. Je voudrois seulement lui faire remarquer qu'il ne devoit pas faire suspecter l'exactitude & la fidélité des observations rapportées par M. Desbret, Médecin, qui jouit d'une considération distinguée, & ce qui vaut bien mieux, d'une considération méritée. Il eût été plus honnête de s'instruire de la vérité des faits sur les lieux, que je crois voisins de ceux qu'habite le pseudonime.

Ce qu'il auroit dû faire, je l'ai fait à Chareldon; j'ai eu occasion d'y voir trois personnes, Madame Peturel, Madame Duverger & la nommée Gabrielle Herau, sujets de trois observations de M. D. Elles m'ont dit qu'elles avoient eu les mêmes symptômes énoncés dans ces observations, & qu'elles en avoient été délivrées par l'usage des eaux minérales de Chateldon. On parle d'ailleurs dans ce canton des autres cas rapportés par M. D. comme de faits de notoriété publique, & on en cite un grand nombre d'autres qui ne sont point insérés dans le traité de ces eaux.

Parmi ces dernieres observations, il en est une qui m'est connue par le rapport de la personne même qui en est l'objet, & par celui de son Médecin. Le cas me paroît assez rare & assez intéressant pour mériter une place dans vos feuilles.

Une femme âgée de 48 ans, épouse du sieur Beaumenu, Maître de pension, avoit depuis 5 ans une perte blanche presque continuelle qui avoit succédé immédiatement à la cessation de l'écoulement périodique. Cette perte fut supprimée au commencement de Décembre dernier. Peu de jours après, cette Dame fut attaquée d'une fievre putride vermineuse qui mit sa vie en danger. Après un traitement méthodique, les accidens se dissiperent, & la malade sembloit toucher au moment d'une heureuse convalescence; mais alors elle fut prise d'un ptyalisme (salivation) continuel. Sa salive étoit infecte & brûlante. La malade

n'osoit pas l'avaler, parce qu'elle lui faisoit éprouver, lorsqu'elle étoit parvenue à l'estomac, un sentiment si douloureux qu'elle le comparoit à un brasier qui lui bruloit les entrailles. Elle avoit des mouvemens spasmodiques & faisoit des efforts pour vomir, qui continuoient jusqu'à ce qu'elle eut rejetté la salive qu'elle avoit avalée. Le gosier étoit d'une sécheresse extrême. Elle avoit touj. entre les mains un pot d'eau dont elle se servoit pour s'humecter la bouche, de sorte que jour & nuit elle ne faisoit autre chose que cracher & se laver la bouche.

Différens remédes avoient été employés sans succès pour tarir la source de ce flux de salive, qui dans l'espace de douze ou quinze jours avoit si fort maigri & épuisé la malade, qu'on ne pouvoit plus gueres conserver d'espoir de la sauver.

Dans ces circonstances, on conseilla les eaux de Chateldon. C'étoit pendant le froid le plus rigoureux de l'hiver, & les glaces ne permettoient pas d'approcher des fontaines, d'où la malade étoit éloignée de 4 ou 5 lieues. On fut d'abord forcé de lui donner de l'eau de Chateldon qui étoit en bouteilles depuis trois mois. Mais après quelques jours de leur usage, l'écoulement de salive diminua; le gosier parut se détendre & perdre de sa roideur. La malade put avaler la salive sans éprouver d'ardeurs brulantes. La tension spasmodique & les efforts pour vomir cesserent. Enfin en 5 ou 6 semaines, ces eaux la rétablirent parfaitement. Elle a repris de la fraîcheur & un embonpoint qui ne lui étoit pas ordinaire.

Ce cas, peu commun je crois, nous offre une métastase de l'humeur des flueurs blanches sur les glandes salivaires & à l'oesophage, à raison peut-être de cette correspondance singuliere établie par la nature entre ces parties & les organes de la génération. L'âcreté corrosive & brulante de la matiere déposée doit faire penser que cette humeur étoit la même que celle des flueurs blanches, plutôt que toute autre.

Je ne parlerai d'aucun autre article du Mémoire du pseudonime, ni de ses argumens qui ne sont point concluants, ni de ses plaisanteries qui ne sont point heureuses, ni de son procédé qui n'est pas honnête. Si l'intérêt des malades qui usent ou qui pourront user des eaux minérales de Chateldon porte M. Desbret à réfuter cette prétendue critique, il lui sera facile d'y réussir.

J'ai cru devoir, MM., déclarer ce que j'ai appris par moi-même de l'efficacité des eaux minérales de Chateldon & le publier, pour rendre hommage à la vérité & la justice qui est dûe aux talens d'un Médecin aussi distingué que M. Desbrer.

J'ai l'honneur d'être &c. DUSARAY, D. M. M.

Derniere lettre à M. DE LACROIX, *sur l'épilepsie, par M.* SAILLANT, *D. M. P.*

L'objet que vous aviez à remplir, M., dans votre réponse sur l'épilepsie, étoit bien simple, selon moi. Il s'agissoit de prouver 1°. que l'épilepsie de M. N. reconnoissoit pour cause une humeur âcre déposée entre les membranes de l'orifice cardiaque ou entre les parois du diaphragme; 2°. que l'on avoit réussi à guérir cette sorte d'épilepsie par le moyen d'un emplâtre vésicatoire au creux de l'estomac. Comme les faits parlent, en Médecine, plus que les raisonnemens, je vous priois de nous donner des observations qui constatassent ces deux assertions, en offrant les mêmes symptômes que dans l'épilepsie de M. N. & le succès du vésicatoire sur l'estomac.

Vous répondez par un long préambule & par des passages sur l'épilepsie dont les uns sont connus de tout le monde, les autres exigent une trop longue discussion pour que je m'y arrête. Enfin vous donnez deux observations. Ici, il s'agit d'une épilepsie sympatique ou, pour me servir de votre expression, *idiopathique* des extrémités; vous avez guéri la malade par un vésicatoire appliqué sur l'extrémité souffrante. Rien d'étonnant, beaucoup d'autres l'ont fait avant vous, à commencer par Alexandre de Tralles. Là, vous parlez d'une épilepsie qui a plus de rapport avec les symtômes actuels & celle de M. N. & vous avez guéri avec un remede tout-à-fait analogue à celui que j'indique, sans appliquer de vésicatoire au creux de l'estomac.

La preuve est concluante; mais je vous laisse à penser pour qui Arnauld de Villeneuve regardoit les vaisseaux & les nerfs de l'estomac comme le siege de l'épilepsie accompagnée de douleurs d'estomac. Il appelloit cette espece d'épilepsie, *analepsie*, & il conseilloit la saignée de la veine de l'estomac. Surquoi, son

Commentateur remarquant que c'étoit alors l'estomac qu'il falloit attaquer par les vomitifs & les purgatifs, plutôt que les veines, nerfs &c, ajoute l'observation suivante : *Chirurgum ancilla quædam accessit, volens sibi stomachi venam tundi ; hanc in locum secretum deduxit Chirurgus jubens ut (salvus sit auribus honos) alvum exoneraret. Hæc, inquit, stomachi phlebotomia est.*

(Arnold. de Villan. pag. 1078.)

J'ai l'honneur d'être, &c. SAILLANT.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Roy. de Médecine.

La partie chymique de cette histoire contient encore plusieurs observations dignes de remarque. 1°. Une maniere particuliere de préparer l'extrait d'opium, qui est dûe à M. Josse, Apothicaire à Paris, & qui a été communiquée à la Société par M. Andry. Elle consiste à malaxer l'opium dans une eau médiocrement chaude jusqu'à ce que toute la partie extractive aqueuse soit épuisée & qu'il ne reste dans la main qu'une partie insoluble dans l'eau, semblable à la matiere glutineuse du froment, & que M. J. appelle la partie glutineuse de l'opium.

2°. Un moyen de tirer en grand la fécule de la pomme de terre indiquée par M. Gallot, Corresp. de la Société. Ce moyen s'obtient à l'aide d'une machine indiquée dans le 4e. vol. du supplément de l'Encycl. à l'art. *pommes de terre*, formée de deux cylindres garnis de pointes roulant l'un sur l'autre, à laquelle M. Gallot ajoute un tamis posé sur un vase plein d'eau ; ou bien au moyen d'un moulin semblable à ceux dont on se sert en Normandie pour écraser les pommes & qui est formé de deux noix de bois ou de fer qui s'engrenent ; c'est celui que M. G. préfere. Suivant le rapport des Commissaires, M. Brazier, Artiste Vétérinaire, avoit indiqué, dans la même vue, les moulins à papeterie, dont les pilons sont très-propres, en écrasant la pomme de terre dans l'eau, à produire le même effet.

3°. L'annonce des résultats de la fermentation spiritueuse du lait, communiquée à la Société par M. Spielmann, & dont on a déja rendu compte en détail dans ces feuilles.

4°. L'analyse chymique faite par M. Bucquet, de la liqueur rendue en abondance par la femme Souchor, après l'opération de la symphise du pubis.

5°. Un Mémoire qui n'est que le commencement d'un travail considérable sur les substances animales qu'on employe en Médec., & dont l'auteur est M. Thouvenel. (*)

La partie chymique est terminée par l'annonce des résultats d'analyses & de vertus, fournis par des personnes de l'Art, de plusieurs eaux minérales du Royaume, qui sont celles de Chateldon, de Soulchoir, de Digne, de Sainte Reine, de Cauteretz, de Manjolet, de Bouillants, de Raye, de Lacraute, de Saint-Santin, d'Orlienas, enfin du Rainsy.

Mémoire à consulter.

Une Demoiselle âgée de 31 ans, fut exposée à l'âge de 25, à un air froid & à l'impression de l'eau. Elle ressentit alors des douleurs aux articulations avec gonflement, d'abord à celle du poignet, ensuite aux autres, qui furent caractérisées de rhumatisme goutteux, & pour lesquelles on employa, mais sans succès, d'abord l'immersion des parties dans l'eau froide & dans l'eau chaude, alternativement, les bains tempérés, les bouillons apéritifs, ensuite la vapeur & les bains des eaux thermales sulphureuses de Bagnols en Gevaudan, qui procurerent un peu de soulagement. On mit encore en usage l'émétique, les purgatifs, les pilules savoneuses, celles de Belloste, le sublimé-corrosif à la maniere de Vanswieten, avec du lait, qui fit beaucoup de mal, dérangea l'estomac &c ; les douches froides & chaudes avec les mêmes eaux de Bagnols, qui soulagerent un peu ; des purgatifs, la tisanne de Morelle, celle de Busserole, des frictions mercurielles aux articulations, un syrop mercuriel ; enfin l'extrait de Napel qui produisit beaucoup de chaleur, donna des vertiges, le délire &c. Les évacuations périodiques n'ont point été dérangées. On demande l'avis des Médecins sur cet état, qui se soutient toujours à-peu-près le même.

R. En attendant d'autres réponses, nous croyons qu'après des saignées répétées, les délayans, le petit lait surtout & les bains tiédes soutenus d'un régime convenable végétal, humectant & rafraichissant, l'usage combiné des sudorifiques, c'est-à-dire des potions alkalines, avec la gomme de gayac, peur opérer la guérison qu'on désire & qu'on peut obtenir avec facilité.

(*) *Nous donnerons une idée de ce travail dans la feuille prochaine.*

Notice des Livres nouveaux dont l'objet est relatif à la Médecine ou à ses différentes branches, & qui ont paru chez l'Étranger depuis 1774.

Plusieurs personnes connoissant les facilités que nous avons de faire connoître les ouvrages de ce genre qui paroissent chez l'étranger, nous ont engagés d'en donner une notice. Nous cédons à leurs instances d'autant plus volontiers, que cette ressource manque en général dans nos Journaux en France. Nous ferons ensorte dorénavant que la derniere page de cette Gazette soit uniquement pour cet objet. On y trouvera le titre en tout ou en partie, le format, le nombre des pages &c, & une idée des ouvrages principaux de ce genre. Lorsque les mémoires publiés par les Sociétés académiques étrangeres contiendront des observations intéressantes relatives à notre objet, on aura soin de les noter de même.

Historia & commentationes Academiæ electoral. scient. & elegant. litterar. Theodoro-Palatinæ. vol. III. Phys. Manhemii. 1775.

Ce volume contient plusieurs Mémoires de J.G. Kœlreuter qui ont pour objet, 1°. les découvertes faites sur le sexe des plantes, depuis Camerarius jusqu'à Gleditsch; 2°. l'examen des organes reproductifs du dompte-venin (*asclepias*) qui ont beaucoup d'analogie avec ceux des quadrupedes & qui contiennent une liqueur séminale; un Mémoire du Docteur Casimir Medicus sur la propension des plantes à une vraie copulation par un mouvement d'irritabilité semblable à celui qui unit les mâles & les femelles parmi les animaux. Ce mouvement des étamines & des pistils s'observe surtout dans des especes de jusquiame, de tilleul, de rhue, d'aigremoine, de nielle, d'épine-vinette &c. On trouve encore dans ce vol. des observations du même Auteur sur plusieurs nouvelles especes de plantes; un Mémoire de M. Necker sur la reproduction des fougeres & sur un nouveau genre de plante qu'il nomme Zaluzianskia du nom de Zaluziansky, Botaniste Polonois du 16e. siecle &c.

Rudolf Aug. Vogels Lehrsatze der chemie &c. c'est-à-dire, Instituts de Chymie de Vogel, publiés par J. Chr. Wiegleb, Apothicaire à Langen-Zenne. 1775. in-8°. de 646 pages. Se trouve à Weimar, chez C. Ludolf Hoffmann, Libraire.

Le Traducteur a ajouté au travail de Vogel, plusieurs notes & observations. On en trouve sur la gomme copal qu'il rapporte avec Lehmann, à la classe des bitumes; sur le mercure dont il fait dépendre la fluidité d'une portion d'eau qui lui est intimément unie; sur le principe savoneux de certaines plantes, qui dépend selon lui d'un sel alkali, & non d'un sel neutre; sur le principe salin universel qu'il dérive d'une combinaison de feu, de terre & d'eau, ou de la matiere de la lumiere; sur l'acide aérien particulier admis & dont il nie l'existence, surtout la nature vitriolique; sur le principe arsénical & la terre mercurielle de Becher qu'il rejette de même; sur les sels alkalis qu'on retire des graminées & sur leur esprit ardent qu'il regarde, non comme un produit de la fermentation, mais comme un principe préexistant & développé par ce moyen; sur le feu & sur les difficultés survenues entre Black & Meyer au sujet de la qualité caustique de la chaux vive, & dont il concilie les opinions, en disant que la chaux vive est un corps vuide d'air, mais empreint d'une très-grande quantité de matiere ignée; sur la distillation des plantes; sur leurs huiles essentielles, sur la couleur verte de celle du baume de Copahu & de genievre, qui vient du vert-de-gris formé dans les vaisseaux de cuivre dont on se sert pour la distillation; sur la rectification de l'esprit de vin; sur l'origine des acides minéraux & végétaux qu'il dérive chacun d'une source particuliere; sur les dissolutions dont la cause, selon lui, est la matiere du feu; sur le soufre doré d'antimoine, enfin sur l'amalgame du fer & du mercure qu'on regardoit comme impossible & qui s'obtient par la trituration à plusieurs reprises, de deux parties de sublimé-corrosif & d'une de limaille de fer très-pur. Le mélange s'échauffe, il s'en éleve des vapeurs; & après avoir ôté une espece de saffran-de-mars rouge qui se forme & tout le fluide qui surnage, on trouve l'amalgame au fond.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 18 Juillet.

S. LXV.

PEDICULOS, veneremque facit, sed cuilibet obstat.

Quoique la Figue soit si bonne,
Gardez-vous bien d'en faire excès,
Je ne le conseille à personne;
Voici quels en sont les effets.
Son suc engendre d'ordinaire
Une humeur qui dispose au mal pédiculaire,
Met un pauvre homme en rut, l'excite à des efforts,
Qui dans peu ruinent le corps.

Mémoire à consulter sur des vapeurs hystériques.

Une Demoiselle âgée de 23 à 24 ans, d'un tempérament phlegmatique bilieux, est sujette depuis 3 ans, à des accès de vapeurs hystériques, fréquens, plus ou moins violens, avec anxiété, oppression, étouffement, douleurs précordiales, urines limpides &c. La suspension de ces accès n'eut lieu qu'une fois à l'époque d'une éruption crouteuse qui se répandit sur tout le cuir chevelu, produisit un écoulement ichoreux pendant plus de 3 mois, & tomba enfin insensiblement en desquammation. Mais quelque tems après, la même affection spasmodique est revenue avec la même violence. On a mis envain en usage les saignées, les purgatifs, les antispasmodiques spiritueux & calmans pendant l'accès, tels que les eaux spiritueuses de Brione composée, la teinture de succin, de castor, d'assa fœtida, la liqueur minérale anod. d'Hoffmann, le laudanum liquide de Sydenham, les toniques dans les intervalles tels que le quinquina, les préparations martiales; les bains froids continués pendant longtems; les bains tiédes; l'exercice, le régime exact; les vésicatoires aux jambes dont la suppuration entretenue longtems n'a rien diminué de la violence des accidens; enfin la valériane sauvage, les délayans, les humectans, mais le tout sans succès. On doit observer qu'il n'y a en aucun dérangement dans le cours des évacuations périodiques, qu'il est survenu depuis quelque tems des flueurs blanches, & que la fin du paroxisme est presque toujours annoncée par une excrétion de matiere muqueuse par les parties sexuelles. On propose l'application d'un cautere ou du garou, le quinquina & la valeriane à plus haute dose. Pendant six semaines, la malade n'en a pris environ que dix gros de chaque. On demande l'avis des personnes de l'Art.

R. En attendant celui des autres, le nôtre est que la matrice doit être regardée comme le foyer principal de tous les maux que la malade éprouve; que c'est l'affection de cer organe, assailli par l'humeur qui s'est déja manifestée à la tête, qui produit tous les mouvemens spasmodiques qu'elle éprouve, & que la principale indication qu'il y ait à remplir se réduit à détourner l'humeur de cette partie, par les moyens les plus propres à produire cet effet, tels que les eaux minérales ferrugineuses de Forges, de Spa ou de Wals &c, ou bien par une infiniment

petite dose de coloquinte, un quinzieme par exemple de grain des trochisques d'Alhandal, combinée avec le nitre, le camphre, & le cinabre, le tout continué quelque tems & soutenu d'un régime humectant & rafraichissant, d'une boisson convenable, & en cas de continuité d'accidens & d'impossibilité de mariage, d'avoir recours au cautere comme à une bien foible ressource à la vérité, & de modérer en tout point le physique & le moral.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Roy. de Médecine.

M. Thouvenel divise, à la maniere de Cartheuser, les substances animales médicamenteuses en *âcres*, en *muqueuses*, en *huileuses*, en *aromatiques*, & en *terreuses*.

L'objet de ce mémoire est l'examen des substances de la premiere classe, qui sont fournies par les insectes. On y trouve l'analyse chymique des fourmis, des abeilles, des cantharides, des scarabées, des cloportes, & des vers de terre. Les fourmis donnent des produits analogues à ceux des substances végétales. L'acide que fournissent les abeilles & les guêpes est plus caustique que celui des fourmis. Les scarabées fournissent un principe odorant très-fétide, une matiere colorante & une substance grasse soluble dans l'esprit de vin. Cette derniere agit spécialement sur la peau. Les cantharides, outre la partie parenchymateuse qui fait la moitié de leur poids, offrent une substance extractive verte, une huile jaune, une matiere huileuse concrete verte qui a beaucoup de rapports avec la cire. C'est dans cette substance que réside la principale vertu des cantharides. Les cloportes different des cantharides comme les carnivores des frugivores. Elles fournissent un phlegme alkalin. L'Auteur s'est convaincu par un grand nombre d'expériences que les cloportes prises intérieurement, même à très-grande dose, n'agissent que comme un léger diurétique & diaphorétique. Quant aux cantharides, l'Auteur s'est assuré que la teinture qu'on en fait avec un mêlange d'eau & d'esprit de vin, à parties égales, agit appliquée à l'extérieur, comme tonique, résolutive, revulsive, & qu'elle peut avoir le plus grand succès dans les rhumatismes, la sciatique, la goutte vague &c.

AVIS DIVERS.

Une Demoiselle âgée de 13 ans, qui eut le malheur à l'âge de 3 ou 4, d'être attaquée d'une fievre maligne & gangreneuse dont la suite a été, après un affaissement soporeux d'une vingtaine de jours, la chute d'une partie de la portion cartilagineuse du nez par l'effet de la gangrene, demande quels sont les moyens artificiels de remédier à cette difformité. Les aîles du nez subsistent. Elle invite les Artistes à donner leur avis sur ce cas, & à faire connoître ou indiquer leurs moyens & leur demeure. La personne qui demande ces secours est à Lyon. Pour en avoir des nouvelles, on s'adressera à M. Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers.

M. de Changeux, à qui le Public doit le *Traité des extrêmes*, la *Bibliotheque grammaticale* &c, vient d'imaginer un instrument qu'il nomme *Barométrographe*, au moyen duquel on peut connoître, sans être assujetti à une observation continuelle, les variations qui ont eu lieu dans l'air à toutes les heures du jour. A l'aide de cet instrument, l'Observateur est dispensé de noter ses observations; il les trouve toutes faites & tracées par un crayon mobile sur un cadran qui tourne.

L'Auteur regarde avec raison la météorologie comme une science à peine ébauchée & toutes les observations dans ce genre déjà faites comme incomplettes & inutiles. Il est certain que le nouvel instrument est fait pour épargner bien des peines & des soins. Nous invitons ceux qui ont le gout & le tems de faire des observations météorologiques de se pourvoir d'un instrument semblable. M. de Changeux se fait un plaisir de le montrer aux amateurs, & se propose de le déposer chez un Artiste.

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE *générale & économique des trois regnes de la nature, p. 1. regne animal. tr. p. tom. II, par M.* BUCHOZ, *Médecin Botaniste de quartier de* MONSIEUR, *&c.* A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, & chez Debure l'aîné, Libraire, quai des August. 1779. in-8°. de 320 pag.

Ce volume a pour titre courant, *Hist. naturelle de l'homme.* Les 130 premieres pages ont tant de ressemblance avec la

Physiologie de M. Jadelot, (*Physica hominis sani*) qu'on feroit presque tenté de croire que c'est le même ouvrage. Il y a néanmoins cette différence, que dans un paragraphe, M. Buchoz a mis sur le compte de *l'aura seminalis* ce que M. Jadelot avoit dit de la semence. Ainsi suivant M. B., »*l'aura seminalis* (p. 79) est un » fluide blanc, d'une nature comme mu» queuse, plus pesant que l'eau, doué » d'une vertu prolifique & d'un germe » qui se prépare dans les testicules pout » la production d'un animal semblable, &c. C'est par conséquent dans cet *aura* qu'on trouve les animalcules spermatiques découverts par Lewenhoeck, les machines mouvantes, les molécules organiques de M. de Buffon, &c. &c. Cela nous a paru singulierement neuf & piquant. Nous avouons de bonne foi que nous avions toujours etu que *l'aura seminalis* étoit une vapeut.

Après ces 130 pag., formant les 2 prem. livres, on trouve un ttaité qui fait le troisieme, des différentes variétés de l'espece humaine, suivi d'un 4e. livre sut ses différens âges, ensuite une récapitulation du tout, enfin un traité d'hygiene pour terminet le volume. Mais afin qu'on put mieux saisit les quatre grandes variétés de l'homme, M. B. renvoye à ses *Centuries*, à son *Histoire générale des animaux &c*, & il a soin d'indiquer les planches convenables propres à les faire connoître. Il y en a une qui représente l'homme & la femme dans l'état de nature; une autre, un Européen en habit d'Houssard qui présente d'une main un gobelet de vin à une Vivandiere; une 3e. qui représente un Seigneur de la Cour décoré de l'Ordre du S. Esprit, avec une Dame. Il y en a une pour faire voir un Evêque avec ses ornemens, & une Abbesse; une autre pour un Magistrat & un Militaire; une autre pour un Religieux & une Religieuse. Enfin l'Auteur a fait représenter, chacun dans son costume, un Financier, un Abbé, un Bourgeois & une Bourgeoise; un Médecin avec son malade, un Chirurgien & un Apothicaire; un *Médecin Botaniste & Minéralogiste, écrasé par le Médecin à la mode*; (cette planche sert de frontispice à l'histoire des animaux) une Blanchisseuse, un Jardinier, un Pauvre couvert de haillons; un Asiatique; un Africain; un Américain & un Diner de Sauvages, &c. C'est dans l'ouvrage même, depuis la pag. 133 jusqu'à la pag. 143, qu'il faut lire les détails curieux & intéressans, ainsi que les réflexions morales & philosophiques dont la descrip- tion de toutes ces planches se trouve partout assaisonnée.

NOTICE DES LIVRES NOUVEAUX PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER.

SOCIETATIS *Medicæ Hauniensis Collectanea. Vol. I. Hauniæ. 1774. in-8°. de 376 p.*

C'est le premier volume que publie la Société de Médecine établie à Copenhague en 1772. Il ne contient en général que des observations de Médecine-pratique.

La premiere est du D. *Abildgaard*; elle a pour objet de démontrer l'efficacité de l'alkali de tartte dans le rakitis. Il rapporte à ce sujet la guérison d'un enfant de 7 ans très-rachitique, opérée par l'usage de cet alkali, à la dose de demi-gros sur 8 onces de décoction de quinquina dont le malade prenoit 4 onces par jour. Au bout d'un mois, il pût se soutenir sut ses jambes & marcher; alors on substitua la racine de garance au quinquina. En 4 mois le malade fut guéri. L'Auteur attribue cette guérison ainsi que d'autres de ce genre obtenues par ce moyen, principalement à l'alkali fixe de tartte.

On y lit ensuite un Mémoire du Doct. *Sartorph* sur les nœuds ou nodosités du cordon ombilical.

Des observations sur les vers par le D. *Tode*, Sécretaire de la Société, desquelles il résulte que les signes qui annoncent la présence des vers sont en général trèséquivoques; que les substances puttescibles & les eaux impures des fontaines donnent lieu à la disposition vetmineuse, & que le begaiment est quelquefois l'effet de la présence des vers.

Une observation du D. *Schonheyder* sur un carcinome au col & un cancer aux levres guéris par l'application du vinaigre lithargiré, (sel de saturne) concurremment avec l'usage interne de l'opium, combiné avec l'extrait de cigue dans la vue de procurer le sommeil & de calmer les douleurs.

Une observation du D. *Callisen* sur une fracture a la base du crâne.

Un cas d'hémorrhoïdes qui lorsqu'elles fluoient par art, ou naturellement, remédioient à une maladie inflammatoire de poitrine, rapporté par le Doct. *Bang*.

L'histoire d'une hydropisie ascite attri-

buée à la rupture d'un vaisseau lymphatique, rapportée par le D. *Meza*.

Une observation du D. *Aaskow*, sur l'usage avantageux de l'orge trempée & sechée au four, c. à d. de la dreche, & de la bierre dans le scorbut de mer, moyen recommandé par Macbride.

Un Mémoire de *Buchhave*, dont le but est de confirmer les avantages du régime antiphlogistique dans le traitement de la pet. vérole, méthode que l'Auteur attribue mal-à-propos à Dimsdale.

Des remarques du D. *Bang*, sur des variations apperçues dans le canal thorachique. De la colle de poisson injectée pénétra par deux de ses branches d'une part dans l'abdomen, & à droite dans le rein du même côté. Le même Auteur a vu ce canal plein de sang.

On trouve encore une observation faite par *Sibbern*, sur une folie causée par une exostose à la tête; la description d'un enfant monstrueux, par Bang; l'exemple d'une dartre communiquée par contagion, rapporté par Tode; plusieurs Mémoires de Bang, sur la différence des contagions, sur leur effet, & sur les moyens de les éloigner; la guérison ou plutôt la rupture d'un abcès interne produite par l'effet du tartre émétique, par Tode; des expériences faites par *Schoneyder*, avec la mousse d'Islande (*Lichen Islandicus* Lin.) dans la phtisie pulmonaire; dont il résulte que c'est le plus puissant remede qu'on ait encore employé contre cette maladie, & qui convient surtout lorsqu'on a calmé les mouvemens inflammatoires ou fébriles. M. Collin, Médecin de Vienne, l'a associée utilement au polygala, dans la même vue. L'Auteur assure qu'en cinq semaines il a vu des malades parfaitement rétablis; on doit observer que chez tous ceux dont il parle, la maladie étoit une suite de la rougeole (*).

On trouve de plus l'exemple d'une épilepsie devenue mortelle par l'usage immodéré du caffé, rapporté par *Meza*; celui d'une phtisie vénérienne guérie heureusement par l'usage du sublimé-corrosif, associé à la salsepareille, à la diete blanche & aux bouillons de chair de jeunes animaux faits avec la mousse d'Islande; deux observations de Callisen, sur la rage communiquée par la seule bave d'un chien qui avoit leché les sujets; une sur une douleur périodique guérie par l'usage du quinquina; d'autres sur les effets salutaires de l'opium dans le tetanos; sur une hydropisie causée par l'arsenic & guérie par les amers; sur une dartre traitée par l'usage du jalap, du quinquina & du sassafras intérieurement, & extérieurement par l'huile de palme & guérie.

L'ouvrage est terminé par des observations faites en 1773, par Philippe Rogert, sur les femmes en couche dans la Maison Royale d'accouchemens. La méthode la plus simple est celle qu'on y suit. Les femmes y sont traitées avec soin & tenues on ne peut pas plus proprement. En général, il n'y a qu'une hémorrhagie qui détermine à extraire le placenta, sans quoi on l'abandonne à la nature. Ce n'est que dans un cas de nécessité urgente qu'on introduit la main dans la matrice. Le soir du 2e jour, on donne un lavement pour diminuer la fievre de lait. On fait usage fréquemment des saignées, lorsque l'accouchement est tardif; on donne aussi quelques gouttes de laudanum. En général on n'a recours au forceps que dans les obliquités de matrice. Sur 337 accouchemens ainsi gouvernés en 1773, il y en a eu 295 de naturels, c. à. d. qui n'ont eu besoin d'aucun secours. On n'a appliqué le forceps qu'à trois. La fievre puerpérale ou des femmes en couche, si commune dans d'autres Hôpitaux, n'a été observée dans cette Mais. depuis son institution que sur deux femmes, dont l'une mourut le 4e. jour de l'accouchement, l'autre en rechappa. L'épiploon fut trouvé en pourriture, la cavité du bas-ventre remplie d'une matiere purulente, la matrice en contraction & légerement enflammée dans son fond, les ligamens larges & les ovaires adhérens, le ligam. large du côté droit presque tout gangrené.

(*) On prend mousse d'Islande une once, qu'on fait infuser dans une livre d'eau jusqu'à réduction de 12 onces; on ajoute demi-once de syrop scyllitique; on en fait prendre une once toutes les deux heures au malade.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 25 Juillet.

S. LXVI.

Multiplicant mictum, ventrem dant esula strictum,
Mespila dura placent, sed mollia sunt meliora.

A bien vuider les eaux la neffle est diligente,
Pour le ventre elle est astringente;
Encore ferme elle plaît, mais pour votre santé
Elle est toujours meilleure en sa maturité.

Observation *sur une gangrene survenue au scrotum à la suite d'une piquûre de glayeul; par M.* Cochois, *Maître en Chirurgie à Villeneuve-l'Archevêque, communiquée par M.* de Chaignebrun.

Je fus appellé le 26 Septembre 1756, à Pailly près Villeneuve-l'Archevêque, diocèse de Sens, pour un manouvrier qui avoit une fievre considérable, le scrotum & le prépuce très-gonflés & enflâmés; c'étoit la suite d'une piquûre de la feuille de glayeul (*gladiolus communis Lin.*) qu'il s'étoit faite en fauchant, environ 48 heures avant ma visite. Je le saignai deux fois du bras, en 12 heures, & j'appliquai sur les parties un cataplasme de mie de pain & de lait, qui fut employé pendant deux jours & renouvellé trois fois par jour. La fievre cessa presque entierement à la fin du second jour, & l'inflammation du scrotum & du prépuce se termina par la mortification. Du moment que je m'en apperçus, je fis des scarifications dans l'endroit gangrené, & j'appliquai des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée. Je les levois trois fois le jour, & à chaque pansement j'étois obligé de scarifier de nouveau. La gangrene ne cessa que lorsque le scrotum & le prépuce furent tombés. Il ne restoit plus, pour couvrir les testicules, que le dartos qui ne me parut pas avoir participé à l'inflammation, mais qui étoit d'une sensibilité extrême. Elle étoit si grande, que le malade souffroit avec peine l'application du linge le plus doux.

La fievre cessa entierement le 7e. jour, & le malade se sentit un peu d'appétit; le pouls se ramolit & redevint dans l'état naturel, ce qui me fit prendre le parti de panser la plaie seulement avec une ciroëne composée de cire-vierge, d'huile d'olive, de diapalme, & de vin rouge; j'en couvrois le scrotum & le gland, & je levois trois fois par jour l'appareil, à cause de l'abondante suppuration. Je continuai ainsi pendant dix jours; après quoi pendant huit jours deux fois seulement, & ensuite une fois. A la fin de la 6e. semaine, la régénération des chairs fut faite. Je purgeai deux fois le malade à la fin. Cet homme a eu depuis deux enfans, & jouit d'une parfaite santé.

Mémoires à consulter.

Une Dame de S. Malo, âgée de 48 ans, mere de 21 enfans, a été attaquée d'un polype à la matrice, accompagné d'un flux d'humeurs sereuses & suivi d'une perte de sang. A ce prem. polype qui a été extirpé par la méthode de M. Levret, en a succédé un second qui a été extirpé de même. Aujourd'hui plusieurs fungus ont pris la place des polypes, & bouchent une partie du vagin & l'orifice de la matrice, au point de permettre à peine

l'introduction de l'extrémité d'une seringue à injection. Il y a une douleur sourde à la partie. La malade a toujours une perte d'humeurs séreuses, une fievre lente, qui redouble tous les soirs, des sueurs nocturnes, une insomnie occasionnée par le tenesme qu'on regarde comme l'effet de la pression de ces fungus sur le rectum. L'usage du quinquina & des injections faites avec une infusion de camomille n'a produit aucun soulagement. On demande si l'extrait de cigue, le quinquina, les astringens sont convenables?

R. En attendant d'autres avis, le nôtre est qu'en effet les fondans les plus accrédités, tel que l'extrait de cigue, joint aux martiaux, peuvent trouver place ici, d'autant plus que ces fungosités tendent à devenir carcinomateuses, si elles ne le sont déja. Les astringens ne peuvent produire aucun bien. L'injection la plus convenable est celle qu'on fait avec une décoction de morelle, l'eau de riz &c. On doit éviter avec soin l'usage interne de l'opium, & ne l'appliquer qu'à l'extérieur, pour calmer les douleurs, lorsqu'elles seront plus vives.

Une Demoiselle âgée de 25 ans, native de Bretagne & domiciliée en Poitou, née avec un estomac foible & sujette à des indigestions, est attaquée depuis environ deux ans, d'une fievre accompagnée de douleurs vagues, & de tiraillemens aux bras, au cou, aux épaules. Elle a craché du sang; elle a une toux seche; elle rend par fois des crachats blancs & écumeux: elle a des défaillances fréquentes. On lui a ordonné des purgatifs, du lait & du soufre, du quinquina; mais elle n'est pas mieux. On demande quelle est cette maladie & quels sont les remedes qui conviennent à cet état?

R. En attendant d'autres avis, le nôtre est que la poitrine est menacée, si elle n'est déja atteinte, de tubercules dont la résolution est comme on fait impossible, & la rupture ordinairement funeste. On ne peut donc porter qu'un prognostic facheux sur cet état, sur-tout si la fievre n'a point de relâche; quant aux moyens d'adoucir le mal & de prolonger les jours, un cautere au bras, des eaux minérales sulphureuses, & des bouillons faits avec le mout de veau, les pignons doux, le cresson de fontaine, le lierre terrestre, sont ce qui nous paroît le plus convenable.

LIVRES NOUVEAUX.

TRAITÉ des remedes domestiques pour faire suite au Traité de la petite-vérole, par M. GROSSIN DUHAUME, Doct. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Professeur &c. A Paris, chez d'Houry, Imp. Lib. rue de la vieille Bouclerie. 1779. *in-12.* de 171 pag. Prix 1 liv. 4 s.

Ce petit traité est la traduction d'une dissertation latine de Frederic Hoffmann, *de præstantia remediorum domesticorum*, que M. Duhaume a enrichi de plusieurs observations analogues. Elles s'y trouvent distinguées par une étoile ou par des guillemets. Il est question principalement dans ce traité, des rôties au vin, de l'orge, des pois, des lentilles, des raves, des navets, du chou, de l'ail, de l'oignon, des racines apéritives, des semences chaudes, de la sauge, de la lavande, du romarin, de la menthe, de la melisse, de la millefeuille, de la camomille, de l'absynthe, & la fumeterre, du cresson & du cochlearia, du cerfeuil, de la véronique, de la rose, du bleuet, des fleurs d'orange, de tilleul, de souci, de violette, de millepertuis, du sapin, du saffran, du sureau, de l'orange, du quinquina, de l'huile de Ricin, du savon, de l'alkali-fluor, &c. &c. & de l'usage qu'on en fait en Médecine. De pareils traités ne peuvent qu'être utiles.

OBSERVATION sur la guérison d'une phtisie pulmonaire, avec des remarques sur cette maladie, par M. D'ASSY D'ARPAGEAN, Doct. en Médecine à Fontainebleau. A Lausanne, & se trouve à Paris, chez Méquignon, Lib. rue des Cordeliers. 1779. *in-12* de 63 p. Prix, 15 s. br.

Cette observation, qui avoit été déja insérée en grande partie dans le Journal de Médecine, reparoît aujourd'hui sans le moindre changement. Elle a pour objet de prouver la possibilité de la guérison de certaines phtisies pulmonaires, & surtout celle d'une phtisie p. vénérienne survenue à la suite d'une chute dont l'effet fut un crachement de sang, & guérie par l'usage du sublimé-corrosif joint au cautere, au lait, &c. Nous ne nions pas le fait, mais nous sommes en état de prouver que nous avons actuellement entre les mains une personne attaquée d'une vraie phtisie pulmonaire, survenue à la suite d'un crachement de sang, occasionné par le seul

usage du sublimé-corrosif qui avoit été ordonné pour des dartres. Notre remarque doit servir au moins d'avertissement pour ceux qui seroient tentés de donner un pareil secours, d'être très-circonspects dans l'administration de ce remede.

PRÉCIS sur la nature des maladies produites par le vice des humeurs lymphatiques, leurs différentes especes & le traitement qui leur convient, avec des observations intéressantes sur la plupart de ces maladies, les rapports qu'elles ont entre elles, & les affections inflammatoires, exanthématiques, catharrales purulentes &c, suivi d'une observation sur une grossesse vaginale; par M. NOEL, Membre du College & de l'Acad. Royale de Chirurgie de Paris. Tom. I & II, 2 vol. in-8°. l'un de 359 p. l'autre de 394 p. 1779. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Martin, & chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins.

C'est la 2e. partie d'un ouvrage qui avoit été annoncé par un prospectus sous le titre de *Chirurgie médicale &c*, & dont la premiere doit paroître incessamment.

Sous prétexte de ne parler que des maladies produites par une lymphe viciée; M. Noel embrasse sous cette dénomination, non-seulement les différentes especes de cachexie, les pâles couleurs, l'oedeme, les hydropisies, le cancer, les maux vénériens, les loupes, les écrouelles, le rachitis &c, mais le scorbut, le pian, la lepre, la gale, les dartres, la fievre scarlatine, la suette des Anglois, la fievre vésiculaire, la miliaire, la rougeole, la petite-vérole, les fluxions catharrales, la plique, l'apoplexie séreuse, la gangrene seche, l'humide, l'hydrophobie comme vice de la salive, les maladies laiteuses, les tumeurs phlegmoneuses, les abscès, l'anthrax, les exostoses, toutes les especes d'ulceres, les flueurs blanches &c. Mais il étoit bien plus simple de dire, *je traiterai de toutes les maladies*, car, selon l'Auteur, la lymphe étant partout, cette humeur étant la base & la source des autres, il est presque impossible de trouver une maladie dans laquelle la lymphe n'y soit pour quelque chose.

Mais soyons de bonne foi, M. Noel a voulu faire un livre & traiter médicinalement ce qu'il auroit dû faire chirurgicalement; & pour justifier cette petite excursion sur le terrein de la Médecine, il falloit bien rapporter aux vices de la lymphe ou aux vices analogues, (qui sont sans doute du ressort de la Chirurgie) certaines affections. Peut-être aussi que l'Auteur a cru qu'en général en Chirurgie on négligeoit trop la connoissance des maladies internes, celle de l'état des humeurs, & que pour y ramener les Maîtres de l'Art, il étoit nécessaire de les instruire & de décrire la suette Angloise, la miliaire, la petite-vérole, l'apoplexie séreuse &c.

Quel que soit le motif de cette entreprise, il s'agit de savoir si le public gagnera beaucoup à cette maniere nouvelle, qu'on peut appeller *hybride*, de considérer les maladies.

D'abord, l'Auteur pose souvent en fait ce qui, en bonne logique, ne devroit être mis qu'en question. La plupart des maladies qu'on caractérise de lymphatiques, ne sont pas plus lymphatiques que sanguines, bilieuses, sébacées, urineuses &c. Tout ce qu'on peut dire dans certains cas, c'est que la lymphe paroît plus viciée que toute autre humeur; mais parce que la lymphe est épaissie, ou durcie ou corrompue, il ne s'ensuit pas que la maladie soit l'effet de cette altération. C'est alors prendre l'effet pour la cause, & revenir aux systêmes, dont on a connu l'abus. En second lieu, en supposant que la lymphe ait beaucoup de part à la formation de telle ou telle maladie, on ne voit pas que cette théorie mene à la découverte de moyens plus efficaces que ceux qu'on connoît déja pour les combattre.

En général, nous n'avons rien trouvé de saillant ou de neuf dans cet ouvrage; au contraire, tout ne nous a paru qu'ébauché. Pour parler de l'élephantiasis, il n'y avoit qu'à suivre la description d'Aretée; pour parler du pian, il falloit consulter les bons Auteurs qui l'avoient vu, tels que M. Bajon; pour parler de la suette Angloise, il falloit savoir ce que c'est, &c. &c. Il nous semble que Monsieur Noel qui a beaucoup de talens, auroit rendu un service plus essentiel à l'Art si, après s'être livré avec moins d'ambition spécialement à une partie, il nous eût donné un traité sur un objet particulier. Eh, combien n'y en a-t-il pas encore à faire en Chirurgie! Les maladies chirurgicales de l'uretre, celles de la vessie, les fractures du col du femur, &c. &c. tout cela est encore à peine ébauché & connu.

Suite de l'extrait de l'histoire de la Société Roy. de Médecine.

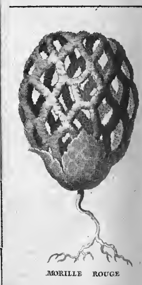
La partie de la Botanique contient des remarques, des observations, sur une es-

pece de rhubarbe présentée à la Société par M. d'Ambec pour le *Rheum palmatum* Lin., que la Société a jugée inférieure en qualités à celle du commerce; sur la vertu fébrifuge confirmée par de nouvelles observations, de la feve de S. Ignace, (*faba indica officin.*, *f febrifuga* Raii hist.) dont la dose est de 6 à 12 grains; sur la vertu puissamment hydragogue de la racine de *timac*, (*Liane à coureux*) dose, en décoct. 2 onc. sur 3 pintes d'eau, (observ. de M. Gerard); sur le camphre de Sumatra, par M. Smith; sur la vertu hydragogue du *Galega* (*Galega officinalis* Lin.) par M. Monlien, D. M.; sur la vertu fébrifuge des feuilles du houx (*ilex aquifolium* Lin.) par M. Durande, Méd. de Dijon, (dose, un gros en poudre avant l'accès); sur la vertu antiscorbutique du pastel, (*isatis tinctoria* Lin.) & du navet, par M. Aymen, Méd. à Castillon sur Dordogne; sur la vertu légérement astringente & anti-dysenterique de la racine de colombo, par M. Bertrand de la Gresie, Médecin à Caylus en Quercy; enfin, sur les effets dangereux de la morille rouge, (*boletus cancellatus purpureus* Tournef.) par le même M. Aymen.

Comme cette derniere observation nous a paru intéressante & propre à augmenter le petit nombre de celles de ce genre, faites avec soin, puisque l'espece est ici indiquée, nous la rapporterons telle qu'on la trouve dans l'Histoire de la Société Royale; & afin que le public reconnoisse la plante & en retire le fruit qui en peut résulter, nous avons jugé à propos d'en donner la figure.

C'est le *fungus coralloïdes cancellatus purpureus* de Barrelier, que Micheli a nommé *clathrus*, & Linné après lui, *clathrus cancellatus*. Il sort d'une bourse qui l'enveloppe entierement & qui tient à la terre par une racine fibreuse. Lorsqu'il se développe, cette bourse se déchire, & cette espece de champignon formée en treillage & à jour, à côtes entrelacées, paroît sous forme ovale ou arrondie. Elle est couleur de feu.

M. Aymen rapporte qu'une jeune personne en ayant mangé un morceau, le ventre s'enfla & devint très-douloureux deux heures après qu'elle l'eut avalé. Elle eut des convulsions violentes, perdit la parole & tomba dans un assoupissement qui dura cinquante-deux-heures. Les accidens se dissiperent par une prise de dix grains d'hypecacuana, par le lait, l'huile d'amandes douces, l'eau de poulet & les fomentations émollientes sur le bas-ventre. Elle rendit, en vomissant, deux vers avec le morceau de champignon qu'elle avoit avalé, & en même tems une concrétion de substance semblable à celle de la membrane interne de l'estomac avec des filets de sang. L'usage du lait continué pendant six mois l'a rétablie entierement.



MORILLE ROUGE

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 1[er]. *Août.*

S. LXVII.

Rapa juvat stomachum, novit producere ventum,
Provocat urinam, prostatque in dente ruinam;
Si male cocta datur, tibi torsio sic generatur.

Ami de l'estomac, ami de la poitrine,
Le navet a bon goût, mais il donne des vents;
Il est diurétique & provoque l'urine;
Le mal est qu'il gâte les dents.
S'il n'est pas assez cuit, des coliques affreuses
Sont de sa crudité les suites douloureuses.

Mémoire à consulter.

Une Demoiselle âgée de 23 ans, sentit il y a 5 ans une douleur fort vive au côté droit, après avoir fait un effort en sautant pour atteindre quelque chose d'un peu haut. Cette douleur se soutint. L'endroit examiné, on jugea quelle avoit plusieurs côtes dérangées, & on travailla à les remettre, mais le mal ne fit qu'empirer pendant trois mois. Le côté étoit très-enflé; trois mois après, les choses étant dans le même état, la malade eut trois accès de fievre, pour lesquels elle fut saignée & purgée.

Six mois après, le côté opposé devint douloureux sans apparence de lésion aux parties; elle eut encore un mal de gorge pour lequel elle fut saignée du pied. Après le même espace de tems à-peu-près, il lui survint au bas du dos une douleur extrêmement aigue qui l'empêchoit de marcher & qui fut suivie d'une grande foiblesse dans les jambes. Elle se sentoit oppressée lorsqu'elle montoit, & avoit de violentes palpitations de cœur. Elle eut encore en Octobre trois accès de fievre violents, qui furent suivis d'une fievre qui se soutint tout l'hiver. Elle s'apperçut alors qu'elle avoit une grosseur à l'épine du dos entre les deux épaules qui grossissoit & lui faisoit beaucoup de mal. La rate devint gonflée & douloureuse; on y appliqua un emplâtre de cigue. La douleur se dissipa peu-à-peu, mais le mal de côté devenoit insupportable & la douleur étoit si grande qu'elle ne pouvoit lever les bras. Elle fut alors obligée de se faire faire un corps de baleine très-ferme & qu'elle faisoit extrêmement serrer pour la soutenir; elle en ressentoit une espece de soulagement, & lorsqu'elle le quittoit, elle sentoit plus de mal & la fievre survenoit.

Au printemps de 1776, elle fut saignée du bras & du pied, purgée & mise à l'usage des bouillons faits avec le veau, les racines d'asperge, de patience, de chicorée sauvage & de fraisier, la rhubarbe & le sel d'Epsom, pendant un mois, qui la soulagerent un peu. Elle prit ensuite quelques bains; mais le mal de côté revint. Il s'étoit formé une tumeur au bas de l'épine du dos accompagnée d'une foiblesse extrême dans les jambes & d'une sueur toutes les nuits à ces extrémités.

Au mois d'Avril 1777, elle ne put plus marcher; ses jambes devinrent insensibles & froides; elles enflerent. L'application du lierre chauffé au four, des plantes aromatiques, des douches, des bains aromatiques, des orties, du marc de raisin, des cailloux chauds, l'usage des bois sudorifiques, des eaux de Balaruc, furent employés sans succès. Au mois de Mai,

les véficatoires appliqués aux jambes ont procuré le rétabliſſement de la droite, mais la gauche ſuppure toujours. Pour ſuppléer aux évacuations menſtruelles, on lui a appliqué les ſangſues à l'anus. L'épine du dos paroît un peu tournée du côté droit & rentre du haut & du bas. Elle reſſent ſouvent du mal dans les jambes & des mouvemens ſpaſmodiques qu'elle ne peut arrêter. Elle éprouve un reſſerrement très-douloureux au bas-ventre. Elle dort mal, & ne peut garder aucune ſituation.

Cette malade a été électriſée l'hiver dernier, & a reçu cent cinq douches dans l'eſpace d'environ trois mois. Les premiers quinze jours, elle crut s'appercevoir d'un peu de ſenſibilité dans les jambes, mais ſans aucune diminution de leur foibleſſe, & c'eſt le ſeul ſoulagement qu'elle ait éprouvé.

Elle a trois nœuds à l'épine, aux trois premieres vertebres du dos, ſaillans & gros comme des noix. Les chairs des environs ſont épaiſſes. Le mal des côtés eſt un peu moins violent, mais elle a toujours la même foibleſſe tant dans ſes jambes que dans les bras qu'elle ne leve qu'avec une extrême difficulté. On applique ſur les plaies de la jambe gauche des feuilles de poiré. Elle a des maux de cœur, & garde le lit. Les cuiſſes & les jambes dépériſſent beaucoup depuis trois mois, & elle a beaucoup maigri. Elle ne mange preſque pas depuis ſix ſemaines ou environ, & vient d'eſſuyer un cours de ventre qui a duré trois jours & deux nuits, mais qui n'a eu d'autre effet que de lui laiſſer des embarras plus fréquens & plus douloureux aux environs de la veſſie. Son ſommeil eſt inquiet & ſouvent interrompu. Ses regles qui avoient été ſupprimées pendant trois mois, viennent de reparoître.

On demande des avis ſur cet état.

R. En attendant ceux des autres, le nôtre eſt qu'on doit rapporter à la léſion des côtes à leur articulation ſurtout, tous les maux que la malade a éprouvés depuis & qu'on devoit remédier d'abord à cet état par les ſecours connus en pareil cas, ſurtout par la ſaignée, le repos, &c. Aujourd'hui que les engorgemens formés dans les articulations des côtes ſont anciens, on ne peut pas ſe flatter d'obtenir un ſuccès tel qu'on l'auroit probablement obtenu dans le principe. Quoiqu'il en ſoit, nous croyons qu'après les embrocations huileuſes ſur l'épine du dos, il n'y a aucun inconvénient à faire uſage du ſecours propoſé par Percival Pott, c. à d. du cautere appliqué au bas des lombes. L'endroit d'élection eſt le milieu entre les apophiſes épineuſes & la crête des os des iſles. On doit obſerver que la cauſe de cette maladie étant purement méchanique & nullement dépendante d'une humeur, le ſuccès par ce ſecours nous paroît beaucoup plus incertain que dans tout autre cas.

Réponſe à l'obſervation du N°. 23, ſur une épilepſie guérie par métaſtaſe, par M. Hiriart, D. M.

On ſe rappelle que le ſujet de cette obſervation, attaqué d'une épilepſie, n'en avoit été délivré que par une métaſtaſe d'humeur portée ſur la jambe où elle avoit produit le feu S. Antoine, connu aujourd'hui ſous le nom de gangrene ſeche, & que cette jambe ayant été guérie ſans les ſecours de la Chirurgie, la tête & la poitrine ont paru s'embarraſſer depuis cette époque; M. Hiriart, ſur l'invitation faite aux perſonnes de l'Art de donner leur avis, conſeille, dans la vue de détourner l'humeur de ces parties menacées, l'application aux pieds d'une pâte épiſpaſtique faite avec l'ail & la moutarde, pilés enſemble & animés d'un peu de poudre de cantharides; enſuite un ſeton à la nuque & le cautere au bras; l'uſage interne des pilules faites avec extrait de quinquina, deux gros; gomme arabique, aloës, & maſtic, de chaque un gros; fleurs de benjoin & de ſtorax calamite, de chaque demi-gros, dont on formera 20 pilules avec ſuffiſante quantité de baume du Perou, dont on en prendra une de 4 en 4 heures, en buvant par-deſſus 3 onces de ſuc dépuré de creſſon de fontaine.

Réponſe au Mémoire à conſulter du N°. 29, par M. Cazaubiel, Méd. du Roi, à S. Hubert le Roy.

On fait qu'il s'agit d'une Demoiſelle âgée de 24 ans, attaquée de vapeurs hyſtériques, dont les accès n'ont eu du relache que dans la circonſtance d'une éruption crouteuſe à la tête, humeur à la préſence de laquelle reportée ſur la matrice nous avons attribué dans notre

réponse, tous les symptômes que la malade éprouve. M. Cazaubiel n'est pas de cet avis. L'excrétion de la matiere muqueuse par les parties sexuelles lui paroît être plutôt l'effet que la cause de la maladie. (On n'a pas regardé cette excrétion comme la cause de cette affection.) Il aime mieux attribuer cette maladie au défaut d'équilibre dans le mouvement des nerfs; & il estime qu'on ne doit employer d'abord que les relachans, les anti-spasmodiques moderés de toute espece, tels que les bains pris d'abord un peu chauds, ensuite froids en y arrivant par dégrés, les pédiluves, les infusions légeres de fleurs de tilleul, de caille-lait jaune, de mille-feuille, le petit-lait, l'eau de poulet, de veau légere, le syrop de violette, de limon, de guimauve &c, étendus dans l'eau, les lavemens avec la graine de lin, un régime adoucissant, l'exercice; il recommande la tranquillité d'esprit, la dissipation, l'équitation, la privation entiere du caffé, du vin, & de tout ce qui peut irriter les nerfs, ensuite l'usage des toniques légers comme l'œthiops martial à très-petite dose, ou plutôt les eaux ferrugineuses coupées avec le petit-lait, & au bout d'un certain tems, celui d'une potion faite avec 3 onc. d'eau de tilleul, demi-once d'eau de fleurs d'orange, 50 gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & une once de syrop de diacode. Jusques-là nous sommes parfaitement d'accord avec M. Cazaubiel; mais cet Auteur ajoute qu'il préfere à cette potion l'extrait de jusquiame d'abord à la dose d'un demi-grain, ensuite par dégrés à la dose d'un grain & deux, qu'on peut donner deux ou trois fois le jour une heure ou deux avant l'accès. Il a vu une maladie semblable emmenée à ce point par l'usage des saignées & des purgatifs, céder au traitement qu'il indique. Nous croyons être obligés d'avertir que l'usage de l'extrait de jusquiame exige beaucoup de prudence de la part de celui qui l'administre. Nous croyons de plus que son effet stupéfiant ne peut jamais être curatif, & que dans une maladie semblable, pour laquelle on a employé envain une infinité de remedes, après l'usage des délayans, celui des eaux ferrugineuses ou de la coloquinte à très-petite dose, suivant le conseil de Boerrhaave, est le moyen le plus propre à opérer la guérison.

LIVRES NOUVEAUX.

Lettre de M. Bosquillon, *Ecuyer, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris &c, à M***, sur la nouvelle édition des Aphorismes d'Hippocrate, par M.* Lefebvre de Villebrune. A Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. 1779. *in-12.* de 48 pag. Prix 15 sols.

C'est la critique de la nouvelle traduction des aphorismes d'Hip. par M. Lefebvre, dont on a déja parlé dans ces feuilles No. 24. En général les reproches très-nombreux que M. Bosquillon fait au nouveau Traducteur, nous ont paru fondés. Ce Médecin très-versé dans la connoissance de la langue grecque, qu'il professe au College Royal, & nourri de la lecture des Grecs, étoit plus en état qu'un autre de relever les fautes répandues dans cette traduction. Il se borne à l'examen des six premiers aphorismes de la premiere section, & du 17e. de la seconde section, que nous avions déja examiné. Il trouve partout que la traduction est inexacte, ou infidelle, que le texte est altéré, ou que le sens d'Hippocrate n'est pas rendu. Il finit par dire, » qu'on ne reconnoît » dans cette traduction ni les maximes » d'Hippocrate, ni son esprit, ni la » langue dans laquelle il a écrit, &c; & pour prouver que cette édition n'a pas le mérite même de la correction typographique, il donne un errata très-étendu des deux premieres sections. Cette critique en général, quoique fondée, nous a paru un peu trop févere.

Des moyens *que la saine Médecine peut employer pour multiplier un sexe plutôt que l'autre; par M.* Sauri, *Doct. en Médecine & Corresp. de l'Académie des Sciences de Montpellier. Sixième partie de ses opuscules.* 1779. A Paris, chez l'Aurcur, au College des Trésoriers, rue de Richelieu-Sorbonne. *in-12.* de 36 pag. Prix 1 liv. 10 f. broché, & 1 l. 16 f. franc de port par la poste pour la Province, en affranchissant le port des lettres & de l'argent.

L'Auteur, après avoir exposé succintement les principaux systêmes qu'on a proposés sur la génération, adopte celui de M. de Buffon, & conclut que le mélange des deux liqueurs féminales masculine & féminine, forme l'embrion comme l'ont prétendu les plus grands Médecins de l'antiquité. Il rapporte ensuite des observations qui prouvent que celui des deux individus dont la faculté géné-

rative est la plus active, donnne son sexe au fœtus; d'où il suit qu'en augmentant cette faculté générative dans le mari & la diminuant dans la femme, ou réciproquement, on se procurera des garçons ou des filles à volonté.

Les moyens que M. Sauri propose pour cela sont très-faciles & très-simples. Si les vues de cet Auteur viennent à être confirmées par l'expérience, il en résultera sans doute un très-grand avantage pour la Société.

NOTICE DES LIVRES NOUVEAUX PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER.

Beschæftigungen der Berlinischen &c, *c'est-à-dire Mémoires de la Société des amis scrutateurs de la Nature de Berlin.* A Berlin, chez Pauli. 1775. tome I, *in*-8°.

C'est le premier volume que publie la Société des Physiciens de Berlin, à la tête desquels se trouvent les Docteurs Gleditsch, Martini, Sécretaire de la Société, Gerhard, Pélisson, Achard, &c. L'objet de cette Compagnie formée en 1774, est d'examiner & de noter avec le plus grand soin, ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable dans l'Histoire naturelle. Cette Société n'est composée que de douze associés, parmi lesquels il n'y a aucune distinction. Ils admettent des associés étrangers. Ce premier vol. contient plusieurs observations sur différens points de l'Hist. naturelle; nous nous bornerons à ceux qui ont rapport à la physique médicale.

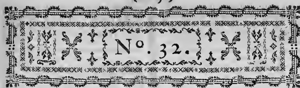
On y lit un mémoire de M. Achard, sur la force de l'électricité comparée à celle de gravité; des expériences par le même Auteur, sur les degrés de froid & de chaud procurés au thermometre par l'évaporation des différens fluides, dont il résulte que l'huile de vitriol & l'acide nitreux produisent de la chaleur sur le thermometre, tandis que tous les autres fluides expérimentés produisent du froid. On y voit une description détaillée d'une fievre inflammatoire épidémique qui se répandit parmi les chevaux au mois d'Août 1775, dans le cercle de Teltow en Brandebourg, par *Zilckert*; une observation de *Muller*, sur une explosion particuliere qu'on remarque dans quelques especes de clavaires (*clavaria* Lin) & de *Lycoperdon*; la description exacte du *termes fatale* Lin, (genre d'insecte placé entre la fourmi & l'abeille) par Fabricius; un mémoire intéressant du Doct. Gleditsch, sur les principes constitutifs des plantes, qu'il divise à raison de ces principes en 2 classes, en celles qui contiennent un principe terreux très-subtil enveloppé d'une huile & d'un acide, telles que toutes les semences émulsives, & en celles qui contiennent un mucilage mêlé à un principe terreux. Celles-ci sont encore soudivisées en trois classes. Il est beaucoup question dans ce mémoire, de la partie amylacée ou amidon que l'Auteur regarde comme un principe nourrissant, très-efficace dans bien des cas; & il a soin d'indiquer les grains & les racines des plantes qui le fournissent, tels que plusieurs graminées, les bulbes de la couronne impériale, le blé-sarrazin, la racine du *calamus aromaticus* & de l'iris de Florence, le fruit du maronnier-d'inde, les bulbes du colchique, de l'ornithogalum d'Alexandrie, du perce-neige bulbeux, du *galanthus nivalis* Lin. &c.

Il y a encore un mémoire de *Walch* sur l'accroissement des testacées; des expériences de Meyer sur la dissolution des terres siliceuses dans les acides, d'où il résulte que la terre alumineuse & la siliceuse different essentiellement ensemble; la description de l'insecte appellé par Lin. *onifcus psora*, par Spengler; un mémoire de Chemnitz, sur l'origine des perles qu'il attribue à une substance dont le testacée se sert pour boucher les ouvertures qui se font accidentellement à sa coquille. Si l'hypothèse de l'Auteur est fondée, alors pour avoir des perles à volonté, il suffit de percer ces coquillages avec un instrument quelconque.

On y trouve enfin des expériences sur la poussiere séminale des plantes, dont le résultat est que leur mélange produit des plantes hybrides, c'est-à-dire tenant de chacune de celles qui ont fourni la poussiere.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols. port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 8 *Août.*

§. LXVIII.

Jus olerum, cicerumque bonum, substantia prava.

Des herbes & des pois le suc vous fait du bien,
Mais quand il est tiré, le marc n'en vaut plus rien.

Mémoire à consulter.

Une Demoiselle âgée de 19 ans, dont les regles ont toujours été peu abondantes & l'éruption douloureuse, à la suite de quelques imprudences commises dans le tems de l'évacuation, éprouve depuis deux ans des douleurs de colique très-vives, qui répondent principalement à l'S que forme le colon. Elles ne manquent jamais d'augmenter après chaque évacuation périodique, au point d'exciter les hauts cris & par intervalles plus ou moins rapprochés, des convulsions effrayantes avec perte de connoissance, vomissemens &c. Différens remedes anti-spasmodiques, calmans, narcotiques, au lieu de calmer, ont souvent aigri ces accidens, qui ne s'appaisent que par un ou plusieurs accès de fievre, accompagnés de sueurs & d'une éruption légere. A défaut de ce bénéfice de nature, un vésicatoire à la jambe gauche produit le même effet. Alors la malade est plus ou moins tranquille jusqu'à une autre période & ainsi de suite.

Les saignées légeres du pied au moyen desquelles on a cherché à prévenir ces retours, n'ont point réussi. Les bains à différens degrés de température, soit dans les accès ou leurs intervalles, ont constamment augmenté ou reproduit les douleurs, les convulsions, la perte de connoissance &c. Les entrailles se sont toujours montrées si sensibles à l'activité des emmenagogues, quoique gradués & combinés avec les délayans, qu'on a été obligé de les abandonner plusieurs fois. Pendant que la plaie du véficatoire suppure abondament, nous sommes maîtres des accidens. Mais la peau s'y prête avec la plus grande difficulté, quelques moyens qu'on employe pour cela. Le cautere a présenté les mêmes inconveniens. Cependant cette Demoiselle a conservé presque tout son embonpoint. On demande l'avis des gens de l'Art sur cet état.

R. En attendant celui des autres, le nôtre est que les maux que la malade éprouve doivent être attribués à un état spasmodique de la matrice, des ovaires, des trompes de fallope, & surtout des ligamens larges, causés par une humeur quelconque qui irrite ces parties. Les moyens qui nous paroissent les plus propres à remédier à cet état, sont d'abord les demi-bains, les fomentations, ou les cataplasmes au bas-ventre & les lavemens préparés avec la décoction des plantes émollientes, ensuite les frictions seches avec la flanelle aux extrémités, les véficatoires, le fainbois ou les sangsues appliqués, s'il y a possibilité; aux aines ou à la partie supérieure & antérieure des cuisses. La malade fera usage en même tems d'un régime humectant, rafraichissant & adoucissant; du petit-lait & de bouillons faits avec le maigre de veau, la chicorée, la bourrache, la dent

de lion, le laitue, l'oseille & la scabieuse, à la dose d'une poignée de chaque. On espere qu'avec ces simples secours, on s'appercevra bientôt d'un mieux sensible, qui donnera la facilité d'en venir à des remedes plus puissans, tels que les purgatifs, les eaux minérales apéritives, le mariage, &c.

Annonces d'ouvrages.

Il paroît chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins, un Prospectus qui annonce un ouvrage propre à faire connoître les plantes véneneuses & suspectes de la France, par M. Bulliard. Ce projet est louable ; il y a longtems qu'il auroit dû être exécuté, & il s'agit de savoir de quelle maniere il le sera. C'est ce que l'Auteur nous dit dans ce Prospectus, en y joignant la gravure de la jusquiame noire, pour exemple.

Cet ouvrage doit être exécuté en beau papier d'Hollande, format *in*-4°. Les plantes auront leurs noms françois tant anciens que modernes & leurs noms latins, suivant la nomenclature de Linnœus. On trouvera au bas de chaque planche une description détaillée, le tems de la floraison de la plante, les parties de la fructification, les endroits où elle croît, ses parties les plus malfaisantes, & les remedes qui conviennent dans chaque cas.

Il paroîtra tous les 3 mois un cahier de 10 plantes, dont le premier sera en vente au mois d'Août prochain, & ainsi de suite à chaque trimestre. Le nombre des cahiers sera de dix ou onze, & le prix de chaque, de 3 livres 12 sols sans souscrire. On ne souscrira que pour la collection des mêmes plantes peintes supérieurement. Le prix de la souscription pour celles-ci est de 12 livres par cahier qu'on payera d'avance jusqu'au dernier qui sera distribué gratis. Le premier cahier ne paroîtra qu'au mois de Janvier 1780.

On peut s'adresser pour se procurer cet ouvrage, à MM. Didot, Debure & Belin, Libraires à Paris ; & au sieur Bazan, Marchand d'Estampes, rue & Hôtel Serpente.

S'il est permis de dire son avis sur la gravure de la jusquiame noire qu'on a donné pour exemple ; nous avons trouvé qu'en général il y a un peu trop de confusion dans l'ensemble. Quoique cette plante soit gravée avec soin, il faut, pour ainsi dire, la connoître pour la reconnoître. C'est au point, que sans la description à peine pourroit-on voir si les feuilles sont alternes ou non. On peut reprocher encore à l'Auteur de n'avoir pas mis assez d'exactitude dans la position & l'explication des lettres qui indiquent par exemple l'ovaire & le pistil. Cette derniere partie indiquée par la lettre M n'est point sensible dans la gravure, ou plutôt n'y est point. On fait que tout est de rigueur dans ces sortes d'ouvrages, & que leur principal mérite consiste dans l'exactitude. Nous aurions désiré de plus qu'on eût pu voir dans un seul tableau toutes les parties de la plante, racine & tout. M. Bulliard en sentira la nécessité, surtout lorsqu'il donnera les ombellées, & nous l'invitons à suivre cette méthode qui sans doute est la meilleure. Cela est aisé en reduisant la plante, si elle est trop grande, ou bien en la représentant en 2 parties dans la même gravure. Nous croyons que cet ouvrage bien exécuté peut être d'une très-grande utilité pour le public ; d'ailleurs la modicité du prix invite à en faire l'acquisition.

M. de Harsu, Médecin, résidant à Genêve, annonce, par un Prospectus très-détaillé, un travail considérable sur les verrus de l'aiman appliqué au corps humain. Le premier volume de cet ouvrage contiendra 1°. des observations sur la cure de plusieurs maladies, (telles que différens maux de nerfs, l'épilepsie même, des maux de dents, d'oreille, des surdités, des crampes, des rhumatismes, des exostoses, des goitres, des engelures &c.) opérée par l'effet de l'aimant ; 2°. des recherches sur les causes qui ont retardé les progrès de la Médecine sur ce remede ; 3°. les méthodes ou procédés les plus convenables pour aimanter les pieces d'acier applicables au corps humain, en en donnant de plus sûrs que ceux que contient le *Traité des aimans* du P. Rivoire ; 4°. les figures & dimensions des différentes pieces, suivant les parties auxquelles on doit les appliquer ; 5°. le choix de l'acier & de la trempe les plus convenables suivant leur grosseur ; 6°. des conseils sur leur usage, sur leur position & sur les précautions à prendre fondés sur une saine théorie ; 7°. des réflexions sur la maniere d'agir de ce remede ; 8°. l'indication des maladies dans lesquelles il convient ; enfin l'exposition de ses effets, appliqué extérieurement ou pris intérieurement.

de ces qualités, des extraits de tout ce qui a été publié sur cet objet en différentes langues, & sa maniere de penser sur les essais en ce genre, de M. Mesmer. Le prix de cet ouvrage, proposé par souscription, est de 12 liv. (argent de France) dont on payera 6 liv. en souscrivant & 6 l. en recevant l'ouvrage. On ne fixe pas l'époque de sa publication. Il sera mis sous presse aussitôt que l'Auteur se verra au-dessus des frais de l'impression & de la gravure. Le nombre des exemplaires sera reglé sur celui des souscriptions. Il y aura environ 30 planches. On souscrit chez M. Duvillard pere, au Bureau d'Avis à Genève, chez MM. Duvillard fils, & Nouffer, Imp. Lib. de la même Ville, & chez les principaux Lib. de l'Europe.

LIVRES NOUVEAUX.

Elemens de Chymie, redigés d'après les connoissances modernes, ou Précis des leçons publiques de la Société Royale des Sciences & des Arts de Metz; par M. MICHEL DE TENNETAR, *Conseiller Méd. ordinaire du Roi, Professeur Royal de la Faculté de Médecine de Nancy, &c &c.* in-12. de 281 pages. A Nancy, chez Lamort, Imprim. près des R. P. Dominicains.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

DICTIONNAIRE *d'hyppiatrique pratique, ou traité complet de la Médecine des chevaux, contenant une connoissance exacte de la maniere de distinguer & de guérir les maladies du cheval, les vertus & les doses des médicamens &c, la définition & l'explication des termes de l'Art &c, enfin toutes les instructions nécessaires pour être soi-même le Médecin de ses bestiaux &c, avec deux figures représentant le cheval & son squelette dessinés d'après nature & gravés avec soin &c, le tout traité d'après les préceptes des plus grands Maîtres & les ouvrages modernes les plus estimés &c, par M.* ROBINET. A Bruxelles & à Nancy, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des August. *in*-4°. de 508 pag. Prix 6 liv. br.

Le but de l'Auteur comme il l'annonce, a été de réunir dans cet ouvrage les instructions nécessaires pour qu'il pût tenir lieu d'une bibliotheque de Pharmacie, de Chirurgie & de Méd. Vétérin., & que les Officiers, les Ecuyers, les Laboureurs, les Maréchaux, les Maîtres des Postes, les Marchands de chevaux, enfin tous ceux qui ont des chevaux à conserver en puissent tirer avantage. Nous croyons en effet que l'Auteur, par le soin qu'il a pris de mettre ce Dictionnaire à la portée du plus grand nombre, a rempli son objet. Les conseils qu'il y donne, soit pour la préparation des remedes, soit pour le traitement des maladies, nous ont paru conformes aux meilleurs principes de l'art de guérir. Il est d'ailleurs revêtu de certificats & d'approbations des plus habiles Maîtres dans cet Art, tel que M. Lafosse, qui en garantissent le succès.

NOTICE DES LIVRES NOUVEAUX PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

BERLINISCHE Sammlungen, *c'est-à-dire, Collection faite à Berlin de différentes pieces pour les progrès de la Médecine, de l'Hist. naturelle, &c. 1773 & 1774*, 2 vol. *in*-8°. formant les tom. V & VI, chacun de près de 700 pag. A Berlin, chez Pauli.

Indépendamment de l'ouvrage de la Société des Physiciens de Berlin, annoncé dans notre derniere feuille, il en existe un autre entrepris dans la même Ville en 1768, par une Société de savans, dont l'objet est à-peu-près le même, & dont le premier volume parut en 1768. C'est un recueil d'observations les plus curieuses & de découvertes les plus importantes faites en Médecine, en histoire naturelle &c, dans tous les pays, surtout en Allemagne.

Les premiers volumes en contiennent un grand nombre, dont les principales roulent sur l'efficacité du mercure doux à petite dose dans la goutte vénérienne; sur la découverte d'un nouveau zoophite trouvé sur le fumier de cheval, par Müller; sur la maniere de tirer les champignons en cire, par Gleditsch; (cette méthode consiste à envelopper d'abord de plâtre le champignon qu'on a enduit d'huile, ensuite de couler de la cire dans ce moule;) sur une concrétion polypeuse formée dans l'intestin rectum; sur la découverte, dans le germe, de plusieurs embrions semblables à la plante; sur une hydrophopie spontanée survenue après une forte colere; sur l'Hist. nat. des singes qui, entre autres particularités, n'ont point dans l'organe de l'ouie, les osselets qu'on trouve dans l'homme, tels que l'étrier, le matteau, l'enclume; sur l'efficacité des fleurs de soufre & de l'écorce de

saule dans les fievres intermittentes; sur les propriétés du quassie (*quassia amara* Lin.) dans plusieurs maladies; sur la vertu de l'aiman dans les douleurs de dents, les maladies nerveuses &c; sur l'efficacité de l'infusion théiforme des pommes & des bourgeons de pin, dans le scorbut, les ulceres du poulmon, les toux invétérées &c; sur une espece de léthargie guérie par un œdeme survenu à la face, auquel on remédioit par l'application des cendres chaudes qui s'imprégnoient d'humidité; sur un flux d'urine par le nombril, survenu à la suite d'une suppression d'urine chez une personne âgée de 60 ans; sur une concrétion calculeuse extraite de dessous la langue; sur l'efficacité, contre le tœnia, d'une eau minérale faite avec le tartre vitriolé avec excès d'acide & le vitriol de Mars dans l'eau; sur la vertu du vin pris avec excès contre la même maladie; sur le traitement de la peste, pour laquelle on recommande surtout le vinaigre; sur l'efficacité de l'assa fœtida à haute dose dans les mouvemens convulsifs, dans les cas où il n'y a pas de fievre, par Hirschel; sur la vertu de l'hellebore noir, pour la cure de la manie; sur les antidotes de certains poisons, parmi lesquels la succion des plaies empoisonnées est annoncée comme le meilleur; sur l'efficacité de la poix liquide contre les cots aux pieds; sur une léthargie périodique survenue après un bain de riviere; sur la guérison d'une obstruction à la rate à la suite d'une fievre quarte mal guérie, obtenue par l'usage du sel marin; sur l'efficacité de l'application des fleurs du zinc dissout dans l'eau, dans les excoriations des parties chez les malades qui ont resté longtems couchés; sur la préparation d'un lait artificiel, &c.

Dans les deux derniers volumes, on trouve des observations pour la plupart aussi singulieres que celles dont on vient de voir le détail. On y voit entr'autres des exemples de guérison de la mélancholie opérée par l'usage de la belladone, (*atropa belladona* Lin.) à la dose de 5 grains par jour, (à un ou deux grains l'effet est nul) mêlés avec autant de rhubarbe, pendant douze jours de suite, en purgeant le malade tous les douze jours avec deux onces de sel de Sedlitz & en continuant ainsi jusqu'à parfaite guérison; la description d'un instrument propre à injecter le mercure dans les cas où une sonde ou tout autre corps de plomb ou d'argent auroit resté dans quelque cavité & qu'on voudroit extraire au moyen de l'amalgame; (cette idée qu'on doit à feu M. Ledran a fait naître celle de l'instrument en question à M. Hevermann); des observations de Feldmann sur la luxation du fémur causée par une métastase d'humeur portée de la poitrine sur la cavité cotyloïde, ce qui fut suivi de la mort du malade, d'autres sur l'utilité des setons dans la pet. vérole avec éruptions galeuses & dans la teigne repercutée; sur l'efficacité du camphre dans les coliques de miserere; des remarques sur la maniere de préparer la bierre par Linnœus; des observations sur la guérison d'une fistule à l'anus, obtenue par un mélange de racine de pimprenelle (une once), de sanicle, de pyrole, de pied de lion, de verge d'or, de mille feuille, de lierre terrestre, de fleurs de paquerette & de centaurée, (de chaque demi-once) d'écorce d'orange, (2 gros) (*), remede recommandé par Paracelse; sur le danger des sépultures dans les Eglises; sur les effets sensibles de l'électricité dans la végétation, la transpiration, le mouvement des fluides qui se trouvent augmentés par ce moyen, & sur l'avantage que retirent les malades dans la goutte & les fievres d'accès, de l'usage d'un pain électrisé; (compte rendu des expériences faites à Caen); sur la mort subite d'une femme en couche causée par la métastase du lait sur les poumons; sur les effets du virus contagieux de la peste communiquée par des coraux & des pieces d'or & d'argent; sur la vertu du syrop de nicotiane (tabac) dans l'asthme; sur un sommeil léthargique qui duroit quelquefois quatre jours, d'autres fois sept de suite; enfin sur le bain indiqué par l'illustre Franklin, comme un moyen d'appaiser la soif.

(*) On mêle, on pile toutes ces especes ensemble; on en prend la valeur de 4 cueillerées qu'on fait infuser comme du thé dans une chopine d'eau, & on en boit matin & soir.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.

N°. 33.

Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 15 Août.

§. LXIX.

Est modicum granum calidumque sinapi ;
Dat lacrymas, purgatque caput, tollitque venenum.

La moutarde, grain fort petit,
Fort sec, fort chaud, excite l'appétit ;
Mais quiconque en prend trop, en est puni sur l'heure ;
Il en fait la grimace, il pleure.
A cela près la sauce où l'on met de ce grain
Purge la tête & chasse le venin.

Lettre de M. l'Abbé le Noble, *Chanoine de Vernon, aux Auteurs de la Gazette de Santé.*

Je viens de lire, MM., dans le No. 32 de vos feuilles, le Prospectus d'un ouvrage proposé par souscription par M. de Harsu, Médecin de Genève, sur les effets de l'aimant, appliqué au corps humain. Comme je m'occupe de cet objet depuis longtems, & que mes expériences en ce genre, ainsi que mes succès, sont antérieurs à ceux de ce Médecin, vous trouverez bon que je réclame cette antériorité sur M. de Harsu, ainsi que la préparation particuliere des aimans artificiels. Je suis en état de produire d'ailleurs les lettres de M. de Harsu, par lesquelles ce Médecin m'a demandé plusieurs fois des conseils, tant sur la maniere d'appliquer les aimans que sur leur préparation.

Quant aux succès, outre que je suis le premier en date pour les avoir obtenus, je doute fort que M. de Harsu, malgré l'étalage pompeux qu'il fait des siens, soit en état de produire des témoignages aussi autentiques & des preuves de guérison ou de soulagement marqué aussi évidentes que celles que je pourrois alléguer en ma faveur. Je me borne aujourd'hui à vous donner un précis des cures que j'ai obtenues depuis quelque tems par ce moyen.

Certificat de M. Andry, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

« M. l'Abbé le Noble, Chanoine de Vernon, ayant demandé des Commissaires à la Société Royale de Médecine pour examiner les propriétés de l'aimant sur les différentes maladies de nerfs, j'ai été nommé Commissaire pour constater les effets qui résulteroient de l'application des aimans artificiels de M. l'Abbé le N. Parmi les différens malades auxquels l'aimant a été appliqué, plusieurs m'ont assuré en avoir éprouvé de bons effets ; mais une fille domestique qui étoit tourmentée depuis fort longtems de tremblemens & de mouvemens convulsifs dans les bras & les mains, d'une palpitation considérable, de gonflemens d'estomac aussitôt après la digestion, a été soulagée sur le champ par l'application des différens aimans qu'elle porte, aux poignets, sur l'estomac & sur la tête. Comme je voyois cette malade depuis du tems, & que les médicamens l'avoient à peine soulagée, je pense qu'on ne doit attribuer son meilleur état qu'à l'aimant. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat ». A Paris ce 28 Mai 1778. Signé, *Andry*, D. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Membre de la Société Royale.

Copie du certificat de M. Antoine, Capitaine au Régiment Royal Cavalerie.

» Nous soussignés, certifions qu'étant attaqué depuis longues années de douleurs dans les membres, occasionnées par une délicatesse du genre nerveux, après avoir essayé différens remedes qui ne m'ont point soulagé, j'ai pris le parti de porter sur l'estomac une croix magnétique de M. l'Abbé le Noble, & que depuis que j'en suis muni, j'éprouve un bien-être qu'aucun conseil n'avoit pu jusqu'ici me donner ». Fait à Paris ce 28 Mai 1778. Signé, *Antoine*, Capitaine au Régiment Royal Cavalerie.

Copie du certificat de Madame Duchemin, demeurant rue de Clery.

» Je soussignée certifie & déclare à tous à qui il appartiendra, que me trouvant attaquée depuis près de douze ans de la maladie des nerfs au point d'en éprouver fréquemment les plus vives convulsions, après avoir fait usage (de l'avis de M. Desperrieres, Docteur-Médecin & de la Société Royale de Médecine) d'une croix magnétique ou aimantée de l'invention de M. l'Abbé le Noble, Chanoine de l'Eglise de Vernon-sur-Seine, je me trouve guérie. En foi de quoi j'ai signé le présent». A Paris, le 30 Mai 1778.
Signé, *Farcy Petit Duchemin*.

Copie du certificat de Madame Liebault, rue des Ecouffes.

» Je certifie que depuis l'application d'une croix aimantée de M. l'Abbé le Noble, un mal d'estomac nerveux qui me fatiguoit depuis longtems, est considérablement diminué». A Paris, ce premier Juin 1778. Signé, *Liebault*.

Copie du certificat de Madame Preseaux, chez Madame la Maréchale de Duras, Fauxbourg S. Honoré.

» Je soussignée certifie qu'étant attaquée depuis quatre ans de mouvemens convulsifs, de tremblemens dans la tête, dans les bras & les poignets, de palpitations & l'estomac toujours en souffrance, M. l'Abbé le Noble m'ayant appliqué un serre-tête, une croix & des brasselets d'aimans; il y a quatre mois, mes mouvemens convulsifs & tremblemens ont cessé; l'estomac n'est point encore dans son état naturel. En foi de quoi j'ai signé le présent avec différentes personnes qui m'ont vu dans cet état». A Paris, ce 6 Octobre 1778. Signé, *Beaubis Preseaux*, Preseaux, mari de la malade; *M. A. Legrand*, Madᵉ. *Morainvillier*.

Extrait du rapport de M. Campion, Méd. Vétérinaire à Bernieres, signé d'un grand nombre de personnes & légalisé par M. le Lieutenant de Police de Caudebec.

» M. Campion dit qu'une Demoiselle (Catherine Boete) âgée de 30 ans, ressentit étant couchée, en Décembre 1776, une douleur vive au dos qui la reveilla subitement. Cette douleur parut se dissiper & se perdre aux parties inférieures & supérieures qui furent vivement agitées & tiraillées par des mouvemens convulsifs, qui durerent environ demi-heure. Ces mouvemens convulsifs revinrent pendant une quinzaine de jours, durant lesquels elle fut saignée du pied & purgée, ce qui parut les affoiblir. Elle prit 14 bains qui ne procurerent aucun soulagement. Souvent les mouvemens convulsifs étoient plus sensibles au pied qu'ailleurs. La malade ressentoit continuellement une pesanteur à la tête, surtout au cervelet. Elle buvoit & mangeoit d'ailleurs comme à l'ordinaire, mais elle étoit plus foible dans les attaques qui devinrent beaucoup plus fréquentes & plus graves. Elle en a eu jusqu'à 20 par jour.

Le 29 Mai 1777, on lui appliqua des brasselets d'aimans aux poignets. Depuis leur application, les accès devinrent moins fréquens, diminuerent d'intensité, & enfin disparurent totalement. Depuis ce tems la malade s'est trouvée entierement guérie, & sa guérison s'est soutenue jusqu'à ce jour 9 Janvier 1778.

Je pourrois citer un grand nombre d'autres personnes guéries par le même moyen, & dont les cures sont connues à Paris. Je me reserve de vous en faire part dans une autre lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c. *L'Abbé le Noble*, Chanoine de l'Eglise de Vernon-sur-Seine.

Mémoire à consulter.

Un homme âgé de 59 ans, d'un tempérament sanguin, accoutumé à faire bonne chere, eut l'hiver dernier un rhume très-long à la suite duquel il se forma au grand angle de l'œil une petite tumeur, indolente, sans changement de couleur à la peau qui augmentoit tous les jours. On employa différens remedes généraux & topiques pour la résoudre. Le progrès n'en fut pas même inter-

rompu. Cette tumeur qui avoit commencé au mois de Mars fut très-considérable au mois de Juin, couvrit la pomette & occupa une partie du visage. Il s'en forma une autre sous le menton, dans le même tems, du même côté & successivement la parotide du côté gauche, ensuite les glandes inguinales des deux côtés se sont tuméfiées. La narine droite a été entierement bouchée par le volume de la tumeur de l'intérieur du nez. Il s'est formé depuis peu de jours plusieurs petites tumeurs squirreuses sur le masseter & le buccinateur du côté droit, & ce vice de lymphe paroît se communiquer à tout le systême glanduleux lymphatique.

La premiere tumeur, la plus volumineuse, présente une surface inégale de couleur livide, entourée à sa circonférence de plusieurs veines noirâtres dont l'ensemble présente un aspect d'un rouge brun. Les autres tumeurs n'ont produit aucun changement de couleur à la peau. Le Médecin ordinaire estime que la tumeur du visage est un carcinome, mais d'autres présument que le maladie a pour principe un vice vénérien, fondés sur ce que le malade a vécu l'année derniere avec une personne qui avoit été atteinte de maladie vénérienne, mais bien guérie 7 mois auparavant. Le malade d'ailleurs n'a éprouvé aucun symptôme univoque de cette maladie.

Il a pris sans succès pendant trois semaines des pilules de cigue combinées; ensuite cinq frictions mercurielles d'un gros & demi & de 2 gros d'onguent, après les préliminaires convenables. Les frictions locales sur le menton ont ramolli & divisé la tumeur en 2 lobes, mais elle est revenue à son premier état. Sur un nouvel avis, le malade commence l'usage du sublimé. Il éprouve depuis quelque tems des mouvemens fébriles sans frisson. On demande de nouveaux avis sur le diagnostic de la maladie, & sur les moyens d'en arrêter les progrès.

R. Cette maladie est un vice de lymphe bien caractérisé, produit par un hétérogene dont la nature est inconnue. On ne peut pas croire que ce soit une dégénérescence du virus vénérien. Les fondans les plus puissans sont ici indiqués en y joignant l'usage des apéritifs savoneux doux, c'est-à-dire des plantes chicoracées & borraginées. Ainsi d'un mélange d'extrait de cigue, de sublimé ou de mercure doux à petite dose, d'éthiops martial & même *d'ens veneris*, à très-petite dose aussi, peut résulter une combinaison heureuse, capable de fondre la tumeur, surtout si l'on a soin de purger de tems en tems le malade & de faire des embrocations huileuses sur la tumeur.

Notice des Livres de Méd. &c. publiés chez l'Étranger, depuis 1774.

Medical *observations and inquiries by a Society of physicians in London &c*, c. à. d. *Recherches & observations de Médecine par la Société médicale de Londres. Tome V*. A Londres, chez Cadell. 1776. in-8°. de 405 pag.

A l'exemple de la Société d'Edimbourg dont les essais avoient paru depuis 1733 jusqu'à 1744, les Médecins de Londres qu'on appelle les Licentiés du College de Médecine de cette Ville, parmi lesquels se trouvent les Docteurs Canvanne, Fothergill, Hunter &c, formerent le projet en 1751, de se réunir en Société & de se communiquer leurs observations sur les maladies régnantes, & sur les moyens les plus propres à les combattre. Ils recueillirent en même tems celles des étrangers, & ils furent en état de publier en 1758 le premier volume de leurs mémoires, dont celui que nous annonçons est une suite.

Cet ouvrage (qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même genre, qui a pour titre *Transactions médicales du College &c*, dont le premier volume a paru en 1768 (*), renferme des observations précieuses sur plusieurs points de Médecine, dont nous avons cru devoir donner au moins le tableau.

Les mémoires contenus dans le premier volume ont pour objet, 1°. une contraction spasmodique des muscles de la mâchoire inférieure, c'est-à-dire cette espece de tetanos très-connu, survenu à la suite de la piquûre d'un tendon des doigts & guérie par l'usage de l'opium, par le D. Sylvester, de la Soc. R. de Londres; 2°. un cas d'hydropisie du péritoine qui dura 44 ans & qui avoit résisté à tous les remedes, observé par Jacquin, Chir. 3°. la description du convolvulus qui donne la scammonée par l'incision de sa

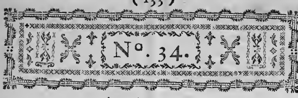
(*) Voy. *Medical transactions published by the college of physicians in London &c, volum. I*, 1768.

racine, communiqué par le Doct. Ruffel, résident à Alep; 4°. un rapport sur un enfant dont plusieurs viscères du bas-ventre s'étoient portés dans la poitrine par une ouverture faite au diaphragme, par le D. Macaulay; 5°. une foiblesse des muscles servant à la respiration, survenue après une fievre, telle, que la malade ne pouvoit dormir sans être menacée de suffocation, par le D. Kinghr, de la Société R. de L. 6°. une crise singuliere de la goutte qui s'opéroit par une métastase subite de l'humeur goutteuse portée des pieds à l'estomac, où elle produisoit un vomissement d'environ une livre & demie d'humeurs sereuses, acides & très-âcres, terminé par des sueurs d'une matiere jaune & fétide; 7°. un autre cas de teranos de la machoire semblable au précédent, causé par une blessure au pied, & guéri également par l'opium, par le Doct. Clephane, de la Soc. Roy. de L. 8°. une relation des maladies épidémiques & endémiques de la ville de Gambroon, maladie du genre des fievres intermittentes qu'on guérit par l'émétique, la faignée & le quinquina donné à propos ou l'elixir de vitriol, par le D. Oliphant; 9°. une observation sur un ver couleur de sang formé dans le foye & qui causa la mort du malade, après les plus vives douleurs, par Bond, (observ. semblable à celle qu'on trouve dans le t. II des *Essais d'Edimboarg*;) 10°. la guérison d'une retention d'urine qui avoit résisté aux autres remedes, par le quinquina, par le D. M. Mackenzie, Méd. à Constantinople; 11°. la guérison d'une maladie nerveuse hystérique, obtenue au moyen de l'électricité, par le Docteur Evans; 12°. la division en différens périodes & & le traitement méthodique du teranos, de l'opistoronos &c, par le Doct. Lionel Chalmers, Méd. à Charles-Tcwn, dans la Caroline méridionale; 13°. la description d'un aveuglement périodique traité par le quinquina; & qui se termina par la fievre & une diarrhée dont le malade mourut; 14°. l'examen d'une poudre célebre en Angleterre contre la goutte, qui n'est autre chose que le *pulvis arthriticus amarus* du codex de Paris; 15°. l'histoire d'une femme hydropique qui mourut d'une attaque d'apoplexie; 16°. les effets salutaires de la salsepareille dans plusieurs cas de maladie vénérienne, surtout après l'usage infructueux du mercure, par G. Fordice, Chirurgien; 17°. plusieurs guérisons de maladies scrophuleuses opérées par l'usage du quinquina, par le Doct. Fordyce; 18°. la description de la lepre observée à Martigues en Provence, par M. Joannis, Médecin; 19°. le traitement d'un mal de gorge gangreneux observé à New York par Cad. Colden, & guéri par les délayans, l'infusion de sauge & de serpentaire de Virginie, (la même relation porte que le quinquina ne réussit point dans ce cas & que le D. Douglas, Méd. à Boston, a donné avec succès le mercure doux associé au camphre dans cette maladie;) 20°. les effets avantageux de l'hypecacuana à petite dose, dans plusieurs maladies, par Samuel Pye; 21°. la description d'une affection léthargique dans laquelle les membres étoient froids, observé pendant plusieurs années sur une femme des montagnes du Hainault, par le D. T. Brady; 22°. le cas d'un ulcere scorbutique à la jambe, très-rebelle & très-ancien guéri enfin par l'usage interne & externe de l'eau de chaux; 23°. deux cas de paralysie dont l'un fut guéri par une attaque d'apoplexie, l'autre par la nature; 24°. l'usage avantageux du quinquina dans les maladies scrophuleuses par le D. Forherghill; 25°. l'histoire d'un anevrisme de l'aorte avec quelques remarques sur les anevrismes en général, par le D. Hunter; 26°. l'examen de la gomme astringente d'Afrique, par Fothergill; 27°. les effets avantageux du sublimé-corrosif dans la cure des maladies vénériennes, par Gordon, Chirurgien; 28. des expériences faites dans la vue de rendre les huiles & les résines miscibles à l'eau au moyen d'un mucilage végétal (la gomme arabique,) par Frenck, Apothicaire de Londres.

La suite à l'ordinaire prochain.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 22 Août.

S. LXX.

Bis duo dat marathrum, febres fugat atque venenum,
Expurgat stomachum, lumen quoque reddit acutum
Urinare facit, ventris flatumque repellit,
Semen fœniculi reserat spiracula culi.

Le fenouil fait en nous quatre effets différens,
Il purge l'estomac, il augmente la vue;
De l'urine aisément il procure l'issue;
Du fond des intestins il fait sortir les vents.

Avis sur les Mémoires à consulter & consultations, par les Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Quelque envie que nous ayons eu d'offrir au public une ressource qu'on n'avoit point encore trouvée dans aucun Journal, celle de pouvoir consulter sur son état & d'avoir des réponses promptes des personnes de l'Art; il en a résulté plusieurs inconvéniens qui rendent ces sortes de consultations, pour ainsi dire nulles pour le public.

C'est 1°. la quantité des mémoires à consulter, devenus trop nombreux pour les bornes de nos feuilles; 2°. le silence de la plupart de ceux qui ont reçu des réponses à ces mémoires & dont on ignote absolument l'usage fructueux ou infructueux, ce qui prive le lecteur de l'instruction qu'il attendoit; 3°. le soin qu'ont eu plusieurs Auteurs de ces mémoires de garder l'anonime, ce qui a fait dire, très-humainement à quelques bons esprits, que la plupart étoient supposés; 4o. enfin l'ennui que la lecture de pareils mémoires peut causer à certains lecteurs.

Pour toutes ces raisons, nous nous trouvons forcés de tenoncer à ce plan, d'ailleurs très-gênant pour nous, jusqu'à ce que les Auteurs des mémoires, anonymes furrout, soient assez justes pour faire connoître l'effet avantageux ou non des remedes proposés. On verra dans la suite le parti qu'on doit prendre à cet égard. Quant aux mémoires à consulter qui nous restent; pour répondre à la confiance du public, nous allons en donner un extrait avec l'indication des personnes qui demandent des conseils, & celle des lieux où elles résident.

Réponse à M. Mallet.

M. Mallet, Médecin très-distingué à Belley dans le Bugey, demande des avis sur l'état d'un malade âgé de 52 ans & goutteux depuis longtems, qui a fait usage pendant 6 à 8 mois du taffia tenant en dissolution la résine de gayac, c'est-à-dire du raffia dit *antigoutte*. Ce remede l'a fait uriner, cracher & a fait cesser un peu les accès de sa maladie. Mais il se trouve aujourd'hui attaqué, surtout la nuit, d'oppression assez violente précédée d'un coutt assoupissement & accompagnée d'une légere douleur aux fausses côtes du côté gauche. Les pieds sont œdémateux ainsi que les jambes. Les lavemens & la marmelade de casse, de manne & d'huile d'amandes douces ont produit quelques selles copieuses de matieres visqueuses & glaireuses. Les synapismes appliqués aux pieds n'ont rien produit. Mais les véficatoires aux deux jambes ont établi une suppuration assez abondante & un flux d'humeurs sereuse;

Une enflure survenue à la main gauche a paru diminuer les oppressions ; mais depuis quelques jours le malade est plus oppressé. Une infusion légere de fleurs de sureau avec l'oximel scillitique a paru le soulager par quelques sueurs qui sont survenues ; mais ses maux ont augmenté. La scille en poudre, le sel digestif de Sylvius & le camphre n'ont rien produit. La bouche est pâteuse & mauvaise.

On demande ce qu'on doit employer dans ce cas ?

En attendant des lumieres de la part de ceux qui ont à cœur les progrès de l'Art, nous croyons qu'on doit remédier à cette oppression par les saignées, le petit-lait pris en grande quantité & édulcoré avec le sytop de violettes ou de guimauve ; entretenir les points d'irritation aux extrémités ; purger ensuite le malade lors du calme des accidens & lui faire prendre enfin le lait d'ânesse.

Réponse à un mémoire anonyme.

La personne, que nous ne pouvons désigner que par sa profession de Notaire, & dont l'épouse qu'il a soigné dans sa maladie est morte de phthisie pulmonaire, qui tousse, crache, a de la fievre & demande conseil sur son état, fera bien de suspendre l'usage du quinquina & des pilules de cynoglosse, de s'en tenir aux poissons, aux œufs, au lait de vache & aux farineux pour son régime, & d'entretenir la suppuration du cautere.

Réponse à M. Fourot.

M. Fourot, Médecin à Champlitte en Franche-Comté, dont on a vu plusieurs observations intéressantes dans ces feuilles, demande conseil sur l'état d'une Religieuse de l'Annonciade de cette Ville, âgée de 48 ans, qui depuis l'âge de 18 où elle est entrée dans cette Maison, éprouve l'effet d'une humeur dartreuse qui avoit paru d'abord aux mains, où elle avoit suppuré, mais dont la disparition a donné lieu d'abord à une difficulté de respirer périodique, qui a duré 15 ans & à laquelle on remédioit dans le tems par les saignées, ensuite à une enflure & enfin à des nodosités des doigts & des poignets, à un gonflement dur & douloureux des jambes, à une loupe au genou & à des excoriations périodiques du nez, depuis la cessation du flux menstruel. Cette malade a usé dans le tems & suivant les indications, de la tisane des bois sudorifiques, a pris des purgatifs fondans, des cloportes, l'éthiops minéral, l'antimoine diaphorétique, le savon médicinal, le *solanum scandens*, le tassia antigoutte &c, le tout sans succès. On lui a appliqué les vésicatoires, qu'on a supprimés de peur d'une plaie considérable. On propose d'ouvrir un cautere & on demande des avis.

Nous croyons en effet que le cautere à la jambe & les pilules de Belloste sont les secours les plus puissans qu'on puisse employer.

Réponse à un mémoire à consf. anonyme.

La personne qui consulte, âgée de 56 ans, qui a eu des coliques néphrétiques, la pierre qu'elle a rendu, ensuite une dartre à l'occiput, dont la suppression ou la rentrée a produit d'abord des cuissons, des ardeurs d'urine, ensuite des pustules aux parties sexuelles, enfin une tumeur entre le rectum & le vagin & une incontinence d'urine, fera très-bien, selon nous, de se faire appliquer d'abord, ou des sangsues à l'anus, ou un vésicatoire sur le sacrum, dont on entretiendra la suppuration quelque tems & auquel on fera succéder l'application du cautere à la jambe. L'usage des délayans, des bains & du lait lui sera très-utile.

Réponse au mémoire de M. Aupetit.

M. Aupetit, Maître habile en Chirur. à Huriel en Bourbonnois, vient de faire l'extirpation d'une tumeur cancereuse non adhérente au sein. On a lavé la plaie, dans les pansemens, avec le vin miellé, l'eau vulnéraire & l'alkali de tartre. La fievre & l'insomnie à laquelle on a remédié par les opiatiques, ont cessé. Le pansement est douloureux & il est survenu à la plaie une dureté de la largeur du pouce, surmontée d'une peau dure en forme d'escarre, & une petite glande engorgée sous la clavicule, du même côté. On demande avis sur cet état.

Nous invitons M. Aupetit à faire attention à l'action de l'alkali fixe de tartre qui fait ici l'effet d'un caustique & renouvelle les douleurs. Il feroit plus prudent de le supprimer. Une plaie semblable pansée simplement avec un mélange d'eau-de-vie & de blancs d'œufs battus ensemble exposeroit à beaucoup moins d'accidens. Quant à la glande engorgée, on doit la regarder comme un noyau de cancer qu'il faut extirper le plutôt possible.

Réponses à un des mémoires à consulter du No. 27, par M. Cazaubiel, Méd. à S. Hubert-le-Roy, & M. Chifoliau, Méd. à S. Malo.

On se rappelle qu'il s'agit d'une Demoiselle de 24 ans qui n'a pas encore payé le tribut périodique à la nature. M. Cazaubiel est d'avis qu'après l'usage des demi-bains, des pédiluves & des lavemens émolliens, on la mette à celui de l'éthiops martial & de l'elixir de propriété, à petite dose. M. Chifoliau indique à-peu-près les mêmes emmenagogues, mais plus puissans. Nous croyons qu'on doit s'en tenir aux plus doux, tels que ceux que M. Cazaubiel indique.

Réponse de M. Hiriart (*), aux mémoires à consulter insérés dans les Nos. 27 & 28 de nos feuilles.

A l'égard du premier, dont le sujet est attaqué d'hémorrhoïdes de vessie qui ont succédé à celles du rectum, & qui a fait usage d'astringens, M. Hiriart demande de plus amples renseignemens sur la nature des astringens employés.

Quant au second, dont le sujet (une Demoiselle de 31 ans) est attaqué depuis 6 ans d'un rhumatisme goutteux pour lequel on a employé une infinité de remedes sans succès, (voy. No. 28.) M. Hiriart conseille, après les préliminaires convenables, un bouillon fait au bain marie avec la rapure de gayac, celle du bois de laurier ordinaire, les feuilles de cochlearia, de cresson, de becabunga, de cerfeuil, la chair de viperes, à prendre 4 fois par jour, en ajoutant à chaque prise 4 grains de sel volatil de corne de cerf.

Nous invitons la malade, après avoir pris du petit-lait pendant plusieurs jours, à faire usage de ce bouillon qui est un des plus puissans sudorifiques & dépurans qu'il y ait.

Réponse de M. Cazaubiel, au mémoire du No. 32.

On sait que le sujet est une Demoiselle de 19 ans, dont l'éruption des regles est précédée & suivie de spasmes & de douleurs à la région du bas-ventre. M. Cazaubiel conseille les demi-bains & même les bains entiers peu chauds, les antispasmodiques doux, les lavemens, l'application des sangsues, à la vulve surtout, en cas de plethore; les bouillons faits avec le veau & le poulet farci de riz, d'orge & de pignons doux, pour les premiers secours, ensuite au bout de quelque tems, l'extrait de jusquiame avec prudence, l'application du taimbois, enfin les eaux ferrugineuses ou l'éthiops martial à petite dose. Il rejette les saignées, les purgatifs, tout ce qui est âcre, échauffant. & recommande l'exercice modéré, la tranquillité de corps & d'esprit, &c.

Réponse au mémoire à cons. de M. Pierrot.

M. Pierrot, Docteur en Médecine à Epinal, demande des conseils sur l'état d'un jeune Chirurgien qui, à la suite d'une fievre maligne & d'un oedeme aux pieds, a été attaqué d'une toux seche d'abord, suivie ensuite d'expectoration & d'un vomissement de matiere purulente, de fievre & d'un dépôt formé au-dessous de la mammelle gauche, qui a été ouvert deux jours après, enfin d'un épanchement dans la cavité du bas-ventre. La plaie du dépôt commence, après avoir donné un bon pus, à en fournir un fétide. Le malade a fait usage avant & après l'opération, du polygala, de l'oximel colchique, a été purgé avec la manne & le petit-lait; il prend l'oximel scillitique; il est d'une maigreur extrême, n'a ni sueurs ni syncope. On demande s'il convient de faire la ponction dans ce moment, & quels sont les moyens à employer?

Nous croyons qu'il n'y a pas de tems à perdre pour faire la ponction. Il seroit prudent d'établir un séton près de la plaie, & de faire prendre le lait coupé avec une infusion légere de lierre terrestre ou de vulnéraires de Suisse.

Réponse au mémoire à consulter de M. de Sabardin, Gendarme de la Garde, à la Chatre en Berry.

L'enfant de 6 ans, d'un tempérament délicat qui vient d'être attaqué d'un cholera convulsif, pour la 3e. fois, à-peu-près à la même époque, doit être purgé tous les ans au mois de Juillet, avec le syrop de chicorée composé de rhubarbe, après avoir été préparé avec la limonade ou le petit-lait & en cas que l'attaque ait encore lieu, on lui donnera surtout de l'eau à la glace.

Annonce de prix.

La Société des amis scrutateurs de la nature, établie à Berlin, promet un prix de la valeur de 20 ducats à celui qui résoudra le mieux les questions suivantes,

(*) Médecin du mérite le plus distingué, résidant à S. Sebastien en Espagne.

1o. *Combien de tems la rage ou le virus hydrophobique réside-t-il chez les animaux, & quel tems faut-il pour qu'il se communique?*
2o. *Combien de tems ce même virus peut-il exister dans un corps sans se manifester?*
3o. *Du moment que le mal s'est communiqué, quels sont les moyens les plus efficaces à employer jusqu'au moment où la rage se déclare, pour la guérir radicalement?*

Les mémoires écrits en françois ou en latin doivent être remis avant la S. Jean 1781 à M. Otto, Sécretaire perpétuel de la Société, à Berlin.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

Séance de la Faculté de Médecine de Paris, du 16 Août 1779.

M. Alphonse le Roy, Docteur & Professeur de Médecine, ayant fait, en présence de plusieurs personnes & avec le succès le plus complet, le 18 & le 24 Juillet, l'opération de la symphise du pubis sur deux femmes, l'une du Fauxbourg S. Marcel, l'autre du Groscaillou; il les a présentées, ainsi que leurs enfans, le 16 de ce mois à la Faculté assemblée. La Compagnie a témoigné la plus vive satisfaction sur un événement aussi heureux & qui couvre de gloire un de ses Membres. Comme ce fait est des plus importans, nous allons joindre le témoignage autentique de M. le Doyen.

» Le 16 Août 1779, la Faculté étant » assemblée en la maniere accoutumée, » M. Alphonse le Roy, Docteur-Régent » de la Faculté, Professeur de Médecine » & de Chirurgie, a présenté deux fem- » mes, l'une nommée Julie, demeurant » au Fauxbourg S. Marcel, & l'autre la » femme du Belloy, demeurant au Gros- » caillou, auxquelles il avoit fait la » section de la symphise des os pubis, » à la premiere le 18 Juillet & à la seconde » le 24 du même mois. Ces deux femmes » ont marché avec sureté & sans douleur, » ont déclaré se bien porter. Elles avoient » avec elles leurs enfans qui jouissent » d'une bonne santé ».

Signé, DESESSARTZ, Doyen.

ESSAI *sur la maniere de traiter les péripneumonies bilieuses, les rhumes pituiteux & autres affections catharrales, suivi de quelques observations sur ces maladies & sur les éruptions dartreuses, par M.* ROMAIN *de Verdun.* A Verdun, chez F. L. Christophe, Imp. du Roi, & se trouve à Paris, chez Delalain, Lib. rue S. Jacques, 1779. Broch. in-12. de 76 pag. Prix 1 liv. 4 f.

Cette petite brochure, écrite d'un style léger, renferme, à ce qu'il nous a paru, une assez bonne doctrine sur les maladies dont l'Auteur fait mention. L'ouvrage peut convenir surtout aux personnes qui ne sont pas de l'Art, car pour celles-ci, il ne leur apprend rien. Quant à l'aithiologie des dartres, que l'Auteur attribue à la bile, elle nous a paru bien peu fondée & surtout bien surannée; le diagnostic des affections catharrales bien foiblement tracé, après les excellens traités que nous avons sur ces maladies. On peut reprocher encore à l'Auteur d'avoir fait un mystere de la composition des opiats fondans, purgatifs, apéritifs &c, dont il s'est servi avec tant de succès, comme il le dit dans les 30 observations rapportées, dont 15 ont pour objet des catharres guéris radicalement, & 15 des dartres guéries de même. Il est vrai que l'Auteur s'excuse sur cette réticence dans sa préface & promet de communiquer ses formules à ceux qui s'adresseront à lui.

JOANNIS-BAPTISTÆ MORGAGNI *&c, de sedibus & causis morborum per anatomen indagatis libri quinque &c.* 3 volumes in-4o. A Yverdon, & se trouve à Paris, chez Lamy, Lib. 1779. Prix, 24 liv. br. 30 liv. relié en veau.

Cette édition a été soignée par M. Tissot, qui a joint une préface à cet excellent ouvrage.

AVIS.

M. Juville, Expert Herniaire, reçu au College Royal de Chirurgie de Paris, a depuis peu fait quelques additions très-utiles à toutes les machines de son invention; il a simplifié son bandage inguinal de maniere à le rendre plus commode & plus doux sans en altérer la faculté de contenir les hernies les plus vieilles & les plus invétérées.

Les succès réitérés de ce bandage dans plusieurs concours, notamment dans le dernier fait à Versailles l'année 1778, ont mérité à l'Auteur la confiance des Ministres de la Guerre & de la Marine, qui l'ont chargé de fournir les Hôpitaux de leur département.

La demeure de M. Juville, ci-devant vis-à-vis la colonnade du Louvre, est maintenant rue du Hazard, même maison de M. Brador, à Paris.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins 1779.

SUPPLÉMENT AU No. 34 DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Suite des Recherches & observations de la Société médicale de Londres.

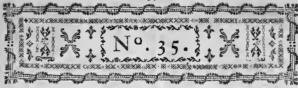
LE fecond volume, qui parut en 1762, contient des recherches fur les caufes du fcorbut de mer, parmi lefquelles on affigne l'ufage des vaiffeaux de cuivre, par J. Travis; (cette opinion fe trouve refutée dans le même volume par Ramfay); l'hiftoire d'un emphyfeme à la fuite d'une fracture de côte; par Hunter; des obfervations fur l'ufage avantageux du fublimé-corrofif dans le traitement de plufieurs cas de maladies vénériennes & d'ulceres phagédéniques, par les DD. Vanfwieten, Ruffel, Macaulay, & par White, Triguet, Miller, Gordon & Boyd, Chirurgiens; de nouvelles obfervations fur la guérifon du tetanos avec l'opium, par les DD. Macaulay & White; d'autres des DD. Huntet & Lambert, fur le traitement des anévrifmes; des recherches par Thompfon & White, fur la maniete de réduire les luxations de l'humerus; une obfervation communiquée à Huntet par un Médecin Anglois, fur un écartement des os pubis d'un pouce d'étendue obfervé fur le cadavre d'une femme après l'accouchement & plufieurs figures repréfentant la fection verticale&horyfontale de cette fymphife; la maniere de préparer l'æther vittiolique & l'avantage qui réfulte de fon application à l'extérieur dans le cas de rhumatifmes & autres douleurs, par Morris; (il fuit de fes expériences, qu'agité dans un vaiffeau avec le blanc d'œuf ou la lymphe, l'æther ne coagule ni l'un ni l'autre, au contraire les divife); l'hiftoire d'une douleur à la région du rein gauche guérie par les eaux de Pyrmont; une obfervation fur l'amputation d'une jambe gangrenée, qui ne fut point fuivie d'hémorrhagie; la relation d'une maladie épidémique (fievre catharrale) obfervée à Edimbourg & autres lieux de l'Ecoffe, par le D. Robert Whitt; un rapport fur la maniere de préparer & d'employer l'huile de palma chrifti, par Thom. Frafer; des obfervations nouvelles de Bond, qui confirment celles du D. Fothergill fur l'efficacité du quinquina dans la cure des éctouelles; un mémoire de Kirkland fur l'application avantageufe de l'éponge fur les parties après l'amputation; une obfervation fut une hydropifie guérie principalement par l'ufage des émériques; un exemple de guérifon des afcarides par l'injection de la fumée de tabac, par Turnet; plufieurs obfervations fur l'ufage des véficatoires appliqués avec fuccès fur l'os facrum dans le cas d'incontinence d'urine & de paralyfie des extrémités inférieures, par Thom. Dickfon.

Le troifieme volume, qui parut en 1767, renferme 36 articles qui ont pout objet, 1°. la defcription d'une defcente de matrice & de veffie contenant un calcul, par Th. White; 2°. une obfervation fur une plume d'oie avalée & arrêtée dans l'œfophage d'où elle fut tirée au moyen d'une baleine au bout de laquelle on avoit fixé une éponge, par le D. Cleghorn; 3°. la defcription de deux anevrifmes de l'aorte, par Bayfort; 4°. une fracture de côte avec emphyfeme fur plufieurs parties du corps, par G. Leake, Chirurg. (on y a joint une lettre du Doct. Huxham fur les emphyfemes de caufe interne) 5°. l'avantage de faire refpirer un air frais aux malades dans la pet. vérole, par Perkins, Chirurgien; 6°. l'hiftoire d'un fœtus trouvé hors de la matrice, par Kelly; 7°. la defcription d'un anévrifme de l'aorte, par Thompfon, Chir.; 8°. la fuite de la maladie dont il eft fait mention, dans les *Effais d'Edimbourg*, vol. V, art. 33. (il s'agit de l'opération de la hernie;) 9°. l'hiftoire d'un homme fuffoqué par un excès de graiffe, par le D. Wade, Médecin de Lifbonne; 10°. le cas d'un obftacle abfolu à la déglutition caufé par un amas de noyaux de cerife retenus dans le pharynx où ils fotmerent une dilatation extraordinaire, obfervé par Ludlow, Ch. de Briftol; 11°. deux cas d'incontinence d'urine, l'un par l'effet d'une gonorrhée, l'autre à la fuite d'un accouchement laborieux, guétis par l'application des véficatoires à l'os facrum, par le Docteur Dickfon; 12°. la defcription de deux anévrifmes de l'artere crurale, guéris par la ligature, par Burchall, Chir.; 13°. un cas de varice anévrifmale de la veine bafilique furvenue après la faignée & dans laquelle on obfervoit un battement d'artere, ce qui prouve la communication entre les rameaux de l'artere brachiale & cette veine, par Cleghorn; 14°. l'hift. d'une tumeur fongueufe & ftéatomateufe du globe de l'œil, traitée inutilement par

l'extirpation, l'usage de la cigue & de l'opium, par Hayes, Chirur.; 15°. deux exemples de guérison d'incontinence d'urine par l'application des véficatoires à l'os sacrum, par Dickson; 16°. une observation du D. Ruffel, sur des hydatides rendues par les urines; 17°. un exemple de tumeur inflammatoire des testicules, devenue mortelle, à la suite d'une gonorrhée supprimée par des injections dans l'uretre, par le D. Vaughan; 18°. un cas de paralysie des extrémités inférieurs à la suite d'une chute qui causa une tumeur & compression de la moëlle épiniere, par le Doct. Knox; 19°. plusieurs cas de tumeurs variqueuses ressemblant à des anévrismes, par Else, Chir; 20°. les effets avantageux du musc à haute dose dans les mouvemens convulsifs, par le D. Owen; 21°. des essais & obs. sur l'usage du bois-gentil ou méséreon (*) (*daphne mezereum* Lin.) dans la cure des nodosités vénériennes, dont il résulte que ce remede réussit dans ce cas & devient impuissant dans les éxostoses & les caries, par le Docteur Russel; 22°. quelques observations faites en Irlande par le Doct. Rutty, sur l'extrait de cigue dans les tumeurs scrophuleuses & cancereuses, d'où il suit que ce remede appliqué intérieurement & extérieurement fait disparoître les tumeurs scrophuleuses, mais qu'elles reviennent quelque tems après, surtout au printemps, & que dans le cas de cancer il y a des sujets qui n'éprouvent aucun changement, d'autres qui en sont incommodés, enfin d'autres qui en retirent avantage & qui en ont été radicalement guéris; 23°. plusieurs exemples des avantages de la salivation excitée par le mercure, & du danger de la suppression subite de cette évacuat., par le D. Sylvester; (l'Auteur observe que ceux qui habitent les environs des marais & les scorbutiques sont plus susceptibles de salivation que d'autres;) 24°. un cas de paralysie accompagnée de symptômes extraordinaires à la suite d'une chute, par le D. Maty, Secrétaire de la Société; (on trouve dans le même vol. une lettre de M. Bellet, Méd., sur l'ouverture du cadavre de ce sujet, mort à Paris en 1765;) 25°. la relation d'une incontinence d'urine avec un pouls intermittent & palpitations de cœur, guérie par l'usage des véficatoires, d'un mélange de poudre de camomille, d'especes aromatiques & de rhubarbe, & du petit-lait alumineux pour boisson, par le D. Richard Brocklesby; 26°. un mémoire sur les effets avantageux du castoreum & du quinquina dans les toux convulsives à la suite de la rougeole & de la fievre rouge, par le D. Morris; 27°. un autre du D. Mary sur les avantages de l'inoculation; 28°. un 3e. du D. Richard Huck, sur l'effet salutaire de l'air extérieur dans les pétites véroles confluentes; 29°. une lettre du D. Fothergill, sur les avantages d'un mélange d'yeux d'écrevisses & de tartre émétique dans les toux convulsives; 30°. un mémoire sur les bons effets du musc & de l'opium dans la cure du tetanos de la mâchoire & de l'opisthotonos, par le D. Huck, Méd. des armées; 31°. un exemple d'un vomissement extraordinaire au 4e. mois de la grossesse, qu'on n'a pu calmer que par l'usage de la magnésie; 32°. l'extrait d'une lettre adressée au D. Hunter, sur un fœtus situé hors de la matrice; 33°. la description de l'hydrophobie observée sur trois sujets mordus par un chien enragé au mois de Janvier, laquelle se déclara au mois de Février sur l'un & au mois d'Avril sur les autres, quoique l'un d'eux eût eu ses plaies (au visage) scarifiées & qu'il eut été traité par les frictions mercurielles, par le D. Thom. Dickson; (les bains froids ou chauds calmoient les accès, chez tous la terminaison fut funeste;). 34°. l'opération de la paracenthese à la poitrine proposée pour en faire sortir l'air, dans les cas d'emphyseme, par Hewson, lecteur d'anatomie; 35°. la relation d'un emphyseme presque universel à la suite d'une fracture du sternum, des clavicules & des côtes, guéri par la ponction du scrotum & des tégumens de la poitrine; 36°. enfin plusieurs observations du D. Fothergill, sur l'effet de l'extrait de cigue, dont il résulte que ce remede, lorsqu'il est bien préparé, agit comme calmant dans plusieurs cas de douleurs rhumatismales & de cancers, dont il retarde les progrès, rend le pus de meilleur qualité, fait du bien dans les tumeurs scrophuleuses, mais ne convient point aux enfans, chez lesquels il excite des mouvemens convulsifs. L'Auteur ajoute qu'on doit s'en abstenir ou agir avec beaucoup de prudence lorsque ce remede produit le spasme & la soif.

La suite à l'ordinaire prochain.

(*) La dose est d'une once de l'écorce de la racine avec 8 onces de salsepareille sur 2 gallons d'eau (8 pintes de Paris) réduits à un gallon, dont on prend une pinte par jour; on y ajoute un peu de reglisse.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 29 Août.

S. LXXI.

Emendat visum, stomachum confortat anisum
Copia dulcoris anisi sit melioris.

L'anis est bon aux yeux, à l'estomac, au cœur,
Préférez le plus doux, c'est toujours le meilleur.

OBSERVATION *sur l'usage interne du phosphore*, *par M.* ALPHONSE LE ROY, D. M. P.

Un jeune homme de 24 ans, après différentes causes d'épuisement, fut attaqué d'une fievre putride maligne au commencement de Juillet de cette année. Les symptômes étoient un abbatement de forces considérable, un pouls beaucoup plus lent que dans l'état naturel, un crachement de sang, sans chaleur à la poitrine, un vomissement de bile d'abord jaune, ensuite verte & œrugineuse. La matiere des déjections étoit très-fétide. Il sembloit que le principe de la vie étoit épuisé & que toutes les humeurs étoient en dissolution. Tous ces symptômes devinrent plus graves, malgré les secours qui paroissoient les plus appropriés, & au point que presque tout sentiment sembloit détruit. Lorsqu'on leva les véficatoires que j'avois fait appliquer, la chair de dessous la pellicule étoit blafarde & insensible. Le mouvement étoit presque totalement aboli; le pouls étoit très-foible. On agitoit le malade sans qu'il pût ouvrir les yeux. Si on levoit les paupieres, on voyoit les pupiles très-dilatées. La langue muqueuse & épaisse ne pouvoit sortir de la bouche. Les genoux, les cuisses, le visage & les mains étoient froids. Il rendoit depuis 7 à 8 jours ses urines & ses excrémens involontairement. La décomposition des humeurs paroissoit être au dernier période, & son corps exhaloit déja une odeur cadavreuse. La plaie des véficatoires & le scrotum étoient presque atteints de gangrenne. Il seroit difficile d'avoir des exemples d'une putridité aussi exhaltée dans aucuns corps vivans. J'avois employé les antiseptiques & les cordiaux les plus puissans; enfin d'après le précepte de Celse, résolu de mettre en usage un remede douteux, plutôt que de n'en employer aucun, je tentai le phosphore.

Je le prescrivis à la dose de 2 grains fondus dans une cuillerée d'huile de lin mêlée à 2 onces de looch composé avec l'eau où avoit séjourné le phosphore. M. Lebel, Apothicaire, prépara ce remede. On en donna dans la nuit du 23 Juillet, une cuillerée d'heure en heure au malade. A la visite du matin, je lui trouvai de la chaleur, le pouls rétabli, la plaie des véficatoires ayant suppuré. Les jambes étoient sensibles. Les deux gardes (car une seule ne suffisoit pas) me dirent qu'à mesure qu'elles lui avoient administré ce remede, elles l'avoient vu sensiblement revenir à la vie. Une d'elles eut une frayeur extrême, parce qu'en donnant ce médicament loin de la lumiere, une partie étoit tombée sur le menton du malade, ce qui lui fit croire que c'étoit du feu.

Dès le lendemain, le malade demanda

à évacuer de l'urine & à aller à la selle. Il y eut un peu de fievre & du délire que je regardai d'un heureux présage. Ce remede fut réitéré six fois dans l'espace de sept jours. La derniere, on le donna en lavement. Depuis cette époque, le malade est revenu de jour en jour & s'est parfaitement rétabli. Son pere, Maître en Chirurgie au Mans, qui étoit venu à son secours, a été témoin de cette cure, ainsi que M. le Coinrre, Médecin, mon éleve.

La convalescence de ce jeune homme m'a présenté des phénomènes qui pourront éclairer sur les effets du phosphore. Le bruit de son trépas & de son enterrement s'étant répandu dans le public, une lettre qu'il m'écrit de Savigné-l'Evêque, dans le Maine, du 15 Août, m'apprend son parfait rétablissement & toute sa reconnoissance. » On ne croiroit jamais, » dit-il, que j'aie essuyé, depuis si peu » de tems, une maladie aussi cruelle que » celle dont vous m'avez tiré; il ne m'en » reste pas la moindre trace & je me » porte à merveille, &c ».

Signé, *Boisquetin*, fils.

Réflexions sur l'usage de ce remede.

Le phosphore, dira-t-on, peut être nuisible. J'avoue que ce remede ne doit point être administré sans principes sur sa nature & sur son action. A en juger par la vue & ses effets à l'air libre, on le croiroit un remede incendiaire. Kunkel qui fit, après Brand, ce soufre singulier, en l'appliquant à l'économie animale, sembla renouveller la fable de Prometée. Il fit un mystere de ce médicament de sa composition. Avec des pilules lumineuses il guérissoit, dit-on, certaines maladies désespérées. Trois Méd. Allemands ont, comme Kunkel, donné à l'intérieur le phosphore, mais en substance & mêlé à des confections à la dose de 12 grains, ce qui me paroît extrême. Je l'ai pris moi-même en substance à la dose de 3 grains dans de la thériaque. J'ai déja essayé à l'intérieur le sel microcosmique ou sel essentiel de l'urine. Je n'en ai remarqué que de bons effets. J'ai donné le phosphore à des animaux à des doses qui étonneront; je comptois ne publier cette derniere observation qu'avec celles du même genre; mais la publicité que lui a donné l'Apothicaire, m'a forcé à la publier moi-même. Les loochs me paroissent le véhicule le plus convenable à ce remede, que je crois avoir administré le premier en France.

D'après mes principes, selon les divers états de l'acide & du phlogistique dans l'économie animale, je donne l'acide & le phlogistique, & autant que je le peux je les choisis dans le reigne animal. On peut enleve aux remedes phosphoriques leur odeur insupportable & faire les pilules de Kunkel. Je me propose de publier sur ces matieres un mémoire qui mettra les Médecins en état de juger si, comme on l'a dit trop précipitamenr, mon succès est dû à une heureuse témérité.

Signé, Alphonse le Roy, D. M. P.

AVIS.

On apprend par les affiches de Poitiers, que M. Gilles de la Toutette, Maître en Chirurgie, a donné avec beaucoup de succès dans des nodosités survenues aux poignets & aux doigts après une attaque de goutte, les pilules de Belloste à petite dose & combinées avec le savon, ayant soin de purger le malade tous les 8 jours avec les mêmes pilules sans savon, de donner des douches 3 ou 4 fois le jour sur les parties avec une eau savoneuse tiede & en joignant à ces secours l'usage des farineux & la diette blanche.

Notice des Livres de Méd. &c. publiés chez l'Étranger, depuis 1774.

Om chemiens nyärte framsteg &c, c. à d. *les progrès les plus récens de la Chymie*; discours prononcé par M. *Tob. Bergman, &c. in-8°.* de 48 pag. A Stockholm, chez Lange, 1778.

Ce discours que M. Bergman a prononcé, au mois de Novembre 1777, en se démettant de la présidence de l'Acad. Roy. des Sc. de Stockholm, a pour objet de faire voir les progrès & les découvertes faites en chymie depuis peu de tems. Ce morceau très-intéressant auroit fait le plus grand plaisir, si M. B. eut nommé les auteurs de ces découvertes & marqué les époques où elles ont été faites. Mais comme il y a la plus grande part, c'est vraisemblablement par modestie qu'il a évité de se nommer. Nous allons suppléer à ce qui manque à cet égard, autant que nos connoissances nous le permettront. Voici l'énumération de ces découvertes.

L'art de contrefaire plusieurs especes

de pierres, telles que le spath fusible, le quartz & le crystal de roche, est dû à MM ... Achard de Berlin. (Cependant ces faits ne sont pas suffisamment confirmés). On a des idées plus justes sur la crystallisation des sels; on en est redevable principalement à MM. Linnée, Romé-de-Lile & ensuite à M. Bergman. La maniere de corriger les terres les unes par les autres pour les rendre plus propres à la nourriture des végétaux &c, est due primitivement à Vallerius & aux Agriculteurs Anglois, ainsi qu'à M. Pott. La volatilisation ou destruction du diamant d'abord tentée sous les yeux du grand Duc de Toscane, Côme III, ensuite de l'Empereur François Ier., a été enfin exécutée par les Chymistes François, parmi lesquels M. d'Arcet a la plus grande part. On a acquis une connoissance plus parfaite, des principes constitutifs de plusieurs sels: découverte d'un acide dans le spath fusible par M. Schéel; du phosphorique & méphitique, le phosph. principe du spath, du diamant &c, cause de cohésion, par M. Sage; de l'acide de l'arsenic du sucre du borax, par Bergman. On doit mettre au nombre des découvertes, les expériences faites avec l'air fixe, par Priestley & surtout Bergman, &c.; l'indivisibilité des acides minéraux, à l'exception de l'acide marin qui contient le phlogistique (1); les essais avec les substances sulphureuses, dont on ne connoît que deux principes acides, l'acide vitriolique & celui du phosphore: découverte faite en Suede, de quatre nouveaux métaux; (nous ne connoissons que le *nikel* découvert par Cronsted, & le *magnesi*, c. à. d. celuiqu'on tire de la manganese, par Gahn) (2); la terre qu'on tire de l'eau & que M. B. regarde comme une substance étrangere à cet élément: trois especes d'air découverts dans l'atmosphere, un air pur, un air impur & l'acide aërien qui en fait à-peu-près la 16e. partie, ce qu'on doit principalement aux travaux de Priestley, Bergman & Lavosier; la découverte des sels alkalis-fixes & volatils tout formés dans les végétaux, dont on est redevable d'abord à MM. Duhamele & Grosse, ensuite à Margraaf, Rouelle, Vogels, &c.; le dissolvant du caoutchouc ou résine élastique, qui est l'éther découvert par M. Macquer; l'acide tiré des fourmis & dont on fait un excellent vinaigre, (Margraaf); la dureté des os dépendante de l'acide phosphorique uni au principe calcaire, par Schéele; la connoissance des principes constitutifs du calcul urinaire formé du mélange intime d'un acide semblable à celui du sucre, avec une substance muqueuse, est due à M. Bergman; la possibilité de faire un blanc de baleine avec l'huile de poisson, due au même.

M. Bergman auroit pu ajouter à cette liste sa table des affinités, qui est le resultat de trente mille expériences faites avec le plus grand soin; sa découverte importante sur l'acide marin qui devient le vrai dissolvant de l'or lorsqu'il est dépouillé de son phogistique, (l'eau regale n'attaque l'or que par le latus de l'acide marin privé de ce phlogistique, dont l'acide nitreux s'empare.) Pour en dépouiller l'acide marin, M. Bergm. le fait passer sur la manganese qui en est très-avide, & qui laisse cet acide à nud. Alors il est très-propre à dissoudre l'or sans intermede.

(1) Ce phlogistique y fut découvert en 1774 par Schéele, au rapport de Bergman, voyez mémoire d'Upsal.

(2) Voy. les mém. inférés parmi ceux de l'Acad. de M. Sage, qui regarde ces substances comme des mêlanges de minéraux.

Suite des Recherches & observations de la Société médicale de Londres.

Le 4e. volume qui parut en 1771, contient 1o. une observarion de Balfour, Chir. d'Edimbourg, sur une tumeur survenue au tibia à la suite d'un coup & qui causa la mort du malade; 2°. des remarques sur l'usage des eaux de Seltz, par le Dr. Brocklesby, dont il résulte que ces eaux, associées au lait d'ânesse & à l'elixir de virriol à la dose de quelques gouttes sur chaque verre, ont rétabli une personne attaquée de fievre lente & de sueurs nocturnes, à la suite de concrétions calcaires rendues par l'expectoration & remédié seules aux restes d'une fievre miliaire; 3o. plusieurs observations sur l'hydrocephale (1) in-

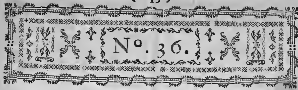
(1) L'hydrocephale interne se manifeste surtout par une cephalalgie accompagnée de douleurs aux jambes, d'un sommeil court & interrompu, d'un pouls irrégulier, d'un gonflement des paupieres & d'une plus grande saillie du globe de l'œil, qui ne peut ordinairement supporter la lumiere. La cure, lorsqu'elle peut avoir lieu, est la même que celle qu'on employe pour les vers, suivant Fothergill, & suivant Watson par les laxatifs & les diurétiques. Depuis cette époque, on a employé avec succès en Angleterre contre la même maladie, les frictions mercurielles.

terne avec les moyens d'y remédier, par les DD. Fothergill & Watson ; 4o. un exemple de rupture de la vessie causée par une suppression d'urine, par Hey, Ch. ; 5°. la cure d'une sciatique opérée par l'usage du calomel (espece de mercure doux) mêlé avec la conserve de roses ; 6o. des observ. de Furr, Ch. de Plymourh, sur l'usage avantageux de l'opium & des antispasmodiques dans le spasme des muscles de la machoire inférieure, & sur celui de la cigue appliquée intérieurement & extérieurement dans les engorgemens du foye & de la rate dans l'hydropisie ; 7°. la description d'une hémiphlégie ; 8°. des remarques du D. Fothergill, sur la nécessité de faire boire suffisamment les hydropiques, en les soutenant par les cordiaux, pour faire ensuite avec succès la ponction & donner es toniques ; 9o. un mémoire sur l'effet qu'a le quinquina de durcit les matieres des intestins & sur les accidens qui en résultent ; 10o. la description d'une rougeole accompagnée de fievre putride observée à Londres en 1763 & 1768 & dans laquelle la saignée ne réussissoit point, par le D. Watson ; 11o. une relation sur les fievres bilieuses qu'on observe dans les voyages aux Indes orientales, par Badenoch ; 12o. une nouvelle méthode de faire l'amputation du pied un peu au-dessus des malléoles, par Ch. White, Chir. (avec fig.) ; 13o. la description d'un bubonocele accompagné de symptômes extraordinaires avec des remarques sur l'usage externe de la carotte dans les ulceres vénériens, scorbutiques &c. dont il résulte qu'il faut employer cette racine en automne, pour en obtenir les meilleurs effets ; 14o. des expériences tentées par Heygarth, sur la cire des oreilles, d'où il suit que l'eau, chaude surtout, est le meilleur dissolvant de cette humeur qu'il y ait ; 15o. un mémoire du Doct. Dickson, sur l'usage avantageux du nitre mêlé à la conserve de roses & au blanc de baleine dans la cure du crachement de sang ; 16o. un exemple de miserere mortel, par Huck ; 17°. des réflexions pratiques sur l'usage dangereux de tous les baumes dans les ulceres internes & externes, par le Doct. Fothergill ; 18°. une défense de Sydenham contre les reproches de Morton & de Mead, sur le nombre des morts & sur le traitement de la rougeole, par Thom. Dickson ; 19o. plusieurs exemples des suites funestes de l'opération césarienne ; par le D. Cooper & Thompson, Chir., 20o. des remarques pratiques du D. Fothergill, sur le traitement des phthisies pulmonaires & sur le regime qui convient aux malades ; 21o. la description d'une fievre putride observée sur les blancs & les Negres, aux Barbades, par le Doct. Sandiforr ; 22o. un extrait d'une lettre du D. Thompson au D. Hunter, sur un épanchement de sang dans le péricarde ; 23o. une observation sur l'effet avantageux d'une incision à l'aponevrose du biceps dans une plaie avec déchirement des parties, par Wilmer ; 24o. une observation sur l'insensibilité des tendons, par Teckel, Chir. ; 25o. un précis de la méthode la plus avantageuse de traiter les ulceres des jambes, avec les bandages & l'extrait de saturne, par J. Else ; 26o. un rapport sur les effets avantageux d'une décoction d'orge (*) dans les ulceres de mauvaise qualité, par le Docteur Rusch, Profes. de chymie à Philadelphie ; 27o. une observ. du D. Nicolson, sur l'effet impuissant de l'extrait de cigue & de la carotte en cataplasme dans les cancers adhérens & ouverts ; 28o. une obs. sur l'extirpation d'une tumeur enkystée survenue dans l'orbite, par Bromfield & Ingram, Ch. ; 29o. des lettres de White & d'Armiger, Ch. adressées au D. Hunter, sur des anévrismes variqueux de la veine basilique où l'on observoit le battement arteriel ; 30o. un rapport sur un renversement de matrice avec rupture de vessie dans la grossesse, par Lynn, Chirur. ; 31o. une obs. sur une fracture simple du tibia, sur une femme de 22 ans, grosse de 2 mois, chez laquelle le calus ne se forma qu'après l'accouchement, par Edward Alanson, Chir. On fait remarquer que dans une fracture au fémur chez la même femme, quelque tems auparavant, mais dans une circonstance différente de celle-ci, le calus s'étoit formé au tems ordinaire.

La suite à l'ordinaire prochain.

(*) Pour la préparer, suivant Rusch, on prend 5 ou 4 cuillerées de farine d'orge qu'on fait bouillir dans environ une pinte d'eau. On y ajoute une ou deux cuillerées de vin & un peu de sucre candi.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 5 Septembre.

S. LXXII.

Anethum ventos prohibet, minuitque tumores.
Ventres repletos pravis facit esse minores.

L'aneth qu'avec l'anis il ne faut pas confondre,
Dissipe les vents, les tumeurs,
Même il a la vertu de fondre
D'un ventre gros & dur les mauvaises humeurs.

Séance publique de la Société Royale de Médecine.

La Société Roy. de Médecine a tenu le 31 Août son assemblée publique au Louvre. M. Vicq d'azyr, Sécretaire perpétuel, a ouvert la séance par la proclamation des prix proposés en 1778 & par l'annonce de ceux que la Société doit décerner en 1780 & 1781.

Celui dont le sujet étoit: *existe-t-il véritablement une fievre miliaire essentielle & distincte des autres fievres exanthématiques &c*, proposé par M. Lépec de Lacloture, a été adjugé à M. Aufauvre, Doct. en Méd. de l'Université de Montpellier, résidant à Vichy en Bourbonnois.

Parmi les mémoires envoyés pour concourir au prix proposé sur le traitement de la gonorrhée & de la gale, un seul a fixé l'attention de la Compagnie. Elle a nommé des Commissaires pour faire, avec toute la prudence possible, l'essai de la méthode annoncée pour la guérison de la gale & sur l'efficacité de laquelle elle prononcera dans sa prochaine séance publique.

Le premier prix d'encouragement consistant en un double jetton d'or, a été adjugé à M. Raymond, associé Regnicole à Marseille, qui a envoyé un mémoire très-détaillé sur la topographie de cette ville, sur le tempérament & les maladies de ses habitans.

Le second prix, consistant en un jetton d'or, a été remporté par M. Didelot, Chir. Correspondant de la Société à Remiremont, auteur d'un mémoire contenant la description topographique & médicale des vosges.

Le premier accessit a été décerné à M. Barrere, Méd. de l'Hôpital militaire à Montlouis.

Le second accessit a été partagé entre M. Villar, Méd. très-versé dans la Botanique, & Correspondant de la Société à S. Bonnet en Dauphiné, & M. Flaugergues fils, Méd. à Viviers en Vivarais.

La Société avoit demandé un tableau des maladies aigues & chroniques auxquelles les bestiaux sont sujets dans chaque pays. Elle a reçu plusieurs mémoires sur cet objet, parmi lesquels elle a distingué 1o. celui de M. Gastelier, associé Regnicole à Montargis, qui a remporté le premier prix d'encouragement dans cette partie, consistant en un double jetton d'or; 2o. celui de M Gallot, Méd Corresp. de la Société, à S Maurice-le-Girard, en Bas-Poitou, qui a obtenu le second prix, consistant en un jetton d'or; 3o. celui de M. Didelot, Chir. à Remiremont, qui a obtenu l'accessit.

La Société avoit annoncé en 1778, pour sujet d'un prix qui devoit être distribué en 1780, la question suivante: *Etablir 1o. par l'analyse chymique, quelle*

est la nature des remedes antiscorbutiques proprement dits ; 2o. par l'observation, quel doit être leur usage & leur combinaison dans les différentes especes & complications du scorbut ?

L'époque de la distribution de ce prix a étéreculée d'un an, conformément aux intentions de Mlle. Guerin qui a destiné par son testament une somme de 600 liv. à cet usage. Les mémoires seront remis avant le premier Juin 1781.

La Société désire toujours qu'on lui envoye, pour concourir aux prix d'encouragement, des mémoires, 1°. sur la description topographique & médicale des différentes Villes & cantons de la France; 2°. sur l'analyse & les effets des eaux minérales; 3°. sur les maladies des artisans; 4°. sur les maladies aigues & chroniques auxquelles les bestiaux de toute espece sont sujets.

Elle distribuera dans ses séances publiques, des prix proportionnés au mérite & au nombre des mémoires qui auront été envoyés.

Après avoir fait les diverses annonces ci-dessus, M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de M. Arnault de Nobleville, associé Regnicole à Orléans, mort le 29 Janvier 1778. Ce Médecin, auteur du *Manuel des Dames de la Charité*, de la continuation de la *matiere médicale* de Geoffroy, d'un*cours de Médecine* d'après les leçons de M. Ferrein,&d'un*Traité sur le Rossignol &c*, s'étoit rendu recommandable par son humanité & par des établissemens utiles que la ville d'Orléans doit à son zele & à sa bienfaisance.

M. de Lassonne a lu ensuite un mémoire *sur les moyens aussi efficaces que prompts & faciles de remédier à des accidens graves qui surviennent assez fréquemment dans les petites-véroles & rougeoles de mauvais caractere.*

M. Mauduyt a lu lePrécis historique d'une épidémie qui a regné pendant l'hiver dernier à Bois-le-Roy, près Annet en Normandie, extrait par M. Geoffroy, du mém. de M. Galleron, Corresp. de la Société à Yvry, qui a traité & décrit cette maladie. Ce Médecin l'a principalement attribuée à l'usage que les habitans de ce pays ont fait de la viande de moutons morts du claveau. La rapidité avec laquelle cette épidémie a fait des progrès, la grande mortalité qu'elle a occasionné & la maniere dont on y a mis fin en faisant désinfecter partout & en allumant autour du village des buchers de bois de genievre, ont fait penser à la Société que cet objet étoit digne d'être communiqué au public.

M. Daubenton a fait la lecture d'un mémoire *sur le régime le plus nécessaire aux bêtes à laine.* Tout ce qui concerne la nature & la quantité des alimens propres aux moutons y est déterminé par des expériences aussi curieuses qu'elles sont précises & exactes. Les tithimales & la brinnne sont constamment rejettés par ces animaux, qui mangent au contraire avec avidité les renoncules, même la scelerate & la tubereuse. Ce mémoire intéressant est terminé par la description d'un espece de choux que l'on peut avoir en abondance sans le semer, sans le transplanter ni l'arroser, qui résiste à la gelée, qui se multiplie par boutures & qui est aussi inconnu aux Naturalistes qu'aux Agriculteurs.

M. Vicq d'Azyr a lu ensuite l'éloge du célebre M. Macbride, Doct. en Méd. & Chirurgien à Dublin, associé étranger de la Société Roy. de Méd. mort le 28 Décembre 1778, âgé de 53 ans.

M. l'Abbé Tessier a lu un mémoire *sur les inconvéniens qui résultent de la construction vicieuse des étables.* Après avoir exposé les maladies qu'elle occasionne & avoir rapporté des observations nombreuses & des expériences en grand, faites dans la Beauce, il a donné le plan d'une étable bâtie de la maniere la plus avantageuse pour la santé des bestiaux & la plus utile pour les cultivateurs.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de M. Carrere. *sur les propriétés de la douce amere* (solanum scandens) *dans le traitement de plusieurs maladies & principalement dans celui des maladies dartreuses.* Ce Médecin a rendu compte de ses observations sur les vertus de cette plante dont il recommande surtout d'employer les riges. Il en indique la préparation, les doses & la maniere de prévenir les accidens qu'elle pourroit occasionner.

Si le tems l'eut permis on auroit entendu la lecture d'un mémoire *sur l'acide des tamarins, & sur plusieurs autres acides végétaux*, par M. de Lassonne le fils, & celle d'un autre mémoire *sur la meilleure maniere de préparer les savons acides*, par M. Cornetre.

La Société a fait distribuer, dans cette séance, un second avis au public concernant les remedes pour lesquels on demande des permissions ou brevets. Cet

avis est très-détaillé. Il contient l'extrait des rapports faits sur un très-grand nombre de remedes qu'elle a examinés & rejettés. La Société se fait un devoir de faire connoître au public, par la voye de l'impression, tous les jugemens qu'elle porte à cet sujet, soit afin de remedier aux abus énormes qui résultent de la distribution, de la préparation dangereuse de certains remedes, soit afin de recevoir elle-même les éclaircissemens sur les objets dont la connoissance lui a été attribuée par le Gouvernement.

Nous donnerons dans la feuille prochaine la liste des possesseurs de recettes, charlatans ou empiriques dont les remedes ont été rejettés.

Séance publique de l'Académie de Dijon, tenue le 8 Août 1779.

M. Maret, Doct. en Médecine, Secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par la proclamation du prix dont le sujet étoit, *de déterminer ce que c'est qu'un spécifique, d'indiquer ceux que l'expérience a fait connoître, d'expliquer leur maniere d'agir, d'exposer la méthode à suivre dans leur administration & de désigner enfin les maladies contre lesquelles on desire encore des spécifiques.*

Le mémoire qui a été couronné est de M. Camper, Doct. en Méd. Professeur d'Anatom. & de Chirurg. à Amsterdam, associé étr. de la Soc. Roy. de Méd. de Paris &c, résidant à Francker. Celui qui a obtenu l'accessit est de M. Jaubert, Doct. en Méd. à Aix en Provence, corresp. de la Soc. Roy. de Méd. de Paris &c. C'est pour la 2e. fois que ce Médecin obtient cet avantage à l'Acad. de Dijon. On sait que cet Auteur a déja remporté le prix qu'avoit proposé la Soc. R. de Méd. de Paris sur le traitement des fievres exanthématiques. On a fait une mention honorable du mémoire qui a pour devise, *ardua vincit honos, &c.*

M. de Morveau a lu des réflexions sur quelques passages de la vie de Seneque. M. Tartelin, un mémoire sur les affinités des différentes résines avec l'esprit de vin. La séance a été terminée par une notice de l'histoire *Météoro-nosologique* de l'année 1778, que M. Maret a faite & par l'exposition des tableaux qui en sont partie.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Suite des Recherches & observations de la Société médicale de Londres.

Dans le 5e. & dernier volume qui a paru en 1776, on annonce dans la préface qu'une espece de rhubarbe qu'on assure être le véritable *Rheum palmatum* Lin. & qu'on cultive déja dans plusieurs endroits de l'Angleterre, y fixe dans ce moment l'attention des Médecins, mais qu'on n'a pas encore assez de faits ni d'observations pour porter un jugement certain sur les qualités de cette rhubarbe comparée avec celle du commerce & qu'on aura soin de rendre compte au public des observations faites à ce sujet.

On trouve dans le corps de l'ouvrage 1o. des expériences de Hey, Chirurgien, sur l'électricité médicale, dont il résulte que ce moyen mis en usage (1) chez plusieurs sujets attaqués d'amaurosis (goutte sereine) & de trouble à la vue, presque tous ont recouvré l'usage de ce sens, en tout ou en partie & qu'un seul qui avoit une carie aux vertebres cervicales &c, est mort; 2o. des remarques sur les fievres bilieuses & sur l'inoculation, par le D. Rusch, Méd. à Philadelphie, d'où il suit que dans ces sortes de fievres le tartre émétiq. à petite dose au commencement, ou bien le sel de Glauber ou d'Epsom, lorsque les symptômes sont violens, & le quinquina à la fin sont les plus grands secours, & qu'avant d'inoculer, la méthode de l'Auteur est de tremper le fil impregné de virus variolique dans l'eau froide; 3o. la description & la figure de l'écorce de Winter, par les DD. Fothergill, Solander & Morris; 4o. des observ. sur l'usage de la dreche dans le scorbut de mer, par le D. Badenoch, dont le résultat est qu'en général la dreche, préparée suivant la méthode du D. Macbride, est une boisson efficace dans le scorbut, qu'elle soulage sensiblement ceux qui en sont attaqués, mais qu'elle n'en opere point la cure; 5o. la description d'une maladie dangereuse survenue à une personne nerveuse pendant sa grossesse; 6o. un rapport sur la guérison d'une fracture du crâne, communiqué par Sharp, Chirurgien; 7o. la description de deux cas de tumeurs sanguines avec gangrene aux parois du vagin après l'accouchement, par le D. Macbride; 8o. l'histoire d'un asthme produit par une tumeur placée en-

(1) Sa méthode est, après avoir isolé le malade, de tirer des étincelles autour des orbites, principalement sur les branches de la 5e. paire de nerfs pendant environ une heure & de donner après quelques légeres commotions dirigées des sourcils & des pometes à l'occiput & d'une temple à l'autre, & d'aider l'effet de l'électricité par des bols de calomel & de camphre incorporés avec la conserve de Kynorrhodon.

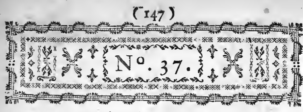
tre la trachée artere & l'œsophage qui causa la mort du malade, par le Doct. Rusch. (voy. une observ. semblable dans Morgagny, lettre xv, art. 13); 9o. plusieurs cas de renversement de l'uterus, par Hooper & Bird, Chir.; 10. un récit des effets efficaces de la cigue dans les squirres & les ulceres, par le D. Douglas; (sa méthode consiste à en associer l'extrait avec le savon); 11o. une observ. sur un hydrocephale (fig.) monstrueux & mortel, par Loftie, Chir. à Cantorbery; 12o. de nouveaux exemples de guérison de douleurs de la face opérée par l'extrait de cigue, par Fothergill; 13o. deux cas, l'un d'hydatides formées dans la cavité de la poitrine & rendues par l'expectoration, l'autre de mort subite causée par la rupture de la veine cave, par le Doct. Doubleday; 14o. la description (avec fig.) de l'arbre (espece de *mimosa* de Lin) qui produit l'extrait connu sous le nom de *cachou* ou *terra japonica*, avec la maniere de préparer cet extrait avec le bois de l'arbre, par le D. Fothergill; 15o. des remarques pratiques sur la maniere de conduire les femmes prêtes à perdre leurs mois, par le même; 16o. l'histoire d'une carie monstrueuse des os du crâne, (avec fig.) devenue mortelle, par Wathen, Ch.; 17o. un cas très-détaillé & des réflexions sur le traitement d'une hydrophobie, terminée par la mort, par Fothergill; 18o. l'histoire d'une opération césarienne dont l'événement fut également funeste, par le D. Cooper; 19o. deux cas de squinancie de poitrine, (*angina pectoris* (1)), par le Doct. Fothergill; 20o. un cas de ramollissement des os semblable à celui de la femme Suppiot, par Thompson, Chir.; 21o. des tables de mortalité occasionnée par la petite-vérole dans les différens périodes de la vie, les différentes saisons de l'année & les différens sexes, tirées des registres de la Paroisse Collégiale de Manchester & d'autres extraits mortuaires; dont il résulte que dans les premiers mois de leur naissance, les enfans sont peu susceptibles de cette maladie, qu'ils le sont beaucoup dans les trois premieres années, & que la p. vérole est très-dangereuse alors, à cause de la dentition; que passé la 3e. année elle est moins meurtriere; que dans un intervalle de 6 ans depuis 1769 jusqu'à 1774, cette maladie a été plus funeste aux filles qu'aux garçons à Manchester; que la proportion entre le nombre des victimes par la petite-vérole & celui de morts de maladie de toute espece, a été d'environ 140 sur 1000, c. à. d. d'un 7e.; que depuis 1762 jusqu'à 1772, cette proportion, année commune, a été à Londres de 109 sur mille ou d'un 9e. & qu'à Ackworth, dans le Comté d'Yorck, elle n'a été pendant vingt ans que dans le rapport d'un à dix-neuf (1); 22o. d'autres tables de mortalité causée par la rougeole, par le même; 23o. des remarques sur le traitement des personnes mordues par les animaux enragés, par le Doct. Fothergill, dont il résulte que l'immersion du corps dans l'eau de mer est fondée sur des principes faux & incapable de préserver de la maladie; que le remede d'Ozmskirk, recommandé pour ce mal, a manqué plusieurs fois son effet; que les mercuriaux sont également inefficaces comme préservatifs; que la poudre antilyssus, le remede de Tonquin, sont dans le même cas & que le préservatif sur lequel on doit le plus compter, est l'application du vésicatoire dont on entretient la plaie ouverte pendant longtems; 24o, des expériences & des observations sur l'urine dans le diabetès, par le Doct. d'Obson, dont le résultat est que l'urine dans ce cas contient une substance susceptible des fermentations vineuse, acide & putride, qui participe plus de la nature du chyle & du lait que de tout autre fluide animal, que cette substance a une faveur douce & que c'est par la perte de cette matiere sucrée ou nutritive qui passe continuellement par les voies urinaires aux dépens des autres parties, qu'on peut rendre raison du dépérissement, quelquefois très-prompt, auquel les malades atteints de l'incontinence d'urine sont sujets.

La suite & la fin à l'ordinaire prochain.

(1) C'est ainsi que le Doct. Heberden a désigné une affection spasmodique très-douloureuse & très-dangereuse de poitrine, dont les principaux symptômes sont une difficulté de respirer qui menace de suffocation subite, surtout lors des exercices du corps & lorsque l'estomac est plein, & qui paroît avoir son siege dans les muscles qui reçoivent les nerfs de la 6e. paire.

(1) L'Auteur, suivant l'usage de quelques Médecins Anglois, tire de ces tables des inductions en faveur de l'inoculation & se plaint de ce qu'on ne l'adopte pas dans toute l'Angleterre, sans faire attention qu'avant l'époque de l'inoculation à Londres, la mortalité causée par la petite-vérole n'avoit jamais été au-delà de 70 sur mille morts de maladie de toute espece, & que depuis cette époque, elle se soutient à Londres à plus de 100 sur mille.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 12 Septembre.

S. LXXIII.

CONFORTAT stomachum, ventum removet coriandrum.
Pour l'estomac vous pourrez prendre
De la graine de coriandre :
Les vents par sa présence, ou par haut ou par bas
Sortent sans bruit ou bien avec fracas.

SECOND AVIS *au Public de la Société Royale de Médecine, concernant les remedes pour lesquels on demande des permissions ou brevets.*

La Société, afin de mettre le Public dans le cas de n'être point trompé par les distributeurs des remedes auxquels elle a refusé son approbation, soit parce qu'elle les a jugés dangereux ou inutiles, soit parce qu'elle les a trouvés absolument semblables à ceux qui sont prescrits dans les dispensaires &c, croit devoir publier un état des préparations médicinales qu'elle a rejettées. Il se distribue plusieurs remedes dont la Société n'a point encore pris connoissance ; il y en a d'autres de l'examen desquels elle s'occupe. Elle donnera à ce sujet de nouveaux avis. Les seules préparations avouées par la Société sont celles dont les possesseurs ou distributeurs peuvent présenter une approbation extraite de ses registres & signée de son Sécretaire. Elle se propose de suivre ce travail avec tout le zele que cet objet important exige & elle publiera un état indicatif des remedes qu'elle aura approuvés.

LISTE *des Remedes auxquels la Société, après l'examen, n'a pas jugé à propos d'accorder son approbation.*

Pomade pour faire croître les cheveux. . . . par le sieur *Agnian Cornette.*
Poudre céphalique pour rappeller la mémoire, &c. . . . par le sieur *André Honoré.*
Huile philosophique. . . . Elixir magnifique. . . . par le Sr *Angel Ravati.*
Esprit-de-vin pour les maux de tête, migraines, douleurs des membres. par M. *Barbier.*
Tisane purgative & vermifuge. . . . par le sieur *Barge*, à Lyon.
Remede pour fortifier les nerfs, pour les douleurs, meurtrissures, &c. par le sieur *Bastacq.*
Piece d'estomac contre les indigestions, les coliques, asthme, &c. . par le Sr *Baussan.*
Eau anti-vénérienne. . . Liqueur anti-gonorrhoïque . . . par le St *Belmain.*
Remede pour purifier le sang. . . . par la dame *le Bœuf.*
Poudre fébrifuge & cordiale contre les maladies des bestiaux. . . . par le sieur *Bourdin.*
Remede anti-goutteux, distribué à Marseille. . . . par M. *Boutoux.*
Différens remedes auxquels on attribue diverses propriétés. . . par le sieur *Brisemoutier.*
Remede pour la guérison des laits répandus. . . . par la dame *Clodieu.*
Racine contre les douleurs de dents. . . . pat la dame *Crémo.*
Eau cordiale & Baume philosophique. . . . par le sieur *Cruchet Salomon.*
Surpoint pour la guérison des engelures . . . par le sieur *Datte.*
Poudre purgative & vermifuge. . . . par le sieur *Denville.*
Eau de beauté. . . . . pat la veuve *Dorbergue.*
Recueil de différentes recettes prises de divers Auteurs. . par le sieur *Dupuy.*
Poudre contre les hémorragies. . . . par le sieur *Faynard.*
Différens remedes, distribués à Epernay. . . par le Sr *Fédeau.*
Onguent contre les ulceres chancreux, les vieilles plaies, &c. . par la dame *Floris.*
Pierre admirable contre les maux de tête & des yeux. . . par le sieur *Frémondeau.*
Elixir. . . . . . pat la dame *Garnier.*
Eau, dite de Villars ou de Santé. . . Tisane pour la gonorrhée, &c. par le sieur *Gigandet.*

Remede contre les maladies vénériennes.	par le sieur *Goulu.*
Elixir, Baume... Eau lunaire contre la gangrene, les ulceres, les abscès, &c.	par le Sr *Grand'orge.*
Huile & Tisane contre la toux.	par la dame *Granger.*
Différens remedes, dits vulnéraires.	par le sieur *Guillot.*
Poudre anti-vermineuse.	par le Sr *Guyot*, à Songy.
Thé, dit balsamique.	par le sieur *Guyot.*
Remedes contre la rétention d'urine, la paralysie, &c.	par le sieur *Harel.*
Poudre contre la galle.	par le sieur *Jallerat.*
Opiat & Poudre pour la guérison des dartres, cancers. &c.	par le Sr *Jeudy.*
Clous sympathiques contre les douleurs de dents.	par le sieur *Jonville.*
Remede fébrifuge & vermifuge ou dépuratif.	par le sieur *Julien.*
Eau spiritueuse, dite d'Angleterre.	par le sieur *Lahoussaie.*
Poudre capitale contre toutes les affections de la tête.	par le Sr *Laurent.*
Colier pour faciliter aux enfans le germe des dents, & en empêcher les douleurs,	par le Sr *Macé.*
Boules pour les cauteres.	par le Sr *Maignan.*
Remede lithontriptique.	par le Sr *Manuel*, à Aix.
Remedes contre les dartres, les pertes de sang, hémorroïdes &c.	par le sieur *Mareilly*, à Rosny.
Remede pour la guérison des laits répandus.	par le Sr *Maurice*, Herbor.
Remede anti-vénérien.	par les sieurs *Meurant* & Compe.
Elixir, dit stomachique.	par le sieur *Michelin.*
Pomade pour la guérison des hémorrhoïdes.	par la dame *Monneau.*
Clous sympathiques contre les douleurs de dents.	par le Sr *Ogier.*
Biscuit purgatif.	par le sieur *le Page.*
Poudre sympathique... Opiat pour les dents, &c.	par le sieur *Petillot.*
Baume pour la guérison des rhumatismes.	par le sieur *Perdreau.*
Remede pour la guérison des vapeurs.	par la dame *Pitara.*
Remede purgatif & vermifuge.	par le sieur *Poli de Blanchet.*
Poudre æthiopienne, œconomique, anti-hecticale & vermifuge.	par le sieur *de Pont*, à Loches.
Opiat.	par le sieur *Pottin.*
Sachets propres à prévenir la contagion de la petite-vérole.	par le sieur *Prevost.*
Pomade ophtalmique.	par le sieur *Régent.*
Graisses médicinales.	par le sieur *Renet.*
Esprit contre les douleurs de dents. Remede contre la galle.	par le Sr *Ricci.*
Poudre fébrifuge & vermifuge.	par le sieur *Santon.*
Pomade pour la guérison des humeurs froides.	par le sieur *Sivil.*
Elixir pour la guérison de la colique.	par M. *Soullier.*
Poudre fondante & lymphatique.	par le sieur *Tap.*
Pomade capillaire de Piperruis.	par le sieur *Thomas.*
Parfum anti-épidémique. Parfum cosmétique, dit le lait des abeilles.	par le Sr *Valentino.*
Remede contre plusieurs especes de maladies.	par la dame *VValt.*
Jus, dit de réglisse.	par la Dlle. *de Vaux.*
Puissant résolutif. --- Pilules fondantes.	par le sieur *Vigneul de Mathon.*
Pâte, dite de Guimauve.	par un Particulier de Cambray.
Eau, dite de la Reine d'Hongrie.	par un Particulier de Nancy.
Boules, dites de Nancy.	par un Particulier, rue du Sépulcre.
Baume contre les rhumatismes.	par un Particulier, à Paris.
Préparation contre l'épilepsie.	par un Particulier, à Marseille.

1°. La Société croit devoir ajouter les observations suivantes. Il a été défendu au sieur *de Lauve*, possesseur d'un remede pour le traitement des laits répandus, & au sieur *Denize*, auteur de l'Elixir dit *bienfaisant*, de continuer la distribution de ces préparations.

2°. La Société a nommé des Commissaires pour faire l'examen de la composition anti-vénérienne du sieur *Laffecteur*. Il leur manque une substance végétale que la saison ne leur a point encore permis de se procurer. Ils seront incessamment en état d'achever cette opération, & le public sera instruit de ses effets.

3°. Le sieur *Dimo Stephanopoli* a présenté une Coralline pour les vers, & le sieur *Bruna de Saint-Joseph*, un sel de canal, qui n'est autre chose que du sel d'Epsom. La Société a pensé que ces différentes substances peuvent être utiles dans plusieurs cas; mais que se trouvant chez les Pharmaciens, leurs possesseurs seront obligés de se conformer aux Loix du commerce, & à ce qui leur sera prescrit à cet égard par le Magistrat auquel le Gouvernement a confié la conservation de ces mêmes Loix.

4°. L'espece d'Empyriques la plus dangereuse est celle qui erre de ville en ville & qui se répand dans les campagnes. Le mal qui en résulte est d'autant plus fâcheux, qu'il est presque irrémédiable & qu'il est impossible d'inspecter la conduite de ces distributeurs, dont la route & la demeure sont inconnues. Nous apprenons, avec bien du plaisir au public, que le Gouvernement paroît disposé à détruire absolument cet abus, & que le Ministre a déja donné des ordres pour que les remedes autorisés ne soient distribués que dans des Bureaux fixes, & par des personnes domiciliées, qui puissent être inspectées par les Doyens, Chefs ou Représentans des différens Corps de Médecine avec lesquels la Société a contracté une association de correspondance, ou par les Associés & Correspondans de cette Compagnie.

5°. La Société a reçu différentes plaintes contre plusieurs de ces Distributeurs errans dont il a été parlé dans l'article précédent. Elle ne peut donner aucun renseignement sur la nature de leurs remedes,

qu'elle ne connoît pas; mais ayant reçu les affiches qu'ils répandent avec profusion, ces annonces contenant des assertions peu réfléchies, des promesses téméraires & des éloges outrés de leurs secrets, enfin ces Particuliers n'ayant aucun droit pour faire la vente de leurs drogues, la Compagnie se croit obligée de faire connoître leurs noms au public, & elle se sert même de cette voie pour les sommer de se soumettre à l'examen prescrit par la loi. Les remedes qu'ils distribuent dans les Provinces sont énoncés dans l'état suivant :

Remedes qu'on distribue dans les Provinces, avec le nom des Distributeurs errants.

Un dépuratif du sang contre le mal vénérien & l'hydropisie; des Parfums d'Asie & d'Afrique; Essence qui guérit en six minutes les douleurs de dents. - - par le sieur *Algaron*.
Remede contre la surdité, les maux d'yeux, les loupes, &c.. par le Sr *Beaumont*.
Vermifuge. Baume, Pierre de Ste. Opportune, &c. - - par le Sr *Ch. Morel de l'Isle* & Compagnie.
Un antidote végétal & vermifuge. - - - par le sieur *Fontaine de Belleville*.
Préparation pour la guérison des maladies qui passent pour incurables .- par *le Fort* & Associés.
Huile Botanique. - - - - - - par le sieur *Maffey*.
Elixir végétal pour le traitement des maladies internes & externes, -- par le S. *Malliani*, soi disant Inspecteur général des Opérateurs du Royaume.
Remede pour les maladies de langueur, ulceres, cancers, &c. -- par le sieur *Menager*.
Composition contre le mal caduc, fievres, goutte, mal vénérien, &c - - par le sieur *Ramay*.
Grains de santé correctifs & antidotals; Baume policreste antidotal.. par le sieur *Zenon festi*.
Différens remedes contre les maladies les plus rébelles, &c. -- par les sieurs *Visconti*, *Desmarais*, *Edin*, *d'Angleberne*, *Padouinel*, *Penton*, *de St. Germain*, *&c.*

La Société invite ses Correspondans, & en général tous les citoyens zélés pour le bien public, à lui faire connoître les abus qui pourront être commis par les Empyriques, Opérateurs & Distributeurs de remedes dans toute l'étendue du Royaume.

LIVRES NOUVEAUX.

MEMOIRE *sur la découverte du magnétisme animal, par M. MESMER, Doct. en Méd. de la Faculté de Vienne.* A Geneve, & se trouve à Paris chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. 1779. *in-12.* de 85 p. Prix 1 liv. 4 f.

M. Mesmer appelle *magnetisme animal* la propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'action des corps célestes & de la terre. Sa doctrine, autant qu'on peut l'entrevoir à travers un langage mystique, est fondée sur le principe suivant: comme dans la mer, on observe le phénomene du flux & reflux des eaux, de même dans le corps animal, on observe deux principales modifications que l'Auteur désigne par les mots *intension* & *remission* & qui sont, selon ce qu'il donne à entendre, l'effet de l'influence des astres ou planetes. C'est à la faveur de cette hypothèse, que l'Auteur prétend qu'on peut expliquer les révolutions périodiques des femmes & les mouvemens désordonnés du systême nerveux, que M. Mesmer modere, modifie, rallentit à son gré, sans rien faire prendre aux malades, mais en les touchant seulement ou s'approchant d'eux, & le tout par le pouvoir qu'il a de connoître & de mettre en jeu le principe magnetique animal, parfaitement inconnu au reste des hommes. D'après les principes de l'Auteur, l'Astrologie judiciaire pourroit avoir eu quelque fondement dans l'antiquité. Il dit qu'il a recherché dans les débris de cette science, avilie, selon lui, par l'ignorance, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile & de vrai. Il rappelle une dissertation qu'il publia à Vienne en 1766 sur *l'influence des planetes sur le corps humain*, ses différens avec le P. Hel, Jesuite, & M. Ingenhousze, Inoculateur à Vienne, l'un & l'autre ligués contre lui. Enfin il présente le détail de deux cures opérées par sa méthode, celle de la demoiselle Œsterline, attaquée de convulsions & de suppression de regles, & celle de la demoiselle Paradis atteinte de goutte sereine qui formoit une cécité parfaite.

Pour mettre le principe magnétique animal en jeu avec plus d'activité, M. Mesmer se sert souvent d'un moyen auxiliaire bien simple; il joue de l'harmonica (1) tandis qu'il cause d'ailleurs par des moyens secrets, des ébranlemens à tout le systême nerveux. On doit convenir qu'on ne pouvoit pas trouver une maniere plus agréable de guérir les maladies nerveuses.

ANALYSE *des fonctions du systême nerveux, par M. DE LAROCHE, Docteur en Médecine, de la Faculté de Geneve.* A Geneve & à Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion. 2 vol. *in-8°.* Prix 5 liv. broché.

La réputation de l'Auteur est un préjugé favorable pour tout ce qui sort de sa plume.

(1) Instrument à la mode depuis quelques années, dont le son aigu joint aux autres moyens dont se sert M. Mesmer, peut exciter dans tout le systême nerveux un trémoussement quelquefois avantageux.

Notice des Livres de Méd. &c. publiés chez l'Étranger, depuis 1774.

Fin des Recherches & observations de la Société médicale de Londres.

On trouve encore dans ce dernier volume, 26°. une relation sur la culture du pavot blanc dans la Province de Bahar, par Kerr, Chirurgien de l'Hôpital de Bengale; 27°. des observations sur l'amputation de la jambe au dessus des malleoles, par J. Lucas, Chirurgien, d'où il résulte que sur 9 malades ainsi opérés, il en est mort deux, & que les autres ont été guéris ou étoient entrain de guérison; 28°. une observation sur un corps étranger tiré de l'articulation du genou au moyen d'une ouverture pratiquée aux ligamens capsulaires (1), par Ford, Ch.; 29°. un memoire sur une tumeur enkistée formée dans le scrotum, qui prenoit son origine de l'uretre & qui contenoit de l'urine avec un grand nombre de concrétions calculeuses, par Else, Chir. de l'Hôpital S. Thomas; 30°. un cas de suppression d'urine causé par une escarre formée dans l'uretre à la suite d'une fievre putride, par André, Chir. de l'Hôpital de la Magdeleine; 31°. des remarques ultérieures sur le traitement des phthisies, par le Dr. Fothergill, dont il résulte principalement qu'on ne doit donner dans ces maladies le quinquina & l'elixir de vitriol qu'avec beaucoup de circonspection & que l'usage de l'eau de Bristol peut être avantageux dans le premier degré; 32°. plusieurs cas de renversement de matrice observés par Hooper, Gartshore, Chirurg. avec des remarques sur cette affection, par le Doct. Hunter; 33°. des observations sur les effets pernicieux auxquels les couleurs exposent les Peintres, par Fothergill. (On y trouve des exemples de colique des Peintres causée par le vernis des pots de terre diffout par le cidre).

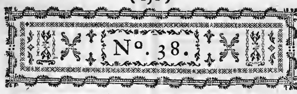
On a ajouté à ce volume un supplément dans lequel on dit que le départ subit pour l'Amérique, du Doct Morris, aujourd'hui Sécrétaire de la Société, en a retardé la publication: il contient les articles suivans.

1°. Deux observations sur l'hydrophobie, par M. Raymond, Médecin de Marseille, dont le résultat est que sur deux sujets mordus par le même chien enragé, l'un à la partie inférieure de la jambe, l'autre au pied à travers le soulier, le premier, traité méthodiquement avec le cautere actuel appliqué sur la plaie, avec le turbith minéral & le camphre, la poudre de Cobb, (musk & cinabre) le mouron rouge (*anagallis flore puniceo*) & les frictions mercurielles pendant l'espace d'un mois, suivies de salivation, fut attaqué d'hydrophobie le 74e. jour & mourut, (notez que la jambe mordue étoit œdémateuse); & le second, traité de la même maniere, n'éprouva ni accident ni aucune altération dans sa santé. L'Auteur ajoute que les frictions mercurielles appliquées à un autre sujet mordu, mais dont la plaie n'avoit pas été cautérisée, ne l'empêcherent pas de mourir d'hydrophobie le 55e. jour; 2°. cinq cas de suppression d'urine guéris par l'application des véficatoires aux lombes. Ces cures sont d'autant plus remarquables qu'elles ont été opérées par un moyen employé, comme on a vu avec succès, dans un cas diamétralement opposé, c. à d dans l'incontinence d'urine; ce qui semble prouver que la plupart des maladies de vessie en général, surtout celles qui ne reconnoissent pour cause ni la pierre ni le virus vénérien, dépendent de quelque humeur mobile portée sur cet organe & qu'on peut facilement l'en détourner soit par l'application des véficatoires au bas des lombes, suivant l'observation des Médecins Anglois, soit par celle des sangsues à l'anus, suivant celles des Médecins François. (Voy. Gaz. de Santé, N°. 43, an. 1777, N°. 8, 1779).

Nous invitons nos lecteurs à lire ce dernier volume surtout; on y trouve des remarques & des réflexions pratiques très-judicieuses du Doct. Fothergill sur la conduite qu'on doit tenir à l'égard des femmes prêtes à perdre leurs mois, & sur celle qui convient à ceux qui sont menacés ou atteins de consomption. En général cet ouvrage nous a paru mériter les honneurs de la traduction.

(1) On fait remarquer que cette maladie n'est pas rare en Angleterre, qu'il faut user de beaucoup de précautions & de repos après l'opération & que la méthode d'employer le fer est préférable à celle des caustiques qu'on a mis quelquefois en usage dans ce cas.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 19 *Septembre*.

S. LXXIV.

Crapula discutitur, capitis dolor atque gravedo.
Purpuream dicunt violam curare caducos.

Pour dissiper l'ivresse & chasser la migraine
La violette est souveraine.
D'une tête pesante elle ôte le fardeau,
Et d'un rhume fâcheux délivre le cerveau.
On dit qu'elle guérit même l'épilepsie.

AVIS.

Nous avons reçu une réponse à la Lettre de M. Dufaray, N°. 28, par M. Cousiner, D. M. M. Elle tend à établir que la critique qu'il a fait de l'ouvrage de M. Desbrer sur les eaux de Chateldon, est juste, honnête & fondée, & que les faits avancés par M. Dufaray ne sont pas revêtus de toute l'autenticité qu'il leur prête. Les bornes de nos feuilles & la nature de cette piece ne nous ayant pas permis de l'insérer ni en entier, ni par extrait, nous invitons l'Auteur à la retirer.

*Lettre à M. de P*** sur l'établissement d'une Société libre de Botanique, à Angers, par M. P. D. L.* (1)

» J'apprends avec un vrai plaisir, M., qu'il existe dans votre ville depuis quelque tems une Société libre de Botanique dont vous êtes membre. Cet établissement ne peut être que fort utile: il paroissoit même nécessaire dans le sein de votre Capitale où la Faculté de Médecine a toujours eu un grand nombre d'éleves & joui d'une réputation bien méritée. Vous comptez déja huit cent plantes environ dans votre jardin. Le public ne peut qu'applaudir au zele qui anime tous les membres de votre Société. Il est d'autant plus beau qu'il n'attend pas les secours d'une main étrangere. Jamais le goût de l'hist. nat. n'a été plus répandu qu'aujourd'hui. La Botanique en fait la partie la plus intéressante pour l'humanité; puisqu'elle nous offre dans le suc des plantes des remedes sûrs à nos maux, *auxilium multis succus & herba fuit.* Mais, M., vous conviendrez avec moi que cette science n'est pas encore assez cultivée parmi nous. Accueillie favorablemene dans la Capitale du Royaume, elle est étrangere dans la plupart des Provinces. Ne feroit-il pas à souhaiter que dans toutes les villes de la France où l'on a fondé une Université, on entretint des jardins pout la culture des plantes done les noms & les différentes vertus feroiene enseignés publiquement? Un Médecin doit acquérir cette connoissance, & il ne peut l'acquérir sans la pratique: *per varios usus artem experientia fecit.*

Croyez-vous, M., qu'une herborisation qui se fera deux fois par an puisse suffire à de jeunes éleves! La seule partie des plantes usuelles demande une étude sérieuse. D'ailleurs, considerez, s'il vous plaît, à combien d'inconvéniens terribles on est exposé dans une grande

(1) Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs d'insérer cette lettre propre à inspirer le goût de la Botanique & à faire sentir la nécessité de cette science dans les campagnes.

ville par l'ignorance des Droguistes & des Herboristes auxquels on se confie hardiment. Quelle étude ont-ils fait? Quelles preuves ont-ils donnés au public de leur savoir pour mériter sa confiance? La fable du *Cordonnier qui vend son antidote*, se réalise tous les jours au milieu de nous. On court plus volontiers à des vendeurs d'orvietan trompeurs & ignorans, qu'à des personnes de l'Art dont la science & la probité sont reconnues. Chez les Athéniens & chez les François le peuple est toujours peuple. Combien de fois, M., n'arrive-t-il pas qu'un Drogiste ou Herboriste qui n'a pas les plantes qu'on lui demande, ose en substituer d'autres qui leur ressemblent & qu'il ne connoît point, sans en prévoir les suites fâcheuses! De-là naissent mille accidens dans nos maladies dont nous cherchons bien loin la cause. Un Chirurgien de campagne est contraint de se pourvoir lui-même des simples dont il a besoin. Que de méprises dangereuses ne peut-il pas faire, lorsqu'il n'en connoît qu'un très-petit nombre & lorsqu'il en confond les especes! J'ai vu souvent dans des villages la triste preuve de ce que j'avance. C'est faire injure à la raison & à l'humanité que de dire de ces Esculapes ignorans: *Ils en savent assez pour les gens de la campagne.*

Les jours du paysan qui arrose la terre de la sueur de son front, ne sont-ils donc pas plus précieux à l'Etat, que l'embonpoint des oisifs de votre Ville qui traînent leur indolence dans les promenades publiques! Il faut, dans les campagnes comme dans les villes, des personnes expérimentées. La Société dont vous avez l'honneur d'être membre, en se consacrant d'une maniere particuliere à l'étude des végétaux, peut seule obvier à des abus si pernicieux. Vous ferez un cours régulier des plantes usuelles où vous admettrez gratuitement tous ceux qui se présenteront. Les malades de votre ville en seront mieux traités: le public aura plus de confiance dans les remedes qu'il sera forcé de prendre; & la Province en retirera un grand avantage qui se communiquera à la nôtre & à celles qui lui sont voisines. Bientôt le Ministere public, instruit de vos travaux, s'empressera de donner sa sanction à un établissement aussi utile.

J'ai l'honneur d'être, &c. P. D. L. du Mans.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité de la fievre miliaire des femmes en couche; ouvrage qui a été couronné par la Faculté de Médecine de Paris, dans la séance publique tenue le 5 Novembre 1778; par M. Gastelier, Docteur en Médecine, Avocat au Parlement, Médecin de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans &c, Membre de la Société Royale de Médecine de Paris, &c. A Montargis, chez Noel Gilles, Libraire, & se trouve à Paris, chez Méquignon, Lib. rue des Cordeliers. 1779. in-8°. de 257 pag. Prix 2 liv. broché.

Nous rendrons compte de cet ouvrage intéressant dans la feuille prochaine.

Composition du remede contre les difficultés d'uriner, publiée par M. Daran, Ecuyer, Conseiller, Chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier, & Maître en Chirurgie à Paris, &c. A Paris, chez Didot, Cailleau & Méquignon, Libraires. 1779. in-12. de 312 pag. Prix 2 liv. br. 2 liv. 10 s. rel.

Après cinquante ans d'expérience & de succès, M. Daran vient de donner au public la composition de son remede pour les difficultés d'uriner: remede qui avoit été longtems avant lui l'objet des recherches des plus grands Maîtres de l'Art. La réputation que lui a acquis dans toute l'Europe la composition de ses bougies, a produit l'effet ordinaire des heureuses découvertes. Il y a eu des personnes en France, en Angleterre, en Italie & en Allemagne, qui ont cherché à persuader au public, que M. Daran n'étoit pas le seul possesseur du remede dont il faisoit usage, & l'on a publié même des compositions qu'on a données pour celles de son remede. On en trouve une recette dans le *Traité des tumeurs*, tome II, page 387, publié en 1759. La célébrité de l'Auteur de ce Traité en imposa tellement, que M. Vandermonde, quoiqu'il eut fait une critique amere de cet ouvrage, annonça ce remede dans le Journ. de Méd. ann. 1760, pag. 556 & suivantes. Les recettes qu'on en donna furent copiées depuis dans plusieurs écrits sur les maladies vénériennes. Il est aisé de se convaincre aujourd'hui que ces recettes étoient imaginaires.

L'ouvrage de M. Daran est précédé d'une préface dans laquelle l'Auteur expose les raisons qui ont fait différer jus-

qu'à présent la publication de son remede & les motifs qui l'engagent aujourd'hui à le rendre public. Cette préface est suivie d'un discours préliminaire, dans lequel l'Auteur examine en détail les causes ordinaires qui s'opposent à la sortie libre des urines. Il rapproche dans cette discussion, ce que MM. Astruc, Col de Villars, Petit, Dionis, la Faye &c, ont dit de mieux à ce sujet, & fait voir que dans plusieurs cas de difficulté, de rétention d'urine, de dépôts urineux, de fistules au scrotum, au périné &c, l'Art en général n'offre que des palliatifs ou des moyens cruels pour y remédier, tandis que ses bougies fournissent (lorsque les obstacles, formés dans le canal de l'urethre dépendent surtout d'une cause vénérienne) une ressource en effet qu'on chercheroit peut-être envain dans tout autre secours. L'Auteur, dans cette discussion, prouve par des faits l'existence des carnosités dans l'urethre niée par plusieurs Auteurs. Il fait voir encore que l'affection, suite des gonorrhées virulentes appellée ordinairement *relâchement des vaisseaux*, est presque toujours l'effet d'un ulcere vénérien mal guéri & d'une irritation à ces parties plutôt que celui de l'atonie, & nous croyons M. Daran très-fondé à cet égard. L'ouvrage est terminé par plusieurs exemples de cas qui paroissoient désespérés & guéris par son secours, rapportés & certifiés par un grand nombre de personnes de l'Art très-connues.

Quant à la composition des bougies, la voici telle que l'Auteur lui-même la publie. Il y en a de trois sortes, les grosses, les moyennes & les petites.

Préparation des premieres.

Prenez feuilles de cigue, de nicotiane, (plante du tabac) de lotier odorant ou treffle musqué, fleurs & feuilles de millepertuis, de chaque une grande poignée, coupées & hachées menues; huile de noix, dix livres; fiente de brebis seche, une livre. Faites bouillir le tout à un feu modéré dans un chaudron, jusqu'à ce que les plantes soient comme rissolées; passez à travers un linge avec forte expression; remettez l'huile ainsi passée dans le chaudron bien nétoyé; ajoutez-y saindoux & suif de mouton, de chaque trois livres, qu'on mettra sur le feu & lorsque le tout sera bien fondu & bien chaud, ajoutez y peu à-peu & en remuant avec une spatule de bois, huit livres de litharge en poudre, qu'on fera bouillir à petit feu pendant une heure, après quoi ajoutez encore deux livres de cire jaune que vous laisserez sur le feu jusqu'à ce que la matiere ait la consistence convenable(1). Alors vous y trempez de la toile fine à demi usée, de 8 pouces de large sur 36 de long, pour en former de petites bandes de 7 pouces de long plus ou moins larges, suivant la grosseur des bougies. Une ligne de largeur donne les plus fines, & ainsi de suite de ligne en ligne jusqu'à 4 qui donnent les plus grosses, ayant toujours égard à l'épaisseur de la toile. Lissez & roulez sur une table pour en former des bougies de forme un peu conique.

Préparation des secondes.

Prenez une partie de la composition précédente & deux de cire jaune; faites-les fondre sur le feu en remuant toujours. Quand le tout est bouillant, trempez-y de la toile pour en former des bougies moyennes.

Préparation des troisiemes ou petites bougies.

Prenez une partie de la premiere composition & quatre de cire jaune, faites fondre & preparez des bougies comme ci-dessus.

Onguent pour oindre les bougies de la premiere espece.

Prenez baume de copahu 4 onces; emplâtre de diapalme fondu au feu dans ce baume, 2 onces; ajoutez fiente de brebis, une once en poudre fine, mêlez & remuez jusqu'à ce que la matiere soit refroidie.

Quant aux autres bougies, il suffit de les frotter avec de l'huile, sans quoi elles n'entreroient que difficilement.

On devine aisément l'usage de ces bougies. Dans les embarras de l'uretre, on commence à se servir de ces dernieres pour ouvrir les voyes & on parvient graduellement à l'usage des premieres. M. Daran, lorsqu'il a mis les carnosités ou les callosités de l'uretre en fonte & en suppuration au moyen de ces bougies, est dans l'habitude de joindre à ce secours celui des pilules mercurielles faites avec le mercure doux, le jalap en poudre, la scammonée & la gomme de gayac, à parties égales, incorporés avec le syrop de roses solutif dont on forme des pilules de

(1) Il est essentiel qu'elle ne soit ni trop ferme ni trop molle : dans le premier cas, la bougie casse & peut blesser le malade : dans le second, la bougie se replie sur elle-même & entre avec difficulté.

5 grains & dont on fait prendre 2 ou 3 au malade le soir en se couchant, ou le matin. Il donne en même tems des tisanes adoucissantes, mucilagineuses, légerement apéritives & nitrées. On termine le traitement par l'usage des eaux minérales ferrugineuses.

Le public doit savoir un gré infini à M. Daran de lui avoir fait part de sa découverte que nous regardons comme très-précieuse pour l'humanité.

Dissertatio de variis herpetum speciebus &c. auctore de Roussel, *Medicinæ Professore in Acad. cadomensi, &c.* A Caen, chez Pyron, Imprim. & à Paris, chez Didot, Lib. quai des August. Prix 2 liv. 8 sols, *in-8°.* de 165 pag.

C'est la dissertation latine qui a été couronnée par l'Académie de Lyon, sur les questions suivantes proposées pour sujet du prix en 1773 & 1775. *Quelles sont les différentes especes de dartres? Quels en sont les différens principes? A quels symptômes peut-on reconnoître le vice dartreux? Quelles sont les maladies qui en dépendent? Comment combattre ces différens principes dans leurs différens états?*

M. Roussel nous paroît avoir répondu à toutes ces questions de la maniere la plus satisfaisante.

Notice des Livres de Méd. &c. publiés chez l'Étranger, depuis 1774.

Abhandlungen und Beobachtungen &c, c. d. d. Mémoires & observations de Médecine par la Société médicale de Hambourg. A Hambourg. 1776. in-8°. de 357 pag.

En 1772, les Médecins de cette Ville formerent le projet de se réunir & de se communiquer réciproquement leurs observations. Le Docteur Gieseke, Professeur de Physique, fut chargé de la rédaction des mémoires, & c'est le premier vol. de leur recueil que nous annonçons aujourd'hui.

On y trouve plusieurs questions agitées relatives à l'art de guérir, telles que celles-ci: *Les malades se rétablissent-ils par le seul effet de la nature, & conséquemment les Médecins sont-ils nécessaires? . . . Pourquoi la Médecine n'est-elle pas aussi avantageuse qu'elle pourroit l'être, si l'Art étoit perfectionné?* Ces questions sont suivies de plusieurs discours sur la dignité de l'Art; sur la préférence que mérite un vieux Médecin sur un jeune à cause de l'expérience; sur l'incertitude en Médecine; sur divers moyens de perfectionner l'Art &c. On lit ensuite des mémoires, 1o. sur le lait de femme préférable à celui des animaux pour la lactation & sur les devoirs des meres envers leurs enfans; 2°. sur la contagion de la petite-vérole; 3o. sur le sentiment de Sydenham & de Boerrhave sur cette maladie & qu'on refute; 4o. sur les métastases du lait; 5o. sur les jours critiques, tracés par Hippocrate; 6o. sur l'abus de la saignée; 7o. sur les inconvéniens de l'usage interne du saffran-de-mars & en général de toutes les préparations martiales, excepté de la limaille. 8o. sur l'usage interne du mélange du borax (2 part. sur 1) & de la crême de tartre dans les maladies aigues & chroniques; 9°. sur les remedes spécifiques parmi lesquels on range les bains froids pour les maladies nerveuses; 10°. sur les effets imprévus & dangereux des émétiques, dont il résulte que leur effet n'est jamais sûr dans les obstructions & les ulceres du bas-ventre; 11°. sur l'usage externe du castoreum dans les maladies convulsives; 12o. sur celui du camphre à haute dose, d'où il suit que 2 grains produisent le même effet que 10, & qu'il faut l'associer à quelque correctif tels que le nitre, le vinaigre &c; 13°. sur la passion iliaque; 14o. sur des ulceres aux jambes guéris par une métastase qui produisit un flux de sang; 15o. sur les effets de la gale repercutée; 16o. sur le tetanos provenant d'une blessure; 17o. sur une hémiplégie de la face guérie par l'application à la partie, d'un mélange d'eau de la Reine d'Hongrie, de savon de Venise & de quelques gouttes d'huile essent. d'anis; 18o. sur un ulcere chancreux à la langue, guéri par la dyssenterie; 19o. sur un renversement de matrice; 20°. enfin sur les injections faites dans la vue d'accélerer la cure des gonorhées. Voici la méthode de l'Auteur. Tant que l'inflammation subsiste, il conseille de faire des injections avec un mélange d'eau & de lait tiede; lorsqu'elle est appaisée, il fait broyer un grain de sublimé-corrosif dans deux onces d'eau de chaux; il ajoute une égale quantité de miel rosat, dont il fait des injections. Il est évident que l'Auteur injecte une eau phagédenique embarassée de miel rosat, qui ne peut convenir que dans quelque cas & dont il seroit peut-être plus prudent de ne pas faire usage du tout.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 26 Septembre.

S. LXXV.

Sambuci flores sambuco sunt meliores
Nam sambucus olet, flos redolere solet.

Laissez les feuilles du sureau,
Nous n'en faisons nul cas dans notre Pharmacie,
Sa fleur est estimée, en voici la raison;
La feuille sent mauvais, & la fleur sent fort-bon.

Il y auroit bien des choses à dire sur ce précepte & surtout sur la raison qu'on donne du peu de cas qu'on fait en Médecine des feuilles du sureau. Si on ne les employe pas communément, ce n'est pas parce que leur odeur n'est point agréable, mais parce qu'on n'a pas reconnu dans cette partie les mêmes vertus dont sont douées l'écorce & la fleur, dont la premiere est diurétique & hydragogue, & l'autre sudorifique prise intérieurement & résolutive appliquée à l'extérieur. Il y a même peu de plantes d'un usage aussi familier que les fleurs de sureau en infusion, dans les érésypeles, les ardeurs, les rougeurs, les chaleurs à la peau, & en général dans tous les cas où l'on a en vue de résoudre des tumeurs, de dissiper les phlogoses & d'écarter l'état gangreneux des environs des plaies & des ulceres. Dans le cas de transpiration supprimée, où il s'agit de la rétablir, de pousser à la peau par des sudorifiques ou des diaphorétiques doux, comme dans les rhumes &c, l'infusion, par ex., des fleurs de sureau dans une décoction de bourrache est du plus grand secours, surtout lorsque l'humeur repercutée de la transpiration est sur la poitrine & que l'état du malade n'est point fébrile.

Observation sur l'abus de l'opium, par M. Bellon, Médecin du Roi, à Valence.

Quoiqu'il y ait des Médecins, entre autres Charas, qui fassent un éloge pompeux de l'opium, & que la sensation qu'il fait éprouver, soit si douce, si délicieuse, qu'on se croit, suivant l'expression du Doct. Mead, transporté en paradis; il n'est pas moins un poison pour quiconque en fait un usage journalier, bien que pris à petite dose. Wedel, un de ses plus grands partisans, cité par Tralles, *usus opii salubris & noxius in morborum medelâ*, dit que lorsqu'il n'est pas administré par un Médecin éclairé, de narcotique, il peut devenir nécrotique.

M*** âgé de 74 ans, d'un tempérament phlegmatique, en qui on n'a jamais soupçonné le moindre mal vénérien, pere de 7 enfans, veuf depuis 18 ans, à cette époque faisant tous les matins usage du laudanum à la dose de 2 grains, (fondé sur un faux préjugé que l'opium est froid au 4e. dégré &c,) sujet à de fréquens accès de vapeurs, fut atteint, il y a 3 ans, d'une maladie particuliere. Ses mammelles acquirent cette souplesse qui, dans les femmes, rarement dans les hommes, les fait obéir aux efforts du lait qui les remplir pour l'usage auquel l'Auteur de la nature les a destinées. Elles se tuméfierent au point de lui faire craindre un abscès; mais une gonorrhée virulente, qui survint peu de tems après, un écoulement d'une humeur abondante verdâtre-jaunâtre sans être bien irritante, des

pollutions nocturnes avec érection *à titillatione*, eurent bientôt dissipé ses craintes. Ses mammelles reprirent leur premiere forme, & cette crise salutaire, si je peux m'exprimer ainsi, qui dura 2 ans, mettant pendant ce tems-là le calme dans les organes de la génération, suspendit ces accès. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette suspension, depuis 18 ans, n'a eu lieu qu'une fois à l'époque de ces évacuations qui ont été suivies du marasme.

Quelque tems après, la même affection spalmodique revenue, on présuma que les vapeurs dont M*** étoit affecté, ne venoient que d'une liqueur séminale abondante, retenue dans ses reservoirs par un usage constant du laudanum, ou de la rétention de ce fluide onctueux & transparent qui en est l'avant-coureur & le véhicule dans le physique de l'amour.

Il est certain que la liqueur de ces deux évacuations, de la gonorrhée virulente & des pollutions nocturnes, que M*** a éprouvé pendant 2 ans, n'étoit pas la même; que celle de la gonorrhée ne venoit que des prostates & de quelqu'autres glandes qui entourent l'urethre, des follicules répandus dans toute sa longueur, ou enfin des vaisseaux exhalans dilatés, que l'opium avoit arrêté dans ces reservoirs. D'ailleurs on sait quels maux entraîne la trop grande continence, qu'elle cause souvent des accès d'épilepsie, de priapisme ou de pollutions nocturnes, accidens que M. Tissot attribue à une secrétion plus abondante de semence & à son âcreté eu égard aux circonstances; mais que je croitois, avec Sennert, venir plutôt de cette liqueur qui émane des prostates & des glandes de l'urethre. » *Deinde & de semine observandum: ea symtomata, que in fœminis ac in viris, à semine retento fieri dicuntur, non semper à semine, sed ab aliis humoribus, circâ vasa seminalia cumulatis fieri. Etenim semen in suo loco non putrescit & corrumpitur* ».

L'opium raréfie extrêmement le sang, & par conséquent dilate à proportion les vaisseaux qui ont moins de ressort, tels que ceux du cerveau. Il arrête toutes les évacuations, excepté celle de la transpiration. Les nerfs de tout le corps comprimés dans leur origine, sont dans une espece de paralysie, mais passagere, à l'exception seulement de ceux qui servent au mouvement du cœur & de la respiration.

Cela posé, la liqueur spermato-lymphatique doit s'accumuler & séjourner dans les reservoirs & y acquerir une qualité propre à produire ces fréquens accès de vapeurs dont M*** est travaillé. Un moyen pour y remédier, seroit sans contredit de renoncer entierement à un calmant aussi orageux; mais comme l'opium est un besoin pour qui y est accoutumé, je me suis borné à lui prescrire le petit-lait altéré avec de la cascarille, auquel on ajoute une cuillerée ou deux de suc de citron récemment extrait, un régime végétal & des bains.

Cette observation pourroit encore fournir matiere à la question proposée dans le N°. 12 de la Gazette de Santé, touchant cette espece de gonorrhée qui, sans être vénérienne, en a toutes les apparences & à laquelle M. Menuret, Méd. distingué par ses talens & auquel l'humanité doit des ouvrages estimables, a répondu d'une maniere si satisfaisante, en disant que la femme la plus vertueuse peut donner quelquefois à son mari une gonorrhée virulente qui a tous les symptômes d'une gonorrhée vénérienne, à la suite d'un engorgement d'une humeur que la nature a par une loi générale destiné à l'excrétion, mais plus impérieusement dans certains sujets que dans d'autres & qui étant viciée, peut encore devenir la cause de plusieurs autres maladies facheuses.

L'homme qui fait le sujet de cette observation, s'étant trouvé exactement dans la même circonstance que la femme en question dont parle M. Menuret dans sa lettre au Redacteur de la Gazette de Santé, du premier avril 1779, je suis persuadé que, si dans le tems de cet écoulement il avoit eu commerce avec une femme, il lui auroit communiqué la même gonorrhée, ce qu'il prouveroit que l'axiome, *nemo dat quod non habet*, peut être quelquefois faux sous certains rapports.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité de la fievre miliaire &c, annoncé dans la feuille précédente.

» La fievre miliaire des femmes en couche est ainsi nommée, dit M. Gastelier, parce qu'à des sueurs abondantes succede une éruption de petites pustules ou vésicules, rouges chez certaines femmes, blanches chez d'autres, qui se manifestent sur toute la surface du corps, &

que ces petites pustules ressemblent à un grain de millet ».

L'Auteur, sans avoir égard à toutes les distinctions qu'il a plu à différens Ecrivains de donner à cette maladie, n'en conserve que deux conformes à sa maniere de voir. Il distingue la *fievre mil. bénigne ou simple*, & la *fievre m. maligne, putride ou compliquée*. Il décrit d'abord l'une & l'autre, fait voir en général l'abus & le danger des diaphorétiques & des cordiaux, prodigués quelquefois dans la vue de pousser à la peau dans cette maladie, enfin celui des remedes phlogistiques en général presque toujours nuisibles. Il trace ensuite le diagnostic dont le principal caractere est la sueur, compagne inséparable de la miliaire & son avant-coureur; le prognostic, la cause, enfin le traitement en général qui doit être varié selon les circonstances & la nature de la fievre miliaire, mais dont les saignées, les vomitifs au commencement & les purgatifs à la fin, sont principalement la base dans la miliaire des femmes en couche.

L'Auteur examine ensuite la question, *si la différence des couleurs dans les boutons en établit une réelle dans le caractere de la maladie?* M. Gast. se détermine pour la négative. Il passe ensuite au traitement des différens cas de la miliaire, & fait voir les écueils qu'on doit éviter dans quelques circonstances. Il considere l'éruption miliaire dans les femmes en couche tout au plus comme symptomatique, c. à. d. comme un symptôme purement factice & dépendant d'un traitement incendiaire, & la maladie plutôt comme une fievre de lait prolongée ou comme une synoque simple que comme une fievre essentiellement éruptive. Plusieurs observations rapportées viennent à l'appui de ce qu'il avance. L'Auteur n'a rien oublié pour rendre ce traité méthodique, clair, utile & intéressant. On y voit un tableau des Auteurs les plus estimés qui ont traité de la fievre miliaire. Nous croyons que cette dissertation est faite pour mériter à l'Auteur le suffrage des gens éclairés. D'ailleurs celui de la Faculté de Médecine est un garant assuré de celui du public.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

DELECTUS *dissertationum medicarum, Argentoratensium*, &c. *Norimbergæ*, 1777; c. à. d. *Recueil choisi de dissertations médicales de Strasbourg, fait & publié par* PH. WITTWER, *M. D.* A Nuremberg, chez la Veuve Baver. 2 vol. *in*-8°. l'un de 368 p. l'autre de 298.

Ce recueil dédié au célebre Spielman, comme ayant la plus grande part à cet ouvrage, contient 16 dissertations, en forme de thèses soutenues à Strasbourg, dont 7 sont de cet Auteur, les autres d'Hoffmann, de Steinmayer, &c. En voici l'exposé.

1°. JAC. REINB. SPIELMANNI, *Méd. D. & Prof. Dissertatio inauguralis de principio salino. Argentorati*, 1748.

Dans cette dissertation, M. Spielmann, après avoir défini un sel en général, un corps naturel qui se dissout dans l'eau, sans lui communiquer aucune couleur & qui reprend une forme seche, lorsqu'il en est privé; examine ce que Pline, Sylvius de le Boë, Descartes, Vieussens, Hoffmann, (*de generatione salium*) Rulandus, Paracelse &c, ont dit sur les sels, & prouve combien leurs écrits sont peu propres à donner des idées justes tant sur leur nature que sur leur formation. Il refute également Linnœus d'avoir placé le *lapis suillus*, le spath crystallin au nombre des sels. Il considere les sels comme des corps mixtes, composés de terre & d'eau. Il parcourt en détail les quatre principaux acides (vitriol. mar. nitr. & végét.) & rapporte les propriétés dont ils sont doués, ainsi que les résultats de leur combinaison avec d'autres corps. C'est dans la même dissertation que Spielmann donne ses conjectures sur ce fameux verre malléable dont il est fait mention dans l'histoire & qui fut présenté à Tibere par un Artiste qui l'ayant cassé en sa présence, le rétablit l'instant d'après. M. Spielmann soupçonne que c'étoit cette espèce de lune cornée qui résulte de l'union de l'acide marin avec l'argent & le plomb. Cette dissertation est estimée & mérite de l'être.

2°. *J. R. SPIELMANNI & B. L. RANG, disputatio de optimo infantis recens nati alimento. Argentorati*, 1753.

En proposant le meilleur aliment pour les enfans nouveaux nés, le lecteur devine aisément quel est celui par excellence dont M. Spielmann a à parler. Il examine & compare les différentes especes de lait les plus connues.

Il suit des observations physiologiques & des expériences hydrostatiques faites

par cet Auteur, sur le lait en général, que cette substance n'est autre chose qu'un chyle battu par les arteres & filtré par les mammelles, & qu'un corps solide qui perd 950 grains de son poids dans l'eau distillée, en perd 970 dans le lait de chevre, 976 dans le lait de jument, 980 dans celui de vache, 986 dans celui de brebis, 989 dans celui de femme & 1000 dans celui d'ânesse, & qu'ainsi, à raison du poids, le lait d'ânesse est celui qui se rapproche le plus du lait de femme & le lait de chevre celui qui s'en éloigne davantage.

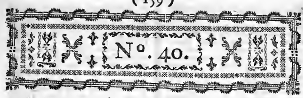
Quant aux parties constitutives du lait; d'après un examen chymique très-exact, deux livres de lait de femme donnent une once & demi de crême, six gros de beurre léger, demi - once de fromage fort tendre, (c'est ainsi qu'il appelle celui qui se separe difficilement du petit-lait) 10 gros de sérosité épaisse, le reste en eau. Ainsi, ses principes sont dans la proportion suivante: sur 43 parties d'eau, il y en a une & un 5e. de partie butyreuse, une de partie caséeuse, 1 & un 5e. de parties embaraffées dans la sérosité, & 5 de parties solides. La même quantité de lait d'ânesse donne 3 gros de crême, presque point de beurre, 3 gros de fromage tendre, une once & demie de parries épaissies dans le petit-lait, & le reste en eau. Celui de jument donne 3 gros de crême, comme le précédent, presque poinr de beurre, 17 gros de partie caséeuse & 9 gros de parties solides provenant de la sérosité. Celui de chevre donne une once de crême, 3 gros de beurre, 3 onc. & 3 gros de fromage & 6 gros de résidu provenant de la sérosité. Celui de brebis donne 2 onces de crême, une once & 6 gros de beurre tendre, 4 onces de fromage très-ferme & 6 gros de résidu. Celui de vache donne 2 onces & demie de crême, 6 gros de beurre, 3 onc. de fromage épais, 10 gros de résidu de la sérosité, le reste en eau.

Il suit de ces expériences, que relativement à la quantité d'eau que ces différens laits contiennent, ils doivent être placés dans l'ordre suivant: le lait d'ânesse est celui qui en contient le plus, viennent ensuite ceux de femme, de jument, de chevre, de vache & de brebis. Le lait de brebis est celui qui contient le plus de beurre, ensuite ceux de vache, de femme, de chevre, d'ânesse & de jument. Le lait de brebis est encore celui qui contient le plus de fromage, ensuite ceux de chevre, de vache, de jument, de femme & d'ânesse. A raison de la quantité des parties nutritives, (c'est-à-dire de la sérosité sucrée principalement) celui d'ânesse tient le premier rang, ensuite celui de femme, viennent après ceux de vache, de jument, de chevre & de brebis. A raison de la quantité de résidu ou de parties solides; une livre de lait de femme & d'ânesse en donnent 6 gros; on en tire une once d'une livre du lait de jument, une once & 6 gros du lait de vache, 2 onces du lait de brebis, une once 5 gros du lait de chevre.

D'après ce tableau, fait avec exactitude, M. Spielmann fait voir les erreurs dans lesquelles sont tombés, au sujet du lait, faute d'examen, Aristote, Pline, Galien, Wecker, Augenius, Vidus - Vidius, Charles - le - Poix, Boerrhave, &c. Il se félicite d'être d'accord à cet égard, avec Hoffmann (*dissert. de mirabili lactis asinini usu*) & avec Short (*of thea &c.*) L'Auteur n'a pas borné-là ses expériences. Il a cherché de quelle maniere on pourroit corriger le lait de vache, qu'on trouve partout, pour le rendre supportable aux estomacs des enfans, & après différens mélanges, il conclud qu'en y ajoutant de l'eau, on ne remédie point à la tenacité de la partie caséeuse, qu'en ajoutant du sucre, on l'augmente & par conséquent qu'on en rend la digestion beaucoup plus difficile, mais qu'en ajoutant deux onces d'amandes douces en émulsion sur une livre de lait de vache, on remédie heureusement à la tenacité de ses parties. Ainsi dans le cas où l'on voudroit suppléer au lait de femme pour un enfant, la meilleure maniere de corriger celui de vache, consiste à faire une émulsion avec de l'eau & des amandes douces & à la mêler avec ce lait. L'Auteur admet ensuite pour les enfans les bouillons gras, les jaunes d'œufs & les panades en place de la bouillie qu'il rejette & dont il blâme fortement l'usage. On regarde avec raison cette dissert. comme un des chefs-d'œuvre de Spielmann.

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 3 Octobre.

S. LXXVI.

SAFFRAN.

Confortare crocus dicatur lætificando Et partes, laxas firmare, hepar reparando.

Le saffran reconforte, il excite la joie, Raffermit tout viscere & repare le foie.

Le saffran, c'est-à-dire, la partie de la fleur qu'on appelle pistille & qui est la seule ordinairement d'usage enMédecine, est un de ces remedes dont on doit user avec précaution. Ce que l'Ecole de Salerne rapporte ici de ses effets, est vrai jusqu'à un certain point. Le saffran à petite dose est tonique, stomachique, un peu calmant, exhilarant, c'est-à-dire donnant une joie qui se manifeste souvent par des ris immodérés. Lorsqu'il est pris à trop haute dose & qu'il est associé à quelques autres ingrédiens parmi lesquels est l'opium, il cause une espece d'ivresse capable de faire braver ou plutôt d'empêcher d'appercevoir les plus grands dangers. Cette vertu connue des Brames de l'Inde, leur sert pour abuser de la crédulité des peuples de ce pays. Ils en préparent une boisson qu'ils ne manquent jamais de faire prendre aux femmes, lorsqu'après la mort de leurs maris, il s'agit de les déterminer à se jetter dans les flammes sur le même bucher qui doit les consumer. On remarque qu'alors elles se dévouent à la mort avec une intrépidité qui n'est ni dans la nature, ni dans leur sexe & qui n'est dûe qu'à ce mélange trompeur. (V. *Kæmpfer Amænitates exoticæ*).

Le saffran est en outre emménagogue, c'est-à-dire qu'il provoque les mois, mais il ne convient que dans les cas de froideur ou plutôt de relachement de la matrice. Une très-légere pincée en infusion suffit quelquefois pour produire cet effet. Mais en général il ne réussit pas & produit beaucoup de chaleur, parce que l'état d'érétisme de la matrice est la cause la plus ordinaire de la rétention des regles. Le saffran est encore un peu aphrodisiaque & cela se manifeste par l'usage des sauces dans lesquelles on le fait entrer. Quant aux autres vertus qu'on lui attribue, comme d'être le correctif de l'opium, d'être avantageux dans les maladies du foye, il n'a pas plus de vertu que les amers ordinaires & son usage entraîne beaucoup plus d'inconvéniens. En général, on doit le considérer dans les compositions pharmaceutique comme un ingrédient plus nuisible qu'avantageux, & qui à trop forte dose peut causer les plus grands accidens & même la mort. On doit être par conséquent très-circonspect sur son usage.

*Observation sur l'inconvénient de lier trop tôt le cordon ombilical, par M***.*

Le 6 Novembre dernier, on mesit voir un enfant mâle né du jour précédent, dont on vantoit la grosseur & la bonne constitution. Cet enfant me parut très-replet & extrêmement sanguin. Je le jugeai ainsi à la couleur de la peau de son visage, qui étoit plutôt violette que rouge. Il étoit né d'une mere fort plétho-

tique, laquelle après son accouchement avoit même eu une perte de sang considérable qu'on arrêta heureusement par les moyens ordinaires. Je dis à la Sage-Femme qu'elle auroit dû laisser saigner suffisament le cordon avant de le lier, afin de diminuer une pléthore qui pouvoit porter quelque préjudice à cet enfant On auroit pu même en ce moment, délier le cordon pour remplir cette indication, car il n'est pas à présumer que dans un tems aussi court les arteres ombilicales se fussent déja cicatrisées. Je connois des exemples d'après lesquels on pourroit assurer le contraire. Mais cet avis ne fut point reçu. Je conseillai donc de ne point trop serrer cet enfant dans ses maillots, & de ne pas lui présenter trop fréquemment le teton, afin qu'un peu de diete pût suppléer à ce que la saignée du cordon auroit fait plus efficacement. On suivit ce que je proposai & il parut venir très-bien ; mais au mois d'avril suivant, il lui survint des convulsions si violentes qu'on ne pût venir à bout de les faire cesser, quoiqu'à cet effet, on employât les remedes les plus connus & les plus accrédités pour ce cas. L'enfant périt en moins de trente-six heures.

N'auroit-on pas prévenu un accident aussi fâcheux si, après avoir coupé le cordon au moment de l'accouchement, on eut laissé sortir une suffisante quantité de sang, qui auroit utilement diminué une plethore, que l'on peut regarder avec assez de fondement, comme la cause éloignée de cet accident, qu'on ne pouvoit raisonnablement attribuer en ce moment ni au vice du lait de la Nourrice, ni à la dentition ? Cette question, dont le sujet me paroît très-intéressant, mériteroit d'être examinée, & votre Gazette pourroit être le dépôt des observations des Praticiens & des réflexions qu'elles pourroient faire naître.

LIVRES NOUVEAUX.

RECHERCHES *sur la Rage, par M.* ANDRY, *lues à la Société Royale de Médecine le 13 Décembre 1777; nouvelle édition, augmentée dans quelques endroits.* A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprim. de la Société Royale de Méd. rue S. Jacques. *in-8°.* de 228 pag.

OBSERVATIONS *sur la nature & sur le traitement de la rage, suivies d'un précis historique & critique des divers remedes qui ont été employés jusqu'ici contre cette maladie, par M.* PORTAL, *Médecin-Consultant de* MONSIEUR, *&c.* A Yverdon, 1779, & se trouve à Paris chez Didot & Méquignon, Libraires. *in-12.* de 130 pages. Prix 1 liv. 10 s.

Le public ne cesse de dire, *toujours des livres sur la rage* (1) *& jamais de remedes; toujours des remedes qu'on propose, & jamais de guérison. Cette grande abondance ne prouve-t-elle pas la disette ?* Il est vrai que nous sommes à-peu-près aussi avancés que Galien, lorsqu'il publia, dans son 2e. livre des antidotes, la liste effrayante des remedes contre l'hydrophobie qu'Asclepiade avoit rassemblés & que l'empirisme a transmis ensuite de siecle en siecle jusqu'à nous. Mais peut-on blâmer les efforts des gens de l'Art ? C'est aux Médecins Arabes principalement que l'on doit la perfection du traitement local, trop négligé par les Grecs & qui est le seul peut-être sur lequel on puisse compter pour se garantir de l'hydrophobie. Ce prophylactique devient presque toujours certain, si l'on y joint les frictions mercurielles avant que la maladie se déclare.

Le travail de M. Andry a pour objet de faire connoître ce que les autres ont fait. Ses citations nous ont paru exactes; ses recherches curieuses & profondes très-propres à faciliter le travail que la Société desire. Celui de M. Portal est un traité méthodique sur la rage. Ce traité nous a paru assez bien fait; mais on y remarque quelques négligences que nous nous trouvons forcés de relever dans une circonstance où l'on travaille sur cette maladie & où il est essentiel que le public ne soit pas induit en erreur.

A en juger par une note de la 3e. page de ce livre, il semble qu'Hippocrate, c. à. d. le grand Hippocrate a parlé de la rage du cheval, il n'en est rien. Cet Auteur n'a pas dit un mot de la rage ni de l'hydrophobie, dont on ne commença à parler que du tems d'Asclepiade le Romain & de Celse, (v. ce qui est dit à ce sujet dans Plutarque & dans Cœlius). D'après cela, comment concilier avec ce fait ce qu'on trouve ensuite page 73 du même ouvrage; » que les Asclepiades (famille » d'Hippocrate) plaçoient le siege de la » rage dans les membranes du cerveau, » & Démocrite dans les nerfs«. Dire en-

(1) Ou plutôt sur l'hydrophobie, car il n'y a point de rage physique chez l'homme à la suite de la morsure d'un animal enragé.

core que Nugent est le premier qui a conseillé l'usage des antispasmodiques, tandis qu'on les trouve indiqués dans Galien ; que Fothergill, voy. pag. 125, a guéri avec les frictions mercurielles combinées avec les antispasmodiques &c des sujets chez lesquels la rage étoit déja déclarée, » qu'il fait voir le détail de cette » cure dans l'ouvrage même où il est con- » signé ; qu'il pense que les indications » qu'il faut *faire* dans ce cas &c., c'est de » laver la plaie &c, & que tout cela se » trouve dans les *Recherches de Médecine* », Lond. 1776. C'est une négligence de la part de l'Auteur ou de celui qui a fait ces recherches, dont il y a peu d'exemples (*).

Du reste, l'ouvrage de M. Portal contient des expériences qui prouvent que la bave d'un chat enragé avalée par un autre chat, a produit la même maladie, & des observations sur des sujets atteints d'hydrophobie & guéris. Nous invitons cet Auteur à poursuivre ses expériences sur les effets de la bave, qui, comme Galien l'a dit, produit seule la maladie. L'Auteur conseille pour le traitement local l'application des sangsues ; il examine en physiologiste plusieurs questions relatives à la maniere dont la rage se contracte & se développe ; il releve quelques erreurs répandues dans les livres des anciens. Nous exhortons ceux qui font des recherches sur cette maladie, à lire, outre ces traités, celui de James sur la rage des chiens & les réflexions de Fothergill, consignées dans le 5e. vol. de la Société médic. de Londres, dont on vient de parler.

Analyse de l'eau de Pont-de-Vesle, en *Bresse*, *près de Mâcon*, *par M. Maret*, *Doct. en Médecine*, *Secrétaire perpétuel de l'Acad. de Dijon*. A Dijon, chez Frantin, Imprim. 1779. in. 8o de 31 pag.

Nous ne saurions donner une idée plus juste du travail de M. Maret, qu'en rapportant une partie du rapport fait à ce sujet à la Société Royale de Médecine, par MM. Bucquet & Cornette. Ils disent: M. Maret dans son examen de l'eau de Pont-de-Vesle, n'a rien négligé pour acquérir des connoissances sur la nature de cette eau ; il commence d'abord par rendre compte du site de la fontaine, de la nature du terrein, de sa température, de son rapport avec l'eau distillée. Il marque les altérations qu'elle reçoit exposée à l'air & s'assure par plusieurs expériences que le gaz qu'elle contient est de l'air fixe, par la propriété qu'il lui a reconnue de précipiter l'eau de chaux.

Il résulte de l'analyse faite par M. Maret, que chaque pinte de cette eau tient en dissolution environ un grain de sel marin terreux sali par l'ochre ; un grain trois 14es. de terre marriale ; 2 grains deux 14es. de terre calcaire ; un grain 10 quatorziemes de magnésie ; & 3 quatorziemes de grain d'argile. Quant aux propriétés médicinales, il y a lieu de croire que cette eau contient celles qu'on reconnoît dans toutes les eaux martiales & gazeuses semblables.

Prospectus de l'histoire des plantes du Dauphiné, & *d'une méthode nouvelle de Botanique suivi d'un catalogue de plantes nouvelles découvertes*, *avec leurs caractères spécifiques* & *l'établissement d'un nouveau genre appellé* Berardia, *par M. Villard*, *Doct. en Médecine*. A Grenoble, de l'Imprimerie Royale ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 1 liv. br. *in*-8°. de 49 pag. avec la figure du *Berardia*.

La méthode de l'Auteur doit tenir le milieu entre celles qu'on qualifie de naturelle & d'artificielle. Voilà pourquoi il l'appelle *méthode mixte*. Elle est fondée sur les familles naturelles bien caractérisées, ou considérées comme telles par le plus grand nombre des Botanistes & sur un caractère artificiel mais uniforme & facile, propre à établir un ordre non-seulement entre ces mêmes familles, mais encore entre les plantes qui les composent & celles qu'on ne sauroit fixer par leur moyen. Ainsi, cette nouvelle méthode doit réunir le double avantage de la facilité des systêmes artificiels & de la solidité des familles naturelles, sans en avoir les inconvéniens. Elle est établie sur le nombre, l'insertion & la réunion ou l'absence des étamines, comme celle de Linnoeus. Quant aux familles naturelles, elles sont fondées sur la forme du germe & des cotyledons & en général sur toutes les parties de la plante. L'Auteur donne dans ce prospectus une table des divisions de sa méthode & le catalogue des plantes du Dauphiné avec leurs caractères spécifiques.

(*) Voy. le N°. 36 de nos feuilles de cette année, où l'on rend un compte exact des observations de Fothergill sur la rage, consignées dans les mémoires de la Société méd. de Londres.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Suite de l'extrait de la collection des thèses de Strasbourg.

3°. JOH. FR. JG. PROBST *Dissertatio inauguralis de sale volatili cantharidum*, 1759.

Le résultat du travail de M. Probst sur les cantharides est, 1°, qu'en ayant distillé une livre par la voie seche, il en a obtenu 3 onces & demi d'esprit volatil urineux, 6 gros d'huile rousse & fœtide, 2 onces de sel volatil qui s'est crystallisé au col de la cornue; 2°. que cet esprit & ce sel passés par les épreuves ordinaires ont offert tous les phénomenes des sels alkalis; 3° que ce sel soit qu'il ait été mis sur un emplâtre appliqué à la peau, soit qu'il ait été pris intérieurement jusqu'à la dose de 2 scrupules, n'a produit aucun effet sensible; d'où l'Auteur conclut avec raison que la vertu connue des cantharides ne réside point dans ce sel. On sait que M. Thouvenel, par un autre genre de travail, postérieur à celui de M. Probst, a prouvé que la partie active des cantharides résidoit principalement dans un principe soluble dans l'esprit de vin. M. Probst croit que le sel alkali qu'il a obtenu par la distillation est de nature acide, mais qu'il prend cette alkalicité par l'action du feu & de l'huile contenue dans les cantharides qui le dénature.

4°. J. KESSELMAIER *Dissertatio de quorumdam vegetabilium principio nutriente*. 1759.

Cette dissertation de Kesselmaier est une de ces productions qui sont faites pour honorer leurs Auteurs. Il paroît que la découverte de Beccari, consignée dans les mémoires de l'Institut de Boulogne, de la matiere glutineuse dans la farine de froment, a donné lieu au travail de notre Auteur.

Kesselmaier, après quelques généralités sur le principe nutritif des plantes, qui est le corps mucilagineux selon lui, examine les végétaux dont l'usage est le plus familier, tels que le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le blé de Turquie, le haricot, les pois, les lentilles, les raves, les panais & la pomme de terre. La recherche de la matiere glutineuse est le principal objet de son travail, ainsi que les dissolvans de cette matiere singuliere. Il donne l'analyse chymique de ces différens végétaux, & il résulte de son travail, que parmi les substances indiquées, il n'y a que la farine de froment dont on puisse tirer la matiere glutineuse; que cette matiere glutineuse n'est soluble ni dans l'huile ni dans l'esprit de vin, qui au contraire la durcit, ni dans les acides minéraux, mais qu'elle se laisse attaquer par le sucre, les jaunes d'œufs, les acides végétaux, & principalement par la crême de tartre & le vinaigre avec lesquels elle forme une espece de savon acide. On ne peut plus retirer cette matiere du pain fait avec la farine de froment. L'Auteur conjecture que c'est l'acide du levain, développé par la fermentation panaire, qui la divise & la dissout.

Pour connoître dans quelle quantité toutes ces substances contiennent le principe nutritif, M. Kess. a pris demi-once de chacune qu'il a fait bouillir & réduire en extrait mucilagineux. Il se trouve que le froment donne 3 gros & demi de mucilage un peu sucré; le seigle 3 gros; l'orge 3 gros; le blé de Turquie 2 gros & demi de mucilage un peu âcre; l'avoine 2 gros de mucilage doux; les pois 2 gros; les haricots un gros & demi; les pommes de terre, les lentilles & les raves chacune un gros; les panais demi-gros. D'où il est aisé de conclure que le froment nourrit plus que toutes les substances dont il est question; que le seigle & l'orge tiennent le second rang, le blé de Turquie le 3e., l'avoine & les pois le 4e., les lentilles, les raves & la pomme de terre le 5e. & les panais le 6e.

En examinant ces différens mucilages nutritifs, on voit que celui des graminées est sucré, celui du blé de Turquie un peu acre & acide, celui des lentilles brun & nauséeux, celui de la pomme de terre acide, celui des legumineux doué de la saveur de ces végétaux & celui des raves & des panais un peu sucré. On en peut conclure que le blé de Turquie & les lentilles donnent un mucilage qui n'a pas toutes les qualités requises pour fournir une excellente nourriture; que celui de la pomme de terre par sa qualité acide doit fournir un aliment plus rafraichissant que les autres; mais que les graminées par leur mucilage doux & sucré, offrent l'aliment le meilleur & le plus agréable. Il seroit à souhaiter que tous ceux dont on fait usage fussent examinés avec le même soin. On auroit du moins sur l'hygiene quelques principes qui nous manquent. La dissertation de Kesselmaier est faite pour servir de modele en ce genre.

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1779.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 10 *Octobre*.

S. LXXVII.

Buglosse.

Vinum potatum quo sit macerata buglossa,
Mærorum cerebri dicunt auferre periti
Fertur convivas decoctio reddere lætos.

Dans le vin que vous voulez boire
Laissez la buglosse infuser;
Son grand effet est d'appaiser
Le chagrin qu'au cerveau porte la bile noire.
Aux gens que vous traités faites-en prendre un peu:
Ils se mettront en train & vous verrez beau jeu.

Nous avouons que la vertu exhilarante de la buglosse nous est inconnue. Mais cette vertu devient un peu suspecte lorsqu'on l'associe au vin, dont personne ne revoque en doute les effets. On attribue encore d'autres propriétés à cette plante. Ray la recommande infusée dans le vin comme un remede propre à guérir l'épilepsie. Il est certain que la buglosse a les mêmes vertus que la bourrache, à laquelle on l'a substitue quelquefois. Ces plantes contiennent des sels enveloppés dans un mucilage qui leur donnent différentes propriétés. Dans la pratique de la Médecine, on observe constamment que la bourrache & la buglosse rétablissent la transpiration & excitent souvent une légere sueur, ou les urines, facilitent l'expectoration ou plutôt font rousser. On ne peut attribuer ces différentes qualités qu'aux sels tout formés qu'on en retire & dont le mucilage modere les effets.

On a observé qu'elles contiennent ainsi que la pariétaire, lorsqu'elles sont jeunes, un sel vitriolique à base terreuse & du nitre; du sel marin & du tartre vitriolé, lorsqu'elles sont dans leur parfaite maturité. L'existence de ces différens sels est relative, outre l'âge de la plante, aux terreins qui les produisent. C'est surtout dans les terreins gras & bien fumés, tels que les terres des jardins, que ces plantes contiennent les sels dont on parle. Nous invitons les jeunes Praticiens à faire attention aux différens états de ces végétaux, lorsqu'on les prescrit pour l'usage des maladies.

De Paris.

Quelques personnes peu au fait de l'Art, nous ont fait le reproche de ne point parler des différentes recettesqu'on publie pour plusieurs maladies, comme pour la rage, pour la dyssenterie, &c; d'avoir passé sous silence l'avanture malheureuse deNarbonne, les miracles opérés en divers endroits de la France dans des circonstances d'épidémie, par le moyen des feux allumés aux environs des lieux infectés, en faisant fermer des ouvertures de cimetieres &c, &c, & de ne faire nulle mention des centenaires, des monstres, des superfœtations dont on offre de tous côtés des exemples. Nous croyons devoir nous justifier de ces reproches.

D'abord, on ne finiroit pas, si l'on vouloit relever toutes les erreurs, toutes les inepties consignées dans certains papiers publics, relativement aux remedes qu'on annonce pour diverses maladies. Leur multiplicité n'atteste que trop leur insuffisance pour des maux qui exigent un traitement méthodique. Ne feroit-on pas coupable envers le pu-

blie & pour ainsi dire complice de l'ignorance & de la charlatanerie, de se prêter à une pareille foiblesse & d'induire perpétuellement le public en erreur. Tout cet étalage de remedes infaillibles pour la dyssenterie, pour la rage & autres maladies, ne sert qu'à embarasser le public sur le choix qu'il doit faire. Nous devons cependant distinguer dans le grand nombre de remedes publiés pour la dyssenterie, celui qui est consigné dans le N°. 39 de cette année, des Affiches de Poitou & donné par une personne de l'Art, M. Bouquié. Sa méthode, qu'on trouve dans plusieurs écrits de Médecine, consiste si le pouls est dur, serré, la peau seche, à saigner les malades une ou deux fois, à les mettre ensuite à l'usage d'une tisane de riz, dans laquelle on fait dissoudre une once & demie de gomme adragant sur une pinte, à leur donner le jour suivant 4 grains de tartre stybié (1) dans trois livres de cette tisane mucilagineuse, le troisieme jour, cette tisane seule, le quatrieme, le tartre stybié à même dose que ci-dessus, & ainsi de suite alternativement jusqu'à guérison, qui survient ordinairement le 10 ou 12e. jour. L'Auteur ne s'est décidé à suivre cette méthode qu'après avoir employé inutilement l'hypécacuana à différentes doses, le verre ciré d'antimoine, &c. Nous convenons que cette méthode peut être très-utile.

Pour ce qui concerne les remedes pour la rage; comme la plupart sont absurdes, il ne sera plus dans notre plan de parler de ceux que l'empirisme aveugle offre de toutes parts. Nous avons déja indiqué les sources où il faut puiser les véritables lumieres sur cet objet.

Quant à l'accident arrivé à Narbonne, causé par l'effet d'une vapeur méphitique, nous avons cru devoir le passer sous silence, parce que du moment que l'esprit de parti ou la passion se mêle dans les récits des faits, nous sommes persuadés qu'ils sont toujours altérés dans quelques circonstances, & que le public n'y gagne rien. D'ailleurs c'est un cas si ordinaire; les moyens qu'on doit employer sont si connus; il en a été si souvent question dans ces feuilles, qu'il seroit fastidieux pour nous & pour le public d'y revenir.

Pour ce qui est des descriptions des maladies épidémiques ou non, qui ne sont pas revêtues du caractere qui constitue l'homme de l'Art, au moins un peu éclairé, ou qui décélent tout autre motif que celui de l'avancement de l'art ou le bien de l'humanité; pour éviter le juste reproche du public éclairé, nous les abandonnons volontiers à ceux qui en ont besoin pour remplir leurs feuilles.

Quant à ce qui concerne les monstres, les centenaires, les superfétations & autres curiosités remarquables de cette espece, nous les abandonnons encore à ceux qui en sont jaloux. Les mêmes raisons qui nous font rejetter tout ce qui est inutile, nous invitent à ne point les accueillir. En général Nous nous sommes fait une loi de n'admettre que des observations utiles, des faits bien constatés qui puissent servir aujourd'hui & pour l'avenir.

RAPPORT de MM. les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, sur les casseroles & autres ustensiles de cuisine proposés par le sieur DOUCET, *Fondeur à l'Aigle, en Normandie.*

MM. Bertrand, Darcet, Sallin, de Villiers, Alphonse le Roy, & de la Planche, qui avoient été nommés Commissaires, ont rendu compte le 2 Août dernier, des expériences qu'ils ont faites avec les casseroles du sieur Doucet, fondeur à l'Aigle. Comme ces casseroles & autres ustensiles que le sieur Doucet propose pour l'usage de la cuisine, sont principalement composés de zinc, que plusieurs personnes regardent encore aujourd'hui comme dangereux; l'attention des Commissaires s'est fixée spécialement sur les altérations que ce demi-métal reçoit de l'action des acides & des substances aigres que l'on emploie dans la préparation des alimens. On a essayé ces substances, & il est demeuré pour constant que toutes séjournant quelque tems sur le zinc, en corrodoient ou dissolvoient une partie, que l'on a reconnue & traitée par comparaison avec de la chaux ou du sel acéteux de ce demi-métal.

Pour estimer si cette chaux ou ce sel pris même à une dose plus forte que n'en

(1) Notez que lorsque le tartre stybié est bien préparé, cette dose est trop forte, même pour toute la journée. Aussi l'Auteur convient-il qu'il a été obligé quelquefois d'avoir recours à l'opium pour calmer les coliques qui redoubloient à la suite de son usage.

peut contenir un aliment ordinaire préparé avec les acides d'usage dans la cuisine, & des plus forts, on a nourri pendant 40 jours quatre animaux, 2 lapins, une chienne & son petit, avec leurs alimens ordinaires, dans lesquels on mêloit chaque jour une quantité considérable, tantôt du sel obtenu du vinaigre saturé de l'alliage du sieur Doucet, tantôt de la rouille qui s'étoit formée aux surfaces des casseroles, tantôt du sel acéreux du zinc. M. de la Planche, l'un des Commissaires, après avoir mangé des alimens préparés dans les casseroles du sieur Doucet, a eu le courage de prendre encore, à des doses graduées, pendant onze jours, six gros de vinaigre bien saturé de cet alliage. Ces six gros en fournissent un de matiere saline. Cette quantité est si considérable, que quand on prépareroit pendant onze jours, autant de sauces faites avec des acides dans ces casseroles, il seroit presqu'impossible que celui qui les mangeroit toutes, en prît autant.

M. de la Planche n'en a éprouvé aucun dérangement dans sa santé, ni même aucun effet sensible. Le seul désagrément qu'il ait essuyé a été dans la saveur âpre, stiptique & nauséabonde qu'a ce vinaigre, ainsi que le sel de zinc, étendu même dans de l'eau fraîche. Les quatre animaux non-seulement se sont bien portés, mais ont pris de la force & de l'embonpoint. Ces expériences ont paru à la Faculté devoir rassurer contre les craintes que pouvoit inspirer la petite portion de chaux ou de sel de zinc dont quelques alimens se chargent dans l'alliage du Sr. Doucer. Aussi la Faculté a prononcé que les casseroles faites de cet alliage n'étoient point préjudiciables à la santé des citoyens.

Le sieur Doucet prie ceux qui voudront s'adresser à lui, d'affranchir leurs lettres. Sa demeure est à l'Aigle en Normandie. Il fait des casseroles, marmittes & autres ustensiles de cuisine de toutes grandeurs, qui n'ont jamais besoin d'être étamées. Il suffit de les bien recurer avec du sable & du vinaigre dedans & dehors.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Suite de l'extrait de la collection des thèses de Strasbourg.

5°. PH. J. IMLIN *Dissertatio inauguralis de soda & inde obtinendo peculiari sale.* 1760.

L'Auteur, dans cette dissertation, examine d'abord avec beaucoup de détail toutes les especes de soude qui sont d'usage dans le commerce, celles qu'on tire du kali ou salicor, du varec, de plusieurs especes de chenopodium, du triglochin, de l'attriplex de mer &c; indique les procédés par lesquels on obtient le sel alkali minéral & les différentes combinaisons dont il est susceptible. Il forme le sel de Glauber avec l'acide vitriolique, le sel de seignette avec l'acide du tartre, du vrai borax avec le sel sédatif de Homberg, à l'air il tombe en efflorescence au lieu de tomber en deliquium. Cette dissertation ne contient, selon nous, rien de saillant ni de neuf.

6°. J. R. SPIELMANN & J. EHRMANN *de Hydrargyri præparatorum internorum in sanguinem effectibus.* 1761.

L'Auteur, ou les Auteurs de cette dissertation, après avoir indiqué l'usage que les anciens Médecins faisoient du mercure & l'idée qu'ils en avoient, examinent les préparations sous lesquelles on l'a administré en substance depuis la découverte de ses propriétés pour les maux vénériens L'onguent mercuriel, les pilules de Barberousse, (mercure éteint dans la farine de froment ou dans la thérébentine, &c.) celles de Bellofte & les p. mercurielles ordinaires sont les préparations les plus anciennes & les plus connues. On examine ensuite celles qui résultent de l'union des différens sels acides & alkalis avec le mercure. Avec l'acide vitriolique, il fournit le *turbith minéral*; avec l'acide nitreux foible, un sel nitreux mercuriel, ou *essence mercurielle de Charas*; le *précipité rouge*, lorsqu'on le fait rougir; *l'arcane corallin*, lorsqu'on y fait bruler de l'esprit de vin; le *précipité diaphorétique fixe* de Paracelse, lorsqu'on le corrige avec l'alkali fixe & l'esprit de vin. Ses combinaisons avec l'acide marin donnent le *calomelas* ou *panacée mercur.* le *sublimé-cor.* le *merc. doux.* Lorsqu'il l'est avec l'acide végétal, le *sel aceteux mercuriel*, (base des dragées de Keyser); avec un sel alkali, *l'esprit mercuriel* indiqué par Duchesne (Querceranus) & recommandé par Marc Aurele Severin.

Enfin on rend compte des différens précipités du mercure, du m précipité, *per se*, du précip. jaune &c, & du procédé par lequel on dissout ce métal, avec le sel ammoniac, l'esprit de vin &

l'eau, procédé dont M. Macquer a fait l'honneur à feu M. le Comte de la Garaye dans les mém. de l'Acad. des Sc.

Les diverses préparations merc. rapportées; on expose les différentes maladies pour lesquelles le mercure a été recommandé ou employé avec succès & les cas où ce minéral est contre-indiqué. Dans l'énumération des Auteurs qui ont conseillé le sublimé - corrosif, on trouve que Basile Valentin est un des premiers qui en ait recommandé l'usage interne. On conclut, en rapportant un grand nombre d'observations, que le mercure dissout par les sels neutres ou bien par les acides, surtout par l'acide marin, est préférable aux autres préparations mercurielles pour la cure des maladies vénériennes.

7°. J.R. Spielmann & J. Herrmann *Dissertatio Cardamomi historiam & vindicias exhibens*, 1762.

L'Auteur, après avoir fait connoître ce que les anciens ont dit du Cardamome & de son usage, donne en Botaniste & en Chymiste éclairé la nomenclature & la synonymie des plantes employées sous ce nom & leurs différens produits Il en reconnoît cinq especes d'usage. Pour déterminer le caractere du vrai cardamome, il se sert de l'autorité de Bontius & de Rhede, (voy. *hortus malabaricus*.) Cette dissertation est faite avec le plus grand soin & ne laisse rien à désirer sur cette matiere.

8°. *J. R. Spielmann & J. M. Roederer Experimenta circà naturam bilis. 1767.*

Après avoir indiqué la source de la bile & exposé la différence des biles cystique, hépatique & de divers animaux, sa pesanteur spécifique&c; après l'examen des expériences de Gaber, de Pringle & de Macbride, l'Auteur recherche par la voie de la distillation les divers produits de la bile humaine & du fiel de bœuf & les compare avec ceux du sang de la veine porte. Il expose ensuite le résultat de ses expériences tentées avec différens réactifs. Enfin il fait connoître ceux qu'il a obtenus par les voies de l'évaporation & de divers mêlanges avec la bile.

Il résulte de ce travail très-étendu & fait avec le plus grand soin, que la bile est une humeur qui contient de l'eau & une sérosité coagulable; un sel ou plutôt un mélange de différens sels, du véritable sel marin, du sel de Glauber, un sel acide, (l'acide animal) mais tellement embarassé d'huile qu'il n'a aucune action sur les alkalis, une huile de la nature de la graisse, & une terre du genre des calcaires. Quant à la présence d'un sel alkali, l'Auteur n'ose rien prononcer sur ce point. Ainsi la bile, d'après ces expériences, est une substance formée de l'acide animal uni à une huile épaisse, rancie à un certain point par la chaleur naturelle & étendue dans beaucoup d'eau, à laquelle sont joints du serum, du sel marin, du sel de Glauber, peut-être un peu d'alkali minéral & une terre.

Cette dissertation de M. Spielmann sur la bile est un de ses travaux qui lui font le plus d'honneur & celui sur lequel on doit le plus compter pour avoir l'idée la plus juste de cette humeur.

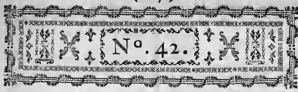
La suite à l'ordinaire prochain.

AVIS.

On mande de Suede que le premier volume des Œuvres physiques & chymiques de M. Bergmann, paroît à Upsal. Ce premier Tome contient ses dissertations sur l'acide aërien; sur l'analyse des eaux; sur les eaux d'Upsal; sur une source d'eau acidule de Dannemark; sur l'eau de la mer; sur les eaux minérales artificielles chaudes & froides; sur l'acide du sucre; sur la préparation de l'alun, sur le tartre stybié & sur la magnésie blanche. Le second volume comprendra ses ouvrages minéralogiques & métallurgiques; le 3e. la doctrine des attractions ou affinités chymiques, & le 4e. divers opuscules de physique & d'histoire naturelle. Nous invitons les Libraires à se pourvoir d'un ouvrage qui ne peut manquer d'avoir du débit.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 17 *Octobre.*

S. LXXVIII.

Oignons.

De cœpis medici non consentire videntur.
Fellitis non esse bonas ait esse Galenus,
Phlegmaticis vero multùm putat esse salubres:
Non modicum sanas Asclepius asserit illas,
Præsertim stomacho, pulchrumque creare colorem.
Contritis cœpis loca denudata capillis
Sæpè fricans capitis poteris reparare decorem.

Mais parlons un peu de l'oignon.
Est-il sain d'en user, l'un dit oui, l'autre non.
Galien en défend l'usage aux choleriques
Et le permet aux phlegmatiques.
Asclepias le vante & soutient qu'il est bon,
Surtout pour l'estomac & même il le conseille
Pour donner au visage une couleur vermeille.
De cheveux un chef dépouillé,
Pourvu que la jeunesse aide encor la nature,
En le frottant souvent de jus d'oignon pilé
Recouvrera sa chevelure.

On est assez d'accord, aujourd'hui que l'on a sur la nature des alimens quelques principes de plus que du tems d'Asclepiade & de Galien, que l'oignon à raison de son principe âcre & volatil est capable d'échauffer, surtout lorsqu'il est mangé cru, & qu'il ne contient presque rien de nutritif. Ainsi on doit le regarder en général, lorsqu'on le mêle aux alimens, plutôt comme un moyen de les assaisonner, capable de réveiller le ton de l'estomac, que comme une nourriture proprement dite. Il devient moins échauffant & plus propre à subir l'action des sucs digestifs, lorsqu'on lui fait perdre par la coction une partie de ce principe âcre & volatil qui le rend irritant. C'est à raison de ce principe stimulant & de son action sur les solides qu'il produit quelquefois un mouvement dans les humeurs & des picottemens à la peau qu'il n'est par rare d'éprouver lorsqu'on en a mangé.

L'oignon en général convient à très-peu de personnes. Il est surtout contraire à ceux qui ont beaucoup de sensibilité dans le genre nerveux, aux personnes sujettes à des ardeurs de peau, aux insomnies, &c. Il peut trouver place dans les ragoûts pour ceux qui ont l'estomac paresseux, pour les personnes menacées ou atteintes de scorbut, qui sont sujetes aux bouffissures, aux infiltrations d'humeurs, aux obstructions, aux empâtemens des visceres, aux amas d'eau. Il devient quelquefois diurétique & apéritif. Son principe volatil est très-pénétrant & très-actif.

Observation sur un ulcere au palais survenu à la suite d'une angine, par M. Rouch, Doct. en Méd. à Limoux.

Il y a environ six mois qu'un particulier ressentit un léger mal de gorge pour lequel il fut saigné. Un mois après, le mal reparut; on le saigna de rechef. Il fut encore saigné au bout d'un mois pour le même mal & purgé. Peu de tems après cette derniere saignée, le mal revint. Les amygdales étoient gonflées, rouges, la déglutition difficile; alors on réitera les saignées; le malade garda le lit. Il y sua beaucoup; mais sans diminution des accidens; au contraire l'inflammation fit des progrès & gagna le palais. Elle fut si considérable qu'elle causoit une grande difficulté de respirer. Outre les saignées on

employa pour gargarisme la décoction de plantain avec le syrop de meures; l'eau d'orge pour tisane, & chaque soir une émulsion.

Malgré ce traitement que le malade suivit exactement pendant plus de trois semaines, l'angine fit toujours des progrès, le palais s'abscéda & la tumeur s'ouvrit d'elle-même. Alors on changea le gargarisme & on lui substitua le miel rosat avec l'extrait de saturne. Il y avoit environ douze jours qu'il usoit de ce gargarisme, lorsque je le vis pour la premiere fois.

Je trouvai le voile du palais presque presque tout rongé, les arrieres-narines étoient à découvert. Il y avoit près de la luette au-dessous de l'ulcere, un petit trou par où découloit beaucoup de pus. Les amygdales & principalement les environs de l'ulcere étoient d'un rouge pourpre très-foncé & luisant, les dents noires & tremblantes, les gencives douloureuses, sans être gonflées. Le malade avaloit avec peine, ressentoit des élancemens au fond du gosier. Les alimens solides & liquides passoient par l'ulcere & sortoient par le nez: La parole se perdoit par cette ouverture, de maniere qu'on avoit peine à distinguer ce qu'il disoit. Il ressentoit encore en outre un grand bruit aux oreilles, avoit souvent des douleurs de tête, étoit devenu sourd; il étoit foible. Le pouls étoit lent, & il n'y avoit aucune apparence de fievre.

Les uns soupçonnoient un vice cancereux, d'autres un vice vénérien; je fus d'abord de ce dernier sentiment, mais après un examen plus attentif & plus réflechi du mal, je soupçonnai un vice scorbutique quoique le scorbut soit très-rare dans ce pays.

Il se présente naturellement plusieurs questions à résoudre au sujet du traitement employé. Les saignées étoient-elles nécessaires dans cette espece de squinancie, & supposé qu'elles le fussent, falloit-il en faire autant & à de si longs intervalles? La chaleur & la sueur qu'on a cherché à exciter n'étoient-elles pas entierement contraires à cet état? Les gargarismes n'ont-ils pas contribué à augmenter le mal?

1°. Il me paroît d'abord que la saignée n'étoit pas nécessaire, parce que de l'aveu du malade, le mal étoit fort léger dans le principe, & supposé qu'elle le fut, il ne falloit ni en faire autant, ni laisser entr'elles un si long intervalle; parce qu'une partie enflammée commençant à suppurer le 4e. ou le 5e. jour, la saignée devient inutile pour la prévenir, si elle n'est pas faite à tems; elle devient même nuisible, si l'inflammation est au point qu'il n'y ait plus d'espoir de résolution, parce qu'alors elle retarde ou diminue les efforts de la nature (1).

2°. On voit évidemment que la chaleur du lit fut très-contraire au malade chargé de couvertures. Un air frais étoit plus capable de modérer l'ardeur de la fievre & l'état inflammatoire de la gorge qu'une chaleur trop concentrée, & l'air étouffé d'un lit dont les rideaux sont fermés. C'est une remarque que Sydenham, MM. de Haen, Lieutaud & les meilleurs Praticiens ont faite.

3°. Les gargarismes peuvent très-bien avoir contribué à augmenter le mal. La chose même est plus que vraisemblable. Je n'ignore point qu'on les emploie partout en général, mais quelquefois, ils font beaucoup de mal, soit par la maniere dont on en use, soit par la nature des ingrédiens dont ils sont composés, comme lorsqu'on y fait entrer les acides, les repercussifs, les astringens. Je ne suis pas le seul qui me suis apperçu de leur effet nuisible. Tauvry dit formellement dans sa pratique au Ch. de l'Esquinancie. »Quant » aux gargarismes, ils sont peu nécessai-» res dans les esquinancies véritables; ils » nuisent même souvent, 1°. en ce qu'ils » irritent les parties inflammées; 2°. en » ce que d'ordinaire on fait entrer des » repercussifs, des astringens ou des aci-» des dans les premiers qu'on prépare » aux malades, ce qui n'est capable que » d'offenser, en empêchant la tumeur ou » l'inflammation de paroître dans la bou-» che & lui faisant occuper plus d'es-» pace dans les parties plus internes du » larynx. Ajoutez qu'ils coagulent encore » davantage les sucs qui y sont arrêtés. Outre ces effets contraires, on peut assurer que les gargarismes nuisent encore par la maniere dont on en use. Septalius, Sydenham ont marqué le tems & la maniere dont il faut en user, & Riviere a indiqué de quelle nature doivent être ceux qu'on emploie au commencement, lorsque l'inflammation est au dernier dégré; & dans le tems de la suppuration.

Pour peu qu'on soit versé dans l'Art, on sait que les inflammations ont di-

(1) Voy. Huxham, Essai sur les fievres, p. 235.

verses terminaisons, qu'il faut par conséquent varier les remedes suivant les circonstances. Il paroît qu'ici on n'a consulté aucun de ces principes ni l'expérience. Je ne parle point du gargarisme dont on s'est servi, en dernier lieu, parce que cela me meneroit trop loin; il me suffit de dire que je pense bien différemment de M. Goulard, sur l'usage des préparations de plomb (1).

D'après ces remarques, je crois être en droit de conclure que la méthode qu'on a employée n'est pas celle qu'il falloit suivre dans une maladie semblable.

Persuadé de cette vérité, je m'occupai uniquement des moyens de dissiper l'inflammation & d'arrêter les progrès de l'ulcere. Dès le second jour, je m'apperçus que l'inflammation avoit un peu diminué & que l'ulcere n'avoit pas fait de progrès. Je crus que le mal étoit susceptible d'une terminaison heureuse. J'étois fondé à le croire sur l'effet avantageux des premiers secours employés; sur ce que les bords de l'ulcere, (suite d'un phlegmon) n'étoient ni calleux, ni renversés; sur la nature du pus qui en sortoit & qui étoit de bonne qualité; enfin sur ce que les fonctions d'ailleurs n'étoient pas dérangées & qu'il n'y avoit point de fievre. Le malade fut toujours de mieux en mieux. J'espere donner dans une autre occasion le détail du traitement de ce malade.

Mais avant de finir, je ne peux me dispenser de faire part au public d'une observation sur les effets dangereux de l'application du plomb sur une fille de 18 ans, qui en fut la victime.

Cette jeune personne avoit une enflure au genou. Un Chirurgien y appliqua dessus de l'extrait de saturne. Le lendemain, l'enflure ayant gagné la cuisse, il lui appliqua du même extrait sur la cuisse. Enfin comme l'enflure fit toujours des progrès & s'étendit, il parcourut successivement avec l'eau de Goulard presque toutes les parties extérieures du corps de cette pauvre patiente, qui étant devenue rapidement percluse de ses membres, mourut peu de tems après.

(1) *Note des Redacteurs.* Nous sommes entierement de l'avis de M. Rouch. On ne sauroit trop s'élever contre l'abus qu'on fait journellement des préparations du plomb. Mais de toutes ses applications, nous croyons qu'il n'y en a pas de plus dangereuses que celles qu'on fait sur les parties qui peuvent en permettre l'introduction dans le corps comme dans ce cas.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Suite de l'extrait de la collection des thèses de Strasbourg.

9°. J. P. BONAVENTUR. SCHALLER *Dissputatio de jalappa. 1761.*

La découverte fortuite du jalap, ou plutôt de la belle-de-nuit, (*mirabilis jalappa* Lin.) dans la forêt de Senmerwald près de Colmar, en Alsace, paroît avoir donné lieu au travail & aux recherches de l'Auteur. Tout ce qui concerne cette plante; son pays natal qui est l'Amérique méridion. ou plutôt la nouvelle Espagne, d'où elle a été portée en Europe; son caractere générique & spécifique; la maniere dont on prépare la racine pour son usage en Médecine; les fraudes qu'on commet dans le commerce pour l'imiter; les produits chymiques de celle d'Amérique, comparés avec ceux de la belle-de-nuit qu'on cultive dans nos jardins & celle qu'on trouve dans les bois, enfin ses diverses préparations & l'exposition des maladies dans lesquelles elle convient, sont les objets qu'on examine dans cette dissertation curieuse, intéressante & qui laisse très-peu à désirer sur cette matiere.

10°. J. HERRMANN *Dissertatio inauguralis de rosa. 1762.*

Après quelques généralités sur la vertu des roses & de l'huile essentielle qu'on en retire, l'Auteur en expose 21 especes qui sont les principales & qu'il décrit avec beaucoup de soin. Il examine ensuite quelles sont celles qui sont douées d'une vertu astringente, ou laxative; parcourt en détail ces différentes especes ainsi que les propriétés qu'on leur a attribuées. Cette dissertation est marquée au bon coin; la partie Botanique surtout y est très-bien traitée; mais nous aurions désiré que l'Auteur se fût attaché à faire connoitre le principe d'où dépend la propriété qu'ont certaines roses de purger & quel pourroit être le dissolvant de ce principe, le moyen de l'extraire, &c. Cette découverte auroit peut-être mis sur la voie de parvenir à l'art, encore inconnu, de purger agréablement, &c.

11°. G. F. STEINMEYER *Dissertatio de rubia tinctorum. 1762.*

L'Auteur après avoir déterminé l'espece de plante qu'on appelle *garance*, fait connoître sa culture, son usage dans

les Arts & la Médecine, examine ses effets sur le corps animal. Ses observations & ses expériences se trouvent d'accord avec celles de MM Duhamel, Guetrard &c, sur les propriétés qu'a la garance, ainsi que quelques autres rubiacées & croisettes de rougir les os des animaux.

120. P. H. Bender *Dissertatio de cosmeticis. 1764.*

Tout ce qui a rapport aux fards en général, à l'application à la peau soit des pomades pour le rein, soit des moyens propres à remédier aux vices de cet organe, à ses difformités apparentes &c, devient l'objet de cette dissertation, remplie de recherches. On y fait voir quels sont les fards qui étoient en usage parmi les anciens; ceux qui le sont chez les différens peuples, le danger de l'application de certains. Cette dissertation est très-intéressante & curieuse. Nous avons regretté de ne pas y trouver des détails sur le saffranum ou rouge végétal qui est le plus en usage aujourd'hui & qu'on tire des étamines du carthame ou saffran batard.

130. J. M. Hofmann *Dissertatio de mercurii sublimati virtute in affectibus cutaneis. 1766.*

Après une description anatomique très-étendue & très-exacte de la peau, comme siege des affections dont l'Auteur parle, on expose plusieurs exemples de maladies de peau, comme gales, dartres &c, guéries par l'usage du sublimé-corrosif.

140. Al. J. Düttel *Dissertatio de corpore gummoso. 1767.*

S'il y a une dissertation qui par l'ordre, la clarté, le savoir, l'exactitude des procédés &c, mérite l'accueil & le suffrage des Savans, c'est celle de Monsieur Düttel, sur le principe gommeux des plantes. Il s'en faut bien que la recherche de ce principe & de sa nature soit le seul objet de son travail; toutes les parties constiturives des végétaux, les conditions nécessaires à leur formation, les rapports qu'elles ont entre elles, leurs différentes combinaisons & les résultats qu'on en obtient sont autant de sujets traités séparement & de la maniere la plus satisfaisante.

L'eau, la terre, le sel & l'huile étant les principes constitutifs des plantes; c'est de cette source, c'est-à-dire de la combinaison de ces principes, que dérivent toutes les parties qu'offrent les végétaux. Ainsi, ces principes différemment combinés forment les *huiles essentielles* fluides, si elles sont chargées d'un peu d'eau & du principe odorant de la plante; du *camphre*, si, privées d'eau, elles sont associées avec suffisante quantité d'acide; *un sel volatil huileux sec*, si elles ne contiennent qu'une très-petite portion d'acide; du *mucilage*, lorsque l'huile & la terre se trouvent intimement mêlées & liées avec l'eau & l'acide; les *gommes*, lorsque ce mucilage est sec; du *sucre*, lorsque l'acide est très-chargé d'huile; une *huile épaisse* ou *inodore*, lorsque l'huile essentielle se mêle à une certaine portion de mucilage; la *cire*, lorsque l'acide se joint à cette huile épaisse en suffisante quantité pour la coaguler; du *beurre*, lorsque dans le même mélange, l'acide se trouve très-chargé d'eau. On obtient enfin par l'Art un *extrait gommeux* ou plutôt *aqueux*, lorsqu'après avoir dépouillé par l'esprit-de-vin la plante de certaines parties, il reste un mêlange d'acide, d'huile de mucilage & de terre.

Toutes ces propositions se trouvent démontrées par des expériences surtout sur le corps gommeux. Tout ce qu'on peut découvrir à ce sujet soit par l'analyse soit par la synthese, se trouve réuni dans cette excellente dissertation.

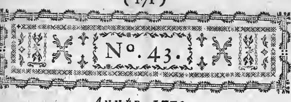
150. J. R. Spielmann & J. X. E. F. Lachausse *Historia acaciæ officinalis. 1768.*

L'Auteur, après avoir rapporté la plante à la classe qui lui convient & examiné les différentes préparations qui résultent des diverses parties du prunellier, du fruit & des fleurs, considére ses usages dans les Arts & la Médecine, & conclut qu'on peut bannir de cette derniere le prunellier ainsi que toutes ses préparations.

La fin à l'ordinaire prochain.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 24 *Octobre.*

S. LXXIX.

Poireaux.

Reddit fœcundas mansum persæpe puellas,
Manantemque potest naris retinere cruorem
Nugas si nares intùs medicamine tali.

Poireaux mangés en quantité
Rendent une femme fertile ;
Sans eux telle eut été stérile
Qui leur doit la fécondité.
D'un saignement de nez le remede est facile
Par le jus des poreaux il peut être arrêté.

Il en est des poireaux à-peu-près comme des oignons & de l'ail, plantes douées d'un principe stimulant, pénétrant, dont le goût se communique aux alimens & devient propre quelquefois à corriger leur fadeur naturelle, surtout celle des substances animales. Ainsi on doit regarder le poireau plutôt comme un moyen d'assaisonnement que comme une substance alimentaire proprement dite. Quant aux vertus qu'on lui a attribuées de rendre les femmes fécondes, de dissoudre la pierre dans la vessie, comme l'a prétendu Lobb, d'être pectoral, diurétique, antipleurétique &c, ce seroit abuser étrangement de la crédulité du public que de l'entretenir dans une pareille erreur. Le principe pénétrant de cette plante, lorsqu'on en mange, peut passer dans les secondes voyes & communiquer aux urines, au lait, à la sueur même une odeur sensible de poireau, c'est tout ce qu'elle peut faire ; mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit diurétique, sudorifique, pectorale, &c. On remarque seulement que le lait des femelles qui en ont mangé, est un peu plus désagréable au goût & que le poireau donne aux urines une odeur beaucoup plus forte.

Observation sur une mort subite survenue à la suite de l'usage des drogues fournies par un Empirique, par M. Caudeiron, *D. M. à S. Paul - trois - Châteaux.*

Un homme âgé de 39 ans, d'un tempérament sanguin & colere, étoit depuis plusieurs années atteint de coliques d'estomac, qui le faisoient tomber en foiblesse. Ces coliques se renouvelloient lorsque les digestions étoient laborieuses, après des exercices peu considérables & même après des vivacités, qui ne lui étoient malheureusement que trop ordinaires. L'instant qui les suivoit étoit marqué par une douleur gravative à la poitrine. Son pouls se faisoit à peine sentir ; son visage devenoit très-pâle. Cet état plus ou moins long, suivant les causes qui l'avoient produit, ne cessoit que lentement & étoit suivi d'une éruption de vents par haut ou par bas.

La premiere fois que je le vis dans cette situation, je lui conseillai la saignée, les délayans, l'usage des remedes capables de détendre les solides, de corriger l'acrimonie des humeurs & de l'évacuer. Mon conseil ne fut pas suivi. Le malade se mit, à mon insçu, entre les mains d'un Empirique qui lui fit prendre d'une opiate de couleur noire, d'un goût âcre & amer qu'il disoit stomachique, & une infusion d'absynthe, de germandrée, de verveine. Il lui conseilloit l'usage du caffé,

du chocolat, & *il est à présumer*, disoit-il, dans une espece de consultation, *que l'usage des choses ainsi prescrites avec ce qu'il a déja pris contribueront beaucoup à son parfait rétablissement.*

Cependant, huit ou dix jours après, 4 heures après son dîner, ayant mangé de cette espece de cerises qu'on nomme bigarraux, *cerasus major fructu magno, cordato*, Raii hist.; il lui prit une colique d'estomac assez forte. Son pouls étoit presque éteint, le visage très-pâle, les extrémités froides; il faisoit de violens efforts pour vomir, il vomit même des cerises telles qu'il les avoit mangées 5 ou 6 heures auparavant. Il éprouvoit une irritation violente vers l'orifice cardiaque, une forte douleur gravative sur la poitrine & une gêne dans la respiration. Je lui fis avaler de l'eau tiede en abondance pour faciliter le vomissement; il rendit encore des cerises & quelques parcelles d'alimens non digérés.

Le pouls à peine sensible, la froideur des extrémités, la grande pâleur du visage contre-indiquoient la saignée. L'irritation violente, la tension douloureuse de la région épigastrique & principalement vers l'hypocondre gauche proscrivoient également l'émétique. Les lavemens âcres & irritans, l'odeur du vinaigre, ainsi que d'autres odeurs fortes, l'aspersion d'eau froide au visage, les frictions de vinaigre sur les tempes, sur les poignets, furent alternativement employés pour tâcher de relever les forces qui s'abattoient de plus en plus. Néanmois l'irritation continuoit, ce qui me fit porter le prognostic le plus facheux. Les potions huileuses, les lavemens de même nature furent administrés. Le malade ne vomissoit plus que le liquide qu'il prenoit. Un instant après, l'agitation & l'inquiétude augmentent, sans que le pouls se releve; la voix est presque éteinte; il rend quelques crachats écumeux; la difficulté de respirer devient plus grande, & il est comme prêt à suffoquer. En effet, survit-il à peine un quart-d'heure à ce dernier état, qui étoit marqué comme on voit, avec tout le caractère du catharre suffoquant produit par l'engorgement des bronches. L'écume sortoit par la bouche. Cette mort arriva en moins de cinq quarts d'heures.

Surpris d'un événement si funeste & ignorant la conduite qu'avoit tenu ce sujet, je voulus m'assurer des désordres intérieurs par l'ouverture du cadavre, que les parens m'accorderent. On y proceda 24 heures après, en présence des Chirurgiens & de quelques autres personnes du lieu.

On trouva dans la cavité de l'estomac un peu de bile érugineuse, tirant sur le noir. Les vaisseaux gastriques, principalement depuis le milieu de la grande courbure, jusqu'à l'orifice cardiaque, étoient entierement gorgés d'un sang noirâtre. Les tuniques dans cette partie avoient acquis plus d'épaisseur que dans l'état naturel; aussi étoient-elles dans un état de phlogose considérable. La rate étoit squirreuse. A la partie moyenne du grand lobe du foie, on appercevoit une portion de trois pouces environ de circonférence, molasse & de couleur blafarde où l'impression du doigt restoit. Tous les autres viscetes du bas-ventre étoient en boo état.

La poitrine offrit tout le médiastin phlogosé; les poulmons entierement gorgés, les bronches & même la tranchée artere farcis d'une matiere muqueuse. Les ventricules du cœur, ainsi que ses oreillettes, ne présentoient rien de particulier. A un pouce environ de la naissance de l'aorte, on trouva une concrétion lymphatique assez considérable. Tels étoient les désordres intérieurs; je jugeai inutile l'inspection du cerveau & de ses dépendances.

Je me fus épargné cet examen anatomique, si l'on m'eut instruit plutôt du régime qu'observoit depuis un certain tems le malade. C'étoit sous le voile du mystere qu'il exécutoit de point en point l'ordonnance du distributeur de drogues.

Tel sera sans doute le dénouement ordinaire des maladies confiées à l'ignorance présomptueuse des Empiriques, êtres insensibles aux malheurs dont ils sont les artisans. Leur étude est de cacher ce qu'ils sont & de paroître ce qu'ils ne sont pas, de donner à l'ignorance l'air du savoir & à la cupidité les traits du zele. Ils finissent par moissonner au milieu des larmes qu'ils font répandre. Puissent des êtres pareils rentrer dans les ombres de la nuit! C'est le vœu général, c'est le mien, c'est le plus cher de ceux que forme l'humanité.

Signé, CAUDEIRON, Méd. Correspondant de la Société Roy. pensionné de la Ville de S. Paul-trois-Châteaux.

AVIS.

Le sieur Bernard, Orfevre-Méchanicien, dont les sondes fléxibles avoient été déja approuvées par l'Académie Roy. de Chirurgie, en annonce de nouvelles faites avec la gomme élastique ou caoutchouc. Les premieres formées d'un spirale fin couvert d'un enduit gommeux & terminées par un bout d'argent, avoient l'inconvénient de ne pouvoir rester en place sans fatiguer ou blesser même le malade dans certaines positions, comme d'être à cheval, &c. Celles-ci n'exposent point à la même incommodité. Elastiques, elles se prêtent à la pression & aux différens mouvemens; faites d'une gomme douce & unie, elles sont moins sujettes à blesser. Elles peuvent supporter des enduits ou emplâtres nécessaires pour les maladies de l'uretre.

En effet, ces sondes nous ont paru réunir les propriétés dont on parle, & nous croyons qu'elles peuvent être très-utiles dans les maladies de l'uretre, surtout dans les rétentions d'urine. La gomme élastique n'étant soluble ni dans l'eau ni dans l'huile, ni dans l'esprit-de-vin, mais dans l'æther vitriolique, on ne doit point apprehender qu'elles soient exposées à se corrompre ou à se dissoudre. Puisqu'elles sont creuses, elles peuvent servir & d'algalie & de bougie en même tems, ce qui n'est point un petit avantage dans bien des cas. Le prix est de 18 liv.

Le même Artiste, auteur des conques acoustiques pour les duretés d'ouie & certaines surdités, a trouvé le moyen de les rendre fléxibles au point de pouvoir leur donner tel contour qu'on juge nécessaire. Sa demeure est rue des Noyers, à Paris.

ANNONCES DE LIVRES.

Abrégé de Van-Swieten, proposé par souscription.

» Tout le monde sait, dit l'Auteur du Prospectus, que l'immortel Boerhaave a imité, & peut-être même *surpassé* le grand Hippocrate dans le style nerveux & serré qu'il a employé dans ses Aphorismes. Van-Swieten en a donné un commentaire qui a obtenu les suffrages de tous ceux qui ont quelques connoissances en Médecine. Son commentaire, dit un Savant, est un excellent Professeur, & le public a décidé depuis longtems que ce Professeur seroit immortel. On est étonné du profond savoir & de la vaste lecture que cet ouvrage a exigé; & nous ne dirons rien de trop en assurant qu'il sera toujours un des guides les plus sûrs que puissent avoir ceux qui se destinent à la Médecine. Mais cet ouvrage qui se vend 60 liv. relié, est écrit en latin; c'est-à-dire, dans une langue que les trois quarts des Chirurgiens ignorent. D'un autre côté, il est très-prolixe: car il contient cinq gros volumes *in* 4°. qui font plus de trois mille huit cents pages. Le Public désiroit avec empressement qu'on lui donnât dans notre langue un abrégé de ce grand ouvrage, dans lequel cependant on n'omît rien d'essentiel, soit relativement à la théorie, soit sur-tout relativement à la pratique. Le desir de me rendre utile à ma parrie, m'a fait entreprendre ce pénible travail. J'ai réduit les commentaires de Van-Swieten à quatre vol. *in*-8°. c'est-à-dire, à peu-près au quart. Malgré cette diminution, non-seulement je n'ai rien omis d'intéressant; mais j'ai trouvé le moyen d'y ajouter le traitement de quelques maladies que l'Auteur avoit passées sous silence à l'exemple de Boerhaave, telles que la fievre maligne, la peste, la rougeole. On y trouvera encore un nombre prodigieux d'observations tirées de quelques Livres nouveaux inconnus à Van-Swieten, des Journaux littéraires, & des Feuilles périodiques. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que j'ai tâché d'indiquer d'une maniere claire les circonstances dans lesquelles un remede est utile dans une maladie, & celles dans lesquelles il faut en employer un autre, si l'on ne veut s'exposer à faire périr le malade.

» Le premier volume contiendra les maladies chirurgicales; le second, les maladies aigues; le troisieme & le quatrieme, les maladies chroniques. On trouvera à la fin de chaque volume les remedes qui regardent les maladies qui y sont traitées.

» Le prix de la Souscription est de 16 liv. pour l'ouvrage entier, broché ou en feuille. On se contente d'une simple soumission, c. à. d. de la promesse de faire passer à l'Auteur les 16 liv. franc de port, lorsque celui-ci leur donnera avis que l'ouvrage est hors de presse. On se servira de la voie des Messageries publiques ou de la Poste pour le faire parvenir franc de port, moyennant 18

» livres qu'on fera passer franc de port » à l'Auteur. On doit également affran- » chir toutes les lettres. On ne souscrira » que jusqu'à la fin de Novembre. Si le » nombre des Souscripteurs est alors assez » grand, l'ouvrage entier sera imprimé » dans le courant de Janvier prochain. » On ne se propose de faire tirer qu'envi- » ron cent exemplaires au-delà de la » souscription, & peut-être moins ».

Les Souscripteurs s'adresseront à l'Auteur, M. Saury, *Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Roy. des Sciences de Montpellier &c, à l'ancien College des Tréforiers, place Sorbonne, à Paris.*

LIVRES NOUVEAUX.

SÉANCE *publique tenue par la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, dans les Ecoles extérieures de la Sorbonne, le 5e. Novembre 1778.* A Paris, chez Quillau, Imp-Lib. de la Faculté de Méd. de Paris, rue du Fouare. 1779, *in-4o.* de 121 pag.

Ce volume contient le discours prononcé, lors de la séance publique, par M. Des-Essartz, Doyen de la Faculté; la proclamation du prix proposé par feu M. Cuvillier; celle du prix sur la miliaire des femmes en couche; l'éloge de MM. Maloüin, Pathiot, Garnier, & Boutigny des Preaux, D. R. par M. Des-Essartz; celui de M. B. de Jussieu par M. Lepreux; des reflexions sur quelques préparations chymiques appliquées à l'usage de la Médecine, par M. Majault; des réflexions sur les phénomenes qu'a présentés le cadavre du sieur de la Motte, empoisonné par Desrues, sur le procès-verbal qui en a été dressé & sur les effets de quelques poisons, par M. Sallin, D. R. & Professeur désigné des écoles; des observations sur la maladie épidémique de 1771 par le même; un compte rendu à la Faculté, des effets des pilules de vert-de-gris du sieur Gerbier, l'un des Médecins de *Monsieur*, dans le traitement du cancer, par M. Solier de la Romillais, D. R.

Nous reviendrons sur cet ouvrage & nous donnerons une idée des articles qui le composent.

Suite & fin de l'extrait de la collection des thèses de Strasbourg.

16°. J. R. SPIELMANN & M. F. BOEHM, *Examen acidi pinguis. 1778.*

Le travail sur la chaux de J. F. Meyer, Apothicaire d'Osnabruck, a donné lieu à cette dissertation. Les Auteurs, après avoir loué le zele, le génie, la bonne foi, les connoissances &c de ce Pharmacien, disent que malgré son amour pour le vrai & la rigueur qu'il a apportée dans ses expériences, il a pris quelquefois l'ombre pour la réalité, & que l'envie de former un systême lui a fait prendre quelquefois les fruits de son imagination pour des effets de la nature, enfin qu'il a donné pour vrai ce qui n'étoit qu'hypothétique.

Sans s'arrêter, par exemple, à l'hypothese qui suppose l'existence de l'acide gras (*acidum pingue*) dans l'air, dans la matiere électrique, le principe des pierres, le phlogistique, les verres &c, les Auteurs exposent la doctrine de Meyer sur le principe caustique ou acide gras, & l'application en général que ce Chymiste en fait. Son existence d'abord leur paroît suspecte & son application téméraire.

On recherche après, si le principe caustique qui existe dans la chaux vive est acide? On rapporte plusieurs raisons qui prouvent qu'il ne l'est pas; enfin on démontre qu'il ne peut pas l'être.

On examine ensuite si Meyer a prouvé que ce principe caustique fut gras. Les preuves rapportées ne paroissent pas concluantes, & on soutient qu'il n'est point gras. Enfin on détermine ce que c'est que ce principe caustique de la chaux & d'où il dérive; & on croit avoir assez de preuves pour établir que la propriété caustique de la chaux ne dépend pas d'un principe particulier, fourni par le feu ou par tout autre corps, mais de la seule nature de la chaux vive; que la doctrine de Meyer ne donne aucune lumiere pour rendre raison des phénomenes chymiques qu'on prétend expliquer par ce moyen, & que celle de Stahl sur le principe salin & sur le phlogistique est préférable.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 31 Octobre.

S. LXXX.

LE SESELI.

Siler montanum non sit tibi sumere vanum.
Dat lumen clarum, quamvis gustu sit amarum,
Lumbricosque necat, digestivamque reportat.

Le Seseli qu'envoye une terre étrangere,
A des sucs austeres, amers.
Il éclaircit la vue, extermine les vers
Et fait que bien mieux on digere.

On sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur toutes ces prétendues vertus attribuées à certaines plantes d'éclaircir la vue. La semence de seseli de Marseille est à-peu près comme celle de plusieurs autres ombellées. Leur enveloppe contient ordinairement une huile aromatique mêlée à un principe âcre & quelquefois amer qui les rend carminatives, c'est-à-dire propres à faciliter le dégagement de l'air contenu dans les premieres voies & son éruption hors du corps. Ainsi, à la rigueur les semences d'anis, de fœnouil &c, devroient être reputées plutôt comme des semences venteuses que carminatives. C'est à raison sans doute de leur huile aromatique qu'elles deviennent contraires aux vers. Celles qui sont ameres, comme celle de seseli, peuvent être considérées comme stomachiques. Mais en général ces semences sont très-chaudes, sont plutôt capables de gonfler, de troubler les digestions par le dégagement d'air qu'elles procurent, que d'être bienfaisantes. On en doit excepter celle d'anis dont l'huile essentielle, outre qu'elle est très-agréable, passe pour avoir des propriétés précieuses.

Réflexions lues dans la séance tenue au Louvre, par la Société Royale de Médecine, le 12 Octobre 1779, & publiées par ordre du Gouvernement, sur la nature & le traitement de la Dyssenterie épidémique qui regne dans plusieurs provinces du Royaume. A Paris, de l'Imprimerie de Pierres, *in-4°.* de 8 pag.

Il étoit naturel que dans un moment de calamité, les personnes de l'Art désignées spécialement pour porter du secours au peuple, donnassent une preuve de leur zele en faveur des malheureux atteints de la maladie regnante. C'est ce qu'a fait la Société en indiquant les secours qui lui ont paru les plus efficaces dans cette circonstance.

Le mémoire qui vient d'être rédigé à ce sujet contient d'abord plusieurs remarques & réflexions sur la nécessité de distinguer les différentes especes de dyssenterie, sur les principaux signes qui les caractérisent & sur la nature de la constitution & de la saison qui leur donnent lieu. Mais les différences qui ont paru les plus essentielles à noter dans la dyssenterie, sont celle de la plus grande inflammation & celle de la plus grande putridité. Elles deviennent principalement l'objet des réflexions consignées dans ce mémoire & sont en partie, comme on le dit, le résultat & le rapprochement de celles qui ont été envoyées à la Société, spécialement par MM. de la Bouvardiere, Monnier, Gastelier, Perreau, Theullier, Vetillard &c, d'après leurs observations faites en Bretagne, dans le Perche, le Maine, l'Orléanois, le Poitou, &c.

On a évité un détail sur la théorie & les symptômes de la maladie dont il est question. On a cru inutile de retracer aux Médecins le tableau de ce qui le passe sous leurs yeux. On fait seulement remarquer que dans les dyssenteries vermineuses & celles dans lesquelles la chute du fondement a lieu, le siege de la maladie est évidemment placé dans les gros intestins. On en excepte néanmoins celles où les vers sortent également par l'effet des vomitifs & des purgatifs. MM. de Lamettrie & Pringle ont prouvé la vérité de l'une & l'autre observation par la dissection d'un grand nombre de cadavres. On n'a fait cette remarque que pour prouver combien les lavemens peuvent être efficaces, surtout dans le premier cas par leur effet topique.

On a cru devoir distinguer en général trois dégrés ou états dans la maladie regnante, celui d'invasion, celui de sa plus grande force ou intensité, & celui de déclin ou plutôt celui où la maladie traîne en longueur. Après l'indication des secours les plus appropriés à chacun de ces états, on indique les moyens prophylactiques qu'nn croit propres à empêcher la propagation de l'épidémie & les précautions les plus convenables dans ce cas, surtout pour les pauvres. On fait remarquer ici, pour l'honneur de l'Art & celui des personnes qui l'exercent dans les Provinces, que les mémoires envoyés par les Médecins dont on a fait mention, offrent tous dans leur marche & dans l'ordre des indications, une uniformité générale qui ne peut être que d'un heureux préfage pour la réussite.

Dans l'invasion d'une dyssenterie putride d'un mauvais caractère, le pouls est souvent misérable & les forces abbatues. C'est au Médecin sage & prudent à prendre avis de ses propres lumieres pour savoir s'il doit saigner, surtout ceux qui sont dans l'indigence, accoutumés aux mauvais alimens & que la disette rend foibles même dans l'état de santé. On fait remarquer néanmoins que la saignée a été employée souvent avec succès, même dans les dyssenteries putrides, par Sydenham & Pringle. Quant aux dyssenteries inflammatoires, la nécessité de la pratiquer dès le commencement n'est point un problême, & tout invite à suivre cette pratique. Mais une qui est nécessaire dans les commencemens, qui convient à tous les cas & sur laquelle aucun Praticien ne varie, c'est l'usage d'un vomitif tel que l'ipécacuanha ou même le tartre stibié. On donne ces vomitifs pour enlever une partie du foyer putride & pour interrompre la direction trop rapide du mouvement intestinal. On les fait suivre d'un minoratif doux & le soir de la Médecine, suivant la méthode de Sydenham, on place un calmant, par ex. une petite dose d'opium dans la conserve de roses rouges.

On a remarqué que la maladie se communiquoit des meres aux enfans à la mammelle. Après qu'on les a changés de nourrice, on leur fait prendre une décoction de riz avec un peu de lait de chevre surtout, & quelques prises de syrop composé de rhubarbe.

Dans la violence de la maladie, il est avantageux, surtout dans le cas de repugnance de la part des malades pour les bouillons, de substituer à cette nourriture une décoction de pain plus ou moins forte, suivant l'état du malade, acidulée avec un peu de suc d'oseille, & en cas de grande putridité avec l'acide vitriolique. Pour les tisanes, on doit préférer la décoction des plantes potageres aigrelettes. Le petit-lait recommandé par Degner, peut être remplacé avantageusement par les tisanes adoucissantes & mucilagineuses faites avec la gomme arabique, le riz, l'orge, &c. Dans le cas d'excrétions vermineuses, une potion huileuse faite avec deux onces d'huile d'amandes douces & une once de jus de citron ou d'oseille, peut être très utile. Cependant, lorsqu'on peut placer de légers laxatifs, on n'en doit pas perdre l'occasion. Les pilules spécifiques d'Helverius (composées de deux parties d'ipécacuanha sur une d'opium) peuvent trouver leur place, lorsque le feu se calme. Le verre ciré d'antimoine n'a pas produit en France des effets aussi avantageux qu'on se l'étoit promis d'après les épreuves heureuses qu'on en avoit fait surtout en Angleterre. Dans une putridité extrême, avec danger de gangrene, ces remedes sont inefficaces; on est obligé d'avoir recours alors aux toniques antiputrides, au quinquina, à l'élixir de vitriol de Minsicht, aux acides minéraux mêlangés avec le scordium &c. Les lavemens appropriés peuvent être encore d'un grand secours. En général dans ce cas, il faut associer les purgatifs aux antiputrides, & joindre quelquefois le tartre stybié aux boissons ordinaires;

surtout lorsque la tête est menacée. Si les urines sont ardentes, il est avantageux de nitrer les boissons.

On n'a pas jugé à propos d'insister sur l'usage des potions composées ni sur celui du camphre, qu'on laisse à la prudence du Médecin & aux circonstances. L'emploi des calmans narcotiques, lorsque la maladie est évidemment putride, est un des plus délicats, à cause du danger pour la tête & de la menace de gangrene. On les donne avec plus de sûreté pour appaiser le tumulte des humeurs le jour d'une purgation. Mais si l'atrocité des douleurs exige leur usage, il convient de les marier aux antiseptiques, tels que le quinquina, le syrop de berberis ou de vinaigre. Par exemple un bol fait avec demi-grain d'opium, 6 grains de quinquina & suffisante quantité de syrop pour une prise, peut remplir l'indication.

Lorsque le 3e. période s'établit, il y a communément danger de suppuration. Alors on a recours, en prenant pour guide Frederic Hoffmann, aux moyens propres à opérer la détersion des intestins. Cette vue peut être remplie avec les tisanes légeres de verge d'or, de bugle, de sanicle &c données avec le miel rosat, ou même avec la teinture de roses vitriolisée. La diminution de l'érethisme permet de joindre à l'ipécacuanha les baumes, par ex. celui de lucatelli, la thérébentine cuite &c.

Les alimens doivent être pris parmi les adoucissans & les farineux, tels que le riz, la fécule de pommes de terre, la farine d'orge, les crêmes, ou purées légeres de lentilles, de feves rouges, le tout entremêlé de purgatifs légers, parmi lesquels la rhubarbe doit tenir le premier rang.

S'il y a une atonie manifeste; si la dyssenterie dégénere en dévoiement sereux & chronique, qui tient pour l'ordinaire un peu de la lienterie, alors les meilleurs secours sont l'ipécacuanha à petite dose répétée, les tisanes avec les plantes légerement toniques, telles qu'une infusion foible dans l'eau, ou le vin & à froid de scordium, de sauge, de dompte-venin, de pimprenelle, de mille-pertuis, &c. Dans ces dévoiemens opiniâtres, la décoction de simarouba est encore regardée avec raison comme un excellent remede & presque spécifique. C'est là le vrai cas de placer tous les soirs la thériaque ou le diascordium. Le rob de baies de sureau est encore un secours qui peut être utile & qu'on peut donner à la dose d'un demi-gros plusieurs fois par jour. On donne encore avec avantage la décoction de quinquina rendue mucilagineuse avec la gomme arabique, pourvu qu'il n'y ait aucune disposition à l'hydropisie. Dans ce cas, on doit préférer à tout, l'usage des racines apéritives & ameres comme celles de patience, de chicorée avec la terre foliée de tartre & surtout les martiaux. Mais ces derniers ne doivent être employés que lorsqu'il n'y a point d'irritation à craindre, ni d'acidité dans les premieres voies. Alors les opiates avec les extraits amers, les absorbans, sont préférables. On remédie à la chute du fondement en joignant aux moyens méchaniques la décoction par exemple de roses rouges ou d'écorce d'orme.

Quant aux préservatifs; on doit éviter autant qu'il est possible, les approches de ce que les malades infectent, l'odeur de leurs matieres, changer de vêtement, d'air, éviter l'humidité &c. On a conseillé une eau teinte d'un vin léger, ou acidulée avec le vinaigre; mais une infusion de véronique ou de quelque plante semblable est peut-être préférable. On peut adoucir l'eau avec la gomme arabique. On ne doit se permettre que très-peu de viandes. On doit faire usage des plantes potageres surtout de l'oseille dans le bouillon, des fruits bien murs & de bonne qualité. Ces précautions sont surtout nécessaires à ceux qui approchent les malades, aux nourrices &c.

On ne doit pas moins d'attention aux objets de police générale. Il seroit à souhaiter par exemple que les excrémens des malades fussent déposés à part & dans des lieux qui n'auroient rien de commun avec les autres; que les sépultures fussent éloignées des lieux fréquentés; que tous les lieux capables de répandre l'infection fussent purifiés, parfumés; qu'on pût bannir la crainte, la frayeur, toutes les affections tristes & en général tout ce qui est capable d'en faire naître de semblables.

Nous avons cru devoir, dans la circonstance actuelle, nous étendre un peu sur la consultation dont on vient de voir l'exposé; nous ajouterons qu'on apprend dans le moment que la maladie regne dans le Hainault & dans les pays voisins; qu'on vient de faire une remarque dont l'objet bien examiné pourroit donner quel-

que lumiere sur la cause de la maladie. On a observé assez généralement en France que les fruits se conservent difficilement cette année. On le remarque à Paris de même. Les poires, les raisins sont surtout dans ce cas. Il semble qu'il y ait un principe de dissolution putride qui attaque la substance de certains fruits. Nous croyons qu'il est prudent d'y faire attention. Si à une pareille cause se joint celle de la contagion, qui propage la maladie, alors il y en a deux qui agissent puissamment & auxquelles il est difficile d'échapper, si l'on ne prend des précautions strictes. Néanmoins il est peut-être facile avec un peu d'attention de s'en préserver. Nous ne saurions trop inviter ceux qui peuvent y être exposés, à faire usage d'acides, de fruits acerbes, peu susceptibles de corruption, d'un peu de bon vin, de plantes potageres & de viandes blanches.

LIVRES NOUVEAUX.

CONJECTURES *sur le tems où ont vécu plusieurs anciens Médecins ; par un Membre de la Société Patriotique de Hesse-Hombourg.* in-12. de 83 pag.

C'est la seconde édition d'un écrit que l'Auteur, M. Goulin, n'avoit composé que pour lui & pour ses amis. Plus ami de la vérité que de tout autre chose, M. G. commence par rectifier une faute, à la vérité bien légere, sur le tems auquel a vécu Asclepiade & qui s'étoit glissée dans la premiere édition. Ce petit ouvrage nous a paru bien fait & bien soigné. On y releve quelques erreurs qu'on trouve consignées dans les meilleurs écrits sur l'histoire de la Médecine & des Médecins. On y trouve aussi bien des passages éclaircis soit sur le jugement qu'on a porté sur les Médec. soit sur leur âge &c. L'Auteur y a joint un tableau chronologique où l'on voit d'un coup-d'œil en quel tems & sous quel regne ont vécu ces Médecins. Ce sont Asclepiade, Thémison, Triphon, Cassius, A. Cornelius Celse, Eudeme, Pacchius Antiochus, Apuleius Celse, Scribonius Largus, Vectius Valens, Thessale, Mod. Co-lumelle. Cet ouvrage mérite l'accueil des Savans.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

J. SCHEUCHZERI *agrostographia sive graminum juncorum, cyperorum, cyperoidum iisque affinium historia ; accesserunt* A L B. HALLERI *synonyma nuperiora, graminum 70 species, &c.* A Zutich, chez Orell, Gesner & Compagnie. 1775. in-4°.

C'est une nouvelle édition de l'agrostographie de Scheuchzer, à laquelle M. de Haller a ajouté une préface qui contient un précis de la vie de cet Auteur. On y trouve de plus une synonymie très-utile & très-commode qui rapproche la nomenclature de Linnœus surtout, de Dillenius & la sienne, (celle de M. de Haller) de celle de Scheuchzer. Nous croyons qu'avec les additions de M. de Haller, c'est l'ouvrage le plus complet & les plus utile que nous ayons sur les plantes graminées.

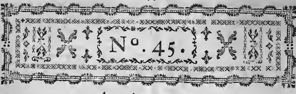
J. F. BOLTEN *nachricht von magnetem &c. c. d. d. rapport de différens essais faits avec l'aimant artificiel dans les maladies nerveuses.* A Hambourg. 1775. in-4°. de 16 pag.

M. Bolten rapporte dans cette dissertation le cas d'une personne attaquée d'une maladie hystérique & convulsive avec une contraction spasmodique des muscles de la mâchoire, dans lequel l'application de l'aimant sur diverses parties du corps, n'a produit aucun effet. M. Bolten, attaqué lui-même d'une sciarique, a essayé sur lui son application pendant douze heures sur l'endroit de la douleur, sans en éprouver aucun effet. Il ne nie point cependant que l'aimant ne réussisse dans quelques cas ; mais il n'en a vu ni retiré aucun avantage.

Ceux qui seroient curieux de voir des observations concernant les effets de l'aimant appliqué au corps humain, peuvent consulter une dissertation en forme de thèse soutenue à Leipsic en 1772, qui a pour titre de *Magnetismo in corpore humano* & dont l'auteur est Daniel Reichel.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par toute le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 7 Novembre.

S. LXXXI.

LE CERFEUIL.

APPOSITUM cancris tritum cum melle medetur.
Cum vino potum lateris sedare dolorem
Sæpè solet. T'itam si necis desuper herbam,
Sæpè solet vomitum, ventremque tenere solutum.

Le cerfeuil mondificatif,
Pour guérir un cancer est un bon déterfif.
Broyez-le avec du miel, il faut que le mal cede
A la vertu de ce remede
Infufé dans du vin le cerfeuil eft vanté
Contre les douleurs de côté.
Autre ufage : le cerfeuil aide
Et fouvent retablit l'eftomac dévoyé
Quand fur l'endroit malade on l'applique broyé.

Il n'en eft pas du cerfeuil, comme de bien d'autres plantes auxquelles on a attribué fans fondement une infinité de vertus. Ce n'eft pas qu'il n'y ait beaucoup d'exceptions à faire au fujet de celles qu'on accorde au cerfeuil. Il n'a pas la propriété, par exemple de guérir les cancers, comme on le dit ici. Mais comme on abufe de tout en Médecine, principalement des termes, on a pris les engorgemens laiteux du fein qui fe diffipent facilement, foit par les cataplafmes de cerfeuil, foit par celui de mie de pain, pour des cancers, & de-là l'origine de cette vertu imaginaire attribuée à cette plante. On ne peut lui conteftet la propriété d'être réfolutive appliquée fur certaines tumeurs, & apéritive dans quelques cas d'obftructions, d'embarras des vifceres. Dans cette vue, on employe le fuc dépuré de la plante, qui fouvent a produit les plus heureux effets. On l'ajoute auffi entiere aux bouillons apéritifs; & comme fon principe aromatique eft très-agréable, il arrive qu'elle eft rarement oubliée. On doit obferver encore que cette plante n'a pas befoin d'une forte ébullition pour agir efficacement. Une fimple infufion fuffit, ainfi qu'une pincée de la plante pour les bouillons.

De Dijon, le 14 Octobre.

« La petite verole eft contagieufe; perfonne n'en fauroit douter. En la féqueftrant, on diminue néceffairement le nombre de fes victimes. Le droit que s'arrogeoient ici ceux qui en étoient affectés, de porter partout la maladie ou la mort, méritoit d'être féverement reprimé. Auffi la Chambre du Confeil & de Police de cette Ville, vient-elle de faire paroître une ordonnance qui déffend aux malades fous des peines rigoureufes de fortir pendant tout le tems où ils peuvent communiquer la petite verole, & pour en affurer davantage l'exécution, il a été arrête que ce Reglement, daté du 25 feptembre dernier, feroit publié tous les ans au mois de Mars. On efpere par-là rendre la maladie plus rare, fouftraire à fes atteintes nombre de citoyens, & procurer déformais à tous ceux qui la craignent la facilité de fe trouver dans les rues, dans les places publiques, dans les lieux les plus fréquentés de la Ville.

Cette Ordonnance contient huit articles, tous dictés par des vues d'humanité & de fageffe aufquels on ne fauroit trop applaudir. Le Réquifitoire du Syndic de la Chambre fuffiroit pour donner à

ceux qui ont déjà lû des réglemens pareils, une idée des dispositions qu'elles renferment & pour indiquer en même tems les motifs sérieux & pressants qui les ont fait rendre.

Ce Réquisitoire porte que plusieurs personnes de cette Ville furent attaquées de le p. verole, pendant le cours de l'année derniere, mais que cette année, un bien plus grand nombre de tout âge, de tout sexe & de toute condition a éprouvé cette cruelle maladie & l'éprouve encore tous les jours; que ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'elle est devenue de plus en plus mauvaise dans le mois d'Août, puisque plusieurs personnes ont succombé à la violence du mal, sans que tous les secours de la médecine aient pu les garantir; ce qui commençoit à répandre la terreur & l'effroi, & à jetter les habitans dans la consternation. Il y a deux ans, continue le Magistrat, que cette maladie fit les plus grands ravages en Franche-Comté par le défaut de précautions dans l'inoculation. Les habitans du canton de Berne en Suisse, qui en sont voisins, sont parvenus à s'en garantir par les mesures qu'ils ont prises pour intercepter toute communication. A leur exemple, les Officiers de Police de S. Omer ont fait des réglemens qui indiquent les mêmes mesures. Ces faits sont attestés par un avis du sieur Durande, Médecin en cette Ville, qui a été inséré dans la 6e. Feuille hebdomadaire de Bourgogne, à la date du 10 Février 1778 & par un mémoire manuscrit que le Syndic a entre les mains, dans lesquels ouvrages ce Médecin aussi bon patriote & ami aussi zelé de l'humanité qu'il est distingué par ses talens & ses connoissances, en démontrant, d'après les plus grands Maîtres, que la petite-vérole ne vient que par communication, fait espérer qu'en observant avec exactitude les précautions qu'il indique, on parviendra à se garantir pour toujours de cette maladie, comme on s'est préservé de la peste qui a causé autrefois de si grands maux, singulierement dans cette Ville. Si les mesures prises dans le canton de Berne pour empêcher la communication de la petite-vérole, ont réussi à s'en préserver, pourquoi n'espereroit-on pas un égal succès des mêmes mesures à Dijon, aussi bien qu'à Lyon & à S. Omer. Le Syndic finit par dire que si le Réglement qu'il vient de faire à cet égard, paroît dur dans les commencemens à quelques personnes, elles ne tarderont pas à y applaudir, lorsqu'elles auront vu les heureux effets que son exécution aura procurés. Il ajoute qu'il croiroit manquer à son devoir, si dans une affaire d'une aussi grande importance, il ne s'empressoit d'exciter la Chambre à seconder des vues aussi favorables à l'humanité, en rendant une Ordonnance dont l'exécution lui donneroit la satisfaction d'avoir contribué autant qu'il a été en elle à conserver la santé & même la vie à un très-grand nombre d'habitans de cette Ville. La Chambre, d'après ce réquisitoire, n'a pas hésité à dresser le réglement qui suit, & qui est fait pour servir de modele.

Ordonnance de la Chambre du Conseil & de Police de la ville & Commune de Dijon, du 25 Septembre 1779.

Art. 1er. La Chambre a fait & fait très-expresses défenses à toute personne de se faire inoculer dans cette ville & les fauxbourgs, à peine de 300 liv. d'amende.

2°. Fait aussi défenses à tout Médecin, Chirurgien & autres de pratiquer l'inoculation dans cette ville & dans les fauxb. & notamment aux Chirurgiens de souffrir que leurs Elèves la pratiquent, à peine de pareille amende de 300 livres pour la premiere fois, & de plus forte en cas de récidive, même de tous dommages & intérêts.

3°. Fait pareillement defenses à toutes personnes qui auront eu par inoculation ou naturellement la petite-vérole hors de cette ville & des fauxbourgs, d'y entrer avant les 40 jours, à compter de l'éruption de la maladie.

4°. Les personnes qui entreront dans cette ville & les fauxbourgs avec les marques d'une petite-vérole récente, seront reputées en contravention, à moins qu'elles ne vérifient par un certificat soit de Médecin, soit de Chirurgien ou du Curé de leur Paroisse, que les quarante jours prescrits par l'article ci-dessus sont expirés.

5°. Fait défenses à toutes personnes qui auroient eu la petite-vérole naturelle ou par inoculation, de rentrer dans la société, sortir de leur appartement, fréquenter les Eglises, les promenades, les spectacles & tous les autres lieux publics & de communiquer avec toutes autres personnes que celles nécessaires à leur soulagement, qu'après 40 jours révolus du jour de l'éruption & sur la permission par écrit du Médecin ou Chirurgien qui les aura traités.

6°. Ordonne aux Principaux & Supérieurs des Colléges & Couvents, aux Maîtres & Maitresses de pension, de séparer des autres pensionnaires ceux qui sont attaqués de la petite-vérole & d'empêcher toute communication pendant les 40 jours à compter de l'éruption de la maladie, & défend aux Maîtres & Maitresses d'Ecole de recevoir chez eux avant l'expiration dudit délai les enfans qui auront eu la petite-vérole.

7°. Les quatre précédens articles seront exécutés à peine d'amende arbitraire contre chacun des contrevenans & d'y être séverement pourvu en

de récidive; desquelles amendes les peres & meres seront civilement responsables pour leurs enfans, les tuteurs pour leurs pupilles, les Supérieurs de Communautés & Colleges pour les personnes soumises à leur autorité; les Maîtres & Maîtresses de pension pour leurs pensionnaires; les Marchands, Artistes & Artisans pour leurs garçons, compagnons & apprentifs; les Maîtres pour leurs domestiques & enfin toutes personnes pour les étrangers qu'elles auront chez elles, comme Clercs, Commis & autres.

8°. Ordonne que la présente délibération sera imprimée, lue, publiée & affichée, à la diligence du Syndic, dans tous les lieux accoutumés de cette ville & fauxbourgs, afin qu'il n'en soit prétexté cause d'ignorance, & sera ladite publication renouvellée tous les premiers jours de Mars de chaque année.

LIVRES NOUVEAUX.

Recherches sur la cause des affections hypocondriaques appellées communément vapeurs; ou Lettres d'un Médecin sur ces affections. On y a joint un journal de l'état du corps en raison de la perfection de la transpiration & de la température de l'air; par M. C. Revillon, D. M. de l'Acad. des Sciences de Dijon, à Mâcon. A Paris, chez la veuve Hérissant, rue Notre-Dame, à la Croix d'Or. *in*-8°. de 121 pag. Prix 30 f.

Cet ouvrage contient 14 lettres & l'extrait d'un Journal de la transpiration & de la température de l'air que l'Auteur a tenu depuis la fin de Mars 1776 jusqu'au 11 Juin. M. Revillon atteint de cette affection si commune aujourd'hui, qui fait le tourment des malades & des Médecins, c. à. d. d'une maladie nerveuse, & ne trouvant aucun soulagement dans les remedes qu'on lui avoit conseillés, s'est attaché spécialement à rechercher la cause de cette maladie & les moyens les plus propres à la combattre. Après bien des recherches & un examen attentif sur tout ce qui se passoit chez lui, il s'est convaincu que les maux que les vapeurs éprouvent sont toujours en raison de la transpiration plus ou moins supprimée. Tout ce qu'il avance à ce sujet est le fruit d'une observation suivie & faite sur lui-même. D'après les faits avancés, il se croit en droit d'établir que la cause des affections vapoureuses est le défaut de transpiration, favorisé par le repos, le manque d'exercice &c, & il cite deux observations qui semblent venir à l'appui de ce qu'il avance.

Il est bien éloigné de penser que les maux qu'on ressent dans cette maladie soient l'effet de l'imagination. Il a recours avec raison à des causes plus puissantes, aux causes physiques. Le corps éprouve en cet état, l'influence des variations de l'air, au point qu'il sert pour ainsi dire de thermometre & de barometre, Tout cela est exact, ainsi que le tableau que cet Auteur nous donne de l'état du corps & de l'esprit des vapoureux. Il ne pouvoit même être bien tracé que par un Médecin qui eut éprouvé lui-même tous les accidens qui accompagnent cette cruelle maladie. Aussi celui-ci, peint d'après nature, nous a paru supérieurement fait & nous sommes persuadés que tous les vapoureux s'y reconnoîtront sans peine.

Quoique nous ne soyons pas entierement de l'avis de M. R. sur la cause qu'il assigne aux affections vapoureuses, on ne peut s'empêcher de convenir que cette doctrine, à raison du bien qu'elle peut procurer quelquefois, ne soit avantageuse à bien des égards. Elle est plus raisonnable au moins que celle qui les fait dépendre exclusivement de l'usage du caffé & des liqueurs. D'après les principes de l'Auteur, pour trouver quelque adoucissement & même le remede aux maux de ce genre, il n'y a qu'à entretenir avec soin la transpiration insensible, se bien couvrir en été comme en hiver, manger peu, c. à. d. raisonnablement, soutenir l'équilibre des humeurs & faire même à-peu-près comme Cornaro, qui parvint à la plus longue vieillesse, en observant le régime le plus exact, la balance à la main.

Les secours médicinaux que l'Auteur indique, quoiqu'il semble d'abord les proscrire, nous ont paru les plus efficaces & ceux que tous les Médecins un peu éclairés prescrivent journellement. Il indique de même le régime qui convient aux vapoureux. Il leur défend, d'après sa propre expérience, l'usage des légumes, des farineux, des poissons, de l'eau pure; il le fait consister dans celui des viandes blanches principalement, des bons potages, des gelées &c; il en détermine le poids, les heures auxquelles il faut les prendre, & ce régime nous a paru très-convenable pour ces sortes de malades.

Cet ouvrage est bien écrit, rempli d'intérêt & mérite l'accueil du public. Mais en adoptant la plupart des principes qu'on y trouve, n'y a-t-il pas quelques objections à faire à la doctrine de l'Auteur. Si les affections vapoureuses dépen-

dent d'une transpiration supprimée, comment arrive-t-il donc que les moyens qui paroissent les plus propres à l'intercepter, tels que les bains froids, par exemple, l'application en général des choses froides, soient précisément ceux dont on retire le plus d'avantages, du moins en apparence dans cette maladie? Comment arrive-t-il encore que la chaleur qui semble faite pour rétablir la transpiration, soit insupportable à la plupart des malades, & redouble même leurs maux, qu'ils se trouvent plus mal en été qu'en hyver? &c. Nous avouons notre embarras à cet égard, dans l'hypothèse de l'Auteur. Nous croyons bien que l'inégalité de la transpiration, les variations de l'air, la variété & la multiplicité des alimens, leur superflu & les indigestions qui en résultent, peuvent augmenter le mal-aise que ces sortes de malades éprouvent, mais nous avons de la peine à nous persuader que ce qui augmente sensiblement un état fâcheux dont le principe existe déja dans les humeurs, puisse être reputé pour cause de la maladie. Du reste nous pouvons nous tromper; car qui est-ce qui ne se trompe pas en Médecine?

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

PRACTICAL essays on Medical subjects by a member of the royal College of London and Edinburgh, c. à. d *Essais de pratique sur plusieurs sujets de Médecine par un Membre du College des Médecins de Londres & d'Edimbourg*. A Londres. 1774. in-8°. de 112 pages.

L'Auteur anonyme débute par un discours sur l'efficacité & la sureté de l'usage de certains poisons dans la pratique de la Médecine. Il rapporte l'exemple d'une femme qui ayant voulu se doner la mort avec du sublimé-corrosif, n'y réussit pas, mais se trouva guérie par ce moyen d'une gale vénérienne. Il assure, d'après sa propre expérience, que les alkalis-fixes sont le contre-poison du sublimé. (On sait que c'est un moyen de le décomposer.) On trouve dans cet écrit que dès le siècle passé, un Chirurgien d'Angleterre, nommé Wiseman, employoit intérieurement le sublimé-corrosif dans les maladies vénériennes, & l'Auteur nous apprend que dès 1748 il le donne en pilules, c. à. d. en substance. Il croit néanmoins que la meilleure méthode de le prescrire est de l'associer à une décoction de salsepareille & de bois gentil, (*Daphne mezereum* Lin.) & qu'il convient alors surtout dans les affections exanthématiques chroniques & humides. Dans les exanthèmes secs, le succès n'est pas le même. Il convient encore, selon lui, dans les ulceres, les sciatiques &c.

Il rapporte ensuite les essais qu'il a fait dans plusieurs maladies avec l'eau distillée des feuilles du laurier cerise (*laurocerasus*) avec la belladone, la digitale pourpreuse & la cigue.

Il résulte de ces épreuves, que l'eau distillée du laurier cerise est un puissant résolutif qu'il a donné graduellement depuis 30 jusqu'à 60 gouttes dans les maladies inflammatoires, surtout dans celles où la partie lymphatique du sang est très-épaissie, comme lorsque le sang est très-coëneux. Il préfere l'infusion des feuilles dans les obstructions du foie, & il assure en avoir observé d'excellens effets, ainsi que des cataplasmes faits avec ces feuilles & la farine. Il regarde la belladone comme un antispasmodique & un résolutif qui lui a réussi dans une tumeur dure à la langue, mais dont on ne peut pas tirer d'ailleurs de grands avantages.

Quant à la digitale, que les Empiriques emploient quelquefois avec succès dans les ulceres de mauvaise qualité; il dit qu'elle réussit dans le vice scrophuleux, mais qu'elle nuit beaucoup par sa qualité drastique, lorsqu'on la donne à trop haute dose. Il recommande l'extrait de cigue surtout dans la goutte vague. Le reste de l'ouvrage a pour objet l'usage d'une lessive semblable à celle des savoniers pour le calcul, & l'ouverture du cadavre d'une fille qu'on avoit faussement cru empoisonnée.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 14 *Novembre.*

S. LXXXII.

Mauve.

Dixerunt veteres malvam quod molliat alvum.
Hujus radices rasæ solvunt sibi fæces
Vulvam moverunt & fluxum sæpe dederunt.

La mauve, émollient fourni par la nature
Des intestins aide la fonction.
Moyennant sa décoction,
D'un pauvre constipé la délivrance est sûre.
De ses racines la raclure
Au ventre rend la liberté,
Sert au beau sexe & lui procure
Le retour de ses fleurs, d'où dépend sa santé.

S'il y a une plante dans la nature dont les effets soient évidemment efficaces, c'est la mauve. Sa vertu émolliente, relachante, laxarive est dûe au principe mucilagineux dont elle est abondamment pourvue. C'est une de celles qui rendent le plus de services à la Médecine & qu'on met le plus en usage. Soit qu'on l'employe intérieurement, soit en lavement, soit en cataplasme, soit en bain, demi-bain, fomentations &c, elle remplit toujours les vues qu'on se propose & produit des effets avantageux; parce que les cas les plus ordinaires dans les maladies étant ceux de douleur, de tension, d'érethisme, d'irritation, cette plante est très - propre à y remédier & il est bien rare qu'on se repente d'en avoir fait usage.

Il est vrai que l'application des plantes mucilagineuses n'étoit pas difficile à imaginer, puisqu'en suivant la nature pour guide, on voit que c'est le remede qu'elle employe. Ce n'est qu'à la faveur d'une espece de mucilage, dont elle enduit presque toutes les parois des cavités, qu'elle les défend de l'impression des corps étrangers, âcres ou capables de les blesser. C'est ainsi que les bronches, les intestins, les voies urinaires, les articulations &c, se trouvent garanties par un enduit semblable. Dans tous les cas d'irritation où cette mucosité s'épuise, il étoit naturel que l'Art y suppleât par une autre.

Indépendamment des vertus reconnues à la mauve & aux autres émolliens dans une infinité de cas, il y en a un où ce secours est souvent oublié & dans lequel il réussit néanmoins comme par enchantement. C'est celui des entorses, ou foulures, &c. Bien des personnes font dans l'usage alors de faire mettre la partie (le pied ou le poignet) dans l'eau froide & d'y appliquer des spiritueux. Cette méthode ne réussit jamais & il en résulte souvent les plus grands maux. Comme la douleur dépend dans ce cas du tiraillement qu'ont souffert les ligamens capsulaires & de l'irritation de ces parties, il n'y a pas, selon nous, & l'expérience le prouve, de meilleur moyen de faire cesser les accidens que de tremper la partie dans un bain tiede de plantes émollientes.

Aux Rédacteurs de la Gaz. de Santé, sur une nouvelle maniere de préparer l'huile d'antimoine, par M. Verdeil, Médecin, à Lausanne.

La préparation du beurre d'antimoine est devenue redoutable par les fréquents

accidens qu'elle a occasionnés, & en particulier par la mort du célèbre Herrmann, Médecin & Chymiste Allemand. Mon ami, le Professeur Gmélin de Gottingue, vient de découvrir une nouvelle préparation antimoniale, qui, sans avoir les dangers de celle du beurre, réunit tous les avantages que l'art de guérir retire de ce médicament. C'est une méthode sûre, simple & économique de faire l'huile d'antimoine. Comme cette découverte me paroit utile, je vous la communique telle qu'elle est dans un mémoire manuscrit que ce Professeur a bien voulu me faire parvenir.

» Je pris, dit M. Gmelin, une once d'antimoine crud réduit en poudre très-fine, & j'y ajoutai deux onces de sel de Lunébourg (sel ordinaire de cuisine) en triturant le tout ensemble dans un mortier. Je mis ensuite ce mélange dans une cornue de verre qui auroit pu en contenir une livre. je nétoyai le col de la cornue de la poudre qui s'y étoit attachée, & j'y versai, goutte-à-goutte, neuf gros & demi d'huile de vitriol de Nordhausen, (nom de la fabrique) que j'avois auparavant édulcorée avec une once & demie d'eau commune. Ce mélange produisit une effervescence assez vive, mais sans échauffer beaucoup le vase. Il restoit encore assez d'acide aux parois intérieures de la cornue, en conséquence j'ajoutai encore une once & demie d'eau commune à mon mélange J'adaptai ensuite une cucurbite à la cornue, de manière que son col pouvoit entrer de deux pouces dans celui de la cucurbite.

Je lutai ces deux vaisseaux ensemble, au moyen du lut ordinaire fait de bol & d'huile de lin, & je plaçai tout mon apareil sur un bain de sable. Je commençai la distillation d'abord par un feu doux, peu-à-peu je le renforçai, à mesure que les vapeurs & la liqueur passèrent dans le recipient. La liqueur sortit alors goutte-à-goutte, le recipient s'obscurit, & sa surface intérieure se couvrit en partie d'une glace jaunâtre, & en partie d'un souffre couleur d'or. Je remarquai encore, que pendant toute l'opération, particulierement vers la fin, une forte odeur de souffre pénétrait le lut, & même que la voûte de la cornue se setroubloit par une espèce de glace sulfureuse & des gouttes comme huileuses, qui s'attacherent à sa surface intérieure. Le lendemain matin, les vaisseaux étant refroidis, je les détachai; une odeur insupportable de souffre, se fit alors sentir dans toute sa force. Je versai le contenu de mon récipient sur un philtre de papier Joseph, & j'obtins trois onces d'une liqueur sans couleur, très-pellucide, ressemblant à de l'eau, & qui avoit l'odeur du soufre enflammé. Comme il restoit encore quelque chose sur le philtre, & que je voulois avoir tout ce que l'acide du sel pouvoit dissoudre, j'y versai dessus de lesprit de sel fumant Je tins pendant quelques jours cet esprit de sel avec tout ce qu'il avoit pû dissoudre, dans une douce chaleur, & après l'avoir filtré par du papier gris, j'en obtins une demi-once d'une liqueur analogue à la premiere, mais dout la couleur tiroit un peu sur le jaune ».

Ce sont ces deux liqueurs prises ensemble, ou séparément, qui forment l'huile d'antimoine de M. Gmelin. Il est vrai que cette huile, telle qu'on l'obtient par la simple distillation, est infectée d'une odeur de soufre abominable. Mais on peut aisément diffiper cette odeur, & cela sans qu'il en résulte une diminution sensible dans le poids de la liqueur. Il faut seulement la mettre dans un vaisseau ouvert, & la tenir pendant quelques tems à une douce chaleur.

Je ne vous rapporterai pas, Messieurs, tous les essais que M. Gmelin a faits pour s'assurer de la nature de sa liqueur. Ses expériences détruisent tous les doutes qu'on pourroit se former & prouvent avec la plus grande évidence que le procédé indiqué fournit une dissolution très pure de régule d'antimoine dans l'esprit de sel; c'est-à-dire une bonne huile d'antimoine.

Il ne faut pas croire que la quantité d'eau qu'on employe dans ce procédé, rende l'huile d'antimoine trop foible pour l'usage chirurgical. Cette huile telle qu'elle est, ronge la peau & emporte avec promptitude les excrescences fongueuses qui se forment sur les ulcères. D'ailleurs, si on la veut absolument plus acide, ou sous cette forme qui lui a fait donner la dénomination impropre de beurre, on y parvient sans peine, en la faisant sublimer à une douce chaleur.

La méthode de M. Gmelin est simple, puisqu'on obrient l'huile d'antimoine par une seule opération très-facile, en moins de six heures de tems, tandis que par la voie ordinaire il faut trois ou quatre opérations & plusieurs jours. Elle est écono-

mique, car la même quantité d'huile qui couteroit 40 sols par la méthode ordinaire, ne revient selon celle-ci, qu'à 5 sols. Elle n'est point enfin dangereuse, car quoiqu'une mince couche de beurre d'antimoine garnisse le dedans des vaisseaux, il n'y a point à craindre que le beurre bouche l'orifice de la cornue au point de les faire sauter.

J'ai l'honneur d'être, &c. VERDEIL, D. M. M.

Observation sur la petite-vérole, par M. PRIEUR, Chirurgien à Moulins en Bourbonnois.

On peut dire avec vérité que de tous les tems l'empirisme & les préjugés ont été plus funestes aux hommes que les maladies les plus graves. Prétendre reformer cet abus, en traitant les malades méthodiquement, ayant égard aux symptômes qui se présentent dans les différens tems des maladies, & remplissant les indications par les remedes appropriés, c'est s'exposer aux reproches du vulgaire ignorant, hors d'état de juger que la même maladie exige des secours variés & d'un genre différent suivant les circonstances.

La petite-vérole est épidémique à Moulins depuis trois mois. Elle y a attaqué un grand nombre d'enfans des deux sexes, & plusieurs adultes. La pratique vulgaire du pays est de donner beaucoup de vin & de sucre. Cette méthode a été mise en usage chez un tiers des malades. Les adultes ont tous péri jusqu'au moment où j'écris, 24 Octobre 1779. De plus de vingt enfans traités méthodiquement, par les remedes indiqués suivant les circonstances de la maladie, il n'en est mort qu'un. Il y a même des gens de l'Art qui en ont traité & vu un plus grand nombre, sans qu'il en soit mort. Cependant l'on ne peut revenir de la prévention; l'observation suivante en est une preuve.

Une Demoiselle d'environ vingt ans, d'un tempétament sanguin, fut atteinte de cette maladie qui parut confluente. Le prélude ne fut pas orageux, à l'exception d'une prostration de forces assez grande. Le commencement de l'éruption fut annoncé par la fievre qui devint plus forte, par des rêveries & une respiration gênée. La malade se trouva à l'époque de ses évacuations périodiques. Le flux menstruel parut, sans apporter aucun changement. Je proposai une saignée du pied pour prévenir de plus facheux accidens, elle fut rejettée. A peine je pus obtenir qu'on employât une légére tisane, quelques bains de pieds, des lavemens & une légere potion diaphorétique. Tous ces remedes n'empêcherent pas les accidens d'augmenter, quoique l'éruption eut été assez abondante. La nuit suivante, il survint des mouvemens convulsifs violens auxquels succéda une affection comateuse. Le pouls devint petit & concentré. On posa des véficatoires qui eurent leur effet & produisirent un mieux momentané. Quoique l'éruption continua ainsi que le flux menstruel, la respiration devint stertoreuse, l'affection comateuse plus considérable, & l'on apperçut des subresaults dans les tendons. La malade mourut le 8e. jour de la maladie, le 4e. l'éruption. Je crois que les saignées auroient pu empêcher les grands accidens qui ont fait pétir la malade. Sydenham, Boerhaave, Lieutaud, James, de Haen, Huxham &c, ont recommandé & employé la saignée dans cette maladie, quand elle étoit indiquée & avec le plus grand succès; nul secours n'étant plus propre que celui-ci à prévenir les engorgemens inflammatoires fort communs dans la petite-vérole.

Réflexions des Redacteurs de la Gazette sur cette observation.

Quoique nous soyons entierement de l'avis de M. Prieur sur bien des points & surtout sur l'avantage qu'on peut retirer de la saignée en général dans les petites-véroles (nous parlons de celles qui exigent les secours de l'Art, car il y en a qui n'en ont nul besoin) nous ne pensons pas comme lui sur l'avantage qu'il croit qu'on pouvoit en retirer dans le cas exposé. Cette petite-vérole s'est présentée avec les symptômes les plus effrayans. La prostration des forces dès le commencement, avec un pouls petit sans doute miserable; une éruption qui n'apporte aucune diminution dans les accidens; des mouvemens convulsifs avec une affection comateuse; un pouls petit & concentré, une respiration difficile & stertoreuse, annoncent une petite-vérole du plus mauvais caractère & à laquelle il étoit impossible, selon nous, de remédier par la saignée. Il y a un cas p. ex. où l'on sauve évidemment la vie aux malad. par la saignée, lorsqu'on la place à tems. C'est celui où

la salivation chez les adultes, dans le genre confluent, venant à cesser (ce qui arrive ordinairement le 11e. jour) le délire survient avec un pouls dur, plein & tendu. C'est le moment de la saignée du pied. Si on la diffère, si le pouls se brise, il n'est plus tems, le malade périt. Nous croyons qu'à l'exception de Sydenham ou de ses copistes, aucun auteur n'a assez fait sentir le danger de cette circonstance & la nécessité de la saignée. Les véficatoires à la nuque du col, recommandés par cet Auteur, n'ont pas toujours été d'un aussi grand secours que la saignée. Mais ce cas est bien différent de celui que vient de rapporter M. Prieur.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Fœtus cum matre per nervos commercium. Dissertatio inauguralis proposita a J. V. T. SCHAEFFER ratisbonensi. 1775. A Erlang, chez Walther, *in*-4o. avec fig.

Voici l'ordre qu'a suivi l'ingénieux Auteur de cette dissertation. Après avoir donné la partie anatomique & physiologique du fœtus & de ses dépendances, M. Schaeffer expose, pour les refuter, les différentes hypothèses qui ne s'accordent pas avec sa théorie. Pour établir qu'il y a une communication entre la mere & l'enfant dans la matrice au moyen des nerfs, il y a sans doute beaucoup de difficultés à vaincre.

Pour y parvenir, l'Auteur dit: quoique le placenta & le cordon ombilical ne paroissent pas sensibles, quoique personne n'y ait découvert des nerfs, on ne peut pas assurer qu'il n'y en ait point. Les vaisseaux du placenta naissent des vaisseaux utérins qui sont revêtus d'une tunique musculaire & nerveuse. Le sang de la mere doit subir un changement dans le placenta & dans le fœtus pour sa nourriture; or ce changement ainsi que l'accroissement du placenta, ne sauroient se faire sans nerfs; la conséquence est aisée à tirer. Les cheveux eux-mêmes qui paroissent privés de nerfs ne sauroient croître sans leur secours.

L'Auteur nie que le passage du sang dans les vaisseaux du placenta se fasse comme dans les tubes capillaires. On pourroit, à la rigueur, dit-il, les considérer comme tels dans le premier tems de la grossesse, mais sur la fin, le diametre devient beaucoup plus considérable & d'ailleurs leur direction ne permet pas d'admettre la parité. Il pose encore pour principe, que lorsque la sensibilité ou plutôt le sentiment a lieu, c'est alors que le fluide nerveux reflue vers son origine & que le mouvement dépend de son abord aux extrémités, &c. Il y a des nerfs, selon lui, destinés au sentiment; d'autres au mouvement. Ceux qu'il admet dans le placenta & le cordon ombilical sont de ce dernier ordre. Il ne seroit ni absurde ni impossible, dit-il, que les nerfs moteurs de la mere donnassent naissance aux nerfs doués de sentiment chez l'enfant.

De cette théorie, l'Auteur tire plusieurs conséquences, dont la principale est la possibilité d'expliquer l'effet de l'imagination des meres sur les enfans & les impressions dont ceux-ci sont susceptibles, ce qui est inexplicable dans tout autre systême. Il cite un exemple d'une monstruosité qui étoit, selon lui, l'effet de l'imagination frappée de la mere, celui des maladies héréditaires, enfin ceux des diverses impressions que peut recevoir l'enfant relativement aux diverses affections physiques & morales de la mere.

Quand ce systême ne seroit pas assez fondé, il n'en est pas moins ingénieux & d'ailleurs cette opinion n'a rien d'invraisemblable. Mais ce systême a le défaut d'une infinité d'autres; c'est qu'on pose ici en fait ce qui devroit être mis d'abord en question Avant de chercher à expliquer les effets de l'imagination de la mere sur l'enfant, il faudroit démontrer avant, que ces effets existent, & c'est précisément ce qui n'est pas aisé à démontrer.

J. CH. FABRICII, Prof. Hauniens. Soc. Reg. Norv. & Berol. memb. Systema entomologiæ sistens insectorum classes, ordines, genera, species, adjectis synonymis, locis, &c. A Flensbourg en Dannemarck & à Leipsic. 1775. *in*-8o.

L'Auteur, dans ce nouveau systême, tire les caracteres des ordres & des genres d'insectes, de la structure & du nombre des organes qui leur servent à prendre leur nourriture. La considération de ces parties lui fournit huit classes ou ordres d'insectes. Il prétend que le systême de Linnœus, fondé sur la structure des ailes semble faire violence à la nature. Cet ouvrage nous a paru fait pour intéresser ceux qui cultivent cette partie de l'histoire naturelle.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 21 *Novembre.*

S. LXXXIII.

LA MENTHE.

Mentitur mentha, si sit depellere lenta Ventris lumbricos, stomachi vermesque nocivos.

La menthe est pour les vers un remede efficace
Au ventre, en l'estomac elle agit & les chasse.

La menthe est aujourd'hui très-peu employée dans cette vue, quoiqu'elle passe pour vermifuge. L'eau qu'on en retire par la distillation est d'un usage plus général que la plante en substance, & on prescrit cette eau comme un puissant céphalique, antispasmodique, stomachique, &c. Elle convient principalement dans les vertiges, les vomissemens convulsifs, le hocquet &c. Bien des personnes de l'Art la croyent propre à rétablir les menstrues. On en prépare des pastilles qui sont agréables au goût & qui réussissent sur quelques sujets. Appliquée extérieurement la menthe est vulnéraire, tonique & résolutive.

On lui attribue de plus une qualité précieuse que nous n'avons point éprouvée, qui est d'empêcher la coagulation du lait, lorsqu'on la fait bouillir dans ce liquide. De-là usage où l'on est d'appliquer la menthe aux engorgemens laiteux du sein, aux dépôts de même nature & de la joindre aux autres remedes dont les Empyriques font mystere pour ce qu'ils appellent *lait répandu*. Cette manie de ne voir aujourd'hui dans la plupart des maladies chroniques que du lait répandu, est portée au point qu'on ne croit pas même devoir borner l'existence de cette affection au sexe qui seul peut en être atteint. Tant il y a de ressources dans l'esprit de certains hommes !

De Paris.

On se rappelle que M. l'Abbé le Noble (voyez N°. 33) a promis de rendre compte au public de la suite de ses observations sur les vertus de l'aimant appliqué au corps humain. Des succès nouveaux obtenus dans la Capitale, & dont il est facile de se convaincre, l'invitent aujourd'hui à tenir sa parole. Il viendra peut-être un moment où ces faits recueillis & bien examinés pourront servir de base à une doctrine solide sur l'effet du magnétisme. Pour favoriser la construction d'un pareil édifice, nous croyons utile de rassembler quelques matériaux. Nous allons y joindre une analyse de l'ouvrage de M. Brugmann, relatif au même objet.

Mademoiselle Ronden, Marchande Lingere, sur le quai de Gêvres, étoit atteinte depuis 18 ans d'une maladie nerveuse ; elle éprouvoit des douleurs dans les membres, des tremblemens convulsifs, des maux de tête continuels ; elle étoit obligée de se tenir au lit presque tout le jour & la nuit. Elle avoit pris des bains, des remedes de différente espece. M. l'Abbé le Noble lui appliqua ses aimans le 12 Février de cette année. Cette personne en a été sensiblement soulagée. Elle ne garde plus le lit & ses douleurs sont très-supportables.

Madame la Marquise de Tourny a été guérie par le même moyen d'une maladie nerveuse qu'elle avoit depuis 5 ans.

M. le Marquis d'Heudreville, d'un mal de tête qu'il avoit depuis 6 mois & qui l'empêchoit d'aller en voiture; Madame la Comtesse de Maupeou d'Ablege, d'une maladie de nerfs qui la retenoit au lit; M. le Marquis de Biancour, de la même affection; Madame Dupré de St. Maur, de coliques néphretiques & d'une dysurie; Mademoiselle Andry, rue Aubry-le-Boucher, chez M. le Duc, Doreur, d'une épilepsie dont elle avoit jusqu'à trois attaques par semaine; une Femme-de-chambre de Mylady F. Nugents, de maux de tête insupportables qu'elle éprouvoit depuis 18 ans. On pourroit citer encore des exemples de guérison d'étourdissemens, de palpitations, de tremblemens obtenus à Paris, à Evreux, à Breauté en Caux &c.

Nous croyons qu'un moyen aussi simple de soulager des maux quelquefois très-cruels, n'est point à négliger, & nous invitons ceux qui sont tourmentés de pareilles affections d'y avoir recours. En attendant d'autres découvertes sur le magnétisme, voici celles de M. Brugmann. Elles se trouvent consignées dans un écrit qui a paru à Leyde en 1778, *in-4°.* de 133 pag. & qui a pour titre *magnetismus*, &c.

Cet Observateur habile dit que les véritables forces de l'aimant n'ont pas été connues jusqu'à présent, parce qu'on n'a pas écarté tous les obstacles qui s'opposoient à leur développement; que l'aimant agit sur les corps qui semblent le moins susceptibles de l'impression magnétique, mais qu'il est besoin très-souvent, pour que cette action soit sensible, que ces corps soient placés convenablement. Alors il n'est presque aucune matiere qui lui résiste. Voici le procédé que l'Auteur indique.

Il consiste à détacher une parcelle du corps que l'on veut soumettre à l'action de l'aimant, à la placer sur de l'eau contenue dans un verre, ou bien sur un morceau de papier, ou sur une lentille de verre, ou ce qui est encore mieux, sur du vif argent, si elle est plus pesante que l'eau. (Si on se sert du mercure, on doit observer que le corps soumis à l'épreuve n'ait pas trop d'affinité avec ce métal.) Au moyen de cette précaution, l'aimant en nature ou l'éguille aimantée attire le fer dans tous ses états, soit sous forme métallique, soit dans l'état de chaux, de rouille, de dissolution ou de sel. Il attire toutes les especes de terre commune, les terres argilleuses qui conservent de la couleur au feu, la tourbe mais foiblement, toutes les especes de vitriol, le liege, les anciennes écorces d'arbre, celle de quinquina surtout, (MM. Model & Zegher avoient déja fait cette observation) les noisettes, les noyaux d'amandes & de cerises, plusieurs sortes de bois, lorsqu'ils sont mis sur le mercure, tels que celui de rosier, d'ébene, de chêne &c, les éponges, les cantharides, la plupart des chaux dont la couleur se soutient au feu, quelques sables, les laves, (M. Ferber a déja observé la même chose au sujet de ce dernier corps, qui contient des scories ferrugineuses) la pierre ponce, l'ardoise, la pierre de serpent, celle de lard, le lapis lazuli, les rubis (les pâles plus foiblement) l'hyacynthe, la chrysolite, l'émeraude, la grenade, la tourmaline, la turquoise, l'ambre, l'opale, mais foiblement, toutes les especes d'asbestes, les mines d'étain, de cuivre, le laiton, le zinch, (observ. faite par Neumann & Lehmann) le bismuth, le cinabre, le cobalt, mais foiblement, soit que ces corps ayent été au feu ou non.

L'aimant exerce encore son action sur toutes les plantes, (mais elle est foible sur les plantes aquatiques,) sur toutes les parties des animaux & même des coquillages réduits en cendre; sur le verre vert fait avec les cendres des plantes; sur la porcelaine de Saxe & du Japon; sur la pierre à feu calcinée & sur d'autres; sur les cendres du papier & de la laine; sur toutes les chaux de plomb, (mais plus foiblement quand ce métal a été fondu avec du soufre); sur les chaux d'étain, d'antimoine & sur la suye.

Au contraire, les pierres à chaux nettes, les marbres & spaths qui n'ont point de couleur & n'en prennent point au feu ou qui l'y perdent, la craie blanche nette, le sable blanc net, les pierres précieuses transparentes & non colorées, les crystaux de quarts & de spath, les amétistes même, les topases carnioles, calcedoines, onyx & autres pierres qui perdent leur couleur au feu, le caillou blanc net, le sel lixiviel des végétaux parfaitement pur, le verre blanc, enfin tous les corps blancs en général n'éprouvent point l'action de l'aimant, ou l'éprouvent beaucoup moins que les corps colorés.

Tel est, en abregé, le résultat des expé-

riences de M. Brugmann. Ceux qui seroient curieux de connoître encore parmi les écrits modernes ce qui a rapport au magnétisme appliqué au corps animal, peuvent consulter un programme publié à Gottingue en 1778, par M. Baldinger, & qui a pour titre, *Succinčta narratio historica de magnetis viribus ad morbos sanandos*, où l'on fait connoître les travaux des Auteurs Allemands sur cette matiere.

AVIS.

La Société Roy. de Médecine avoit proposé dans sa séance publique, tenue le 20 Octobre 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, *d'indiquer la meilleure méthode de guérir promptement & sûrement la galle contractée par communication, comme il arrive dans les casernes, les atteliers, les hôpitaux, les prisons &c.* Parmi les mémoires qui ont concouru, elle a remarqué celui qui a pour épigraphe: *Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit.* Bagliv. Elle a pensé qu'il seroit digne du prix, si l'expérience confirmoit la vertu des deux plantes qui y sont annoncées. L'Auteur du mémoire a prévu qu'il seroit difficile de s'en procurer à Paris, pour servir aux essais projettés, & il offre d'en faire parvenir à Aix, si on lui indique une adresse par les papiers publics. La Société Roy. accepte sa proposition & l'invite à faire passer une quantité suffisante de ces deux plantes à M. l'Intendant d'Aix, qui voudra bien les envoyer à la Compagnie.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

CHIRURGISCHE *Wahrnehmungen von* S. L. SCHMUCKER &c, c. à. d. *Observations de Chirurgie par* S. L. SCHMUCKER, *premier Chirurgien de l'armée du Roi de Prusse.* 1774. A Berlin, chez Nicolai, 2 vol. *in*-8°. l'un de 374 pag. l'autre de 576.

Cet ouvrage est distribué en deux parties. La premiere traite des plaies & maladies Chir. de la tête; la 2e. de celles de la poitrine, du bas-ventre & des extrémités.

M. Schmucker, élevé de feu M. le Dran, est un Chirurgien des plus habiles & des plus distingués de l'Europe. Une longue expérience dans les Hôpitaux & surtout dans les armées du Roi de Prusse, l'a mis à portée de voir une infinité de cas de toute espece, & son ouvrage est le fruit de cette expérience. Le siege de Schwenitz singuliérement, formé par le Roi de Prusse en 1761, lui a fourni l'occasion de faire des remarques utiles sur les plaies d'armes à feu, à la tête. Cet Auteur rapporte douze observations par lesquelles on voit qu'un pareil nombre de sujets, quoique légérement blessés à la tête, & parmi lesquels il y en avoit dont les os du crâne avoient été seulement mis à nud, après avoir été assez bien les premiers jours, étoient attaqués le 4e, 6e, 8e, ou 10e. jour d'abbatement de forces, de fievre, de diarrhée, de céphalalgie, de vertige, de paralysie &c, avec sécheresse de la plaie externe, & mouroient enfin dans le délire, le coma, ou l'apoplexie, malgré tous les efforts de l'Art. Si on les trépanoit, on n'appercevoit rien contre nature, ni sous le crâne, ni sur la dure-mere. Mais après la section de cette membrane, on trouvoit sur la pie-mere ou du pus, ou de la lymphe épaissie, ou des hydatides ou une lymphe à demi purulente. Quant au cerveau, il étoit intact pour l'ordinaire.

L'Auteur attribue la terminaison malheureuse de ces plaies, légeres en apparence, au vice principalement de la membrane arachnoïde très - garnie de vaisseaux lymphatiques, qui se rompent par l'effet de la contusion & de la commotion causées par le coup de feu. Cette lymphe ainsi extravasée, surtout dans des corps fatigués ou affoiblis par différentes causes, ne peut pas être resorbée & se change en pus ou en ichor. Pour en opérer la résorption, l'Auteur propose l'application d'un mélange de 4 livres de vinaigre, de 16 onc. de nitre & de 8 onc. de sel ammoniac sur 40 livres d'eau froide, dont il fomente la partie, après avoir saigné le malade & dilaté la plaie quelque légere qu'elle paroisse. Il fait prendre intérieurement des boissons nitrées ou aiguisées avec des sels neutres, des lavemens stimulans & des purgatifs. Il a observé qu'avec ces secours, les plaies même graves de la tête & surtout les plaies légeres prenoient la plus heureuse issue. Il recommande les mêmes fomentations froides dans les violentes commotions du cerveau, sans lésion apparente à la tête, surtout si on y joint les saignées, les lavemens stimulans. Il a retiré encore des avantages, dans ce cas, de l'application des sangsues aux arteres temporales.

Quant à l'origine des abscès au foye, à

la suite des plaies de la tête, il adopte l'explication donnée par M. Berrandi dans les mémoires de l'Acad. de Chir., qui assure que la congestion du sang dans la tête & son stagnation dans les rameaux de la veine cave supérieure peuvent y donner lieu. M. Schmucker a observé, dans ce cas, une stagnation de sang & des concrétions polypeuses dans les sinus du cerveau, avec un commencement d'inflammation au foye. On trouve dans cet ouvrage, plusieurs exemples de guérison de plaies aux os de la tête, avec fracture, & d'autres dans lesquelles une partie du cerveau avoit été emportée. Un des plus remarquables est celui de la guérison d'un sujet blessé à la tête qui fut trépané quatre fois. Il étoit attaqué du tetanos de la machoire inférieure, lequel cessa subitement pàt une ouverture pratiquée au muscle temporal sous lequel il s'étoit fait un épanchement de pus.

L'Auteur fait observer que dans les commotions du cerveau, il n'y a rien de plus efficace, après la saignée, que les émétiques, mais à très-haute dose. Il a donné jusqu'à 24 grains de tartre stybié avec un scrupule d'ipécacuanha. Dans une carie de l'os du front, il a appliqué avec succès le beurre d'antimoine.

Cet ouvrage contient encore beaucoup d'observations sur des cas particuliers de maladies de la tête, surtout des yeux, qu'il a guéries heureusement par une méthode simple. On n'en trouve pas moins sur les plaies de la poitrine, sur les cancers au sein, pour lesquels il n'a retiré aucun avantage de l'extrait de cigue, ni de la belladone, ni de l'application des carottes, mais il se loue beaucoup de celle de l'emplâtre noir sulphureux de Becholz, qui a été fort utile dans l'armée. On en trouve la composition dans la matiere médicale de Loefecke, pag. 510 (1). Au sujet des cancers, il fait remarquer que si les glandes des paupieres, dites de meibomius, sont enflammées, c'est une preuve que toute la masse des humeurs est infectée du vice cancereux & que le mal est incurable.

La partie qui a pour objet les maladies du bas-ventre offre encore beaucoup d'observations intéressantes, sur l'opération de la hernie, sur la patacenthese, la taille, &c. L'ouvrage est terminé par l'exposition d'une méthode, qui a été suivie des plus heureux succès pour préserver de l'hydrophobie, dans le cas de morsure par un animal enragé. Cette méthode consiste à laver la plaie immédiatement après, à y faire des scarifications, à entretenir l'écoulement du sang avec de l'eau chaude, & ensuite celui des humeurs pendant 8 ou 10 jours au moyen des cantharides en poudre. On fait prendre intér. quatre fois par jour, 2 grains de camphre avec un demi-gros de nitre. On tient la plaie ouverte & on la panse avec des digestifs pendant un mois.

Indépendamment de cet ouvrage, M. Schmucker a publié en 1776 un volume in-8o. imprimé à Berlin, chez Nicolaï, qui a pour titre, *Vermischte Chirurgische Schriften &c, c. à. d. mélange d'écrits sur la Chirurgie*, dans lequel on voit que l'Auteur, animé d'un beau zele pour les progrès de l'Att, propose aux Chirurgiens des armées une correspondance suivie, pour recueillir toutes les observations de pratique utiles & neuves qu'il feront. Ce premier volume du recueil en contient déja un grand nombre. On y trouve de lui, un mémoire sur l'amputation des membres, un autre sur l'usage des sangsues, un 3e. de M. Theden, Ch. sur une machine très-simple pour la guérison des fractures de l'os de la cuisse, un 4e. de M. Block, Chir. sur l'usage avantageux de l'assa fœtida dans la gangrene, enfin d'autres de différens Auteurs sur les dartres, sur les effets de la belladone dans la mélancolie, l'hémiplegie sereuse, &c.

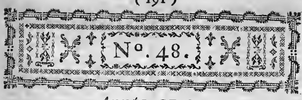
Problême chymique.

Réduire sans feu & dans la minute, en savon parfait la moitié d'une quantité donnée d'une huile essentielle quelconque.

(1) Cet emplâtre est composé de soufre, de sel ammoniac, de cendres gravelées, & de gommes ameres.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, *Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 6 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.*

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 28 Novembre.

S. LXXXIV.

LA SAUGE.

Cur moriatur homo cui salvia crescit in horto?
Contrà vim mortis non est medicamen in hortis.
Salvia confortat nervos manuumque tremorem
Tollit, & ejus ope febris acuta fugit.
Salvia, castoreumque, lavendula, primula veris
Nasturt, athanas, hæc sanant paralytica membra.
Salvia salvatrix, naturæ conciliatrix.

(1) L'homme meurt & la sauge en son jardin abonde!
C'est que contre la mort il n'est remede au monde.
S'il en étoit, la sauge auroit le riche don
De sauver les humains, comme le dit son nom.
Pour conforter les nerfs, fixer la main tremblante
Au-dessus de la sauge il n'est aucune plante.
La fievre ne tient point contre ce simple encor
La sauge, la lavande & l'esprit de castor (2)
Sont des remedes sûrs pour la paralysie
Primevere on y joint, cresson & tanaisie.

On ne sait comment justifier les éloges outrés qu'on a prodigués à la sauge, ni la proscription qu'elle a reçue. D'une part (& c'est l'opinion la plus ancienne) on lui attribue des vertus secrettes, presque surnaturelles; c'est la plante par excellence, *l'herbe sacrée* des anciens; les femmes en Egypte sont condamnées à en boire le suc pour reparer les pertes excessives, pour se préserver des maladies pestilentielles, pour faire naître ou entretenir la fécondité, se reconcilier pour ainsi dire avec la nature; une école célebre en parle avec enthousiasme; son nom annonce qu'elle sauve pour ainsi dire des portes de la mort. Cette réputation s'étend aux extrémités de la terre. La Chine donne en échange pour la petite sauge de Provence le meilleur thé qu'elle possede.

D'un autre côté, la sauge se trouve proscrite par plusieurs Auteurs, comme une plante capable de donner la mort. Les crapaux, disent-ils, aiment à se retirer, sous ses feuilles & les infectent. Ambroise Paré rapporte que deux Marchands ayant bu du vin dans lequel on avoit mis quelques feuilles de sauge en moururent subitement. Le Pere Kircher prétend y avoir découvert des insectes, auxquels on attribue ses qualités malfaisantes; enfin Savanarole, Meyer, les Ephémérides d'Allemagne rapportent des exemples de ses effets funestes, capables de rendre les hommes on ne peut pas plus circonspects sur son usage. Quel parti prendre entre des opinions si opposées?

La saine physique, l'observation & la chymie ont décidé la question. On sait, à n'en pouvoir douter aujourd'hui, que la sauge contient, outre les principes ordinaires des plantes, une huile essentielle atomatique très-pénétrante & un principe volatil qui tient de la nature du camphre; qu'à raison de ces deux principes elle est capable de donner de la chaleur, du ton, du ressort à l'estomac & aux autres parties; qu'elle ne sauroit réussir dans la plupart des maladies aigues, quoiqu'en dise l'Ecole de Salerne, & surtout dans

(1) Nous nous servons de la traduction de M. Levacher de la Feutrie, Doyen de la Faculté, (voy. son édition de l'Ecole de Salerne, chez Segault à Paris, 1779.) de préférence à celle de M. Bruzen de la Martiniere qui nous a paru moins heureuse & trop longue en cet endroit.

(2) Teinture de castoreum.

les maladies inflammatoires; qu'elle peut remédier jusqu'à un certain point aux tremblemens des parties, lorsqu'ils dépendent de la foiblesse & du relachement des vaisseaux; que l'observation du Pere Kircher est une fable; qu'il est possible que des insectes y déposent leurs œufs, & qu'il est prudent de la laver avant d'en faire usage, mais qu'il est absurde de soutenir qu'une personne qui a pris de la sauge, puisse rendre des crapaux vivans, comme on l'a dit, dans les Ephémérides. La petite sauge en infusion est un assez bon céphalique, stomachique, analeptique, capable de reparer un peu les forces abbatues. Mais la vertu qui paroît la moins contestée est celle que Vanswieten lui a reconnue de remédier aux sueurs nocturnes & habituelles qu'on observe quelquefois à la suite des maladies. Elle est encore employée souvent pour les bains, les fomentations aromatiques & jouit d'une vertu antiputride. D'ailleurs on se sert de la fumée de la sauge en guise de tabac & nous la croyons très-saine. On l'employe encore comme assaisonnement dans quelques Provinces pour corriger la fadeur naturelle de certaines viandes comme celle du porc frais qu'on pique de quelques feuilles de sauge.

Observation sur une douleur périodique survenue après une suppression subite des regles, & sur des fievres bilieuses qui regnent à Clermont en Beauvoisis; par M. Rousseau, résidant en cette Ville.

Au mois de Mai 1775, une femme âgée de 44 ans, forte & bien constituée, eut pendant le flux de ses regles, un saisissement, à l'occasion d'un de ses enfans qui se noya. Le flux se supprima, & ne reparut qu'au bout de douze ou quinze jours, pour disparoître après quelques heures. A cette époque, la malade sentit une douleur au côté droit du col, qui s'étendit jusqu'à la mâchoire supérieure du même côté. On appella un Chirurgien qui fit une saignée du pied sans aucun succès. Ce Chirurgien crut que c'étoient des dents gâtées qui occasionnoient la douleur, & il arracha sept chicots. La douleur cessa; mais le mois suivant, elle se fit sentir avec beaucoup de violence, & s'etendit jusques au nez & aux yeux. Les bras de la malade se roidirent aussi. Cet orage subit dura 7 à 8 minutes. Dès-lors ses regles ne reparurent plus, & elle éprouva tous les mois à l'époque de leur apparition, plusieurs accès semblables. Depuis ce tems jusqu'au mois d'Octobre dernier 1778, elle a été saignée au moins trente fois du pied, mais toujours sans succès.

On lui appliqua dans le tems un large véficatoire entre les épaules, qui eut d'abord son effet, mais qui fut négligé. On fit aussi des embrocations sur les parties douloureuses avec l'alkali volatil fluor. Toutes ces tentatives ne produisirent pas le moindre soulagement.

Une autre personne de l'Art appellée, soupçonnant une cause susceptible d'être combattue par les vermifuges, les vomitifs, ordonna des secours de ce genre. L'ipécacuanha, le tartre stybié, les vermifuges proprement dits, & enfin les frictions mercurielles dans la même vue, furent successivement employés. Ce dernier moyen fut suivi d'une salivation qui parut augmenter les douleurs. Elles sont à-peu-près les mêmes depuis qu'on a cessé tout remede. On désireroit avoir l'avis des Auteurs de la Gaz. de Santé(1).

Depuis le commencement du printems de cette année (1779), il regne des fievres bilieuses dans cette ville & aux environs, auxquelles la plupart des malades ont succombé. On a observé que la décoction des plantes émollientes en lavement, 3 ou 4 fois le jour; celle de bourrache & de buglose, avec un peu de miel blanc; le petit-lait ou la limonade pour boisson ordinaire, quelques prises de tartre stybié étendu dans le petit-lait pour tenir le ventre libre, & les apozèmes purgatifs, au déclin de la maladie, ont très-bien réussi. On a été quelquefois obligé d'avoir recours au quinquina pour faire cesser la fievre. Ce remede a réussi même en lavement.

(1) Comme il est difficile de se refuser à un acte d'humanité & de ne pas répondre à la confiance dont on nous honore; nous dérogeons à la loi que nous nous étions imposée, & notre avis est que ces douleurs ne paroissant avoir d'autre cause que la matiere des évacuations périodiques retenue & portée aux parties supérieures, où elle produit par sa présence, éretisme, douleur &c, nous ne croyons pas qu'il y ait de meilleur moyen d'y remédier que l'usage d'abord des émolliens, des délayans tel que le petit-lait, les bains surtout ou les demi-bains & les cataplasmes émolliens sur les parties douloureuses, ensuite celui des emménagogues appropriés tels que les eaux minérales ferrugineuses, si les premiers secours n'ont pas produit l'effet qu'on désire.

LIVRES NOUVEAUX.

LETTRE à MM. les Auteurs du Journal de Médecine, par M. L ESBREST, Conseiller du Roi, D. M. M. ancien Médecin des camps & armées du Roi, &c. &c. A Clermont-Ferrand, & à Paris, chez Didot le jeune, quai des August. 1779. in-12. de 35 pag.

Cette lettre est faite pour servir de réponse aux observations de M. Cousinet, sur le *Précis des eaux minérales & médicinales de Chateldon*, publié par M. Desbrest, qui ont été insérées dans le Journal de Médecine du mois de Février. On y loue, on y justifie les eaux de Chateldon, qu'on met même au-dessus de celles de Spa pour ses qualités. Cette défense nous a paru être dans l'ordre des choses; chacun défend sa cause & son terrein comme il peut.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

De angina polyposa sive membranacea, auctore Christ. Fr. MICHAELIS D. M. A Gottingue, chez la Veuve Abr. Vandenhoeck. 1778 *in*-12. de 309 p.

L'Auteur annonce dans une courte préface qu'ayant eu dessein d'écrire sur le mérite des Arabes dans la Médecine, il avoit appris leur langue dès son enfance& s'étoit livré à ce genre de travail, mais que la mort de sa sœur causée par la maladie dont il traite, ainsi que les sollicitations du célebre Spielmann lui ont fait abandonner ce projet, du moins pour le présent. Le public doit savoir gré à l'Auteur d'avoir renoncé à sa premiere idée & d'avoir écrit sur une maladie très-peu connue, très-dangereuse & qui méritoit un travail particulier. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront aussi quelque gré de leur faire connoître avec un peu de détail un ouvrage aussi intéressant & aussi utile.

La maladie dont il est question est ce mal de gorge particulier dont le siege est à la trachée artere, qui a fait périr une infinité d'enfans en Angleterre, en Allemagne, en Dannemarck &c, depuis quelques années, & que les Anglois ou plutôt les Ecossois de la partie orientale ont appellé *croup*, & ceux de la partie orientale *chock* ou *stuffing* & les Suedois par un mot qui répond à ceux de *morbus strangulatorius*. Cette affection inconnue avant notre siecle ne date son existence que de très-peu de tems.

Il semble que depuis qu'on observe les maladies avec un peu plus d'attention presque chaque siecle est marqué par quelque fléau remarquable d'un nouveau genre. Dans le cinquieme siecle de l'ere chrétienne, une peste dont le principal symptôme étoit la perte de la vue, se déclare en Asie; au commencement du 6e. la peste inguinaire ou à bubons; au milieu du même siecle, la petite-vérole; dans le 10e. le mal des ardens ou feu St. Antoine; dans le 11e, cette peste qui se manifestoit par une pustule gangreneuse à la langue; vers le milieu du 13e. le scorbut; dans le 15e. la suette angloise & les maladies vénériennes; dans le 16e, la fievre pourpreuse ou pétéchiale; dans le 17e. le mal de gorge gangreneux & la fievre miliaire; enfin dans le 18e. le *croup* ou mal de gorge membraneux.

M. Michaelis ayant pris pour modele de son travail, le traité de Foterghil sur le mal de gorge gangr. donne d'abord l'histoire, la description & les différens noms de la maladie. On trouve qu'en Allemagne Struve, en Italie Ghisi, en Ecosse Home, en Suede Wilcke, Rosen, Bœek & Salomon, en Dannemark Callisen &c, observent, à très-peu d'années d'intervalle les uns des autres, le même mal depuis l'époque de 1735. Tous s'accordent sur la description & son caractere qui offre constamment, à peu de chose près, les mêmes phénomenes.

Il n'attaque en général que les enfans. D'abord ils deviennent tristes & taciturnes, ont un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire; leur langue devient blanche; ils se plaignent bientôt après d'une douleur obtuse à la trachée artere. Souvent il y a un peu de tumeur à la partie antérieure du col qui répond à la trachée. Ils ont de la pente au sommeil, le visage animé, beaucoup de soif & de douleur à la tête. A ces symptômes, légers en apparence, succede une fievre catharrale avec un pouls dur & fréquent, enchiffrenement, une petite toux constamment seche, difficulté de respirer, d'abord légere, ensuite très-grave & presque suffocante, & un changement de voix qui devient rauque & dont le son très-difficile à décrire, ressemble, de l'aveu de tous les Auteurs qui ont observé la maladie, au cri que rend une poule effrayée. Cette raucité particuliere est regardée même comme le signe pathognomonique &

uhivoque de la maladie. Ce son de voix se manifeste surtout lorsque le malade tousse ou fait effort pour crier. Les uns vomissent, d'autres ne vomissent pas. Beaucoup ont les mains & les pieds enflés. Mais la respiration est chez tous toujours très-gênée & très-difficile, & les malades sont prêts à suffoquer. La déglutition se fait néanmoins librement. Le pouls, qui d'abord est fort & acceleré, devient foible, languissant & quelquefois intermittent. Dans cet état, il atrive souvent que les malades rejettent en toussant une matiere tenace, des concrétions comme caséeuses & membraneuses qui retiennent la forme de la trachée artere & des bronches, ce qui soulage constamment les malades, & les sauve même de la mort, s'ils en rendent en abondance. Mais le plus souvent il arrive qu'il s'en forme de nouvelles, & que le sujet qu'on croyoit sauvé succombe, en très-peu de tems à la violence du mal; quand même il auroit paru un moment avant entierement guéri & faisant bien toutes ses fonctions. La mort est presque toujours précédée d'un pouls tremuleux & intermittent. Le mal est quelquefois de très-courte durée. On voit des enfans périr souvent dans l'intervalle de 3 ou 4 jours, d'autres fois le 15e., enfin on en a vu d'autres traîner jusqu'à trois ou quatre semaines.

L'ouverture des cadavres n'a fait voir aucune trace d'inflammation à la gorge. On a trouvé quelquefois les glandes situées à la racine de la langue un peu engorgées, mais les parties qui environnent la glotte presque toujours couvertes d'une mucosité tenace. Dans les uns, les poulmons ont offert des marques évidentes d'inflammation & de gangrene; mais la mucosité des bronches s'est trouvée constamment altérée, dure & tenace, plus ou moins épaisse, collée contre ses parois, n'occupant quelquefois qu'une partie de la trachée ou des bronches & s'étendant d'autres fois dans toutes ses ramifications.

Après ce tableau, M. Michaelis essaye de prouver, dans la 2e. section, que ces corps membraniformes & inorganiques qu'on trouve dans la cavité des bronches ne sont autre chose que des concrétions polypeuses de l'espece de celles qui sont formées par la partie lymphatique du sang.

Dans la 3e. il agite plusieurs questions intéressantes, relatives à l'origine, à la dénomination, à la nature & au caractere de la maladie qui semble tenir le milieu entre les maladies spasmodiques & inflammatoires. Dans la 4e. il examine en quoi elle différe du mal de gorge gangreneux, du catharre & des autres maladies analogues. La 5e. est destinée pour la recherche des causes & pour le prognostic. La 6e. a pour objet le traitement. Il consiste principalement dans l'emploi des saignées, contre le sentiment de Millari & de Rusch, dans l'application des sangsues, des scarifications & des véficatoires au col, dans l'usage des émétiques, des antiphlogistiques, des pectoraux, des diaphorétiq. & de la bronchotomie que l'Auteur croit exempte de danger. L'ouvrage est terminé par le rapprochement d'observations pathologiques & météorologiques faites par différens Auteurs dans les tems où cette maladie a été observée. M. Mich. n'a rien oublié pour rendre son ouvrage curieux, utile & intéressant. Nous croyons qu'il a atteint son but & qu'il mérite toute sorte d'éloges. Nous invitons même les Libraires de France à en faciliter l'acquisition au public.

S'il est permis de dire son avis sur le caractere de cette maladie; nous croyons qu'on doit la considéret comme un mal de gorge grangreneux d'une espece particuliere, c'est-à-dire, dont le siege occupe constamment les voies de la respiration. D'après cette vue & la considération du danger éminent de la maladie, de la crainte de suffocation, de l'état inflammatoire des poulmons, de celui de la lymphe qui devient coëneuse, & de celui du pouls, qui est dur dans le commencement; enfin d'après la maniere heureuse dont on traite les maux de gorge gangreneux, il paroît qu'il n'y a pas de moyen plus prompt, plus sûr & plus efficace de remédier à celui-ci, que de faigner plusieurs fois les malades dans les premieres vingt-quatre heures, & sans attendre que le pouls soit foible ou intermittent, ce qui n'annonce que trop le défaut de vitalité & l'impuissance des secours, surtout de la saignée qui ne serviroit alors qu'à accélérer la perte des sujets.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 5 Décembre.

S. LXXXV.

LA RHUE.

NOBILIS est ruta quia lumina reddit acuta.
Auxilio rutæ, vir lippe, videbis acute!
Cruda comesta recens oculos caligine purgat.
Ruta viris minuit venerem, mulieribus addit.
Ruta facit castum, dat lumen & ingerit astum.
Cocta facit ruta de pulicibus loca tuta.

La rhue est bonne aux yeux, elle les rend meilleurs,
Traite diversement les hommes & les femmes.
Dans l'homme de l'amour elle éteint les chaleurs
De la femme au contraire elle excite les flammes.

La Rhue est encore une de ces plantes dont l'antiquité a fait le plus grand éloge & le plus grand cas. L'opinion même qu'on avoit de ses vertus fut poussée jusqu'à la superstition. On trouve dans l'histoire, que Cornelius Cethegus fit boire au peuple Romain, dans la vue d'augmenter sa puissance, du vin nouveau dans lequel on avoit mis de la rhue. On croyoit que le breuvage qui en étoit fait étoit capable de préserver du pouvoir des tyrans. Ce n'étoit peut-être qu'une allusion à la faculté qu'on attribuoit à la plante de préserver du poison. L'idée avantageuse qu'on avoit de la rhue se fortifia à la mort de Mithridate, dans les tablettres duquel & écrit de sa main, Pompée trouva la composition d'un antidote où étoit la rhue (1) C'est surtout depuis cette époque, qu'on l'a fait entrer dans la composition des orvietans. On avoit principalement en vue, pour les poisons, la cigue, le guy, les champignons, les venins des animaux. De-là l'usage, où l'on a été depuis, de donner la rhue contre la morsure des animaux attaqués de la rage.

Mais la vertu la moins contestée de cette plante est celle d'être emménagogue & anti-hystérique. Elle a un principe très-pénétrant qui semble énerver surtout les sources de la génération & de la vie. Voilà pourquoi on la croit propre à rendre les hommes chastes. Il n'est pas douteux, quoiqu'en dise l'Ecole, que si elle jouit de ce pouvoir pour un sexe, elle a la même vertu pour les deux. Son suc, toujours fortement empreint de ce principe odorant, est ennemi des vers & résiste à la putridité. On l'employe comme vermifuge & avec succès. Mais cette même odeur, qui est fétide & nauséabonde, a fait exclure cette plante de la plupart des compositions pharmaceutiques & même de la pratique ordinaire de la Médecine. On ne l'employe plus en général qu'extérieurement, & on fait bien, car, à haute dose, elle est très-dangereuse. (Les anciens croyoient que la cigue étoit son antidote.) Quant à ses vertus anti-pestilentielles; comme on pensoit jadis que les maladies de cette nature ne se transmettoient qu'à raison des émanations du corps des malades, il étoit naturel de croire que tout ce qui a une odeur forte comme l'ail, l'*assa fætida*, la rhue &c, étoit capable de chasser ces sortes de miasmes ou de les corriger.

(1) Cet antidote étoit composé de deux noix séches, de deux figues, de vingt feuiles de rhue & d'une pincée de sel broyés ensemble. Mithridate assuroit que si l'on prenoit ce mêlange le matin à jeun, on étoit à l'abri des effets des poisons toute la journée.

La rhue est une plante nuisible. Appliquée à l'extérieur, elle fait rougir la peau & peut tenir lieu de rubéfiant ou d'épispastique léger, pour y déterminer par ex. une humeur de goutte. L'huile, le vinaigre se chargent de son principe odorant & sont employés quelquefois à l'extérieur comme vermifuges & anti-hystériques. Dans cette derniere vue, on observe que dans les pays où cette plante abonde, les femmes attaquées de vapeurs hystériques, en portent sur elles & s'en trouvent bien quelquefois.

Lettre à MM. les Auteurs de la Gazette de Santé, sur la Dyssenterie épidémique qui regne dans le Poitou, surtout aux environs de St. Maurice-le-Girard.

L'épidémie dyssenterique, MM., qui regne dans notre Province & dans plusieurs autres depuis quelques mois, a été trop meurtriere pour n'avoir pas fixé l'attention de tous les Médecins & de tous les cœurs sensibles. Je crois devoir vous faire part de la nature & des effets de cette cruelle épidémie, dans le canton que j'habite; & comme les suites sont dangereuses & les convalescences difficiles, recourir aux lumieres de tous les Praticiens, pour soulager le plus efficacement possible une foule de malheureux échappés à la fureur de la maladie, mais qui ne traînent qu'une vie languissante & douloureuse.

La dyssenterie s'est annoncée ou a été précédée par des coliques, des diarrhées simples ou bilieuses, dès le mois de Juillet & Août, pendant les moissons. Dès ce tems même, dans plusieurs parties de cette Province vers l'Anjou, la Touraine, la Saintonge & l'Aunis, il y eut du sang dans les selles, de véritables dyssenteries qui devinrent contagieuses & firent périr beaucoup de monde, en Septembre surtout. Dans mon canton, l'épidémie ne s'est gueres manifestée qu'en Septembre & a été plus répandue & dangereuse en Octob. Elle a continué dans ce mois & même malgré le froid qui regne depuis quelques jours. La maladie ne cesse point, je compte encore 40 à 50 nouveaux dyssenteriques dans mon arrondissement, depuis le premier du courant. Quelques secours que M. l'Intendant de Poitiers a bien voulu accorder à ma sollicitation, ont contribué, avec les soins que j'ai pu donner aux malades de 5 à 6 paroisses voisines de la mienne, à modérer la mortalité de la dyssenterie. Presque tous ceux qui ont voulu se soumettre au régime & au traitement le plus simple que j'indiquois ont été sauvés; & sur plus de 200 que j'ai vû depuis deux mois, il n'est péri que ceux mal traités auparavant, où quelques-uns chez lesquels la maladie avoit un caractere de malignité & de putridité qui résistoit à tous les remedes. Mais il ne faut pas croire que, le flux dyssenterique cessé, les malades ayent été entierement rétablis. La lienterie, l'œdême des jambes, des douleurs sciatiques, des rhumatismes, des paralysies en quelques endroits ont souvent eu lieu & se dissipent difficilement par les traitemens ordinaires. On a cru devoir attribuer ces suites à l'usage trop précipité des évacuans. Pour moi, je ne le pense pas, & serois d'avis que les astringens donnés trop tôt pourroient en être regardés comme la principale cause; car les paysans en ont abusé & ont bu trop promptement du vin & pris des alimens de mauvaise qualité.

Quant à la nature de la dyssenterie, elle est précisément telle qu'elle est décrite par MM. de la Société Roy. de Médecine dans les *Réflexions* judicieuses publiées à ce sujet. Elle étoit éminemment putride & contagieuse, souvent accompagnée de vers. Je dois observer seulement qu'ayant attaqué en général des paysans pauvres, le pouls étoit presque toujours misérable; ce qui n'indiquoit point la saignée, aussi ne l'ai-je presque jamais employée. L'ipécacuanha dès l'invasion lorsque je le pouvois (ce qui étoit rare) les tisannes de riz & de graine de lin, la décoction de mie de pain-blanc & de riz pour bouillon, les lavemens adoucissans, le vinaigre en vapeurs, la rhubarbe ensuite, répétée selon le besoin unie à la crême de tartre & le *semen-contrà* ou le plus souvent seule, la thériaque ou le diascordium le soir, ce dernier surtout vers la fin, ainsi que la consoude & le simarouba, quelquefois enfin le quinquina lorsqu'il y avoit trop grande putridité ou menace de gangrene, quelques purgatifs, les diurétiques pour les infiltrations, l'eau de sureau en fomentations & les frictions pour les rhumatismes; les panades, le riz, le gruau, les gelées & bouillies d'amydon patatier, premier aliment lorsque j'ai pu en procurer & me faire obéir; tels ont été & sont encore les remedes simples & peu nombreux que

j'ai moi-même administrés aux malheureux villageois confiés à mes soins, depuis 2 à 3 mois. Avec ce traitement, les malades se sont assez bien rétablis quand la maladie a été bénigne, ou quand ils ont voulu observer le régime. Mais chez un assez grand nombre, les suites ci-dessus énoncées ont lieu & exigent encore des remedes & principalement une bonne nourriture.

J'inviterai les Praticiens à communiquer leurs idées sur les incomodités qui ont succédé à l'épidémie, à qu'elles causes ils l'attribuent, quelle méthode curative ils jugent la meilleure pour prévenir les maladies plus graves qui pourroient survenir pendant l'hiver qui s'annonce rigoureux?

Je ne dois pas laisser ignorer que les mauvais remedes ont été employés avec profusion surtout dans les commencemens de l'épidémie, & ont fait bien du mal (1). Aussi j'ose assurer que le défaut de régime, de propreté & les remedes dangereux ont fait périt plus d'individus que la maladie elle-même. Le nombre des morts a été si grand dans quelques paroisses, qu'on n'ose le dire. Des familles entieres de 8 à dix personnes ont été enlevées faute de secours & avant qu'on eût pris des précautions pour établir un bon traitement. Encore est-il bien difficile de le faire observer chez des paysans dépourvus des principales choses nécessaires à la vie. Il seroit donc bien à désirer que pour conserver ceux qui ont échappé à l'épidémie, on pût leur fournir pendant l'hiver une nourriture saine & analeptique; au lieu que n'ayant que des fruits & du vin de mauvaise qualité, il y a à craindre pour eux beaucoup de maladies. J'ai imploré la charité du gouvernement pour mes infortunés compatriotes, j'espere tout de sa bienfaisance.

On ne peut qu'applaudir au zele, aux talens & à l'humanité de M. Gallot, & nous joignons nos vœux aux siens pour qu'on accorde ces secours.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes particulierement avec les végétaux, pour servir de suite à l'Etiologie du même Auteur; par M. J. S. Mittie, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Acad. Roy. des Sc. & Belles-Lettres de Nancy, Méd. ordin. du feu Roi Stanislas &c, premiere partie: A Montpellier & se ttouve à Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. 1779. *in*-8°. de 44 pag.

L'Auteur a pour objet dans cet écrit, de détruire l'idée que l'on a généralement en Médecine, que le mercure est le seul remede spécifique des maux vénétiens. M. Mittié s'efforce de prouver que les végétaux peuvent produire cet effet d'une maniere plus sûre, plus douce & moins désagréable &c, qu'ils sont par conséquent préférables aux minéraux. Il produit même une liste fort ample des végétaux capables d'opérer un bien de cette nature. On y voit en tête l'ache, l'aigremoine, l'angelique, l'argentine, l'aristoloche, l'armoise, l'aunée, la bardane, le bec-de-grue, la bistorte, le botris, la bourse à pasteur, la bourrache, la brunelle, la buglose, & ainsi de suite, (par ordre alphabetique) jusqu'à la veraine, qui fait la cloture de plus de 80 especes indiquées, dont les unes sont astringentes, d'autres purgatives, d'autres stomachiques &c. Ce sont celles dont l'Auteur s'est servi, dit-il, le plus souvent & avec le plus de succès.

Il ajoute que « ce qu'il y a de surprenant, » d'heureux & de certain, c'est que les » symptômes les plus graves, les plus re» belles, qui tourmentent le plus les ma-

(1) *Note des Redacteurs.* Il n'y a rien en effet de si dangereux, comme on l'a déja remarqué, que la mulriplicité des remedes que des personnes sans connoissance offrent indistinctement pour ces maladies. Parmi ceux qu'on a prônés en dernier lieu pour l'épidémie regnante, on doit cependant distinguer la salicaire ou *Lysimachia*, *Lythrum* Lin. planre tecommandée dans ce cas par Dioscoride, Galien &c, dont quelques Médecins Allemands ont fait mystere pour le traitement de cette maladie. C'est une plante légerement astringente & vulnéraire, que les praticiens habiles ont conseillé principalement dans la vue de déterger les intestins, lorsque la suppuration est établie à la suire de la dyssenterie, mais qui ne convient point dans les commencemens, ni lorsqu'on n'a pas fair précéder les remedes généraux & les mucilagineux. Hamnerin, dans son Traité de *viribus plantarum*, *Upsaliæ* 1737, en fait un éloge ourré qui mérite bien des restrictions. Ces sortes d'éloges sur l'effet des remedes pour des maladies dont le traitement doit être méthodique & varié, ne sont bons qu'à fortifier l'empirisme & à faire beaucoup de victimes, comme on en voit la preuve dans cetre lettre. En général, on ne sent pas assez toute l'importanee des suites que de pareils éloges peuvent entraîner, & on oublie un peu trop aisément aujourd'hui le précepte d'Horace, *ne suprà crepidam sutor judicet.*

» lades, symptômes que le mercure ne » guérit pas toujours, qu'il ne guérit » qu'à la longue & que le plus souvent il » empire, tels que les douleurs ostéocopes, » les ulceres malins, les chancres ron- » geurs de la verge, la gangrene de cette » partie, les pustules ulcérées & d'un mau- » vais caractère &c, ne font plus de pro- » grès après 3 ou 4 jours de l'usage con- » venable de ces plantes sans l'applica- » tion d'aucun topique, &c. &c».

Nous convenons que si l'expérience confirme un jour ce que M. Mitté avance, il y a très-peu de découvertes heureuses, en Médecine, qu'on puisse comparer à celle-ci. Mais on a objecté à l'Auteur que ce miracle étoit incompréhensible, que l'art d'identifier des qualités absolument inconciliables étoit encore inconnu & au-dessus du pouvoir humain; que pour persuader cette nouveauté aux gens éclairés, il ne suffisoit pas de produire une liste de plantes dont la vertu est opposée &c; que pour servir & éclairer l'humanité, il falloit quelque chose de plus.

AVIS.

M. Steinacher, Apothicaire, rue Dauphine, donne avis au public qu'il vient de recevoir de la mousse d'Islande que le Docteur Collin a eu la bonté de choisir lui-même.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Cases in the acute rheumatism and the gout &c, c. à, d. Cas de rhumatisme aigu & de goutte &c, avec des remarques & une méthode d'y remédier, par CH. DAWSON, *Membre du College des Médecins de Londres.* A Londres, chez Johnson & Elmsly, 1775. *in*-8°. de 132 pag. 2e. édition.

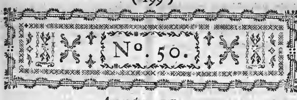
L'Auteur après avoir blâmé la méthode ordinaire de traiter les rhumatismes goutteux par les moyens propres à combattre l'état fébrile, dit que la fievre doit être considérée comme l'instrument dont la nature se sert pour vaincre la maladie &c, propose, pour y remédier, un moyen dont il exhalte singulierement les vertus. Ce moyen consiste dans l'usage de la teinture volatile de gomme de gayac (1) qu'on mêle aux jaunes d'oeufs pour la rendre plus miscible à l'eau d'orge qui lui sert de véhicule. On ajoute sur demi-once de teinture, qui est la dose ordinaire, autant de syrop de guimauve par exemple, & trois onces d'eau d'orge. On prend cette dose soir & matin. L'Auteur assure qu'en très-peu de jours, les douleurs les plus vives se trouvent calmées. Ce remede donne un peu plus de chaleur à l'estomac & au reste du corps, mais n'augmente pas, selon lui, la fievre & facilite les évacuations critiques. Il est dans l'usage de faire saigner le malade, 2 heures avant qu'il prenne le remede, qui agit par les sueurs & les selles. Il employe le même moyen pour la goutte. Il fait des réflexions sur l'usage des alkalis-volatils dans la plupart des maladies & improuve la timidité des Médecins qui, en général, n'employent pas les remedes à assez haute dose. Il prône beaucoup encore l'efficacité de la teinture volatile de valériane, à la dose d'une once à deux, dans 2 onces d'eau dans les maladies spasmodiques.

Cet ouvrage ne nous a pas paru marqué au meilleur coin.

(1) La teinture volatile de gomme de gayac que l'Auteur indique se fait, suivant la Pharmacopée de Londres, avec 4 onces de gomme de gayac qu'on fait digérer dans des vaisseaux clos, sur environ une pinte d'*esprit volatil aromatique*, ou *sel volatil huileux* de la même Pharmacopée. Cette derniere composition résulte du mélange des huiles essentielles de muscade & de limon, de chaque 2 gros, d'un gros d'huile essent. de cloux de girofle, & de 4 onces d'esprit volatil de sel ammoniac qu'on fait distiller ensemble à un feu modéré.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priés de le renouveller incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles. Le prix de la souscription est de 9 livres 12 sols pour l'année. Les personnes qui auront quelqu'observation relative à notre objet, à faire insérer dans cette Gazette, sont priées d'adresser leurs lettres & paquets, francs de port, au Sieur MEQUIGNON, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis S. Côme.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 12 Décembre.

S. LXXXVI.

Ortie.

Ægris dat somnum, vomitumque quoque tollit & esum
Illius semen chol.cis cum melle medetur,
Et tussim veterem curat, si sæpè bibatur.
Pell t pulmon s frigus ventrisque tumorem
Omn bus & morbis ea subvenit articulorum.

L'ortie aux yeux du peuple, herbe si méprisable,
Tient dans la Médecine une place honorable.
Qu'un malade inquiet dorme mal aisément,
Elle lui rend bientôt un sommeil secourable.
Contre un facheux vomissement
C'est un spécifique admirable.
Sa graine avec le miel abrege le tourment
D'une colique insupportable.
Le breuvage d'ortie étant réitéré,
Adoucit de la toux le mal invétéré,
Rechauffe les poulmons, du ventre ôte l'enflure
Et de la goutte même appaise la torture.

Il y a apparence que l'Ecole de Salerne ne veut parler ici que des orties ordinaires piquantes, la grande & la petite ortie ou ortie grieche, (*urtica urens major & minor*) mais il y a deux autres plantes qui ont la même dénomination en françois & qu'on employe indistinctement l'une pour l'autre, quoique leurs qualités soient un peu différentes. L'une est l'ortie puante, (*Stachys palustris* Lin.) l'autre est l'ortie blanche (*Lamium album* Lin.)

Les deux premieres especes jouissent de la même propriété, c'est-à-dire qu'elles contiennent un mucilage capable de les rendre emplastiques & vulnéraires. Leur suc remédie jusqu'à un certain point, par cette qualité, aux crachemens de sang, aux autres hémorragies, telles que les pertes. On le croit même propre à combattre les flueurs blanches; mais si ce suc ne les guérit pas communément, comme l'expérience le prouve, il n'aggrave pas cet état & soulage les malades. Le suc des feuilles fait donc l'effet d'un léger astringent; mais la racine paroît plutôt douée de cette qualité, si l'on en juge par sa qualité acide. Son suc rougit le syrop violat. A raison de cette circonstance, l'usage des feuilles est préférable dans les maladies de poitrine.

L'ortie puante a des qualités bien différentes des autres. Outre qu'elle est amere, on en retire par la distillation une huile fétide & un sel ammoniacal. C'est sans doute à raison de ces principes, qu'elle a passé pour un puissant fébrifuge. Avant la découverte du quinquina, c'étoit une des plantes qu'on employoit le plus contre les fievres intermittentes. On la donnoit principalement dans le cas des fievres tierces. Voilà pourquoi Césalpin l'appelle *tertiola*. Cette plante échauffe & doit être mise au rang des fébrifuges amers.

Quant à l'ortie blanche, qui est aussi commune aux environs de Paris que les deux premieres, elle a une vertu encore plus foible que celles-ci. Elle contient un mucilage à peu-près semblable. On l'employe indistinctement & à leur place, avec le même succès. On l'a dit propre à remédier à la colique néphrétique.

Pour ce qui est de leur usage externe, on en forme des cataplasmes qui apportent quelque soulagement dans les douleurs de goutte, & sur les tumeurs où on les applique. Tout le monde connoît l'effet des deux premieres especes, c'est-à-dire des orties piquantes, qui ont été em-

ployées quelquefois avec succès dans la paralysie comme un rubéfiant. Pour obtenir cet effet, on a soin de les employer entieres & sans être foulées ou froissées.

Observation sur l'usage de l'ypericum, (mille-pertuis) dans les accouchemens laborieux, par M. Pointe, D. M. à Lyon.

Le 14 Juin dernier, à dix heures du soir, je fus appellé auprès d'une femme de cette Ville, âgée d'environ 29 ans, qui, à terme d'une premiere grossesse, étoit en travail d'enfant depuis l'après midi du même jour. L'orifice de la matrice commençoit à se dilater, ses bords à s'émincir; les douleurs étoient cependant encore légeres. Après avoir examiné la malade, autant qu'il convenoit, je jugeai qu'elle n'accoucheroit à peu près que sur la fin de la nuit ou le lendemain.

Le lendemain, à cinq heures du matin, la dilatation de l'orifice avoit environ un pouce de diametre; les eaux commençoient à se former; il y avoit quelques marques de sang & de mucosité. A dix heures, la dilatation étoit plus grande; la collection des eaux avoit augmenté; mais les douleurs étoient toujours foibles & fatigantes. Sur le midi ou une heure, le travail parut se ranimer; la tête de l'enfant descendit dans le petit bassin. A trois heures après midi, la poche des eaux avancée vers le vagin s'ouvrit, & la tête paroissoit prête à sortir au moyen de quelques douleurs, mais le travail ne se soutint pas.

Il faut observer que la malade avoit eu le pouls foible toute la journée ainsi que la veille; que sans qu'il y eut intermittence, je distinguai qu'à chaque troisieme ou quatrieme pulsation, il y en avoit une ou deux plus foibles & plus lentes que les autres. Depuis les premieres douleurs, la malade avoit pris quelques soupes, des toties au vin, du caffé, des liqueurs & deux fois une forte décoction de canelle sucrée, &c. Elle avoit presque tout vomi, excepté la décoction de canelle qui avoit paru calmer ses douleurs. Elle n'étoit pas encore à ce degré de chaleur du corps qui est ordinaire aux femmes qui approchent du terme de l'accouchement (1).

Sur les quatre à cinq heures du soir, le travail n'avançoit point; le vomissement recommençoit & fatiguoit à tout moment la malade: elle rejetta par la bouche un ver & quelques alimens qu'elle avoit pris. La tête de l'enfant paroissoit serrée au passage & comme enclavée; elle n'avançoit plus; sur la fin elle paroissoit plutôt reculer lors des douleurs. La poche que je distinguois à son sommet étoit cependant près de la vulve. Les douleurs étoient tantôt foibles, tantôt fortes & presque sans effet depuis l'écoulement des eaux. Enfin, cette femme, qui toute la journée m'avoit paru devoir accoucher au plus tard dans l'après midi, étoit à un point où il m'étoit impossible de former aucune conjecture sur le moment de l'accouchement.

Je me suis servi plusieurs fois du Forceps dans des cas semblables; mais j'ai cru souvent entrevoir des inconvéniens dans son usage. Le principal est le risque qu'on court, sans s'en appercevoir, de contondre les os pubis ou violenter le bassin, lorsqu'on veut relever le manche du Forceps, afin d'éviter le déchirement de la fourchette, comme le recommande M. Levrer. Il en résulte quelquefois des douleurs dans cette partie, que j'ai vu persister plus long temps que les suites des couches. En second lieu, en précipitant la sortie de l'enfant par l'usage de cet instrument, la matrice est abandonnée avant le temps & tout-à-coup à une succession uniforme de contractions capables de ramener trop-tôt cet organe à son premier état de vacuité, ce qui n'est pas toujours sans inconvénient, surtout pour les purgations consécutives de ce viscere. C'est contrarier d'ailleurs la nature qui employe une action graduée, & met le terme convenable à ses opérations.

Le secours du forceps jugé inutile (2), cette femme ne laissoit d'autre ressource

(1) Il faut bien distinguer l'état de tension du pouls, celui de l'orifice de la matrice & de toutes les parties, qui indiquent l'usage des relâchans comme de la saignée, des fomentations, des lavemens &c, d'avec le cas de notre malade qui étoit au contraire dans une foiblesse marquée. Elle avoit été deux fois à la selle fort librement dans la journée, & son état me décida à employer les toniques.

(2) J'ai éprouvé dans plusieurs cas d'enclavement de la tête de l'enfant, que la nature peut se suffire à elle-même pour terminer l'accouchement, à la vérité, 8, 12, 24 heures plus tard. J'ai eu la patience de faire cette épreuve, à l'avantage des malades, avant que j'eusse les vues d'employer le moyen que je propose aujourd'hui pour abréger le travail. Je suis encore fondé à croire ce moyen avantageux, par la raison que les écrits des Auteurs & l'expérience démontrent que le

à six heures du soir, que celle d'attendre le vœu de la nature pour sa délivrance; & d'après l'observation de cas semblables, je conjecturois alors que cette fin pouvoit peut-être n'arriver que la nuit suivante ou le lendemain.

Enhardi par quelques succès, déja obtenus par l'usage de l'*hypericum*, dans de pareilles circonstances, j'en fis faire une décoction édulcorée avec le sucre. La malade en prit une grande tasse; le vomissement cessa tout-à-fait; le pouls s'éleva; les pulsations devinrent égales & plus fréquentes. Une chaleur convenable & plus forte, que la malade n'avoit pas encore eue, s'empara de tout son corps; le douleurs se ranimerent au point qu'après une minute environ, elles duroient avec violence deux ou trois, & même plus. Elles étoient si vives & si expulsives, qu'à chaque fois je distinguois la tête de l'enfant se dégager de tous côtés & le passage s'élargir à proportion. La poche du sommet de la tête de l'enfant étoit de la grosseur du poing. Elle se trouvoit alors libre & si bien dégagée qu'elle ne touchoit plus par les côtés aux parois du vagin. Le reste de la tête, fort grosse, n'eut pas le temps de se plonger pour se mouler à l'étroitesse du passage, comme il arrive dans les accouchemens ordinaires, où les douleurs se continuent long-temps avec une force convenable & suivie. Elle fut donc, malgré cet obstacle, déclavée, & tien ne parut la retenir. Ce qui est digne de remarque encore & ce que la malade peut attester, c'est que dans l'intervalle de six à sept heures du soir où l'accouchement fut terminé spontanément, la malade souffrit dans la violence des douleurs même, infiniment moins qu'elle n'avoit souffert toute la journée, dans les douleurs lentes. Elle ne prit qu'une tasse d'hypericum; les suites de la couche furent très-heureuses.

Voilà un fait de pratique. Je suis bien éloigné de penser qu'on puisse en tirer des inductions applicables à tous les cas de ce genre, & en conclure que cette femme n'eut point accouché heureusement sans ce secours. On remarque en général que les fébrifuges amers donnés dans cet état, au lieu d'aggraver les douleurs les calment, les rendent plus supportables. J'ai vu une femme qui après un jour entier de douleurs de son premier accouchement, l'enfant étant au couronnement, après avoir pris une grande tasse de caffé, sentit les douleurs cesser sur le champ. Elle fut tranquille & ne souffrit plus pendant les trois jours suivans, au bout desquels s'étant mise au lit, elle dormit jusqu'à minuit, eut des douleurs & accoucha très-heureusement, une heure après avoir pris une forte décoction de canelle, à laquelle on avoit ajouté de œufs frais. Ce remede a produit plusieurs fois le même effet sous mes yeux.

quinquina peut être administré sans danger aux femmes grosses, & qu'il est le plus grand secours que nous ayons pour aider la nature dans le travail des crises. Je crois qu'on peut regarder l'accouchement comme une espece de crise qui consiste dans l'expulsion d'un corps étranger & qui est précédée d'un travail ou mouvement ressemblant en quelque sorte à celui des fievres.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

CAROL. DE MERTENS *Med. Doct. observationes medicæ de febribus putridis, de peste, nonnullisque aliis morbis.* A Vienne en Autriche, chez Graeffer. 1778. *in*-12. de 220 pag.

L'Auteur nous apprend qu'ayant été appellé en Russie en 1767 pour occuper la place de Médecin de l'Hôpital Impérial des Enfans-trouvés, à Moscou, il a passé six années dans cette ville à exercer la Médecine; que de retour à Vienne, il a mis ses observations en ordre & en fait part au public. Le séjour qu'il a fait a Moscou l'a mis à portée de suivre & d'observer exactement des maladies putrides & surtout la peste, que les Turcs, en guerre avec les Russes en 1769, avoient apporté dans la Valachie & la Moldavie, & qui pénétra à la fin de 1770 jusqu'à Moscou, où elle fit périr près de cent mille habitans. En 1736, une pareille circonstance avoit apporté dans le nord le même fléau, qui pénétra dans l'Ucraine en 1738. Screiber (*de peste Ucraniæ*) en a donné l'histoire. On n'a donc rien à désirer sur le récit des ravages causés par la peste dans le nord, à ces deux époques.

Mais s'il y a un traité qui par la fidélité des observations dépouillées de tout système & de tout préjugé, qui par l'amour du vrai & les détails intéressans relatifs à la maniere dont la peste se communique & à la police qu'on doit observer dans les villes, mérite l'attention & l'estime publique, c'est celui que nous annonçons. Il ne s'agit point ici d'un écrit dont les opinions qu'il renferme, fondées ou

non, importent fort peu à la conservation des hommes, ni d'un ouvrage de théorie séduisante, ou à faits miraculeux & nouveaux. Il s'agit d'un écrit où l'on rapporte les faits tels qu'ils sont, sans prévention, sans préjugé, sans aveuglement, où l'on traite d'une maniere simple & convenable, la matiere du monde la plus importante, celle sur laquelle une opinion erronée, un préjugé, la plus légere négligence peut faire périr un million d'hommes.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans le détail des accidens d'une fievre pourpreuse miliaire qui, s'étant montrée d'abord à la chute de l'hiver & au dégel dans un pays très-froid, prit le caractere d'une fievre catarrhale putride, ensuite en été & en automne, celui d'une fievre putride bilieuse, enfin dans une autre circonstance, vers le solstice d'hiver, étant affoiblie, celui d'une fievre putride nerveuse; & dans laquelle en général les véficatoires, les acides végétaux, les minoratifs & le quinquina produisirent les meilleurs effets, tandis que la saignée ne fut presque jamais avantageuse. Un fléau beaucoup plus formidable & moins connu doit fixer notre attention.

C'est cette espece de peste décrite par une infinité d'Auteurs, qui est accompagnée constamment d'un des trois symptômes pathognomoniques qui la caractérisent, c'est-à-dire de bubons, de charbons ou d'exanthèmes noirs, & dont il en paroit toujours quelqu'un, si la mort ne dévance pas leur éruption. Mais la description de cette maladie, toujours très-grave & très-contagieuse, pour laquelle il n'y a point de spécifique, n'est pas ce qu'il y a de plus essentiel à observer ici. Le tableau de ses effets & le traitement en ont été tracés par Diemerbroeck & par d'autres, de maniere à ne rien laisser à désirer. Les questions les plus importantes sur cette maladie sont celles qui ont rapport à sa marche, à son origine, à la maniere dont elle se communique & dépeuple les villes? Tels sont les principaux objets examinés & discutés dans cet ouvrage.

Ainsi, on y voit démontré d'abord que l'air n'eut aucune part à la propagation de cette maladie; que le seul contact des malades ou des choses qu'ils avoient infecté ou touché la répandit dans Moscou; que ses ravages sont indépendans de la peur ou des variations de l'air; qu'avec des précautions simples, plusieurs maisons en furent préservées dans cette ville, dont l'air étoit parfaitement pur, & qu'avec le soin de ne point toucher les malades, ou ce qui leur avoit servi, on se mettoit facilement à l'abri de ses coups (1). Le récit de l'Auteur mérite d'autant plus de confiance, que c'est un témoin oculaire qui parle, un Médecin très-instruit, & qui a trouvé le moyen de se préserver de la maladie au centre de la contagion.

Il établit que la peste, au lieu de commencer par un grand nombre de sujets, comme dans une épidémie dépendante de l'air &c, n'attaque d'abord que quelques individus; qu'il fut constant que les premieres personnes atteintes dans Moscou, furent d'abord un soldat qui venoit d'un endroit suspect & qui en mourut, ensuite un anatomiste qui fit l'ouverture de son corps & ceux qui étoient avec lui; qu'enfin la négligence dans les précautions la répandit dans la ville & la rendit générale. Mais il a de la peine à comprendre que des écrivains, d'ailleurs très-judicieux, aient débité tant de fables sur l'infection de l'air, sur la prétendue mortalité des oiseaux en tems de peste, sur l'effet de la peur, &c. &c. Il donne la véritable raison pourquoi la peste est presque toujours à Constantinople & au levant, tandis qu'elle n'est qu'accidentellement dans l'Europe chrétienne. Il fait voir avec quelle facilité on peut l'étouffer dans sa naissance, empêcher ses progrès, & en préserver les villes; combien il est important de ne pas se tromper sur son caractere dans les commencemens, & le danger qu'il y a de s'en rapporter à certains Auteurs. Enfin, il expose les traits de rapport qui existent entre la peste & la petite-vérole, soit à l'égard des symptômes, soit à l'égard de la maniere dont elles se communiquent & de la facilité qu'il y a de se préserver de l'une & de l'autre.

Nous croyons que, depuis qu'on écrit sur la peste, personne n'avoit encore publié sur cette matiere un ouvrage étayé de faits aussi importans & d'un raisonnement aussi solide. Nous ne saurions trop recommander la lecture d'un écrit qui peut être extrêmement utile pour toutes les Nations.

(1) Aussi l'Auteur qui observoit ces précautions, n'a-t-il pu rendre compte de l'état du pouls des pestiférés. Il se servoit de vinaigre qu'il portoit à la bouche, lorsqu'il étoit obligé de regarder de trop près la langue des malades.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 19 Décembre.

S. LXXXVII.

HISSOPE.

HISSOPUS purgans herba est è pectore phlegma
Ad pulmonis opus cum melle coquenda jugata
Vultibus eximium fertur præstare colorem.

L'hissope avec succès purge les phlegmatiques,
Bouillie avec du miel aide les pulmoniques,
Et par une vive couleur
D'un teint corrige la pâleur.

L'hissope, plus célebre dans les livres de Moïse qu'ailleurs, & dont le principal usage étoit d'être l'instrument des purifications, dans le cas de lepre surtout, est une plante dont les vertus ne sont point indifférentes. Indépendamment des parties gommeuse & résineuse qu'on en retire, elle contient une huile essentielle & un principe volatil camphré C'est surtout à raison de la partie résineuse & de son principe aromatique, que cette plante devient incisive, résolutive, atténuante & vulnéraire, propre à remédier aux maladies de poitrine, dans lesquelles les pectoraux incisifs sont indiqués, comme dans les engorgemens lymphatiques, aqueux de cet organe, dans l'asthme humoral, les catharres accompagnés d'une abondante excrétion de matieres muqueuses & en général dans toutes les infiltrations aqueuses, dans tous les cas où il faut reveiller le ton & le jeu des solides, comme dans les embarras pâteux des viscères. Ainsi, à raison de ses différens effets, elle devient emménagogue, diurétique ou hydragogue, pectorale, stomachique &c.

On la prescrit pour l'ordinaire en infusion dans l'eau ou le vin blanc à la dose d'une pincée sur une livre de liquide qu'on édulcore avec du sucre, du miel ou quelque syrop surtout dans les maladies de poitrine. On doit observer que cette infusion est très-active, surtout avec le vin & qu'elle ne sauroit convenir, toutes les fois qu'il y a trop de chaleur, une disposition à la fievre ou à l'inflammation. Elle échauffe moins infusée dans l'eau. L'infusion vineuse surtout est très recommandée appliquée chaudement sur les echimoses récentes, spécialement pour les coups reçus à l'œil & lorsqu'il y a épanchement de sang, c'est encore un puissant détersif & antiputride pour les vieux ulceres & de mauvaise qualité.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé.

A Cusset, le 24 Novembre 1779.

» Je viens de voir, MM., dans votre Feuille du 14 du mois dernier, N°. 46, une observation sur une petite-vérole, dont la terminaison n'a pas été heureuse. M. Prieur, Chirurgien, prétend qu'une saignée du pied, qu'il vouloit faire le 4e. jour, auroit sauvé la malade qui succomba le 8e. Vous n'êtes pas de l'avis de M. Prieur à cet égard, & je crois que vous avez raison, parce que ce moyen curatif ne convient pas en général dans une maladie exanthématique, au moment où se fait l'éruption, & en particulier dans la petite-vérole, lorsqu'il se présente des accidens graves qui en contre-indiquent l'usage.

La prostration des forces, l'embarras

du cerveau &c, auroient infailliblement augmentés dans ce cas ci par la faignée, si elle eut été pratiquée ; & nous devons présumer que la maladie ne feroit même pas parvenue à son 8e ; parce que lesévacuations sanguines contribuent, dans ces circonstances, à diminuer les forces de la nature. Le flux menstruel qui parut au moment de l'éruption, ne pouvoit pas soulager la malade : il ne fit qu'aggraver les symptômes. M. P. peut donc se consoler de n'avoir pu faire adopter son système sur la saignée. Mais il étoit un moyen sur lequel il auroit pu fonder de plus solides espérances. C'étoit l'émétique auquel il falloit recourir dans le moment même où M. Prieur proposoit la saignée. Quelques jours auparavant, il auroit été encore mieux placé. Ce remede, en procurant une évacuation abondante d'humeurs, par le vomissement, eut entraîné une partie du virus varioleux & auroit rétabli en même tems le ton, le ressort du systême vasculaire, en occasionnant des secousses à l'estomac & dans tous les solides en général ; il eut augmenté les forces vitales & auroit disposé la nature à pousser au dehors la matiere morbifique qui a fait succomber cette jeune personne. Hippocrate l'avoit bien dit : *Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eodem die : morari enim in talibus, malum est*, lib. IV. aph. 10. Mais on ne médite pas assez les doctes préceptes de ce grand Médecin. L'observation vaut mieux que toutes les autorités.

J'ai l'honneur d'être &c. DESBREST, D. M. M. Corresp. de la Soc. R. de Méd.

Extrait d'un Mémoire à consulter & consultation (1).

Une Demoiselle âgée de 57 ans, qui a été sujette à des dérangemens d'estomac & à des catarrhes, livrée pendant une 30e. d'années à des occupations serieuses, à rediger des comptes très-difficiles, exigeant une grande contention d'esprit, enfin après un état mélancholique, s'est trouvée attaquée il y a une 15e. de jours, d'une indigestion suivie de vomissemens, de douleurs d'estomac, de dégoût & de délire, pour lesquels on a employé la saignée, un vésicatoire au col, des lavemens &c. Le délire, ou plutôt l'absence d'esprit subsiste sans fievre; il est presque continuel; la malade tient mille propos sans suite ; elle mange & boit tout ce qu'on lui donne, mais sans plaisir, sans distinction & sans goût. D'ailleurs les fonctions naturelles se font bien.

Le Médecin soussigné propose pour boisson à la malade une infusion de camomille romaine, de petite centaurée, (les fleurs), de menthe crispée, décorce d'oranges ameres, d'écorce du Perou concassée & de réglisse, & en outre une mixture céphalique & anodine composée d'eau distillée de sauge, de lys de montagne, de fleurs de tilleul, (de chaque deux onces) d'eau de Bryone composée & de syrop de Pivoine, (de chaque une once) de liqueur minérale anodine d'Hoffmann (un gros) de sel volatil de succin & de corne de cerf (de chaque un scrupule) à prendre par cuillerées.

Signé, JOYAND, D. M. à Givet, sous Charlemont.

Ces moyens nous paroissent bien indiqués pour le moment, surtout la mixture. Mais nous désirerions que la boisson ordinaire fut plus simple, moins active. On pourroit la réduire à une infusion des fleurs de caille-lait, de tilleul, d'écorce d'orange & de réglisse, passer ensuite à l'usage des purgatifs, des lavemens stimulans, pour en venir enfin à celui des eaux minérales purgatives ou des bols capables de produire cet effet, continués longtems indépendamment des pédiluves fréquens & d'un cautere qu'on conseille de mettre à la jambe.

Prix proposés par diverses Académies.

L'Académie Roy. des Sciences &c. de Berlin, propose pour sujet du prix qu'elle doit décerner en 1783, & dont la valeur est de 50 ducats : *Quelles especes de plantes en général, fraiches ou seches à destiner au bétail sont le plus profitables dans chaque espece de fonds ? 2°. Quelles sont parmi ces especes celles qui peuvent être le plus facilement cultivées & le plus abondamment recueillies, sans qu'elles perdent rien de leur qualité nutritive & en assurant un profit réel ? 3°. Quelles*

(1) La voie des consultations gratuites ouverte dans la Gazette de Santé, ayant paru une ressource avantageuse pour le public, & ces consultations n'ayant été interrompues qu'à cause de leur multiplicité & des bornes de cette feuille &c, nous cédons de nouveau aux instances qu'on nous a fait de donner cette facilité à ceux qui demandent des avis & des secours. Mais nous prévenons le public que les mémoires à consulter ne seront jamais admis qu'ils ne soient signés & qu'ils ne seront insérés que par extrait, à moins qu'ils ne soient très-courts.

sont les regles à observer dans leur culture, relativement à leur différente nature & à celle du sol?

L'Académie désire qu'on réponde à ces questions d'une maniere propre à instruire & à convaincre les cultivateurs. Les pieces seront reçues jusqu'au premier Janvier 1781.

La Société des Scrutateurs de la nature, à Berlin, destine un prix de 20 ducats à celui qui aura le mieux résolu les questions suivantes. 1°. *Combien de tems le miasme de l'épizootie peut-il rester virulent & faire craindre la contagion?* 2°. *Combien de tems l'animal peut-il rester après l'infection, sans que la présence du virus se manifeste?* 3°. *Quels sont les meilleurs préservatifs dans cet intervalle de l'affection ou développement de la maladie?*

Les mémoires en françois, ou en latin seront adressés au plus tard avant la S. Jean 1781, à M. Otto, Secretaire de cette Compagnie.

La Société Roy. des Sciences de Coppenhague propose pour sujet d'un prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de cent écus, argent de Dannemarck, la question suivante: *An seminium vermium intestinalium, tæniæ, gordii, ascaridis, fasciolæ &c, animalibus connatum, an ab extùs intromissum, observationibus & experimentis probare, remediaque in illo casu notare*, c. à. d. Si l'on peut prouver par l'observation & l'expérience que la semence des vers en général qui se forment dans le corps animal vient du dehors, & dans ce cas quels en sont les remedes?

Les mémoires écrits en françois, en latin, en Danois ou en Allemand, seront adressés francs de port à S. E. M. Hielmstierne, Président de la Société, avant la fin d'Août 1780.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Faculté de Médecine de Paris tint sa séance publique le 9 de ce mois.

M. le Vacher de la Feutrie, Doyen, en fit l'ouverture par un exposé succint de l'état facheux où se trouve actuellement la Faculté, dans l'impossibilité de faire aucun de ses exercices, faute de lieu convenable. M. de Lepine fit ensuite son rapport sur le mémoire qui avoit remporté le prix de cette année. Ce respectable vieillard exposa les traits les plus saillans du mémoire couronné, qui n'a point eu de rival digne de lui, par conséquent point d'accessit, & dont l'Auteur est M. Landais, Médecin aux Essartz, Bas-Poitou. Le sujet étoit, *d'exposer les avantages de l'allaitement des enfans par leurs meres, considérés dans l'ordre physique, moral & politique.*

Le sujet du prix pour l'année 1780 a pour objet les questions suivantes: 1°. *Y a-t-il des signes certains de la présence des vers, soit dans l'estomac, soit dans le canal intestinal?* 2°. *Quels sont ces signes?* 3°. *Quand la présence de ces insectes est-elle dangereuse?* 4°. *Quels sont les moyens curatifs dans les différentes circonstances?*

MM. Des-Essarts, ancien Doyen, & Descemet, rendirent compte, l'un des rapports qui avoient été faits à la Faculté dans la derniere année de son décanat, l'autre des différens mémoires qui y avoient été lus dans le cours de cette même année.

M. Lepreux lut ensuite l'éloge de feu M. Joseph de Jussieu; & M. Des-Essartz celui de MM. Hazon & Michel. Ces éloges furent applaudis.

M. Duhaume lut un précis des mémoires qui avoient été envoyés à la Faculté au sujet des Enfans-trouvés de l'Hôpital d'Aix en Provence, & M. Majault, la premiere partie d'un mémoire sur la dissolution de l'arsenic par le vinaigre & sur les effets de cette dissolution, quand on employe cet acide comme contre-poison.

M. le Doyen termina la séance par l'exposition des titres des différens mémoires qui devoient être lus. On regretta particulierement que le défaut de tems n'eut pas permis à M. Sallin de lire l'extrait des mémoires communiqués à la Faculté par M. de Chaignebrun, sur l'épizootie qui a regné dans le Beauvoisis depuis 1773 jusqu'à 1775.

Nous avions promis de rendre compte des différens articles contenus dans la séance publique annoncée dans une de nos précédentes feuilles, mais nous n'avions pas fait attention que nous avions fait connoitre tous ces articles, à l'exception des éloges & de la piece de M. Solier de la Romilais, qui n'est pas susceptible d'extrait.

La Faculté de Médecine vient de perdre deux sujets distingués par leur mérite en Médecine & leurs vertus, l'un est M. Barbeu du Bourg, l'autre M. Charles le Roy, Professeur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Aggregé à celle de Paris.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉ. CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

DISSERTATIO de Artemisiis. Auctore J. P. STECHMANN. A Gottingue, 1775. *in-4o*

Cette dissertation est une de celles qu'on doit distinguer parmi le nombre prodigieux d'inutiles ou de peu d'importance qui se succédent journellement. La partie Botanique est la plus étendue & la plus soignée; celle qui appartient à la matiere médicale n'a point été négligée, & en général toutes les dissertations qui ont pour objet une espece ou un genre de plante sont à rechercher.

Celui des armoises est très-étendu dans le systême de Linnœus, parce qu'il comprend non-seulement les armoises proprement dites, mais les absynthes, les aurones &c. Ce Botaniste en avoit marqué 24 especes qu'on trouve dans la 13e. édition du *Systema vegetabilium* de Murray. L'Auteur de cette dissertation en a ajouté treize nouvelles dont la description est tirée principalement des Œuvres de Gmelin, Botaniste Russe, spécialement de son *Flora sybirica.* Ces especes sont *l'artemisia sericea, genipi, messerschmidii, tatarica, nitrosa, terchiana, tenella, jumiflora, italica, hispanica, angustifolia, Gmelini, filaginoïdea* L'Auteur propose ses doutes sur le caractere de plusieurs plantes mises peut-être sans fondement sous le même genre. Quant à leurs principes & propriétés; il assure qu'on retire les mêmes produits de l'armoise pontique & de l'absynthe, quoique celle - ci soit plus amere, & que l'armoise maritime, celle de roche, la glaciale, le genipi, la filaginoïde, celle des champs se rapprochent beaucoup de la pontique; que l'estragon (*artemisia dracunculus*) est une espece plus âcre & plus brulante. On la prépare, comme on fait, au vin & au vinaigre. Quant à la santoline ou semencontra (*artemisia contra* Lin.) il ne découvre dans cette plante, dont la vertu vermifuge est certaine, d'autres principes que ceux que Cartheuser y a découvert, c'est-à-dire, un principe aromatique amer avec une partie gommeuse & résineuse très-ameres & presque point d'huile essentielle.

HISTORIA tracheotomiæ nuperrimè administratæ edita a F. WENDT, *Méd. Doct.* A Breslau, chez Meyer, 1774. in-8o.

Cette relation est l'histoire d'un accident arrivé à une jeune personne, qui ayant été effrayée tout à-coup, avala dans une forte inspiration un gland de chêne qu'elle tenoit à sa bouche. Ce gland, au lieu de prendre la route de l'œsophage, descendit dans les voies de la respiration & s'engagea dans la trachée-artere. Il survint aussitôt une toux des plus violentes avec de grands efforts pour vomir. Lorsque le gland étoit porté aux parties supérieures, c. à. d. vers les cartilages du larynx, il survenoit une toux des plus violentes & convulsive; lorsque le corps étranger descendoit, dans le tems de l'inspiration, dans les bronches, il y avoit danger de suffocation. Cette personne fut pendant près de neuf jours dans cet état. Enfin il fut décidé qu'on lui feroit, quoique tard, l'opération de la bronchotomie, ou plutôt de la trachéotomie. On y procéda en disséquant d'abord le tissu adipeux & en écartant les muscles sternohyoïdiens & thyroïdiens, ce qui fit naitre une hémorrhagie considérable, mais qui fut arrêtée avec l'eau vulnéraire de Theden (1). Cette circonstance jointe à la toux, rendit l'opération un peu longue. Le corps étranger fut retiré, & le 16e. jour de l'opération, la plaie fut entierement cicatrisée & la malade guérie.

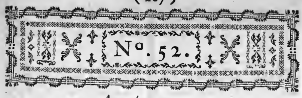
Cette cure est d'autant plus remarquable & importante à noter, qu'on vient d'observer à Paris un cas semblable, mais dont le sujet a été la victime. Il a été étouffé par une feve qui s'étoit engagée dans la trachée-artere, & il paroît que la suffocation a été si prompte qu'on n'a pas eu le tems de l'opérer.

(1) Cette eau est composée d'eau d'oseille & d'esprit de vin très-rectifié, de chaque trois livres; d'une livre de sucre blanc très-fin, & de dix onc. d'esprit de vitriol.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priés de le renouveller incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles. Le prix de la souscription est de 9 livres 12 sols pour l'année.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



Année 1779.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 26 Décembre.

S. LXXXVIII.

Aulnée.

Ænula campana reddit præcordia ſana
Cùm ſucco rutæ ſuccus ſi ſumitur iſte.
Affirmant ruptis quod proſit potio talis.

Aux entrailles l'aulnée eſt ſaine & bienfaiſante;
A bien des maux elle a remédié
Au jus de rhue aſſocié.
On prétend que ſon jus a la vertu puiſſante
De guérir un mortel qu'afflige une deſcente.

On peut appliquer à l'aulnée preſque tout ce qu'on a dit au ſujet de l'hyſſope. Ces deux plantes ſe reſſemblent à bien des égards. On en retire à-peu-près les mêmes principes, une partie réſineuſe & une gommeuſe, ou plutôt un principe fixe reſino-gommeux & une autre volatil, qui eſt une eſpece de camphre ſoluble dans l'eſprit de vin, comme Neumann l'a démontré. On n'en retire point d'huile eſſentielle, quoique ſa racine ſoit un peu graſſe. L'aulnée convient dans les même cas que l'hyſſope & ſe trouve également active. Mais elle eſt ſpécialement recommandée & employée dans les maladies où les fonctions de l'eſtomac ſont dérangées. L'uſage le plus ordinaire eſt de l'aſſocier aux bouillons apéritifs amers; mais à raiſon de ſon activité, on eſt ſouvent obligé de la ſupprimer. Elle eſt principalement indiquée dans les cachexies ſcorbutiques, & lorſqu'on veut employer dans ce cas un tonique puiſſant. La racine eſt la ſeule partie d'uſage. On la preſcrit à la doſe d'un gros ſur une pinte d'eau, en décoction légere.

Quant à la vertu que l'Ecole lui attribue de remédier aux hernies, cette vertu eſt imaginaire; elle ne ſe trouve fondée ſur aucun principe raiſonnable ni ſur l'expérience.

Obſervation ſur un avortement, par M. Pointe, D. M.

Il y a quelque tems que je fus appellé pour voir une femme âgée d'environ 35 ans, qui après de gros ouvrages dans ſa maiſon, avorta d'un fœtus qui paroiſſoit être d'environ cinq mois. Son expulſion ne fut pas d'abord ſuivie de grands accidens, mais la préſence du placenta qui avoit reſté dans la matrice en fit naître. La malade eut des défaillances, des mouvemens convulſifs qui ſe manifeſtoient ſurtout aux parties ſupérieures, ſpécialement aux muſcles des yeux. Cette ſituation laiſſoit quelques intervalles libres, mais très-courts. Les choſes étant dans cet état, je tentai d'abord de faire l'extraction du placenta avec mes doigts, mais envain; je fus obligé d'abandonner l'ouvrage à la nature. Je jugai que l'expulſion d'un corps étranger n'eſt urgente dans ce cas qu'autant qu'il eſt urgent d'arrêter l'hémorrhagie, & celle-ci n'étoit pas fort conſidérable.

Je me contentai de lui preſcrire l'uſage des fomentations ſpiritueuſes (1)

(1) La maniere de faire ces fomentations conconſiſte à prendre un linge en deux ou trois doubles de la largeur du bas-ventre, à le tremper dans un mélange de parties égales de vin & d'eau-de-vie, à l'exprimer fortement, à le préſenter devant un feu vif & ardent au point qu'il s'échauffe promptement & qu'il ſeche preſque, & à l'appliquer ainſi tout fumant ſur toute l'étendue du bas-ventre, où on le laiſſe l'eſpace de 5 à 6 minutes,

pendant l'espace de 2 heures. L'hémorrhagie s'arrêta, au point que l'évacuation marquoit à peine en rouge. Les défaillances & les convulsions des yeux se dissiperent; mais le mal à la tête resta, ainsi que la fievre & un mal-aise général qui indiquoient toujours la présence du corps étranger dans la matrice & la nécessité de l'extraire. Quelques tems après les défaillances se renouvellerent. Je revins au manuel de l'extraction du placenta, mais je ne fus pas plus heureux que la premiere fois. L'hémorragie & les autres accidens reparurent; je fus obligé de quitter prise & de recourir aux mêmes fomentations. Leur effet fut de rendre la malade tranquille. Je lui fis prendre un verre de décoction de deux gros de quinquina (2) édulcoré avec le sucre, trois heures après un autre verre. Dans l'intervalle des deux verres, la malade expulsa deux ou trois gros caillots & quelques petits. Après le second, elle rendit le placenta. Les suites de cet avortement ont été des plus simples & des plus heureuses.

Réflexions de l'Auteur sur cette observation.

La présence d'un corps étranger dans la matrice, qui ne sympathise plus avec les fonctions de ce viscere, peut produire, outre les pertes de sang, beaucoup d'autres accidens très-dangereux. Cependant, le corps étranger dans certains cas peut être supporté longtems par une femme avec moins d'inconvéniens qu'il en pourroit résulter quelquefois des manœuvres inconsidérées, tentées pour en faire l'extraction. Pour se décider au parti qu'il convient de prendre alors, & savoir s'il est plus avantageux de mettre la main à l'œuvre que de temporiser, il n'y a qu'à mettre en paralelle ce que peuvent les forces contractives de la matrice, celles du corps en général, avec celles de l'obstacle à surmonter, c. à. d. de la résistance. Lorsque celle-ci est inférieure à celle de l'action, la nature est toujours victorieuse, elle succombe par une raison contraire. Lorsque l'action & la résistance sont comme en équilibre, la nature est chancelante jusqu'à ce que l'une des deux l'emporte sur l'autre. Cet état peut être toléré quelques heures sans inconvénient; il peut même persister quelquefois plusieurs semaines, des mois entiers, sans qu'une femme soit sensiblement malade.

Pour établir ce fait, il est inutile d'avoir recours à nombre d'observations qui pourroient le confirmer, il me suffit de rapporter le cas d'une femme qui étant enceinte de quatre mois, reçut un léger coup de poing sur la partie antérieure & moyenne du ventre. Dès cet instant, elle ne sentit plus de mouvement dans la matrice, les signes de l'existence & du progrès de la grossesse disparurent insensiblement, & cette femme au terme de sept mois, & après quelques douleurs, expulsa un fœtus livide & corrompu du volume d'un de quatre mois; sans avoir essuyé d'autre accident sensible.

Mémoire à consulter & consultation.

Une femme âgée de 44 ans, d'un tempérament fort irritable, est atteinte depuis longtems d'un léger vice scorbutique, qui a paru ne faire aucun progrès, & qui a été caractérisé par des gencives molles, saignantes, une respiration fétide, & quelques douleurs vagues. Elle s'apperçut au mois d'Avril dernier d'un noyau glanduleux très-dur au sein droit de la grosseur d'une noisette, qui n'étoit point douloureux. On lui prescrivit les pilules de cigue & le petit-lait. Ce premier remede, quoique pris avec toutes les précautions que sa nature exige, n'empêcha pas le volume de la tumeur d'augmenter rapidement avec des élancemens douloureux. Les évacuations périodiques jusqu'alors ont diminué de la moitié. A la suite de cette derniere circonstance, le sein affecté se tuméfia, les veines qui rampent sur son corps parurent saillantes & engorgées. Les douleurs deve-

après lesquelles on l'ôte, pour en appliquer un autre de même, & on continue ainsi autant de tems qu'il convient. Ces fomentations sont d'un grand secours dans toutes les contusions, principalement dans celles des parties sexueles. Elles conviennent spécialement dans les pertes de sang des femmes grosses, occasionnées par des causes externes.

(2) *Note des Redacteurs de la Gaz.* Cette pratique ne paroîtra point étrange à ceux qui considéreront avec M. Pointe l'accouchement comme une espece de crise heureuse de la part de la nature qui se délivre d'un corps étranger & ses efforts comme une espece de fievre, à l'aide de laquelle elle en vient à bout. Cette idée, quand elle ne seroit pas fondée, est du moins ingénieuse & présente sur cette partie un nouveau point de vue médicinal. Mais on ne pourra jamais établir de doctrine solide à cet égard, que lorsqu'on saura bien positivement ce qu'auroit fait la nature en pareille circonstance, sans être secourue.

nues intolérables s'étendoient jusqu'au bras & à la main du même côté. Il survint une hémorrhagie assez considérable au sein. Le sang sortit par le mammelon. Cet écoulement qui dura 2 ou 3 jours, détendit le sein & appaisa les douleurs. La malade continuant à user du remede ci-dessus, les mêmes accidens se réveillerent avec plus de force, lorsqu'une nouvelle hémorrhagie par la même voie, détermina à le quitter. Depuis cette époque, le sang est sorti continuellement de la même maniere, sans occasionner ni excoriation ni douleur.

Le soulagement amené par cette hémorrhagie habituelle & qui consistoit dans la détente du corps de la mammelle, & la cessation des douleurs que la malade y éprouvoit; ce soulagement dis-je, n'a jamais porté sur l'état de la glande engorgée. Son volume & sa dureté faisoient de jour en jour des progrès. Les douleurs dont elle étoit le siege sont devenues plus vives & plus fréquentes.

Depuis cinq semaines que je la vois, je lui ai fait quitter l'usage de la cigue, à laquelle j'ai substitué les sucs de cresson, de cerfeuil, de bourrache, le petit-lait à grandes doses, le lait de vache aiguisé avec l'eau de chaux, des pilules savoneuses, les frictions seches aux extrémités inférieures, les demi-bains. Ces derniers secours ont opéré le plus efficacement en changeant la direction du sang qui se portoit au sein & en rendoient les regles plus abondantes. Mais la malade vient d'y renoncer, sous prétexte que les bains l'affoibliroient trop. Les autres remedes n'ont pas agi sensiblement. Le sang reprend son ancienne direction, engorge le sein d'où il découle en si grande quantité, que la malade est obligée de changer trois ou quatre fois par jour ses linges, & qu'elle est souvent menacée de tomber en syncope. La tumeur d'un volume considérable, quoique roulante & détachée, présente tous les caracteres du cancer. La malade est sans fievre, elle a peu maigri; son appétit se soutient quoique les digestions soient laborieuses. Le ventre est dans son état naturel.

On demande si, eu égard aux effets délétreres de l'usage intérieur de la cigue dans la maladie dont on vient de faire l'exposé, on ne l'eût pas combattue plus surement en employant des apéritifs moins actifs & analogues à ceux qu'on vient d'indiquer? Ne doit-on pas renoncer de même aujourd'hui à l'extrait de jusquiame, de bella-dona, à l'alkali-volatil concret associé aux gommeux? Dans l'état actuel ces remedes ne hâteroient-ils pas, (en exhaltant l'activité du virus scorbutique) le développement du virus cancereux? N'y a-t-il d'autre ressource que l'extirpation? Et au cas qu'elle soit jugée convenable, n'y a-t-il rien à craindre des suites de cette opération?

Signé, DARSSES, D. M. M. à Maurs en Auvergne.

R. Nous pensons que l'hémorrhagie qui se fait par le bout du sein n'a rien de commun avec le cancer qui existe, du moins quant à la cause ou vice primitif qui a produit l'engorgement glanduleux, mais que l'irritation dans cet organe a pu y déterminer ou y faire naître cette pléthore locale qui avoit lieu précédemment ailleurs; que pour détourner cette portion de sang des parties supérieures du sein surtout, les moyens les plus puissans sont la saignée du pied comme principal secours, les pédiluves, les demi-bains émolliens&c;que les sucs des plantes qu'on prescrit & les savoneux nous paroissent incapables d'opérer la fonte de cette tumeur, & que si elle est seule, détachée, ronde & mobile, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de l'extirpation; que l'extrait de cigue ne paroît pas avoir contribué à faire augmenter les accidens; que les saignées du pied peuvent remédier aux hémorrhagies du sein & diminuer un peu le volume de cette partie, mais que leur effet sera impuissant pour détruire le squirre des glandes; enfin que les bains, le cautere au bras & d'autres fondans que ceux qu'on indique, peuvent trouver ici leur place, mais que l'extirpation est le grand moyen qui doit être préféré à tout.

ANNONCES DE PRIX.

L'Académie Royale des Sciences de Paris, qui avoit proposé pour sujet du prix de physique, *l'exposition du systême des vaisseaux lymphatiques*, n'ayant reçu aucun mémoire qui ait rempli ses intentions, a cru devoir différer la distribution de ce prix & remettre le même sujet au concours. Elle demande:

S'il y a des vaisseaux lymphatiques de plusieurs especes, comme on l'avoit d'abord annoncé? Quelle en est l'origine & la terminaison? Toutes les parties du corps en sont-elles pourvues? Comment ces vaisseaux se comportent-ils dans les glandes conglobées? Enfin

quelle est la route que suivent ceux de leurs troncs qui peuvent être rendus sensibles?

Voilà les principaux points sur lesquels l'Académie attend des éclaircissemens. Elle déclare qu'elle ne veut & n'adoptera que des faits. Le prix, de la valeur de 1500 liv., ne sera proclamé qu'à la séance publique de Pâques 1782, mais les mémoires doivent être remis avant le premier Janvier de la même année. L'intention de l'Académie étant de vérifier les observations qui lui paroîtront neuves; elle attend des Auteurs, qu'ils rendront compte des procédés employés, des instrumens qui leur auront servi, & des substances dont ils auront fait usage. Elle desire aussi qu'ils joignent à leurs mémoires des dessins ou au moins des esquisses, s'il est nécessaire. Il n'y a que les Académiciens regnicoles qui soient exclus du concours. Les mémoires, écrits en françois ou en latin, seront adressés francs de port au Secrétaire de l'Académie.

AVIS.

La Société Royale de Médecine a arrêté que les éloges de feus MM. *Barbeu du Bourg* & *Charles le Roy*, dont nous avons annoncé la mort & qui étoient membres de cette Société, seroient lus dans une de ses séances publiques.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

OBSERVATIONES de antimonio, i. e. *Observations on antimony and its uses in the cure of diseases*, By WILLIAM SAUNDERS. A Londres, chez Whiston. In-8°. de 113 p.

L'Auteur donne dans ce traité l'histoire naturelle, chymique, pharmaceutique & médicale de l'antimoine. Il résulte de ses expériences, que l'alkali volatil a peu d'action sur ce minéral. On y trouve une table de toutes les préparations d'antimoine d'usage en Médecine, avec son opinion sur chacune. La fameuse poudre de James, si célébrée par les Auteurs Anglois, devient un des principaux objets de son travail & de ses recherches. On l'obtient, si on fait calciner deux parties de nitre sur une d'antimoine & de maniere que l'antimoine ne soit pas parfaitement réduit en chaux. Telle est cette poudre qui, comme on voit, est une espece d'antimoine diaphorétique.

Parmi les différentes préparations antimoniales, M. Saunders rejette de la pratique de la Médecine, le verre ciré d'antimoine comme un remede incertain & infidelle. Quant à la maniere d'agir de l'antimoine en général; l'Auteur pense qu'il n'a aucune action directe & marquée sur les fluides, que les solides seuls des premieres voies en éprouvent d'abord l'effet stimulant, lequel se communique par sympathie aux autres parties du corps. Suivant lui, l'effet diaphorétique s'explique par la correspondance intime qu'il y a entre les couloirs de la peau & l'estomac principalement; opinion que l'Auteur établit sur l'observation qui est, que lorsque ce viscere est irrité par un stimulant de ce genre, la sueur est plus abondante & coule même avant que ce remede ait passé dans les secondes voies. Il n'admet aucune vertu diurétique dans ce minéral, & propose ses doutes sur sa propriété expectorante.

Quant à sa vertu antifébrile; l'Auteur pense qu'elle ne dépend pas des évacuations que ce remede excite. On remarque que souvent ce médicament remédie aux affections inflammatoires & rhumatismales, sans évacuation sensible; ce que l'Auteur attribue à sa vertu diaphorétique. Dans les fievres intermittentes, une prise de tartre émétique donné avant le paroxisme exite des nausées & la sueur, & très-souvent éloigne l'accès ou le rend plus doux. Il rend souvent régulieres ou guérit même quelquefois les fievres anomales & celles qui ne sont accompagnées ni de sueur ni d'intermission. Dans la dyssenterie, ce remede paroît soulager principalement par sa vertu diaphorétique.

L'Auteur a observé encore que l'antimoine est utile à petite dose dans les hémorrhagies, principalement dans les utérines, & cette vertu est beaucoup plus marquée, lorsqu'on lui associe l'opium. Son efficacité est connue dans les maladies de peau, ainsi que dans les maux vénériens, lorsqu'on le joint au mercure; & il paroît que c'est toujours à raison de sa vertu diaphorétique. Telles sont en résumé les observations & les réflexions du Doct. Saunders, sur les vertus de l'antimoine. Elles annoncent un Praticien instruit & éclairé qui a bien observé l'action d'un remede, qui rend en effet les plus grands services à l'Art & lui fournit peut-être l'arme la plus puissante & en même tems la plus innocente, pour combattre avantageusement les maladies aigues & chroniques.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LA GAZETTE DE SANTÉ, DE L'ANNÉE 1779.

A

B

C

D

Q

R

S

T

V

FIN.

